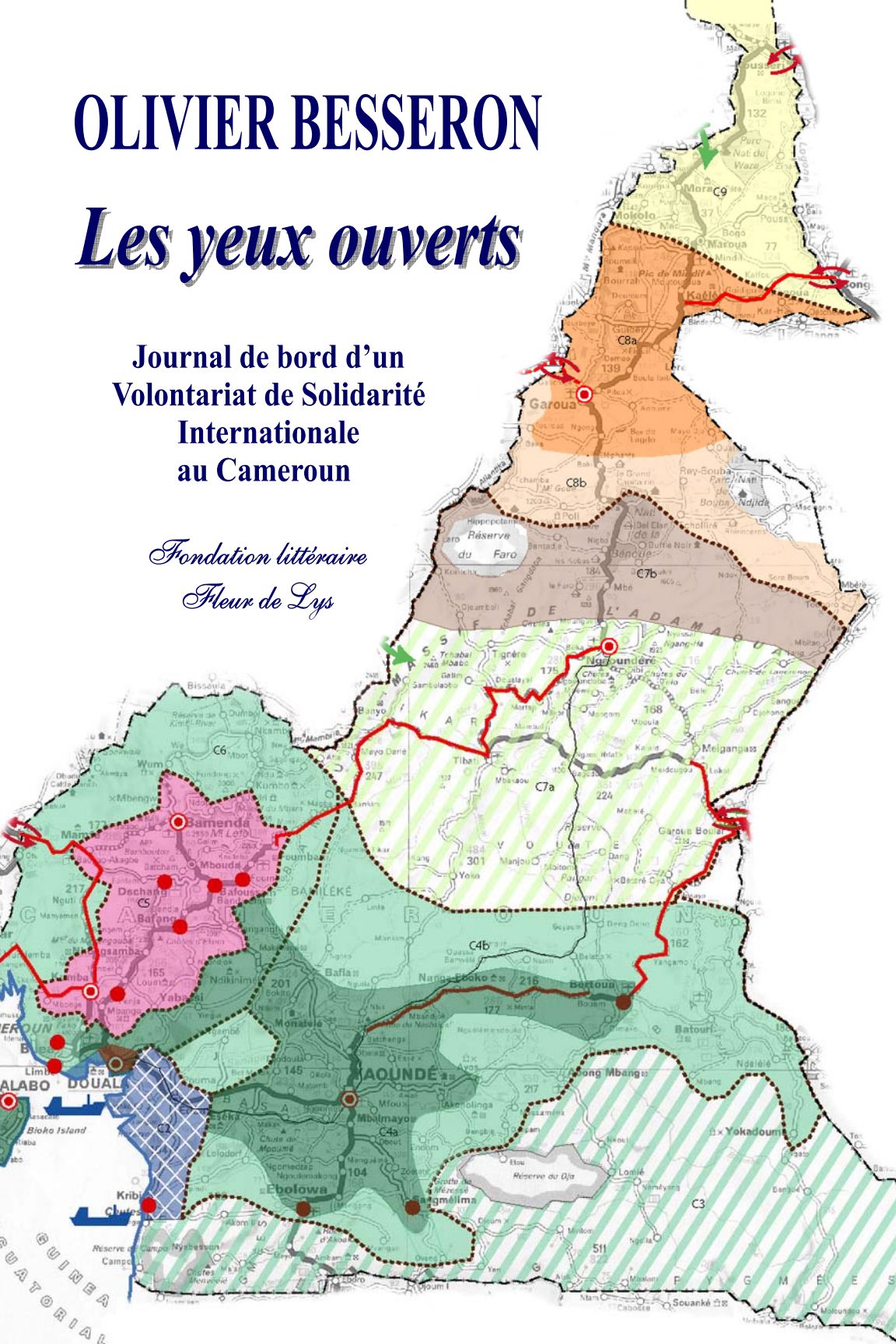


OLIVIER BESSERON

Les yeux ouverts

Journal de bord d'un
Volontariat de Solidarité
Internationale
au Cameroun

*Fondation littéraire
Mieur de Lys*



Les yeux ouverts

OLIVIER BESSERON

Les yeux ouverts

**Journal de bord d'un Volontariat
de Solidarité Internationale au Cameroun**

Fondation littéraire Fleur de Lys



Fondation littéraire Fleur de Lys

Édité par la Fondation littéraire Fleur de Lys, organisme à but non lucratif, éditeur libraire francophone en ligne sur Internet.

Adresse électronique: contact@manuscritdepot.com

Site Internet: www.manuscritdepot.com

Tous droits réservés. Toute reproduction de ce livre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur. Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque moyen que ce soit, tant électronique que mécanique, et en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur.

Disponible en version numérique uniquement.

ISBN 978-2-89612-223-3

© Copyright 2007 Olivier Besson

En couverture : carte géographique du Cameroun

Photos Olivier Besson, p. 35 Estelle G. p. 409 Thomas K.

Dépôt légal –

Bibliothèque nationale du Canada, 4^e trimestre 2007

Imprimé à la demande au Québec.

PREFACE

Depuis toujours j'avais ce désir en moi de partir, voyager, sortir de mon pays pour découvrir d'autres mondes, d'autres gens, d'autres cultures. Mais je ne voulais pas non plus partir pour partir, même si quelque part, quitter son pays pour un autre est une sorte de fuite. Je voulais partir pour faire quelque chose de concret, pas seulement sac sur le dos découvrir le monde, mais aussi passer du temps et partager pour une période donnée la vie d'autres personnes. C'est ainsi qu'à l'issue de mes études, j'ai décidé de m'engager en tant que volontaire de la solidarité internationale. Après de nombreuses démarches auprès d'Organisations Non Gouvernementale, j'ai finalement été recruté par la Délégation Catholique pour la Coopération et suite aux formations dispensées, je me suis vu proposé le poste de Principal de collège dans un petit village au Cameroun.

Les yeux ouverts

Pour deux ans, j'allais donc prendre la direction d'un établissement secondaire privé camerounais dans un pays que je ne connaissais que de nom, dans un continent que je ne connaissais pas, et partager sur cette période le quotidien, les joies, et les difficultés d'autres personnes pour vivre la vie de ce pays au plus proche de celle des gens que j'allais côtoyer

A posteriori, je ne pense pas avoir fait ce qu'on appelle du développement même si d'un point de vue professionnel je suis venu avec des outils et des méthodes de travail qui auront, je le souhaite, une utilité pour le développement ultérieur de la structure dans laquelle j'ai œuvré. Par contre, j'ai vécu mon poste comme un prétexte à la rencontre interculturelle, au développement des échanges entre les femmes et les hommes de cultures et d'horizons différents. Et je suis persuadé qu'une des plus grandes forces de la solidarité internationale est celle de susciter le contact entre des populations de cultures différentes, dans l'idée que c'est de la meilleure connaissance de l'autre que peut naître un réel développement, dans les pays du nord comme dans ceux du sud.

Le texte qui suit est le Journal de Bord que j'ai tenu tout au long de ces deux ans. Pour la famille et les amis restés en France, pour garder un souvenir de ce que j'ai vécu, mais aussi pour partager avec d'autres ce que peut être un volontariat de solidarité internationale. Ce n'est pas un guide touristique du Cameroun mais le récit d'une expérience, de mon expérience. L'intérêt premier à mon sens de ce journal est qu'il permet d'appréhender

Préface

avec ses lacunes, ses coups de gueule et ses visions décalées, l'évolution de mon regard au Cameroun de mon atterrissage à Douala le 1er septembre 2005 jusqu'à mon retour dans l'hexagone le 6 août 2007.

Ceci est un regard, les yeux grand ouverts !

Olivier BESSERON

PREMIERE ANNEE

1er septembre 2005

On est arrivé vers 16h30, heure locale à Douala, une heure de décalage avec la France il devait être 17h30. Là, le passage à l'aéroport s'est fait sans problème, le partenaire de Guillaume est venu nous chercher en mini bus, ce qui a limité les tâtonnements de notre arrivée dans l'inconnu.

Surtout qu'en fait de tâtonnement, j'ai pu éprouver la vivacité des porteurs à me délester et de mes bagages et de mon argent. A cinq autour du pot au rose après qu'ils aient eu chargé les affaires de toute la compagnie, ils attendaient de moi autre chose que l'odeur. Et, comme je ne savais pas, je leur ai donné 10.000 CFA, et encore, ils ont continué à protester.

Le minibus nous a déposé à la procure de Douala, établissement tenu par un blanc africain. Je dis blanc africain car ce type était la caricature de

Les yeux ouverts

l'ancien routard allemand qui serait venu s'installer avec foi et bagage au Cameroun. Les cheveux jaunes, pas blond, jaune pâle passé, grand, légèrement bedonnant, et avec un accent mi français mi africain... enfin, son accent à lui.

Après nous être installés dans une chambre pour trois avec les autres mecs, quand notre allemand voulait nous mettre dans trois chambres différentes disposant chacune de deux à trois lits... on a rejoint les autres ainsi que d'anciens coopérants dans un petit troquet de Douala. Ça nous a permis de découvrir un peu Douala by night avec ses nids de poules qui doivent être encore plus énormes by day, et sa circulation à faire pâlir la Place de l'Etoile à Paris. Nous avons pu déguster un bon poisson braisé, ultra pimenté et qui a vu Jérôme passer par toutes les couleurs de l'arc en ciel, et moi m'enfiler un litre et demi de bière pour apaiser le feu. Il faut dire que la bière est servie ici en bouteille de 65 cl, qu'elle ne coûte rien (à peine 500 CFA) et qu'avec la chaleur on boit ça comme du petit lait.

Nous sommes ensuite rentrés dans un taxi sans ceintures (mais c'est normal) et sans amortisseurs (c'est fréquent.) Le lendemain, après une erreur de réveil puisque nous étions restés à l'heure française, c'est à 5h20 que nous avons émergé pour nous rendre au plus tôt à la gare de Douala. Départ en seconde classe vers 7h10 pour environ 7 heures de trajet. Ce qui est agréable c'est que l'on peut ouvrir les fenêtres du train, et même ouvrir les portes et s'asseoir sur le marchepied pour admirer la nature. Nous arrivons finalement vers 14h00 à Yaoundé et c'est la femme de mon responsable qui

Première année

m'attend avec deux de ses filles. Encore une petite histoire avec les porteurs de bagages, mais je sens que le métier rentre.

Vendredi 2 septembre 2005

La veille j'ai donc eu droit à une petite balade autour d'Essos avec une fille de mon responsable. Elle m'a donné deux ou trois informations sur la vie au Cameroun, et j'ai pu vivre en direct l'effet qu'a sur la population la vision d'un blanc en compagnie d'une noire. Petites réflexions en dialecte, coup d'œil inquisiteur... rien de méchant mais ça surprend. Et donc j'ai eu droit au couplet : « t'as une fiancée ? » et quand tu réponds non, on te dit que tu vas avoir fort à faire pour être tranquille et éviter les assauts des prétendantes. Ensuite je n'ai pas coupé au couplet sur la religion : « Ah, tu n'es pas catholique !? » « Protestant !? » « Non pratiquant !? » Finalement, bière aidant, j'ai avoué aux filles de mon responsable lors d'un repas que je n'étais pas croyant. A voir leurs tronches ça a du leur faire bizarre. Comment c'est même possible de ne pas Croire !??

En continuant la ballade à proximité d'un quartier chaud dans tous les sens du terme, j'ai interrogé ma guide sur la réalité des traitements faits aux voleurs et la justice populaire. Et elle m'a annoncé qu'il y a quelques temps on avait attrapé un voleur pas loin et qu'on l'avait laissé mort au milieu de la chaussée. Le type est resté là pendant trois

Les yeux ouverts

jours avant que la police ne vienne dégager le cadavre. Sympa...

Aujourd'hui, c'était mon premier jour de travail. Nous nous sommes rendus avec mon responsable au Lycée Leclerc, l'un des plus gros sinon le plus important lycée de Yaoundé avec 4.000 à 6.000 élèves par an. Je devais assister à la Conférence Sectorielle de Rentrée pour les Responsables Educatifs de la Province du Centre, étant désormais chef d'établissement, ce qui devait se dire me concernait. Nous avons eu droit à un certain nombre de petits discours dont je n'ai, à vrai dire, pas retenu grand-chose... C'est, et je l'ai entendu autour de moi, pas mal de bla bla... Il s'agissait de préparer la rentrée 2005-2006 et cette préparation s'articulait autour de 2 axes principaux : la lecture et la recherche documentaire, et la redynamisation de la chaîne pédagogique. Donc des intervenants ont posé les constats et avancés un certain nombre de stratégies. Puis avant l'après-midi, nous avons été séparés en plusieurs commissions pour réfléchir à la mise en place de mesures pour la rentrée 2005-2006. Je me retrouvais en compagnie d'un assistant de mon chef, ce dernier étant parti assister à la levée du corps d'un membre de sa famille. La réflexion s'est portée autour de 4 points : l'administratif, le pédagogique, le financier et l'environnemental. On ne peut pas dire que la réflexion se base vraiment sur du concret, du moins les moyens d'évaluations sont légers puisqu'au lieu de consulter le degré d'avancement dans la préparation de la rentrée à travers un questionnaire à remplir par tous les chefs d'établissements présents, nous étions une trentaine seule-

Première année

ment à prendre position pour toute la région centre et à débattre de ce qui était et n'était pas. Il s'agit aussi de prendre en compte l'absentéisme car, amusant, la feuille de présence n'est donnée à signer qu'en fin de réunion pour ne pas que les participants partent avant la fin... Marrant aussi cette manie du téléphone portable de tous les responsables éducatifs : ils se baladent tous avec leur portable bien en vue (comme un bijou ou une marque de statut social) et surtout ils ne l'éteignent jamais. Du coup, au cours de la conférence du matin, les portables n'ont jamais cessés de sonner et les gens n'ont jamais cessés de répondre... Quand on pense qu'en France les portables doivent même être coupés dans les trains, normalement...

Ce qui est intéressant en fait c'est que toute l'organisation, l'administratif etc. se base sur des procédures et des formes à la française... un peu datées. Le problème étant que l'organisation laisse à désirer, les débats se transforment vite en discussion de cours de récréation et l'efficiencia des commissions laisse songeur quant à la réalisation future des recommandations adoptées.

Dimanche 11 septembre 2005

Aujourd'hui je me suis levé vers 8h30, il est difficile de se lever plus tard : dès 7h00 il y a du bruit et des éclats de voix dans la cour. Il faut dire aussi que ma maison est située dans un coin de l'établissement avec à ma droite, dans le prolongement, le dortoir des garçons avec juste l'intervalle

Les yeux ouverts

de deux salles ; et à ma gauche, collé au mur de ma chambre, le dortoir des filles.

A priori, le boulot ne devrait pas être trop compliqué, le plus dur ce sera de gérer avec les parents d'élèves et les profs, même si le directeur des études s'occupe de pas mal de choses à ce niveau là. Je suis surtout là pour assurer le suivi quotidien, veiller à ce que tout se passe bien, avoir un œil sur tout et coordonner les activités. La machine est en partie rodée et n'a besoin que d'un superviseur pour les problèmes de tous les jours, à cela s'ajoute tout de même la gestion financière. Le Fondateur qui décide encore des dépenses a pris la décision de poser du béton lissé dans les dortoirs, par rapport aux frais d'inscription le minimum est d'offrir des conditions de vie décentes aux élèves. Je dis décentes parce qu'en France un dortoir sans eau courante, avec un sol en stabilisé mais pas vraiment bitumé, des douches en extérieur (ce n'est pas le même climat non plus), des lits superposés en bois avec des matelas en mousse sans tissu, et l'emploi des élèves pour des tâches d'entretien de l'établissement, on crierait au scandale et l'établissement serait fermé avant même qu'on ne songe à l'ouvrir. Cela dit, les conditions sont largement plus décentes ici que dans d'autres établissements, notamment en ce qui concerne le volume des classes. Cela est peut être lié au fait qu'il n'y a pas beaucoup d'inscrits, mais le parti pris est de ne pas faire de classes de plus de 40 élèves, alors qu'au lycée Leclerc ils s'entassaient à 120 dans des classes de 60.

Première année

Samedi, j'ai effectué ma première sortie seul ! Ça peut paraître tout con comme ça mais bardé d'un milliard de recommandations m'incitant à la méfiance et materné par la famille du partenaire dans les premiers jours, il s'agissait de faire le premier pas. Et puis c'est toujours mieux d'avoir quelques indications sur la marche à suivre avant de se lancer en terrain inconnu, non !? Je suis donc parti dans l'idée de faire la route à pied jusqu'à Obala pour aller poster une lettre, sauf qu'il faisait une chaleur à crever donc dès que j'ai entendu l'avertisseur sonore de la moto taxi qui passait, je l'ai arrêté pour qu'elle me dépose. En route, il embarque une petite nana plutôt mignonne qui vient s'asseoir derrière, les cuisses à l'air de part et d'autre de moi et les seins qui effleuraient doucement mon tee-shirt rendaient la promiscuité beaucoup plus agréable que le derrière de mon conducteur devant moi. Quelques centaines de mètres après, nous déposons l'amazone et filons sur la ville. Arrivé au bureau de poste, je paye la course pour me rendre compte en me retournant que le bureau de poste est fermé. Donc je file au cyber repéré avec l'économe du collège quelques jours plus tôt. Nous sommes en période des pluies et soudain une violente averse arrose la ville, du coup plus de connexion. J'attends un peu dans l'espoir que celle-ci se rétablisse bientôt et en profite pour observer les vendeurs de rue s'activer à ranger leurs marchandises. Il pleut encore quand je sors du cyber après avoir réglé mes petites affaires sur le web. J'enfile alors mon gros poncho bleu acheté en vue de parer justement aux pluies tropicales. Imaginez

Les yeux ouverts

alors la scène : la seule personne qui ne se soit pas abritée de toute la longue rue commerçante d'Obala, de surcroît un blanc, et revêtu d'une espèce de bâche bleu qui lui donne l'air de rien. A voir la tête des gens je me suis demandé s'il n'y avait pas un martien à côté de moi dans la rue, pour me rendre de compte qu'en fait de martien il n'y en avait qu'un : moi !

Avant de rentrer, je m'arrête pour acheter des clopes. Le premier magasin n'en vend pas, et au deuxième le gars me demande « Quel goût ? »... Je dis quoi, quel goût ? Je veux des blondes moi. Le gars ne comprend pas et me sort tout un florilège de marques différentes parmi lesquelles j'opte dans un premier temps pour les Diplomat. 325 CFA le paquet, soit si je ne me trompe pas environ 50 centimes d'Euro !

Puis je prends le chemin du retour, cette fois à pied. Je ne sais pas s'il y a beaucoup de blancs dans le coin mais j'ai l'impression d'attirer tous les regards... à moins que ce ne soit encore l'effet poncho bleu. J'ai droit à quelques sifflets pour saluer « le wat ! » ou à des kiss dans le vide pour attirer mon attention.

Je rentre enfin chez moi où, si ce n'était l'absence d'eau courante et d'eau chaude à laquelle je vais sans doute m'habituer, mais qui pour l'instant m'oblige à réfléchir aux milles et uns stratagèmes pour me laver les mains, je me trouve plutôt bien installé.

Il faudra tout de même envisager rapidement un certain nombre de travaux dans la mesure où il n'y a pas de plafond dans la véranda, la cuisine et la

Première année

chambre d'ami et que de fait, les souris ont le champ plus que libre pour se balader. Par ailleurs, il n'y a pas de fenêtre à la porte de la cuisine qui donne sur la cacaoyère derrière le collège, et les barreaux ne suffisent pas à prévenir l'invasion des moustiques et autres bestioles indésirables quand je m'attelle aux fourneaux le soir.

Mercredi 28 septembre 2005

Aujourd'hui, j'ai eu ma première réunion avec l'ensemble du personnel, enfin presque. A l'ordre du jour : les objectifs de l'établissement, les rendez-vous importants de l'année, le règlement intérieur, le problème de la bibliothèque, et last but not least la question des salaires ! Et là je commence tout de suite à me faire aimer parce qu'avec un effectif qui plafonne pour l'instant à 90 élèves, les finances ne sont pas au mieux de leur forme, et il faut en tirer les conséquences au niveau des salaires. Le Fondateur m'a donc laissé l'insigne honneur d'annoncer à sa place le gel des salaires de juillet et août pour le personnel permanent et la réduction du taux de vacation horaire pour les vacataires. Ça commence bien. En même temps, les conditions d'enseignement avec pour certaines classes moins de dix élèves, c'est presque des vacances.

A un autre niveau, à force de bouger sur Yaoundé en fin de semaine pour voir des potes ou en semaine pour le boulot, je commence à être rodé question transports en commun. Du village où je suis, je me rends sur l'axe lourd Yaoundé - Bafous-

Les yeux ouverts

sam et là j'arrête les minibus qui vont sur Yaoundé. Ceux des compagnies ne s'arrêtent pas puisqu'ils font le plein à Obala, et si je devais aller à Obala pour prendre ces bus ça me reviendrait plus cher. Donc je prends les free lance qui ramassent tous les gens qu'ils trouvent sur la route jusqu'à ce qu'ils soient blindés, c'est à dire que l'on soit 19 ou 20 dans un bus pour 12 ou 14, autant dire que lorsqu'on sort de ces engins on en a parfois des courbatures pour une semaine. La dernière fois, on s'est retrouvé 4 devant, 5 au deuxième rang, 4 au troisième rang, 4 au quatrième rang et 5 au cinquième rang ! Le trajet jusqu'à Yaoundé dure de 3 quarts d'heure à 1 heure 15 minutes voir plus selon l'état du bus et les embouteillages.

Quand ces bus passent, le motor boy qui est celui qui récupère les sous, qui fait les placements et qui range les bagages, agite frénétiquement la main en l'air pour te signifier qu'il y a une place pour toi (même si quand le bus s'arrête a priori ça ne se voit pas) alors il faut aussi lui faire un petit coucou de la main, en évitant de mettre le pouce en l'air parce qu'il paraît que ça peut être pris pour une insulte.

Le terminus c'est à SHO, à côté d'une station essence, de là je fais 300 mètres, descends une petite route, passe à côté de l'unique cinéma à ma connaissance pour l'instant à Yaoundé (le cinéma Abbia), et me place à un passage fréquenté par les taxis.

A Yaoundé, le taxi jaune est roi, c'est lui qui impose son rythme à la circulation de la ville avec ses accélérations soudaines sur 200 mètres suivies d'un arrêt brutal, presque au milieu de la chaussée,

Première année

pour prendre un éventuel passager. Il vaut mieux connaître un tant soit peu la ville avant de prendre le taxi : pour savoir combien payer, connaître les points de repère des chauffeurs (qui n'ont rien à voir avec les divisions administratives), et savoir où se placer et dans quelles rues pour prendre les taxis qui vont dans ta direction. Il faut aussi respecter scrupuleusement les noms des destinations sous peine de rester en rade tout l'après midi. L'autre jour je veux aller à la gare, je lance à qui veut l'entendre : « Gare centrale ! Gare centrale ! » Je passe comme ça une dizaine de taxis puis on me souffle que non, que c'est gare des voyageurs qu'il faut demander. Je rectifie le tir et le premier taxi qui passe me prend à bord.

Le taxi est roi aussi parce que c'est lui qui choisit les clients qu'il prend, à ce propos le taxi est collectif (à moins de demander un dépôt mais là c'est plus cher), si la destination annoncée et le prix ne conviennent pas il file sans bonjour ni merde. Par contre, si ça convient à l'itinéraire qu'il s'est fixé et au prix qu'il attend, il klaxonne un coup et là c'est le signal pour monter vite fait en voiture. A noter, il utilise son avertisseur aussi pour dire qu'il est libre, et pour signaler aux autres véhicules que quoi qu'il arrive, il passe.

Le prix de base de la course est fixé à 175 F CFA mais selon la distance il faut parfois prévoir plus et ne pas hésiter à négocier.

L'autre soir en sortant d'Essos (quartier de Yaoundé), impossible de trouver un taxi à 200 pour joindre le collège Vogt, j'ai du craquer pour 300 F CFA pour finalement en trouver un. Ce soir là, il y

Les yeux ouverts

avait de gros embouteillages et je me disais que je n'arriverais jamais à l'heure prévue, ce fut le cas. A l'arrivée à un rond point, les flics arrêtent mon taxi et lui prennent son permis pour une histoire auquel je n'ai pas compris grand-chose. Il y aurait eu comme un accrochage, enfin je ne sais pas. Sur ce, le passager à l'arrière s'en va causer avec les flics pour accélérer la procédure, et puis voilà que mon chauffeur part aussi me laissant seul dans le taxi garé au milieu du rond point. Mon chauffeur revient finalement avec une petite amende et c'est reparti, mais pas pour longtemps car nous nous retrouvons au beau milieu d'un nouvel embouteillage : un petit accrochage mobilise 3 flics au milieu d'un carrefour fréquenté et il faut les laisser entourer les véhicules à la craie ! Finalement je suis arrivé à destination environ 30 minutes plus tard que l'heure prévue.

Pour rester sur ces considérations routières, je vous livre les quelques petites aventures qui me sont arrivées pour le moment :

Trajet dans la voiture de mon responsable. On entend un drôle de bruit. On s'arrête. Il descend et se rend compte que la roue arrière gauche était en train de partir. Bof ! On prend le cric, on resserre et c'est reparti ! On ne va pas s'étendre sur ce qui n'est pas arrivé.

Trajet en taxi de la gare au collège Vogt : « Je me suis oublié » nous dit le chauffeur lorsque sa voiture tombe en panne d'essence.

Trajet en taxi de la Pharmacie du Soleil au collège Vogt : Premier accrochage. Le chauffeur s'arrête en plein milieu de la route et descend s'engueuler avec celui qui lui est rentré dedans, puis

Première année

il l'invite à prendre place dans le taxi direction le garage le plus proche...

Mardi 4 octobre 2005, 23h52

Il y a deux choses que l'on doit retenir quand on fait des courses ici et qui s'appliquent à peu près en toutes circonstances. Tout d'abord, le premier prix que l'on propose au blanc qui débarque quand il n'y a rien d'affiché, est en général deux à trois fois supérieur au prix normalement pratiqué. Il ne faut pas oublier que le blanc est une bonne poire généralement pêtée de tunes. Ensuite, il ne faut surtout pas oublier quand on est un blanc volontaire pour la coopération et donc pas vraiment pété de tunes, que tout se négocie, tout se discute, tout se marchande et que pour cela, il ne faut avoir aucune morale ni aucun remord.

Même si le vendeur te dis qu'il te fait le même prix que tout le monde, même s'il te dit que la vie est dure, qu'il lui faut vivre, qu'il semble au bord des larmes... Dis toi de toute manière qu'il ne vendra jamais à perte et qu'il gagnera toujours quelque chose de la vente réalisée, même quand on a pu diviser le prix par trois. C'est sur les marchés artisanaux que ces joutes commerciales sont les plus intéressantes, c'en est presque un jeu. Mais ça arrive aussi en d'autres circonstances et pour des produits qui n'ont rien à voir avec l'artisanat local. Par exemple, le premier régulateur de tension que j'ai acheté, le gars me le faisait au début à 17.000, finalement au bout d'une demi heure je lui ai arraché à

Les yeux ouverts

9.500 avec un bloc prise en prime ! Plus tard je me suis quand même acheté un vrai onduleur avec batterie qui permet à la fois de maintenir la tension stable et de garder une demi heure d'autonomie en cas de coupure de courant, assez fréquentes en période des pluies.

La question de l'argent de toute manière est assez compliquée. Je rencontre beaucoup de problèmes par exemple pour récupérer la scolarité des élèves. Les parents vont jusqu'à envoyer leurs enfants négocier avec moi le montant du prochain versement, et le pire c'est que je suis obligé parce que les parents sont injoignables. Ce qui me gêne le plus c'est d'être obligé de mettre des enfants à la porte car leurs géniteurs ou tuteurs ne respectent pas l'échéancier imposé et ne se manifestent qu'une fois l'enfant dehors, alors qu'ils ont été informés au moins deux semaines avant.

Changeons de sujet, l'autre jour j'ai fait une petite balade dans la brousse autour de chez moi. On dit la brousse parce qu'il n'y a pas vraiment de forêt : tout autour du collège ce sont des champs de manioc, d'ananas, des palmeraies, et des plantations de cacao. Sur le chemin mon guide, élève au collège, m'a montré des baobabs. Je pensais qu'il n'existait qu'une variété de baobab avec une base très large mais pas très haut. L'arbre en question à coté de chez moi a également une base très large, avec des espèces de contreforts en étoile tout autour de lui qui se précipitent sous terre, mais s'élève lui à une hauteur impressionnante. Sinon, il y a aussi des manguiers, des bananiers fruit et des bananiers plan-

Première année

tain, et des avocats. Moi qui pensais que les avocats poussaient sous terre, ce fut un choc.

Lundi 24 octobre 2005,

En ce moment ça va plutôt bien, le boulot s'inscrit doucement dans le quotidien et les sorties du WE se font plus fréquentes, ce qui n'est pas pour me déplaire parce qu'au niveau des relations extra professionnelles, c'est plutôt le calme plat à Obala. Le fait d'être le supérieur hiérarchique de tout le petit monde, le principal du collège du village, et d'habiter au sein même de l'école, tout cela ne facilite pas les choses... D'autant plus quand le Fondateur du collège, mon responsable, débarque à l'improviste à 20h00 pour parler comptabilité. Donc pour trouver des potes, ce n'est pas ce qu'on fait de mieux. Mais enfin, il faut du temps au temps.

La semaine dernière j'étais à Makak, chez un ami prof de math, Olivier. C'est une petite ville à environ 100 bornes au sud de Yaoundé, assez sympa et surtout beaucoup plus calme qu'Obala. On se sentirait presque à la campagne. Obala apparaît plus comme une grosse ville carrefour avec beaucoup de passage et pas mal d'agitation. On en a profité pour aller se balader jusqu'au bord du Nyong, belle rivière à une bonne heure de marche en contrebas du village. En route, on a pu admirer les longues colonnes de fourmis, colonnes entourées de part et d'autre par des barricades d'autres fourmis permettant d'orienter le flux incessant des travailleuses et où, à chaque intersection, une fourmi guerrière, à

Les yeux ouverts

peu près quatre ou cinq fois plus grosse que les fourmis européennes, semble diriger les opérations en dirigeant celle-ci à droite, celle-là à gauche, d'un petit coup d'antenne bien administré.

Lundi 31 octobre 2005

En ce moment c'est dur au collège. Moi qui suis arrivé la bouche en cœur avec plein de belles paroles et méthodes à l'européenne, je me rends compte que ça ne vaut pas un clou ici. Je sais que comme l'établissement connaît des difficultés, on accepte tout le monde sans examens et que dans le lot il y a des clowns qui naviguent de collèges en collèges, mais je ne m'attendais pas à ça. L'équipe pédagogique au début de l'année me disait en parlant des élèves : « ils ont la tête dure ! ». Mais je ne pensais pas tant que ça. Donc on a changé de méthode. Au début je laissais trois chances à l'élève avant un avertissement, mais ils prenaient ces petits avertissements comme trois possibilités pour eux de transgresser le règlement en toute impunité. Maintenant, les petites transgressions sont traitées directement sur le terrain par les surveillants généraux et sont sanctionnées par des travaux d'intérêts généraux (couper la pelouse à la machette par exemple...), et quand la faute devient trop lourde, on les emmène dans mon bureau. Je procède désormais en trois étapes : à la première convocation dans mon bureau c'est un avertissement écrit, à la deuxième c'est le renvoi avant conseil de discipline, à la troisième c'est le renvoi définitif. Le problème c'est

Première année

que les années précédentes il n'y avait personne à mon poste au quotidien pour régler ces indisciplines, les anciens élèves ont pris certaines habitudes qu'il s'agit maintenant de transformer, et les habitudes sont tenaces.

L'autre problème auquel je suis confronté est celui de la gestion de la pompe à eau. Celle-ci située au milieu du collège en face de salles de classes couvre les besoins en eau potable et autre des internes, mais aussi des habitants du village. Cette pompe a été installée par le Fondateur avec l'appui d'un comité de pilotage constitué de villageois. Ce comité a pour travail de récolter une cotisation auprès des villageois pour l'entretien de la pompe. Les fonds étaient ensuite perçus par le directeur des études, habitant du village, et qui en assurait la gestion. Les années précédentes il y avait déjà des difficultés pour récupérer toutes les cotisations. Et c'est à moi désormais de récupérer cet argent. Depuis une bonne semaine, la chasse aux cotisations a commencé et c'est débat sur débat avec tous les villageois venus prendre de l'eau. La cotisation s'élève à 3.600 F CFA par ménage et par an, ce n'est pas énorme mais ça reste une somme pour beaucoup de gens, d'autant que beaucoup ne l'ont jamais payé. Alors les villageois ne comprennent pas pourquoi il leur faut payer maintenant alors qu'avant ils ne le faisaient pas.

Or, entre la vidange que l'on doit pratiquer une fois tous les deux ou trois ans afin de maintenir le forage propre (environ 60 à 70 000 F CFA), et de temps en temps le remplacement de certaines pièces (tuyaux, mécanismes divers...) qui finissent fatale-

Les yeux ouverts

ment par s'user, l'entretien d'une pompe à eau a un coût non négligeable.

En tenant compte du fait que le collègue ne roule pas sur l'or, les cotisations sont plus que nécessaires pour assumer ce coût. D'autant que si un problème survient et qu'il n'y a pas d'argent pour réparer, les villageois trouveront toujours un moyen de s'arranger alors que nous aurons énormément de difficulté à gérer le problème avec nos internes.

C'est donc le défilé des doléances et des incompréhensions. Selon, c'est marrant, parfois c'est plutôt lourd, mais il arrive aussi que ce soit difficile à supporter moralement. Je m'explique : parfois c'est amusant parce que les femmes du village essayent de m'avoir au sentiment en disant que je suis leur papa et que en tant que tel je n'ai pas le droit de leur refuser l'eau ; plus embêtant sont les gens qui viennent taper le scandale alors que les élèves sont en cours ; et enfin difficile moralement quand, comme dimanche, un homme à qui on donne de l'eau gratuitement pour son usage personnel car sa femme est infirme, vient avec de grosses marmites qui ne sont pas à lui. Un des petits boulots de cette personne étant d'aller chercher l'eau pour des villageois. Or, maintenant que l'on collecte les sous et que tout le monde essaie de nous truander, on ne peut pas lui permettre de continuer cette activité. Mais en lui refusant l'eau, je lui coupe un moyen de gagner sa vie. Alors le gars est devenu dingue : il s'est mis à gueuler, à taper sur ses marmites, il commençait à se mettre à genoux pour supplier ! Dur, dur. Quand on connaît un peu les revenus et les conditions de vie au village et que l'on refuse à

Première année

quelqu'un un moyen de gagner sa vie. C'est un dilemme. Pour autant, je ne peux pas le laisser faire sinon ce sera le début d'un cercle vicieux où tout le monde dira se faire payer pour aller puiser l'eau de quelqu'un d'autre, et éviter ainsi de payer.

Sinon, dernier évènement en date, le type d'évènement qui arrive toujours quand c'est un pote qui vient chez toi. « Hey ! J'ai un petit problème ! » Alors on va voir et on découvre que les toilettes sont... bouchées ! Je vais donc voir dehors dans mon tout à l'égout nature. J'avais jusqu'à présent dans l'idée que tout se déversait dans la nature et qu'il n'y avait pas de fosse. Je lui demande de verser de l'eau dans les toilettes, et là je vois des petites bulles à la commissure des tuyaux. Ok ! Etant donné que ça tenait par une opération du saint esprit, j'en appelais à Jésus pour enlever la cale et laissais choir le tuyau sur le sol le laissant éructer un violent rot de mécontentement appuyé d'un léger dégueuli ! Avec un bâton je soulevais le tuyau et il en était plein ! Je ne comprenais pas trop parce que je croyais que ça sortait comme ça dans la nature, en même temps ça n'aurait pas été très hygiénique. Mais en rabattant les taillis autour j'aperçus un tuyau qui s'enfonçait dans le sol et qui avait l'air bouché.

J'allais donc en parler à mon surveillant général qui me dit en gros qu'ils s'y attendaient parce qu'un mur s'était écroulé l'an dernier sur la fosse, mais qu'ils n'avaient pas pensé à réparer ça à la rentrée.

Les yeux ouverts

Donc, ils savent que j'arrive, ils savent qu'il y a ce problème et ils attendent que je remplisse un mois de merde dans le tuyau d'évacuation qui donne sur une fosse bouchée, avec toutes les odeurs que ça occasionne (et moi qui me posait des questions) pour dire, ouais, il faut faire quelque chose. Je lui demande quand ? Comment ? Et il me dit : « Oh ! Faut voir avec le Fondateur, moi je ne prends pas de décision ! » Ok (énervement). J'appelle le Fondateur et il me dit de voir avec le manœuvre. En attendant, il me dit que je peux utiliser les toilettes que j'ai dans l'autre chambre. Sauf que ce sont des toilettes à la turque dans une pièce sans moustiquaires, véritable refuge à mout mout. Pour information, les mout mout sont des sortes de mini insectes volants non identifiés, quasi invisibles à l'œil nu (en tout cas je ne les ai jamais vu de mes yeux vu), et qui ont la fâcheuse habitude de vous transformer en véritable sapin de Noël en laissant sur la peau une myriade de petites marques rouges. Encore que moi j'ai de la chance parce que ça ne me gratte pas. Mais comme je n'ai pas trop l'envie de me faire tapisser les fesses de couleurs qui n'auront rien à voir avec une quelconque consommation de carotte, je demande au surveillant général, combien de temps à son avis ? Il me dit deux semaines. Alors là, comble de l'énervement, je m'en vais en disant ouais, ben faudra faire un peu plus vite que ça parce que moi je m'en vais vous chier dessus si c'est pas fait dans les trois jours... Lundi, je vois l'agent d'entretien, je lui en cause, il me dit ce qu'il faut comme matériel, je lui paye une bière pour l'encourager, et il m'a déjà creusé une fosse de 1m

Première année

de profondeur sur 2m de long en 2 heures de temps. Il me dit qu'il devrait avoir fini mardi, je l'espère !

Dimanche 6 novembre 2005

Déjà novembre, le froid s'installe sous les latitudes françaises, les miennes s'échauffent peu à peu et la sécheresse s'installe. Ce week-end je suis parti rejoindre Jérôme à Yaoundé. Quand j'arrive, il m'annonce que nous sommes invités chez une maman qui bosse là où il travaille, au collège Vogt, pour manger le Nkui. Alors pour information, tous les adultes ici, apparentés ou non, on les appelle Maman ou Papa, et ceux de notre génération on les appelle mon ami, mon frère ou ma sœur.

On se rend donc chez la maman en prenant un raccourci qui nous rallonge mais nous permet de visiter les arrières cours et passages étroits et boueux de Yaoundé. Il y a bien une trentaine de personnes quand nous arrivons, dont une bonne moitié de joyeux bambins qui courent dans tous les sens. On nous libère un canapé - l'invité est roi - on nous libère une table basse, et on nous apporte le Nkui avec la semoule de maïs et des jus (Fanta et boissons fruitées extrêmement sucrées...) Alors le Nkui, c'est sinon Le, en tout cas L'un des plats camerounais le plus spéciaux, selon les dires des camerounais eux mêmes. C'est un plat qui se prépare rarement, surtout pour les grandes occasions, et en particulier pour l'arrivée d'un nouveau né. C'est donc une espèce de sauce gélatineuse et collante qui quand on la touche (ça se mange avec la main, c'est

Les yeux ouverts

impossible avec n'importe quel autre ustensile et déjà avec la main ce n'est pas évident) colle bien au doigt mais qui quand on veut la saisir se dérobe aussitôt. Au niveau goût, je ne sais pas comment la décrire, peut être un petit goût de condiment mais rien d'extraordinaire, à mon palais en tout cas. On doit faire une petite boulette de semoule de maïs avec la main qu'on essaye tant bien que mal d'enrober de Nkui et, avec un petit mouvement de poignet qui permet tout à la fois de détacher le liquide du plat et d'éviter d'en foutre partout, on porte ça rapidement à sa bouche et hop ! Le Nkui est une plante ou un arbuste, dont on presse une branche pour obtenir un liquide que l'on va remuer longtemps. C'est ce qu'on m'en a dit...

Le soir, l'aventure culinaire continue : nous avons mangé de la vipère. C'est vraiment très bon, ça a un petit goût de poulet et même la peau de consistance un peu plus gélatineuse est très bonne. Et puis nous avons dansé le coupé décalé. Et les camerounaises dansent bien, très bien même, avec des postures plutôt suggestives qui ont tôt fait d'éveiller l'intérêt. Alors quand une jolie nana commence à danser avec toi, te prends par les hanches, puis doucement se retourne et de dos, dans un joli balancier du cul commence à t'appuyer sur l'entre jambe et à t'entraîner dans le mouvement, c'est chaud !

Première année

16 au 30 décembre 2005, Nord Cameroun

Tout commence le 16 décembre 2005, où plutôt non, la veille. Pressé de quitter mon lieu de travail, j'ai filé dès le vendredi soir de la sortie des cours à Yaoundé. J'ai passé la nuit chez mon patron et lui ait ainsi déposé les clefs du bureau et de ma maison.

Rendez vous est pris avec Germain et Isa en poste à Akono, et Estelle et Thomas en poste à Mbalmayo. On doit se retrouver à la gare des voyageurs à 11h00 pour prendre les billets de train. Premier imprévu, les billets ne sont de toute façon pas disponibles avant 15h00 et sont mille francs plus cher. Bon, on se console et on passe le temps en entamant notre budget bière dans un bouiboui de la gare.



Vendeuse de bâtons de manioc (Photo Estelle G.)

Les yeux ouverts

Départ du train à 18h00 et c'est parti pour une nuit de voyage. C'est un trajet extraordinaire, à chaque gare où le train s'arrête, une multitude de personnes arrive, enfants comme adultes, avec sur la tête des plateaux chargés de victuailles : bâtons de manioc, bananes douce, mangues, arachides etc. qu'ils viennent vendre aux voyageurs. Au fur et à mesure de notre trajet vers le nord, les produits diffèrent et plus ça va moins il y a de fruits. Ce qui est également agréable, selon l'état de fatigue et l'humeur évidemment, c'est l'ambiance dans le train. Nous ne sommes pas dans un wagon de TGV où le silence est presque de rigueur et où les éclats de voix sont mal vus. Nous sommes au forum, à la fête, à la foire : les gens discutent et s'apostrophent. Il y a de la vie ! Nous arrivons le lendemain à Ngaoundéré entre 11h.00 et 12h.00. Aussitôt arrivés, nous sautons dans le premier bus direction Garoua pour 5 heures de route. Là bas, un coopérant vient nous chercher en voiture et nous emmène directement à la procure où nous allons dormir.

Le lendemain, lundi 19 donc, réveil à la première heure pour prendre le bus direction Maroua. Encore 4 heures de route dans un paysage de moins en moins en vert et de plus en plus sahélien. Depuis Ngaoundéré déjà, au bord des routes les habitats traditionnels se font plus présent. D'abord des maisons carrés mais en torchis avec toit de paille, puis des cases rondes (des boukarous) au toit conique, organisées en saré (regroupement de maisons entouré d'un mur d'enceinte où vit une famille entière). La chaleur est constante mais l'air est sec. La poussière et le climat agressent les voies respira-

Première année

toires. Tous plus ou moins enrhumés, nous nous sommes approvisionnés en Lotus (c'est ainsi que l'on désigne les mouchoirs) et ne cessons de nous moucher.

Nous arrivons à Maroua en milieu de journée. Thomas, le coopérant de Maroua, vient nous chercher pour nous déposer à la procure. Le véritable voyage va enfin commencer. Nous sommes partis depuis plus de deux jours et avons parcourus quelques 1370 kilomètres pour environ 26 heures de transport. Le Nord est particulièrement enclavé. L'état des routes entre Yaoundé et Ngaoundéré est pitoyable et les liaisons internes de la Camair (compagnie d'aviation nationale) plus qu'aléatoires.

Le mardi 20 nous louons un 4/4 Toyota et partons accompagnés de Thomas Maroua en direction de Waza et de sa réserve naturelle. Environ 2 heures de trajet sur une route encore en bon état. Certaines pistes sont mieux entretenues que beaucoup de voies goudronnées, et de toute façon il y a plus de pistes en latérite que de routes dans le pays.

A peine arrivés, nous jetons nos affaires dans le boukarou où nous allons dormir et nous filons dans le parc dans l'espoir d'observer quelques animaux de la savane. Nous avons ainsi la chance après à peine quinze minutes d'observer un troupeau de girafes qui après nous avoir observés, prudentes, se sont enfuies à toutes jambes. C'est impressionnant de voir ces grandes gigues partir en sprint. Quelques temps après, décidément nous avons de la chance, nous tombons nez à nez avec une maman éléphant et ses deux petits. Cependant, nous ne sommes pas les seuls et trois autres véhicu-

Les yeux ouverts

les viennent encercler l'animal pour le canarder de photos. Au final, on n'est pas si loin du zoo et ça faisait pitié de voir cette pauvre bête encerclée ainsi. Nous sommes donc partis en ayant succombé au vice de la photo souvenir, comme les autres. Le temps d'admirer le coucher de soleil dans la savane, nous rentrons au campement.

Mercredi matin, réveil avant le lever du soleil dans l'espoir cette fois de rencontrer les lions. Malheureusement, la saison sèche n'est pas encore assez avancée, les herbes sont hautes et il y a encore plusieurs points d'eau. Notre pisteur suit la piste des lions toute la matinée mais finalement, nous n'en verrons aucun. La ballade dans le parc est tout de même sympa et nous rencontrons d'autres représentants de la faune locale : damalisque, vautours, marabouts, oiseaux bleus, etc. Nous rentrons le cul en capilotade après 7 heures passées à l'arrière du pick-up, et c'est surtout a posteriori qu'on se rend compte avoir vu avec nos yeux ce qu'on ne voyait avant que par la médiation télévisuelle.

Nous partons de Waza en milieu d'après-midi et la voiture nous dépose à Mora. Nous laissons Thomas Maroua rentrer seul chez lui puisqu'il a déjà fait l'escapade que nous nous apprêtons à faire. Nous passons juste une nuit à Mora et le lendemain matin partons en quête d'un moyen de transport pour nous déposer à Koza. Les difficultés commencent. A partir de Mora, la région est davantage enclavée, il n'y a plus que des pistes et pas de lignes régulières. La plupart des touristes qui vont où nous allons disposent d'un véhicule. Après avoir négocié âprement avec diverses personnes – au niveau du

Première année

transport, dès qu'il s'agit de faire un trajet qui sort un peu de l'ordinaire, les transporteurs font le prix du blanc que la négociation permet parfois de diviser par deux ou plus - nous embarquons finalement dans une vieille Ford Corona et le chauffeur, après être passé donner quelques infos à sa seconde femme (il en a trois), file à toute vitesse sur la piste défoncée.



Paysage de Djinglya – Extrême Nord Cameroun

A Koza, une petite pause pour boire un jus, il fait chaud. Nous repartons à pied les sacs sur le dos pour rejoindre Djinglya. Le paysage est magnifique, les habitats traditionnels se fondent dans les montagnes rocailleuses.

Nous sommes rapidement accompagnés de plusieurs enfants qui nous demandent le cadeau. Il y a quelques temps, des ONG sont venues dans la région pour quelques projets et ont distribué cahiers et bics à tous les gamins du coin. Du coup dès qu'ils voient un blanc, ils demandent le cadeau. De temps en temps aussi, ils viennent vers nous et nous sou-

Les yeux ouverts

haitent la bonne année ! (Ils font ça toute l'année) et demandent ensuite le cadeau parce qu'ils nous ont souhaité la bonne année. (Les adultes aussi font ça et à Obala en revenant, deux gars du village sont venus me souhaiter la bonne année pour ensuite me demander de l'argent. C'est très vite lassant...)

A Djinglya nous dormons dans des cases de passage à la coopérative artisanale. Le lendemain, pas de transport pour joindre Mokolo au départ de Djinglya. On repart donc à deux à l'arrière d'un pick-up de passage pour Koza afin d'y négocier 5 motos. Et c'est parti pour 40 bornes de moto sur piste. Rendus à Mokolo, on se fait rabattre sur un hôtel chic avec lequel on arrive à négocier une chambre pour 5 avec un matelas pour chacun.

Samedi matin, à l'aube, nous regagnons le centre ville de Mokolo pour trouver un transport pour Rhumsiki. Mais bien que Mokolo soit une ville carrefour, même problème qu'à Mora, aucune ligne n'assure le transport régulier vers Rhumsiki. Du coup, 2 heures à discuter, négocier, pour finalement trouver un gars dont le père doit se rendre là bas dans une vieille 504. Nous ne sommes pas encore sortis de la ville que déjà il s'arrête pour démonter le moteur et le mettre en état de marche pour le trajet. On arrive tout de même à bon port sans encombre, recouverts de poussière et asphyxiés par la fumée du moteur.

Le soir, mes compagnons vont à la messe tandis que moi je tape un petit roupillon. A leur retour, on se fait un bon repas de réveillon en extérieur en dépit du froid qui règne puisque nous sommes tout de même en altitude. Dimanche matin, je

Première année

pars en randonnée avec Germain et Thomas, on laisse les filles se reposer à l'hôtel. 6 heures de marche, à moitié au Nigeria, dans un paysage extraordinaire. La région est parsemée de roches gigantesques qui élèvent leurs structures escarpées vers le ciel.

Nous amorçons le retour le lendemain matin. Même galère pour trouver un transport. On se lève à 5h00 pour trouver l'unique moyen de sortir de Rhumsiki : une camionnette. Celle-ci arrive vers 6h15, blindée de monde à l'arrière. On se dit qu'on ne va jamais rentrer mais le transporteur nous dit que si. Ils commencent à faire descendre des gens, même si on leur dit qu'on ne veut prendre la place de personne. Ils nous installent à l'arrière, Thomas sur un pack de bière, moi dans un pneu. Et finalement personne ne reste sur place, ils ont fait rentrer tout le monde. Et c'est parti pour le trajet le plus long du voyage : 48 kilomètres en 3 heures à 17 – sans compter la poule et les enfants – à l'arrière de la camionnette sur une piste défoncée. Le confort est spartiate mais le lever du soleil dans la montagne est extraordinaire. Nous n'arriverons cependant pas jusqu'à destination. Le véhicule pète son cardan à 3 kilomètres de Mokolo. On fini le trajet en moto. Puis le retour, ponctué par des rencontres avec les coopérants du nord et quelques bières. Mokolo, Maroua, Garoua, Ngaoundéré, Yaoundé.

Fin des vacances le premier janvier 2006, je rentre enfin chez moi et je découvre ma maison dans un état pas possible. Les plafonds ont bien été faits dans la chambre d'amis et la cuisine ainsi que cela avait été prévu depuis avec mon responsable

Les yeux ouverts

mais pas le ménage des travaux ! Bref, moi qui n'avait qu'une seule envie : dormir ! J'en ai été quitte pour un peu de ménage.

Mercredi 11 janvier 2006

Alors, donc, reprenons où j'avais laissé. Au premier janvier 2006, ou plutôt non, quelques jours avant.

En commençant par des nouvelles de ma santé. A Garoua, la veille du départ, tout commence. D'abord des petits maux d'estomac puis une nausée qui me monte au pif et, au milieu de la cour de la procure et alors même que les Sœurs sont en train de réfléchir sur la Sainte Ecriture, je délivre soudainement mon repas du midi qui décidément, avait hâte de sortir.

Du coup je ne mange ni le soir, ni le lendemain midi et me contente alors d'un verre d'eau additionné de citron et de sel alors que mes comparses se gavent sous mon nez de sauce gombo gluante à souhait. Viens le soir, nous prenons le train de nuit qui, après un voyage à toute vitesse à travers le pays, va nous déposer après 15 heures de trajet dans la capitale où se conclura notre excursion. Deux jours le ventre vide, s'en était trop, je cède alors et m'empiffre goulûment d'un sandwich à l'avocat après seulement une ou deux heures de train. Tout semble aller pour le mieux. Sauf que quelques demi heures plus tard et alors même qu'un de mes comparses levait la tête pour me relancer sur une question de physique qui nous avait tourmenté tout

Première année

l'après midi – à savoir à quel vitesse je marche si je suis dans un train qui va à 90 kilomètres/h, et que je cours moi-même à 6 kilomètres/h dedans pour regagner les toilettes – l'idée me vint d'apprécier la question de manière pragmatique et je me précipitais alors aux toilettes déglutir ce problème décidément pâteux. L'odeur régnant dans ces célestes latrines évitant au majeur et à l'annulaire l'insigne honneur d'aller chatouiller ma glotte. Puis le trajet se fit sans encombre et j'en profitais pour apprendre à dormir assis.

Nous débarquons donc à Yaoundé vers 12h00. Nous nous séparons de deux de nos amis et restons avec Germain et Isa à la gare pour attendre le train à destination de Makak. Celui-ci arrive pile à l'heure ! Et c'est important à signaler puisque lorsque nous sommes partis dans le nord, nous avons croisé un ami qui justement descendait à Makak. Or, il était 18h.00 et le train avait deux heures de retard. J'appris le lendemain par texto qu'il était finalement parti de Yaoundé à 22h45. A ce titre, il faut bien avoir en tête le 6ème point des informations utiles notées au verso des billets de train, à savoir : « Camrail s'engage à faire de son mieux pour assurer le voyage avec une diligence raisonnable. Les heures de départ et d'arrivée mentionnées à titre indicatif, ne font pas partie du présent contrat. » C'est on ne peut plus clair !

Ce trajet nous réserve également une surprise amusante en la personne d'un exploitant en bois qui voit en nous ses futurs partenaires financiers en Europe. Nous lui expliquons que non, et échangeons ensuite de choses et d'autres, de la dé-

Les yeux ouverts

forestation, des poumons verts de la planète, d'écologie et lui de nous révéler qu'à la suite de son illustre géniteur il s'est lancé dans la médecine traditionnelle, et humble comme personne, nous déclare avec aplomb avoir découvert le remède pour toutes les maladies : cancer et sida compris. Nous l'exhortons donc à présenter sa découverte et allons même jusqu'à lui dire pour le convaincre qu'il y a là de l'argent à se faire. Mais lui croit davantage au bois et nous confie avoir guéri seulement vingt personnes. En passant, son remède miracle ne lui permet pas d'accepter nos gâteaux, un diabète que la médecine traditionnelle ne lui a pas ôté l'en empêchant. Bref, nous débarquons à Makak vers 17h45, presque surpris du peu de temps que nous avons mis pour parcourir à peu près 80 kilomètres.

Nous retrouvons alors Olivier et bien que fatigués la soirée se passe agréablement, mon estomac me permettant même une plongée dans le ventre d'un poisson dodu. Le lendemain, tôt, deux amies nous arrivent de Bafang dans l'ouest Cameroun. Hélas, je ne participe qu'au ralenti à la journée ainsi qu'aux préparatifs du réveillon, mon estomac ayant décidé de refaire des siennes. N'y croyant pas ou ne voulant pas le croire, il m'envoya même visiter les fourrés pour détailler le café du matin.

Le repas s'annonce grandiose. Pâté de France. Vin Rouge. Poulet braisé. Frites de plantain, de patate douce et de macabo. Je fulmine mais me contente d'un pastis salvateur, du moins au début, l'odeur alléchante me disant : quitte à être malade, autant l'être le ventre plein. J'enchaîne donc nourri-

Première année

ture et pastaga, car on le sait tous : le pastis c'est bon pour l'estomac.

Nous finissons la soirée par une petite tournée des bars et nous lançons même dans un petit coupé décalé arrosé de quelques bières. Sur le trajet du retour. Un dernier troquet voit un guitariste s'employer désespérément à remettre dans le temps sa boîte à rythme. Je lui propose un bœuf (il ne s'agit pas d'un steak, mais de faire de la musique ensemble). Il ne comprend pas, remet sa boîte en marche et me laisse prendre la guitare. Olivier vient me rejoindre avec une caisse de bière et deux tournevis et nous jouons un petit swing funky décalé qui fera danser deux trois fêtards, et laissera sur le cul deux trois vieillards. Puis, nous prenons une dernière bière arrosée d'une sucette de whisky (au Cameroun, on trouve de l'eau, de l'huile et de l'alcool dans des sachets plastiques).

Nous rentrons, mangeons quelques crêpes qu'une des amies de Bafang à eu le courage de préparer. Puis, incapable de tenir debout plus longtemps, il est 4h30, je vais me coucher habillé, et ne rouvre les yeux qu'à 9h00. Après un petit déjeuner frugal, nous repartons prendre le train pour regagner nos pénates respectifs. Le train de 10h30 n'arrivera qu'à 14h00. Pour la petite histoire, les coopérants de l'an dernier ont raté le train une fois, il avait un quart d'heure d'avance, c'était le train de la veille !

Finalement je regagne mon chez moi, quelques villageois m'apostrophent pour me souhaiter la Bonne Année, dans l'idée que celui qui souhaite, reçoit... de l'argent.

Les yeux ouverts

Curieux de découvrir mon nouveau chez moi avec plafond dans la véranda, plafond dans la cuisine, plafond dans la chambre d'ami. Sauf que le plafond de la véranda n'est pas fait. Normalement le chef du village (c'est lui qui fait les travaux) commence lundi 15. Mais d'après l'un de ses fils et mon patron, il ne faut pas que j'hésite à le pousser au cul parce qu'il est lent. Je verrais cela. En attendant, je pousse la porte de la maison. Ahhhrrrrrrg ! Les plafonds de la cuisine et de la chambre d'amis sont faits, mais le ménage... Et en général, après 15 jours passés sur les routes à dormir chaque soir dans un endroit différent, on aspire à se poser tranquillement chez soi et non à nettoyer toute la baraque. Enfin, au moins maintenant j'ai un plafond dans ma cuisine et dans ma chambre d'amis, et je me sens un peu plus chez moi. C'est quand même beaucoup plus agréable et plus hygiénique dans la cuisine, les lézards viendront moins chier dans les assiettes.

A terme, je ferais peut être ma chambre de la chambre d'amis car c'est le lieu le plus protégé des cris et de l'agitation des deux internats qui encerclent ma maison. A coté de ma chambre l'internat des filles, et plus haut dans le prolongement de mon salon, l'internat des garçons. Il y a des dimanches matins vers 5h00, entre le coq et les gamins, je ne sais pas lequel j'égorgerais le premier. D'autant que le camerounais, surtout le jeune, a l'habitude d'exprimer ses joies ou émotions en poussant de long cris aigus, qu'on ne sait pas trop d'où il sort mais qu'à terme, on lui trouve plus mélodieux le chant du coq, même à 5h00 du matin un dimanche.

Première année

Sinon, la rentrée s'est faite doucement. Le premier étant un dimanche, l'administration camerounaise a décidé de faire du deux un jour férié, la rentrée des internes a donc été décalée au lendemain dans de nombreux établissements de la province du centre. Sauf le notre. Mais beaucoup de nos élèves ne l'ont pas entendus de cette oreille. Nous n'avons récupéré tous nos effectifs qu'en fin de semaine.

A coté de ça, je suis passé rendre une petite visite à l'hôpital d'Obala pour faire les analyses de selles et de goutte épaisse. D'abord on va chercher un ticket de consultation à l'entrée. Ensuite, on fait la queue pour la consultation. Là on dit au docteur qu'on voudrait faire les examens de selle et de goutte épaisse. Il marque ça sur mon carnet de santé (le carnet de santé c'est un petit cahier avec plein de pages blanches où le docteur note donc la consultation, l'ordonnance, etc....) Puis, on passe chez l'économe pour payer les frais de laboratoire. Enfin, on va au laboratoire faire les tests. Quand on rentre dans le labo, on se dit ouh là ! Les insectes s'y baladent librement. En apparence, même ma cuisine après que j'ai fait à manger est plus propre.

En attendant les résultats, assis sur le banc en contrebas du bâtiment, mon attention se tourne comme ça vers les marches qui mènent au couloir extérieur où se trouve le labo et, une petite tête de chèvre se tourne à gauche, à droite vers moi, me dévisage un instant, puis l'animal entier descend tranquillement les marches et part se promener dans le parc de l'hôpital.

Les yeux ouverts

Les résultats de l'analyse des selles annoncent des traces de leucocytes. J'ai donc des vers. Mais je crois que ma cuite au pastis du dimanche soir a du les mettre KO puisqu'ils m'ont laissés en paix en début de semaine. Un petit traitement vermifuge s'impose mais rien de grave, au contraire, pas besoin de me forcer pour éliminer les quelques kilos superflus.

Samedi, mon partenaire est venu me visiter et m'apporter sa voiture. Ce sera désormais la voiture du collège. Une vieille Renault 9 de 83. Avec des portes qui ne ferment plus à clef. Le capot qui ne se ferme plus non plus. Le coffre qu'on ouvre avec un doigt dans le mécanisme de serrure. Le liquide de frein à changer toutes les semaines parce que le récipient est poreux. L'huile à vérifier souvent parce que le bouchon est cassé. Les pneus lisses. Seul le compteur d'essence du tableau de bord fonctionne... le matin à froid. Une rotule à changer. Le parallélisme à faire. L'équilibrage à faire. Le siège conducteur cassé (ne s'avance pas, ne se recule pas). Mais, pas une trace de rouille sur le capot. Enfin, j'ai fait laver la ceinture de sécurité pour pouvoir la mettre. Lors de mes premiers déplacements en tant que passager dans cette voiture, lorsque par habitude française je voulais mettre la ceinture, le patron me le déconseillait parce qu'elle était sale. Désormais propre, je la mets. Il n'empêche que c'est bien la seule voiture dans laquelle j'ai mis ma ceinture de sécurité depuis mon arrivée. C'est d'ailleurs pour ça, en plus de l'état des mécaniques, que beaucoup de véhicules de transports en commun (taxi brousse & Cie) arborent sur leurs derriè-

Première année

res des slogans qui veulent tout dire : Si Dieu le veut !

Samedi j'apprends aussi que mardi c'est la fête du Mouton pour les musulmans. Le jour est férié. Et l'administration camerounaise décide de faire le pont lundi. C'est bien parti pour la semaine. Mais quand on vit sur son lieu de travail, on travaille tout de même un peu tous les jours. Et cerise sur le gâteau, mercredi donc aujourd'hui, grande manifestation à l'Institut Agricole d'Obala, tous les élèves et tous les chefs d'établissements de l'arrondissement doivent venir assister à l'inauguration officielle de l'I.A.O. en présence du Ministre de la Coopération et de l'Economie du Canton du Jura Suisse, de l'Evêque d'Obala, et de tout plein de grands pontes. En fait, c'est le Jura Suisse qui a intégralement financé l'I.A.O. et c'est un établissement privé. Et ce qui est hallucinant, c'est que l'on nous oblige nous, alors qu'on ne touche pas un radis, ni de l'état, ni de la coopération, à venir claquer de l'argent en déplacement et à suspendre les cours du mercredi. La semaine ne commence vraiment que demain, c'est une semaine de perdue pour les cours, pour les devoirs (la fin de la séquence est la semaine prochaine), pour les prises de contacts extérieurs, pour la réunion avec la nouvelle organisation des profs (ce devait être mercredi). Du coup, dès la fin des discours, à la coupure du ruban, avec mon directeur des études et mes surveillant généraux ont amorcé un mouvement de fuite. Sauf qu'ils coupaient le ruban au niveau de l'entrée et donc notre sortie discrète était compromise. Alors on a trouvé une autre sortie mais avec un fossé dé-

Les yeux ouverts

cidément trop profond pour la garde au sol de ma vieille Renault 9. Impossible n'est pas camerounais, on a emprunté deux planches à l'Eglise voisine, et hop ! Retour à la maison.

Lundi 16 et mardi 17 janvier 2006

Les Pérégrinations d'un blanc au Cameroun

Et Hop... une petite coupure d'électricité alors même que j'étais en train de faire la vaisselle. La chance que j'ai c'est d'avoir un onduleur et comme c'est un pc portable, de toute façon, il reste allumé et la faible clarté de l'écran me permet de regagner le salon sans ecchymoses. Enfin. Ça ne dure pas longtemps. Non pas que l'électricité revienne vite, mais les coupures étant tellement fréquentes, le collège dispose d'un groupe électrogène que l'on s'empresse de mettre en marche. Bref, là où je voulais en venir c'est à ma journée d'aujourd'hui et tant qu'on y est d'hier, et à mes balbutiements avec la nouvelle voiture de l'établissement. Nouvelle parce que c'est la première fois que le collège dispose d'une voiture, mais cette dernière est loin de l'être.

A part les petits tests sur le trajet entre le collège et Obala, soit moins de 5 kilomètres aller, et mes visites fréquentes chez le garagiste, il a bien fallu que j'expérimente l'engin sur de plus grandes distances et dans des environnements différents.

Première expérience dans les rues de la capitale politique du pays : Yaoundé. J'avais un certain nombre de courriers à déposer aux quatre coins de

Première année

la ville et en plus de cela, je devais aller faire convertir mon permis français en permis camerounais et emmener mon surveillant général aller chercher les photos de son mariage. Pour la conversion de permis, c'est parce que le permis international n'a pas vraiment de valeur ici. A priori. Enfin, la plupart des étrangers que je connais au Cameroun circulent avec le Permis International et le Permis Français et paraît-il que ça ne pose pas de problème ; donc c'est ce que je fais en ce moment en attendant d'avoir le papier. Mais ce sera toujours plus pratique de se trimballer avec un papier plutôt que deux.

Enfin, revenons en à Yaoundé. Mes premiers pas au Cameroun et mes premiers trajets en taxi dans Yaoundé m'avaient passablement marqués au point qu'en septembre, je ne m'imaginais vraiment pas avoir à y conduire un jour durant les deux ans que je serais dans le pays. Le temps m'a donné tort. Pour en revenir à mes premières impressions : l'absence apparente de règles ou d'un quelconque code de la route, des voitures en tous sens assez portées sur les queues de poissons, arrêts soudain et sans avertissements, coups de klaxon à volonté avec plusieurs significations selon la position du véhicule et l'environnement (le chauffeur de taxi klaxonne pour signaler qu'il accepte la course d'un client, de la même manière qu'il klaxonne pour vous avertir que vous le gênez, etc.), et frôlement de pare-chocs donnaient à cette ville l'image d'un vaste parc d'auto tamponneuses où il s'agit justement d'éviter de se tamponner. D'autant que la ceinture est un accessoire bien plus rare que l'auto radio et que le

Les yeux ouverts

moindre accrochage peut de fait avoir des conséquences dramatiques, surtout quand on est trois à l'avant du taxi !

Donc lundi, fin de matinée, j'embarque mon surveillant général d'internat et direction la capitale. La direction semble cette fois se tenir droite, du moins au début puisque lors d'une accélération le véhicule fait un léger crochet sur la droite sans que je ne le lui ai demandé. J'en reparlerais tout à l'heure. Je ne vais pas décrire kilomètre par kilomètre mon escapade, je vous dirais juste que la conduite dans Yaoundé est une expérience particulièrement, particulière. D'abord il y a du monde partout qui déboule sans prévenir, des motos qui doublent indifféremment par la droite ou par la gauche, des voitures qui quand la route le permet en font autant et n'hésitent pas pour cela à frôler la votre. Il faut être extrêmement vigilant. On ajoute à cela le fait que ma voiture a quelques années de trop, ce qui me met parfois dans des positions assez inconfortables.

Ainsi, au beau milieu d'un carrefour, je cale pitoyablement et reste 1 minute qui paraît très longue à essayer de redémarrer le véhicule qui ne veut rien y entendre, tout en expliquant par des gestes d'impuissance à un agent de la circulation portant un vieux casque d'inspiration coloniale, que je ne peux pas faire reculer la voiture pour ne pas gêner puisque je ne peux même pas la démarrer.

Et comme un trajet en ville ne se fait jamais sans manœuvres, ne serait-ce que pour se garer, je m'aperçois assez vite que si je ne manœuvre pas la première vitesse délicatement, je me retrouve en

Première année

marche arrière. Alors que, comme pour chaque Renault, je soulève pourtant bien le loquet en dessous du pommeau du levier de vitesse pour passer la marche arrière.

Que dire d'autre. Il ne faut pas hésiter à s'imposer et faire sa place dans la circulation. Il est extrêmement rare que l'on vous cède le passage même si l'on a la priorité. La seule solution c'est de s'engager en gardant à l'esprit que si les autres véhicules nous frôlent, leur but n'est assurément pas de nous rentrer dedans. En clair, automobilistes angoissés et hésitants s'abstenir. Et puis sans cesse, regarder à droite, à gauche, et en arrière ce qui lorsqu'on ne dispose que du rétroviseur gauche demande une certaine souplesse. Ah, et j'ai oublié de dire qu'en plus des voitures, motos et passants qui peuplent la route, il y a aussi les flics (beaucoup d'agents pour faire la circulation) et pas mal de gens qui poussent de petits chariots surchargés.

Bilan : je ne m'en suis pas trop mal sorti. J'ai adopté assez vite l'usage du klaxon pour avertir les autres que quoi qu'il se passe, je passe, j'ai retrouvé un langage particulièrement imagé que je ne me connaissais plus, et j'ai juste tapé dans le pare-choc arrière d'une ou deux voitures qui soient n'avançaient pas assez vite à mon goût, soit ne savaient pas utiliser leur clignotant.

En passant, suite à mon arrêt involontaire au milieu du carrefour, j'avais mis les warning et j'ai traversé la moitié de la ville avec. On se posait la question avec mon surveillant général du pourquoi les gens nous regardaient bizarrement.

Les yeux ouverts

Finalement, après être passés prendre de l'essence et regonfler les pneus à la sortie de Yaoundé nous avons tranquillement regagné le village.

Sinon, par rapport à ce que nous avions à faire dans la journée, je pense que la conduite a largement participé à l'évolution de mon caractère. J'ai ainsi commencé par engueuler le postier parce qu'il n'avait pas la monnaie pour l'achat d'un timbre. Pour continuer par me prendre la tête avec la nana qui s'occupe de la conversion de permis. En fait, comme en France d'ailleurs et comme partout sans doute, certaines personnes à partir du moment où elles sont à un poste où elles savent qu'elles peuvent te bloquer sans que tu ne puisses rien faire, profitent de leur pouvoir pour traiter les gens comme de la merde. Même si j'en avais rien à foutre de faire convertir mon permis ou pas, j'ai quand même renoncé à gueuler sur la nana en l'accusant de participer fortement à la déliquescence de son pays et à l'entretien d'une administration imbécile, incompétente et corrompue. J'en suis resté à des petites réflexions caustiques qui, si elles n'ont pas fait avancer l'affaire m'ont incroyablement fait du bien. Puis j'ai dit que je connaissais des gens dans l'idée éprouvée ici que le blanc connaît souvent des gens, ça n'a pas eu l'air de l'ennuyer plus que ça mais elle a quand même pris mon dossier. On verra bien si je me suis planté ou pas.

Mardi matin, nouvelle journée, nouvelle activité. Départ à 8h00 pour une autre réunion sectorielle avec les chefs d'établissement de la Lékié. Après avoir déposé l'économe à Obala, nous filons

Première année

avec le directeur des études direction Monatéle où a lieu la réunion. Nous sommes sur l'axe lourd pendant quelques dizaines de kilomètres et la route, si elle est dangereuse à cause des barbares qui roulent à tombeau ouvert, reste assez tranquille dans la mesure où il y a peu de circulation et où elle est relativement bien entretenue. Puis nous bifurquons à gauche sur la 'route' de Monatéle. Celle-ci qui est en train d'être refaite, connaît encore son lot de nids de poule et de trous de toutes tailles et de toutes profondeurs qui nécessitent selon les cas de rouler sur l'autre voie (c'est rassurant dans les virages), quand il ne s'agit pas tout simplement de repasser la seconde pour passer l'obstacle sans y laisser son essieu. En clair, il s'agit une nouvelle fois d'être particulièrement vigilant. Et puis il y a ce petit problème de direction, dont je parlais plus haut, qui fait que de temps en temps, la voiture décide soit de faire un écart à gauche, soit de faire un écart à droite. Pas important bien sûr mais elle ne prévient jamais, et s'ensuit souvent un moment de léger flottement dans la direction qui pourrait donner l'impression que je fais semblant de conduire une voiture pour les besoins d'un spot publicitaire. A part ça, la voiture roule à peu près correctement.

Ah et autre chose... à un moment donc sur la route de Monatéle, nous suivons une voiture, le coffre ouvert et rempli de bûches. Bien sûr, celles-ci ne sont pas attachées et ils fallait s'y attendre, l'une d'elles de 15 cm de diamètre et d'un bon mètre de long (je ne pense pas exagérer) décide de prendre la poudre d'escampette et entame un petit ballet d'entrechats sur la route juste devant moi. Juste le

Les yeux ouverts

temps de piler, de faire un petit écart et de me féliciter d'avoir respecté les distances de sécurité.

La journée se passe doucement. Discours sur discours qui ne servent à rien sinon à entretenir un semblant d'apparat à l'administration et par la même à leur permettre de ponctionner une nouvelle fois les écoles.

Comment ça se passe : un chef du protocole annonce le déroulement de la journée puis introduit chaque séquence. D'abord entrée de toute l'équipe qui préside avec le préfet qui n'est pas le préfet mais son représentant, mot d'ouverture du représentant et chant de l'hymne nationale, puis aussitôt après on se relève pour laisser partir le représentant du préfet. S'ensuivent un certain nombre de discours introductifs avec de mini débats puis, après avoir annoncé les thèmes de réflexion on se réunit en commissions : d'un côté les établissements publics d'enseignement général, de l'autre le public technique, et enfin le privé général et technique (c'est ma commission). On réfléchit ensemble aux problèmes de résultats, de récupération de frais d'examens, et on voit ensemble quelles peuvent être les solutions. A chaque réunion les mêmes choses sont remarquées, à chaque réunion les solutions inutiles se mélangent aux solutions envisageables mais rien n'est jamais fait. Puis, temps libre pendant que les rapporteurs rédigent la synthèse. Nous reprenons place vers 14h30 pour les vœux de la délégation départementale de l'enseignement secondaire. Je suis d'ailleurs dépêché comme émissaire de l'assemblée pour porter le cadeau et faire

Première année

un mini discours au Délégué Départemental des Enseignements Secondaire de la Lékié.

Enfin nous reprenons la session, un rapporteur général vient nous raconter par le menu tout ce que nous avons fait et vu depuis le début de la journée, surtout histoire de le raconter au représentant du préfet qui est revenu (en général parce qu'il y a un repas à la fin.) Je baille, rêve les yeux ouverts, je m'offre même le loisir de les fermer mais pas trop longtemps pour éviter de m'endormir, ça ferait mauvais effet. Enfin, les différents rapporteurs des différentes commissions viennent rapporter. On chante une dernière fois l'hymne, ils chantent. Le représentant du préfet refait un petit discours comme quoi il a bien compris nos requêtes et va y réfléchir (le discours est à peu près le même à chaque séance et il est rédigé alors même que le préfet n'est au courant de rien de ce qui s'est passé et à la limite, on rapporterait que le préfet est un con qu'il nous remercierait dans son discours). Enfin, le banquet est dressé et tout le monde se précipite pour manger et boire. Pour ma part, je récupère mon directeur des études ainsi que celui de l'I.A.O. d'Obala et je nous ramène à bon port avant qu'il ne fasse nuit. En effet, la route est parfois mauvaise, et comme je l'ai dit plus haut l'axe lourd est dangereux et encore plus la nuit. Et en effet, un kilomètre après être sortis de la route de Monatélé, de grosses touffes d'herbes jonchent la route pour annoncer un accident plus loin. Vu la taille des mottes ce doit être un gros accident. Une camionnette est renversée au milieu de la route dans un décor digne de ces accidents qu'on montre à la télé. Les rambardes de

Les yeux ouverts

sécurité de part et d'autre sont complètement défoncées, le véhicule est bien enfoncé et vu la tête du pare-brise le chauffeur est parti conduire plus haut. D'ailleurs en passant, trois hommes sont en train de déplacer une bâche pour la mettre dans un coffre, et on s'interroge sur le contenu du colis. Les premières traces de pneus du véhicule commencent une centaine de mètres plus haut.

Puis nous poursuivons notre route jusqu'au village en nous faisant dépasser indifféremment en plein virage et en sommet de cote comme si cela était tout à fait normal. Bref, je suis rentré chez moi avec un mal de crâne épouvantable.

Jeudi 19 janvier 2006

Journée maudite à Yaoundé

Il est 7h20. Le réveil sonne. Difficilement, j'émerge. J'ai bien remis en marche le réveil du téléphone pour qu'il sonne vingt minutes plus tard, mais je préfère m'extraire du lit tant que j'ai les yeux ouverts. J'entends déjà les cris des élèves dans la cour. Je m'étire et me glisse en dehors de la moustiquaire. Première étape les toilettes, puis la machine à café. Pendant que le café coule, je m'habille et sors le petit déjeuner. Pain de farine de manioc, lait concentré, couteau, tasse, plateau pour emmener le tout sur la table. Tout y est. Je mets RFI pour manger, histoire d'avoir des nouvelles du monde. Sommet alter mondialiste à Bamako, nouvelles de Ellen Johnson au Libéria, communiqué sur

Première année

le retour d'Oussama Ben Laden, bref, le monde continue à tourner, de travers.

Sitôt mangé, je range les affaires, finis mon café, récupère les dossiers qui traînent sur ma table et grimpe au bureau. Le bureau est à 10 secondes à pieds, je passe le bonjour à l'économe dans le bureau d'à coté, puis répète le même rituel quotidien. Sitôt la porte ouverte, j'allume la lumière de cette pièce un peu sombre, ouvre une fenêtre qui donne sur la cour de l'école primaire voisine, retire les tissus qui protègent les appareils de la poussière, et allume l'ordinateur. Je vérifie certains comptes, ouvre quelques courriers de moindre importance, et reprend le travail abandonné la veille.

Arrivé 9h00, 9h30, je récupère mon surveillant général et nous quittons le collège pour Yaoundé dans notre vieille Renault 9.

Nous arrivons à Mvan, en face de Coron, au Ministère des transports pour récupérer mon permis camerounais. Les horaires affichent « Ouvert de 8h à 12h », le bureau est fermé. Après quelques minutes, on nous assure quand même que les employés vont arriver. Tandis que le surveillant général fait le guet, je sors m'acheter deux bâtons de L&B et en allume un à la porte en attendant que quelqu'un arrive. Il y a pas mal de circulation, c'est la route qui mène vers le sud, Ebolowa, Mbalmayo et surtout Douala. Tout au long de la rue des flics font la circulation. A ma gauche, dans le prolongement de la porte d'entrée perpendiculaire à la rue, plusieurs petits vendeurs font les photocopies, vendent les classeurs pour l'instruction des dossiers et font les photos d'identité. En face de moi, le parking minus-

Les yeux ouverts

culé qui longe le bâtiment, surplombe d'un petit mètre la route, et derrière on aperçoit quelques collines typiques du paysage de Yaoundé. La voiture du collègue est garée juste à l'entrée. En contrebas, sur le trottoir si on peut appeler ça comme ça, le call box où j'ai acheté les clopes. A droite, la rue part se perdre vers les gares routières. Je ramène le regard et celui-ci s'arrête sur une grosse beine à ordures où une femme sans âge, l'air hagard, complètement nue, laisse pendre ses seins rachitiques à la recherche de quelque chose à se mettre sous la dent. Sur ce, je retourne faire les cents pas devant le bureau. Le surveillant général en profite pour aller faire les photocopies, elles sont moins chères ici qu'à Obala, 20 F CFA au lieu de 25. Une employée qui vient d'arriver se renseigne un peu pour mon dossier mais comme elle n'est au courant de rien, elle abandonne vite. Un autre employé installé dans le bureau me demande d'aller voir dans le bureau voisin et de demander au monsieur s'il n'a pas mon nouveau permis. J'y vais et celui-ci me dit que l'on a déjà vérifié. Je retourne sur mes pas et dit que le monsieur dit que l'on a déjà regardé et qu'il n'y était pas. Du coup, l'employé se lève et commence à fouiller les dossiers mais sans grande conviction. Finalement, il passe un dossier où je reconnais mon nom. Je l'arrête. Il l'ouvre, le permis est là mais un petit papier indique que la photo d'identité n'est pas conforme. Si la dame qui a récupéré mon dossier avait vérifié celui-ci, je n'aurais pas eu à revenir pour apprendre cela. Coup de chance, j'ai une photo sur moi qui semble convenir. Il me faudra de toute manière repasser.

Première année

Je rejoins alors le surveillant général qui attend encore pour les photocopies. J'en profite pour appeler le patron, malheureusement celui-ci est en déplacement. Je décide donc de rentrer. La voiture fait encore des siennes, la direction est encore flottante, les vitesses peinent à passer, et le ralenti tousse. J'en fais la remarque à voix haute, le surveillant général approuve, mais la situation ne s'améliore pas. Nous arrivons dans le quartier d'Emana, et dans la descente, le moteur s'éteint, plus de freins, impossible de redémarrer. J'arrive à ranger la voiture sur le côté et à l'arrêter avec le frein à main. J'essaye de la redémarrer plusieurs fois. Rien n'y fait. Suspectant la panne d'essence, le compteur d'essence étant aussi peu loquace que le compteur de vitesse, j'envoie le surveillant général à la station service la plus proche. Il revient vite avec un petit bidon, mais nous n'avons pas d'entonnoir. Les gars du bar voisin se marrent de nous voir ainsi faits. Le surveillant général ne se laisse pas abattre et ramasse une petite bouteille de lait écrasée et s'emploie à ouvrir le fond avec ses dents. J'admire sa dentition digne d'une pub dentifrice, non pour la couleur rouille que lui donne bientôt la poussière mais pour la facilité avec laquelle il déchire le plastique du récipient. L'entonnoir de fortune nous permet de vider le bidon dans le réservoir. J'essaye à nouveau de démarrer mais rien n'y fait. Il me propose alors de chouer la voiture : « Hein !? Chouer ! C'est quoi ça ? » En clair, pousser la voiture pour lui faire descendre la pente en espérant que le mouvement des roues permette de relancer le moteur. Il pousse alors la voiture,

Les yeux ouverts

saute dedans, et je m'empresse de tourner la clef de contact tandis qu'un camion prenant de la vitesse pour la montée suivante arrive derrière à grands renforts d'appels de phares et de klaxons. Le moteur ne voulant rien entendre, nous regagnons rapidement le bord de la route. Evidemment nous ne trouvons rien de mieux que de stopper devant une entrée et un taxi de choisir ce moment là pour emprunter celle-ci. Dans ces cas là, les gars ne se mettent pas à la place de celui qui a des problèmes. Tu déranges, un point c'est tout.

J'essaye d'appeler le garagiste d'Obala mais je tombe sur le répondeur. Je contacte donc mon patron qui me dit envoyer son garagiste. Celui-ci arrive 30 minutes plus tard. Nous sommes tombés en panne à 11h30 environ, il est donc près de 13h00. Il jette un coup d'œil au moteur, bricole, démonte l'injection et le verdict tombe : c'est la pompe à essence qui est morte. Je dois donc lui donner de l'argent pour en acheter une nouvelle. Heureusement que j'ai un peu de sous. Malheureusement pas assez mais il s'arrangera avec mon patron. Et le voilà qui repart à la recherche d'une pompe en état de marche. Il fera quelque chose comme 3 allers-retours, pendant ce temps nous mangeons quelques doigts de bananes, je grille quelques clopes, et nous prenons un bonbon alcoolisé (qui n'a d'alcoolisé que le nom). Finalement, vers 14h00, n'ayant pas trouvé la pièce nécessaire, il bricole quelque chose dans le moteur, et on part faire un tour de test, infructueux. Nous regagnons donc une boutique de pièces détachées pour essayer d'autres pièces. Sans résultats. Alors il prend le

Première année

volant pour nous emmener jusqu'au garage. Au passage, il remarque le problème de direction. Arrivé au garage, au fond d'une ruelle poussiéreuse perpendiculaire à la route, dans le quartier Essos. Il regarde la direction, donne quelques instructions à ses employés en train de dormir dans toutes les positions possibles sur des restes de fauteuils de voiture, et nous quitte sans un mot. Apparemment, le problème de direction vient du fait que le longeron avant droit est coupé en deux. Donc les mécanos s'activent à souder des plaques de métal à l'endroit fatidique afin de consolider l'ensemble et stabiliser la direction. Ils sont à deux dessus et ont l'air de bien connaître leur boulot. Néanmoins quand ils commencent à taper dessous la caisse avec un gros serre boulon, et que je vois la voiture vomir un mélange sec de rouille et de poussière, je m'interroge. Entre temps, un gars arrive avec sa vieille Mitsubis-hi dont le lifting aile gauche laisse suggérer un léger penchant pour les murs. Mais c'est surtout le bruit de l'échappement qui est inquiétant. Un joli bruit bien gras, bien puissant, un peu Massey Fergusson. Les mécanos se regroupent pour regarder ce qu'il y a sous la voiture, et à défaut d'un appareil pour la soulever ou d'une installation adéquate « Ho Hisse ! » ils basculent la voiture et la bloquent avec une grosse barre métallique. Verdict : le tuyau d'échappement n'a plus de tuyau que le nom. Mais comme le gars n'a pas l'argent sur lui, on remet la voiture sur ses pattes et il repart.

Le temps passe, j'observe les mécanos, je tourne en rond, je m'assois et ferme les yeux, je fume une clope, deux... Enfin le travail est terminé

Les yeux ouverts

et comme par magie le garagiste surgit au même moment d'on ne sait où. Il fait un petit bricolage et sans nous expliquer l'affaire, prend le volant, nous fait monter, et c'est parti pour un nouveau tour des boutiques de pièces détachées. 15 minutes plus tard, nous sommes de retour au garage avec la pièce tant recherchée. Il nous installe ça. Règle le ralenti. Ferme le capot. Je démarre. Doux ronronnement du moteur qui n'attend plus que partir. Il est 18h00. Je remercie chaleureusement le garagiste, d'autant qu'il va adresser la facture au patron, et je m'empresse de prendre son numéro de téléphone. Au passage nous remarquons que les roues avant son légèrement dégonflées. Sur le chemin du retour nous nous arrêtons donc pour remettre de l'air et repartons confiants même si la direction est encore un peu flottante.

Nous passons Eman, le premier carrefour Messassi, le deuxième, et dans la montée, au moment de passer la troisième, la boîte craque, un claquement se fait entendre : c'est le câble d'embrayage. Décidément, c'est la journée ! Et avec ça la nuit commence à tomber. Evidemment, le garagiste est injoignable, le patron aussi. Que faire ? Nous interrogeons un jeune pour savoir s'il n'y a pas un garage dans le coin. Celui-ci part avec mon surveillant général et ils reviennent accompagnés de trois jeunes mécanos qui pendant une heure vont s'affairer à réparer à moindre coût le câble défectueux. Malheureusement, sans succès. La pédale a retrouvé sa position, le câble est rafistolé, mais les vitesses ne veulent pas passer. Nouveau coup de fil au patron qui cette fois répond et arrive une heure

Première année

plus tard avec deux mécanos. Ceux-ci arrangent le problème en deux temps, trois mouvements. Le patron, persuadé que les problèmes de la voiture sont liés à une histoire de sorcellerie, comme quoi on chercherait à lui créer des ennuis à travers celle-ci, s'en va chercher l'eau bénite dans sa voiture et en asperge la Renault 9 un peu partout. « Ne ris pas ! » me dit-il. L'affaire est sérieuse. Avant de repartir, nous allons prendre une bière au bar d'à coté, histoire de souffler un peu après cette journée maudite que nous avons passé, le surveillant général et moi-même, debout, sans boire une goutte, et avec juste quelques doigts de banane dans le bide. Il est 9h00 quand nous partons enfin. Plus de problèmes pour passer les vitesses. Par contre la direction nous livre encore son petit lot de frayeurs en faisant tantôt un écart à gauche, tantôt un écart à droite, sans prévenir bien évidemment, et de plus en plus fréquemment. Sans compter qu'il fait nuit, que les feux de croisement éclairent à peine, que l'on est sur la partie de l'axe lourd la plus meurtrière, et que la plupart des véhicules en sens inverse ne s'embêtent pas à se mettre en feux de croisement. D'ailleurs les camions ne mettent les feux de croisement que pour voir la taille du véhicule qu'ils croisent et quand il s'agit d'une petite voiture, remettent aussitôt leurs pleins phares.

Nous arrivons finalement à 22h00, fatigués, lessivés, énervés, tendus, affamés, contrariés, par cette journée maudite. Et comme si cela ne suffisait pas, une espèce de mal de crâne à dessouder les murs m'accompagne jusqu'au lit où je m'endors aussitôt.

Dimanche 29 janvier 2006

J'ai passé tout mon mois de janvier au village, à part deux ou trois sorties à Yaoundé pour quelques petites courses pour le boulot et un déplacement à Monatélé pour une réunion. Il faut dire que j'ai commencé le mois avec seulement 12.000 CFA en poche parce que j'avais tout claqué pendant les vacances. Alors 12.000 CFA pour que ça vous parle un peu c'est un peu plus de 15€ et même si je suis en Afrique, 15€ ça pèse pas lourd. Là je suis à une semaine de la fin du mois et donc de la paye et il me reste à peine 500 CFA, je devrais m'en tirer avec un acompte pour boucler le mois. Mais j'ai quand même réussi à vivre avec le salaire moyen de 50% des camerounais, environ 30.000, sauf que moi je n'ai pas de loyer, je ne paye pas l'eau, je ne paye pas l'électricité et je n'ai que moi à nourrir.

Ce mois est passé à toute vitesse, entre les fêtes fériées, la rentrée scolaire, la mise en place de projets pour des demandes de subventions, la course après les cotisations, les problèmes de discipline (il paraît que la saison sèche porte sérieusement sur le système des jeunes et qu'ils sont alors plus enclins à l'indiscipline), et j'en passe et des meilleures. Et ça va aller de plus en plus vite parce que le mois de Février est chargé à bloc :

Mercredi 1er février, intervention à la réunion des Groupements d'Intérêts Communs des exploitants de cacaoyères du village pour les sensibiliser à l'entretien de la pompe à eau et au projet de château d'eau (la réunion que j'avais organisée au

Première année

collège avait réuni 10 personnes sur les 70 chefs de famille attendus).

Dimanche 19 février 2006

Le 4 février a eu lieu le conseil d'établissement, une vingtaine de parents seulement alors que tous ceux que j'avais croisés dans mon bureau m'avaient dit oui... On m'avait dit au stage de préparation qu'au Rwanda le problème était que les gens disaient toujours oui, même quand ils ne savaient pas ou ne voulaient pas faire quelque chose. Ici, la plupart des parents prennent des engagements dont certains par écrit, mais ne les honorent pour ainsi dire jamais. Ils ne vont venir me voir qu'au moment où j'ai renvoyé le gamin alors que l'échéance est passée depuis une semaine, s'excuser pendant trois minutes, négocier un moratoire et s'en aller. Et une fois sur deux le nouveau moratoire n'est pas respecté.

Semaine du 7 au 12 février, Fête de la Jeunesse. L'organisation de la semaine a été bouleversée pour permettre les animations et nous nous sommes rendus le samedi pour assister au défilé sur la place des fêtes d'Obala.

Enfin le 18 février a eu lieu la première Journée Portes Ouvertes du collège depuis son ouverture. Pour l'occasion, j'ai réussi à faire venir le représentant du délégué départemental des enseignements secondaire de la Lékié et le secrétaire particulier du maire d'Obala, mais au niveau des parents, pas plus de 7 sont venus. Sinon, cela a plu

Les yeux ouverts

au Fondateur et à nos « prestigieux invités » et ça a été une occasion de remercier le personnel pour son travail et de lui payer un pot. A défaut d'avoir l'impact escompté a priori en terme de notoriété, au moins j'espère que cela aura galvanisé les troupes pour le reste de l'année. Et puis comme ça les enfants ont pu s'amuser et profiter aussi de la journée. Ils ont passé une partie de l'après midi sur la petite scène qu'ils avaient dressé à imiter les différents membres du personnel. Il paraît que le tic de langage qu'ils m'ont pris est : « S'il vous plaît, trois petits points... » Pour moi c'était celui du surveillant général d'externat qui débarque toujours dans mon bureau en disant : « Oui, euh, un point là... »

Lundi 27 février 2006

Après un mois de janvier passé à me reposer chez moi et un mois de février où les rendez vous et obligations professionnelles m'ont retenu presque tous les week-end au collège, je recommence doucement mes pérégrinations à travers le Cameroun. Le week-end dernier, je suis donc parti avec Thomas Maroua de passage à Yaoundé rendre une petite visite à Germain et Isa au Collège Stoll d'Akono, petit village situé à 1 heure 30 de piste au sud de Yaoundé. A ce propos, je n'estime plus les distances en kilomètres maintenant mais en temps. Akono se situe à environ 60 bornes de Yaoundé soit environ à 100-120 bornes de chez moi en passant directement par la piste, voilà pour la distance. Maintenant pour le trajet retour, deuxième possibili-

Première année

té : départ de 15h00 le dimanche en bus de Akono direction Mbalmayo, environ 1 heure de piste, puis taxi jusqu'à la gare routière de Mbalmayo, puis 3 quarts d'heure de bus sur route bitumée jusqu'à Yaoundé, puis 20 minutes de taxi jusqu'à la gare routière d'Obala, puis 1 heure de bus jusqu'au collège, arrivé chez moi vers 1815. 3 heures 15 de transport pour faire 100 bornes. Bref, on comprend mieux le sens de l'expression « bon voyage » souhaitée ici à toute personne pour le moindre déplacement. Mais comme pour tout, patience et indulgence et on s'habitue à tout : aux cahots de la piste, à l'absence de ceinture, à la poussière, à l'attente que les bus se chargent (il n'y a pas d'horaire de départ, on ne part que lorsque le bus est plein), etc.

Le Collège Stoll d'Akono apparaît un peu comme un OVNI au milieu de la brousse. D'abord, Akono est un village minuscule, un peu plus grand que le mien mais dont le développement doit beaucoup à la présence du collège. Celui-ci, si je ne me trompe pas, a été fondé au début du siècle par des frères canadiens. En plein milieu de la brousse, ils ont construit une cathédrale digne d'une grande ville et implanté un collège de 14 hectares avec des infrastructures hallucinantes pour un établissement si loin de tout. Les équipements sportifs sont tels que les Lions Indomptables, équipe nationale de foot du Cameroun, venaient s'y entraîner jusque dans les années 1980, et maintenant il me semble que c'est l'équipe de réserve qui y vient encore. Cependant, les frères canadiens sont partis et l'Eglise Camerounaise n'a pas les mêmes moyens et surtout pas les mêmes priorités pour le développe-

Les yeux ouverts

ment du collège. Ainsi, si de manière générale l'établissement a plus que bonne allure avec ses longues allées plantées de palmiers et son herbe fraîchement tondue, certains bâtiments ne bénéficient pas du soutien de la direction, ainsi en est il des infrastructures musicales. J'ai été réellement impressionné et en même temps extrêmement déçu. La première salle abrite une dizaine de guitares dont la moitié n'a pas de cordes et les autres n'en ont que des vieilles. La deuxième petite salle compte une batterie en moyen état, une basse, une guitare électrique, un ampli et des retours mais tout le matériel a besoin d'une révision. Plus étonnant, salle suivante, dans un petit réduit, une collection de vinyles en tout genre ; un projecteur de film avec son à 16 images par secondes, véritable pièce de musée avec des films datant de l'époque coloniale, que Thomas Maroua a réussi à mettre en marche. Images d'une autre époque et voix sorties d'un autre monde. Malheureusement l'ampoule a grillé alors que nous nous apprêtions à passer un nouveau film. Dans ce même petit réduit, un ampli à lampe dont j'aurais aimé entendre le son, et sur une vieille armoire métallique : deux accordéons en train de pourrir. Enfin, dernière salle, et là on hallucine complètement ! Une dizaine de box contenant chacun un piano droit. Et bien sûr, l'état des instruments laisse à désirer, aucun n'est tout à fait accordé. Il faut dire aussi que l'ensemble des pièces que je viens de présenter prennent l'eau quand il pleut. Et les flaques d'eau à l'intérieur des pièces sont à la hauteur de la violence des pluies tropicales. Enfin, puisque nous allions décidément de surprises en surprises, une

Première année

salle de concert d'environ 800 places ! Et encore les mêmes problèmes, il n'y a pas assez de prises électriques et l'acoustique est horrible puisqu'il n'y a pas de plafond mais ce sempiternel toit en tôle qui semble recouvrir toutes les maisons du cameroun. C'est d'autant plus gênant que lorsque des oiseaux viennent se poser dessus, ça fait un tintouin de tous les diables. J'ai pu apprécier ça une fois où j'avais assisté à un culte protestant à Mbalmayo. La danse des corbeaux sur le toit en tôle pendant l'homélie, c'est une cacophonie telle que l'on entend presque plus ce que l'on nous dit. Bref, des infrastructures extraordinaires mais qui par faute d'intérêt et du fait de la distance et des désagréments de la piste est en train de tomber en décrépitude. Je ne connais pas encore parfaitement Yaoundé, mais je doute qu'il y ait beaucoup d'autres lieux comme celui-ci dans un rayon de 100 ou même 200 kilomètres, et c'est en train de pourrir. Ça me fait mal au cœur.

Enfin, la salle informatique, une trentaine de pc dont une dizaine lâche par an parce qu'il n'y a rien pour les protéger des baisses de tensions, des hausses de tensions et des coupures d'électricité. En plus, c'est un seul et unique fil minuscule qui serpente sur deux ou trois dizaines de mètres entre les arbres qui vient alimenter les ordinateurs en bout de chaîne après avoir éclairé l'ensemble des bâtiments. Du coup, il est même impossible de tous les faire tourner en même temps.

Pour conclure le tableau de la mauvaise gestion, des problèmes de priorité, d'intérêts et de mauvais usages des fonds, le collège Stoll avait reçu une subvention pour construire des logements pour

Les yeux ouverts

ses enseignants. Aussitôt, hop, on construit les fondations de trois maisons qu'on ne peut pas finir faute d'argent au lieu de n'en faire qu'une entière. Résultat, les fondations sont envahies par la végétation et subissent les ravages du climat.

En un sens, le collège Stoll est un petit résumé d'Afrique en ce qui concerne les problèmes de gestion. A côté de ça, les voitures du personnel de direction, donc des prêtres, sont loin d'être pourries.

Thomas Maroua qui bosse dans la recherche de subventions et de partenariats, Estelle qui est infirmière et Isa, Germain, Thomas Mbalmayo et moi-même qui travaillons et vivons dans le milieu scolaire : comptable, gestionnaire, profs, tous, nous nous rendons compte que du fait que nous ne sommes là que deux ans, nous travaillons ici comme nous n'avons jamais travaillé en France et comme nous refuserions peut être de le faire lorsque nous reviendrons. Le problème, c'est que dans notre désir de bien faire, on en fait trop. Du coup les autres se reposent en partie sur nous, et l'objectif de la coopération qui est justement d'apporter des outils pour confier à terme nos postes à des locaux est foutu en l'air, parce qu'aucun n'acceptera de travailler autant et parce qu'on n'aura pas forcément eu le temps de les former.

Lundi 6 mars 2006

Le week-end dernier, j'ai été à Yaoundé. J'en ai profité pour aller faire un tour à l'artisanat, regarder un peu ce qu'il y avait de beau. Les vendeurs à l'artisanat de Yaoundé sont assez envahissants, un peu comme à Maroua. Dès que tu rentres dans le cercle formé par les boutiques tout le monde se jette sur toi, t'attrape par l'épaule, par la main, t'interpelle, t'invite juste pour voir à jeter un œil (et le porte feuille) dans un masque, une statue, un batik. Je suis retourné voir Mohamed, un vendeur chez qui j'avais déjà été et que j'apprécie beaucoup dans le sens où il n'est pas tout de suite à te mettre quelque chose dans la main et à te demander combien tu donnes. Ce qu'il y a d'intéressant avec lui c'est qu'il prend le temps de t'expliquer où il a eu tel ou tel objet, d'où il vient et quel était son usage rituel. J'ai du rester une bonne heure avec lui. Au final, c'est tout de même une technique de vente puisque pour le remercier je lui ai pris un petit masque. Bon, je ne l'ai pas payé cher, technique de vente aussi, il fidélise sa clientèle en acceptant de me le vendre au prix que je voulais, sans marchander. Il sait que comme ça, si je reviens avec des amis, je passerais chez lui. Et qui sait ? Peut être qu'il pourra alors gagner un peu plus d'argent que de coutume.

Dimanche 12 mars 2006

Ce week-end je suis parti à Makak avec Jérôme et Thomas Maroua. Samedi, après un réveil difficile suite à l'apéro de la veille, nous nous sommes motivés pour aller puiser de l'eau (panne d'électricité, le château d'eau du collège ne fonctionne pas donc plus d'eau courante) puis, après une bonne douche et quelques courses pour se faire des sandwiches, nous sommes partis faire une petite ballade dans la forêt domaniale de Makak. Nous nous sommes attardés sur une colonne de fourmis magnan qui traversait le sentier. L'organisation de ces fourmis, dont certaines peuvent mesurer un bon centimètre de long impressionne toujours. Cette fois, de part et d'autre de la colonne, elles avaient érigé une sorte de petit muret en terre et, en travers des deux pans du muret, des fourmis guerrières reposaient formant ainsi une sorte de tunnel protecteur. Sans vraiment avoir cherché à en troubler l'organisation pour voir comment elles pouvaient réagir, nous nous sommes vus rapidement entourés de part et d'autres d'une myriade de fourmis guerrières dont certaines commençaient à nous monter dessus. Nous nous sommes rapidement écartés mais quelques unes ont réussi à s'infiltrer sous nos vêtements. L'une d'elle s'est accrochée dans le dos d'Olivier et je la lui ai retiré. C'est assez impressionnant de voir les mandibules d'une simple fourmi accrochées si fermement à la peau que celle-ci se tend et qu'il faut tenir et tirer fermement la fourmi pour l'enlever. Quelques minutes plus tard, alors que nous nous étions arrêtés pour manger un mor-

Première année

ceau, je m'en suis également découvert une accrochée dans le dos. Cela ne fait pas mal, on sent juste que quelque chose nous accroche, mais ça reste impressionnant (bis) et on mesure – tout en continuant à s'épouiller pour voir s'il n'y en a pas d'autres – les affres que devaient connaître les personnes jetées en pâture aux fourmis.

Au retour, après une bonne douche, nous sommes allés boire le matango (vin de palme) dans une famille camerounaise. Nous avons pris trois litres avec nous, mais le papa avait lui aussi prévu le coup et nous en a sorti cinq. Nous avons donc sacrifié au rituel en prenant chacun notre tour l'une des trois noix de coco faisant office de verre, et en les saisissant avec la même main que celle avec laquelle on nous la donnait. Normalement nous n'aurions pas du partir avant d'avoir tout fini mais huit litres à six, ça fait quand même beaucoup.

Ensuite, nous avons été manger un poisson braisé accompagné de bâtons de manioc dans un petit restau. Comme d'habitude, le poisson braisé de Makak est vraiment délicieux. Et histoire de n'en rien laisser, une fois le poisson fini, on donne les arrêtes à la maman afin qu'elle les braise quelques instants pour pouvoir les manger. Puis, nous avons pris une bière dans un bar où nous avons subi les commentaires de trois camerounais un peu saouls mais qui nous ont tout de même bien fait rire. D'abord l'un d'entre eux en nous donnant des surnoms sortis d'on ne sait où : Oliver Kahn, Frère José, Gérard Depardieu, etc. Ensuite, décidé à m'apprendre quelques rudiments de Bassa et en particulier le vocabulaire qui intéresse les hommes,

Les yeux ouverts

mon voisin de comptoir a profité du passage d'une fille pour en me désignant ses fesses me dire : « ça c'est bandja », puis les seins : « et là, c'est bandjé ». Je ne suis plus très sur de l'écriture mais l'idée est là. Je m'imaginai la même scène en France, la fille n'aurait pas attendu 2 secondes avant d'en coller une au gars. Mais là, elle est restée stoïque, s'est prêtée aux remarques, a demandé quelque chose au barman puis est repartie sans même baisser les yeux une seule fois sur nous.

Pour une fois, dimanche, le train de 11h00 était à l'heure, il est arrivé à 11h30. Je suis arrivé chez moi vers 14h30 après 2 heures de train et 1 heure de bus. 3 heures de route pour 120 kilomètres, au début on trouve le temps long, maintenant je trouve ça presque rapide.

Lundi 27 mars 2006,

Je prends quelques minutes pour imprimer ma plume, car il m'est arrivé une aventure... Tout a commencé le samedi 18 mars 2006. Je m'étais levé de bon matin, plus qu'à l'accoutumé pour un samedi, car en ce jour avait lieu un événement particulièrement important : la match de foot opposant l'association du personnel du collège où je bosse et le Lycée Technique d'Ekoundou à Yaoundé. Et, en tant que membre du personnel, on comptait donc sur ma présence. Le rendez vous était pris pour 9h00 au collège, la rencontre devant avoir lieu sur le terrain d'Ekoumdouma, le village voisin.

Première année

J'ai un peu mal à la tête ce matin là et bien que je me sois couché tôt, ou peut être à cause de cela, je suis encore fatigué. Je passe de longues minutes à rêvasser sur le canapé, puis je me prépare et monte au niveau des salles de classe rejoindre mes équipiers. Encore vite fatigué, je m'affale sur une chaise. 9h00 passe, 9h30. Nos adversaires tardent. Finalement leur arrivée fait sensation dans leur estafette Toyota affublée du drapeau du Cameroun sur le radiateur.

Le temps de salutations qui n'en finissent pas, nous partons finalement pour arriver sur le terrain à 11h30. On se pare alors des maillots de foots de nos établissements respectifs. Pour moi qui n'avais jamais revêtu de tenues de foot auparavant, l'effet est terrible !

Bref, je joue environ une demi heure puis comme on voit ou on imagine que je fatigue, on me remplace par un de nos élèves qui eux aussi attendent impatiemment leur tour de jouer. Par la suite, notre équipe marque deux buts presque coup sur coup, la foule est en délire. Mais l'orage gronde au loin, je suis encore plus fatigué qu'en partant, et je ne veux pas rentrer sous la pluie. Les pluies ici transforment n'importe qui en serpillière en l'espace de 10 secondes. Je rentre donc. Prends une bonne douche. Commence à rentrer les photos sur l'ordinateur. Mange un morceau étant donné que le match devait se terminer à 12h00 et non à 16h00. Bref, je perds le temps.

Enfin, j'entends des bruits dans la cour, les joueurs rentrent... et moi, d'un coup, alors que le vent se lève et que la pluie s'annonce, je commence

Les yeux ouverts

à avoir froid, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie ! Et puis j'ai le bout des doigts qui commence à s'engourdir... Ouh là !? J'enfile un sweat-shirt et je suis alors parcouru de tremblements dans tout le corps et particulièrement au niveau de la nuque, c'est tout juste si je ne claque pas des dents. Bref, je ne me sens pas bien. Je vais donc voir le surveillant général qui confirme ma crainte : PALUD !!

Il se propose aussitôt d'aller chercher l'infirmière pour placer la perfusion, mais moi, comme ici ils ont tendance à tout soigner par des piqûres, je me dis qu'il doit bien y avoir une autre solution. (1ère erreur). En palliatif il me donne donc à prendre : 2 comprimés de quinine et 2 comprimés de paracétamol matin et soir. Bien content d'échapper à la perfusion, j'accepte.... Commence alors le début de la fin : cauchemars et délires à n'en plus finir : impossible de dormir et, grosses crises de sueurs... Lundi matin ça ne va vraiment pas, on prends la voiture et je file direction l'hôpital pour voir le médecin. Il me regarde, m'écoute, et me dit d'aller faire un test au labo... Je pars au labo pour me faire prélever une demi seringue de pinard bio, et je rentre tout flappy au collègue attendre les résultats. Le surveillant général ramène le verdict avec l'avis du médecin. « Palud plus plus, le traitement est correct mais si ça s'améliore pas d'ici jeudi vous revenez me voir... »

Et ça ne s'améliore pas... et en plus il y a plein de travail que je ne peux pas déléguer à terminer avant les vacances : bulletins, payes... Je donne tout ce que j'ai pour finir les bulletins dans les délais. Je me couche mardi soir lessivé. Je ne com-

Première année

prends rien à ma nuit. Cauchemars à énigmes que si je ne les résous pas je ne me rendors pas, mais que dès qu'elles sont résolues, tout disparaît et il faut recommencer... le mythe de Sisyphe presque... Sale nuit. Je me réveille bien sûr dans un état pas possible. Je ne mange pas (1er jour) et je vais aussitôt me recoucher sur mon canapé.

Je n'ai pas le courage de lever mes jambes et à vrai dire, j'en ai à peine la force. Je me traîne comme un zombie avec un mal au casque infernal. Je n'en peux plus... Je vais donc à ma porte trouver le surveillant général qui passait justement par là et lui dit que là, ça ne va vraiment pas du tout. Il me dit de me recoucher et qu'il va appeler le Fondateur pour savoir comment on procède.

À partir de là, je n'ai plus aucune notion du temps et de ce qui se passe. Je sais juste a posteriori qu'on a décidé de m'emmener à l'hôpital d'Obala, que ça a mis trois plombs avant que j'y sois parce qu'à part moi, le Fondateur et un prof, personne n'a son permis ; que finalement on y est arrivé vers 10h30 et qu'on est passé devant le médecin qui m'a à peine regardé, se contentant de passer la main sur ma joue, apparemment brûlante. Je me souviens ensuite qu'on m'a conduit dans une piaule absolument glauque, avec une moustiquaire destroy, le plafond bouffé par l'humidité, les murs limites (marron noir avec des coulis... exquis) et le lit... le lit ! CE PUTAIN DE LIT ! Je n'ai jamais autant souffert de ma vie à cause d'un lit, même en dormant par terre dans les champs j'ai moins mal... Je me demande même si je n'avais pas plutôt mal à cause du lit qu'à cause de la maladie. C'est que le

Les yeux ouverts

matelas était d'une consistance inexpérimentée. Comme des lattes de bois disparates qu'on aurait recouvert d'une housse en sky noir, percée de surcroît, pour faire joli. Et bien sur... pas de draps, pas d'oreiller, pas de seau pour pisser, pas d'infirmière à côté. J'ai du crier ma mère (pardon maman) pendant au moins 1 heure 30 puis gueuler (pas trop fort parce que j'avais mal au crâne) parce que j'avais des putains de crampes !

Ah oui, j'oublie, c'est qu'on m'avait posé une perfusion de quinine dans l'avant bras droit, et dans ces cas là il ne faut pas bouger le bras du tout... Le surveillant général d'internat m'a été affecté comme garde malade et il est venu avec un coussin, un drap et de l'eau minérale (il n'y en avait pas et on ne voulait pas m'en donner au début parce qu'on disait que ça allait me faire vomir... les cons !) J'ai du quand même passer, mes deux heures de jérémiades comprises, 4 heures dans le coltar avant de reprendre un peu conscience de moi. Il me restait encore 3 heures à tenir. Une perfusion c'est normalement quatre heures, mais comme j'avais bougé et qu'il n'y avait pas d'infirmières dans le coin, je me suis endormi le bras plié et ça a apparemment empêché la perfusion de fonctionner correctement.

En sortant de l'hôpital le soir à 18h00, J'ai donc insisté, dans la mesure où je devais poursuivre les perfusions, à les subir chez moi, d'autant qu'il y a une infirmière au village. Et donc voilà, après la perfusion de l'hôpital, j'ai eu droit à une perf matin et soir jusqu'à lundi matin soit 10 en tout. Un record dans l'établissement !

Première année

Conséquence : moi qui devait partir en virée dans l'ouest samedi, je reste au rancard pour me reposer parce que j'ai oublié de dire que depuis mercredi je n'ai bu que de l'eau, mangé quelques morceaux d'ananas et ingéré un peu le glucose des perfusions. Sauf qu'en fait de repos, dès lundi après midi j'étais dans les comptes... J'ai tenu avec une pause d'une heure toutes les heures et enfin... un bon poisson braisé au dîner !

Du 30 mars au 6 avril 2006

Ballade dans l'ouest Cameroun

Tout aurait dû commencer le samedi 24 mars 2006. Je devais partir avec Olivier de Makak pour une petite ballade d'une semaine à travers l'ouest. On n'avait pas planifié grand-chose en se disant qu'on verrait un peu au jour le jour ce qu'il est possible de faire au moindre coût. Mais voilà, samedi 17 mars je découvre les joies du paludisme et en retardant la perfusion qui m'aurait remis sur pied en deux jour, je prolonge le supplice d'une bonne semaine, ce qui fait que, au premier jour des vacances, au lieu d'être sur le départ, je suis dans mon lit avec ma sixième perfusion de quinine. Bonheur !

Pour information, les vacances scolaires commencent le 24 mars et se terminent le 10 avril. Je termine ma dernière perfusion le lundi 27 mars au matin. Je n'ai pas vraiment mangé depuis cinq jours. Le moindre effort me donne le tournis. Autant dire qu'il faut que je me requinque un peu avant

Les yeux ouverts

d'envisager de partir en vacances. Et puis, à peine sur pied je dois régler un certain nombre de choses que je n'ai pu faire étant au lit, dont l'incontournable versement des salaires et la mise en place concrète du stage bloqué (semaine de cours intensive pour les classes d'examen pendant les vacances). Mercredi ça va déjà mieux et à vrai dire je commence à tourner en rond. J'ai besoin de marquer une rupture avec le collègue d'autant que pour la période bloquée, tous les élèves inscrits restent à l'internat, donc le silence et la tranquillité ne sont pas vraiment de mise... même s'ils ne sont que 28. Donc j'appelle les amies de Bafang, à l'ouest, pour savoir si elles peuvent m'accueillir. Olivier est déjà chez elles depuis la veille au soir, ça ne pose pas de problème. Jeudi 30 mars, 12h00, après une matinée à tourner en rond, je rejoins l'axe lourd le sac sur le dos pour prendre le bus direction Yaoundé.

A peine dans le bus, je tombe déjà sur des gens originaire de Bafang... et ça continue puisque le chauffeur de taxi qui me mène à la gare routière est lui aussi originaire de la même ville. Décidément... A Yaoundé le taxi me dépose dans le quartier Djoungolo au niveau de Tala Voyage. J'attends une bonne demi heure avant que les bagages ne soient chargés sur le toit, puis environ 3 quarts d'heure dans le bus pour des raisons mécaniques apparemment. Enfin le bus part et c'est parti pour environ 4 heures de route. Ce qui est bête dans l'affaire c'est qu'on reprend la route d'Obala qui est la route de l'ouest. Mais il n'y a pas de gare routière pour l'ouest à Obala et il est difficile de prendre le bus en route. Généralement il n'y a pas de place, et

Première année

quand par chance il y en a une, c'est pour adopter des positions de contorsionnistes entre deux mamans qui vont se plaindre tout le long du trajet. Autant partir du point de départ, dans ces conditions, au moins, on est sûr d'avoir une place à peu près correcte. Même si le correct fait souvent mal au cul après 4 heures de route.

En chemin, on fait une pause à Makenene, petite ville traversée par l'axe lourd et sur laquelle s'étend tout au long de la route une profusion de marchands de nourritures, de fruits et de boissons. Toutes les compagnies de bus s'y arrêtent faire une pause. Du coup, le commerce se développe. Les camerounais en voyage consomment tout de même pas mal. Et puis à chaque arrêt du bus, que ce soit pour un péage ou un contrôle routier, une foule de petits vendeurs se pressent aux vitres du bus pour vendre leurs produits : mangues, ananas, banane, papaye, noix de coco...

J'arrive à Bafang vers 17h00. Le lendemain après midi, les filles sont au boulot, on part avec Olivier se balader au marché, on s'achète des tissus pagnes pour pouvoir se faire faire des fringues en rentrant des vacances, et on regarde un peu ce qu'il y a niveau artisanat. A vrai dire, pas grand-chose. Au final, on craque quand même pour des pipes faites maison et on achète le tabac du village. Sur le retour, on entend comme un air familial. Les rues camerounaises sont toujours très animées et il y a toujours quelqu'un pour poser sa sono dans la rue et mettre la musique à fond. Souvent c'est du coupé décalé, parfois des vieilles chansons de variétés françaises ou des morceaux qui doivent passer en

Les yeux ouverts

boîte partout dans le monde, mais de temps en temps on a une agréable surprise. Là c'était un album de Brassens. Du coup, on s'est posé dans un bar à coté et on a écouté Brassens en buvant une bière et en regardant les gens passer dans la rue. Tout de suite, ça change tout. Comme quand on était à Garoua à Noël et qu'on s'était posé dans la rue parce qu'il y avait Bob Marley à fond.

Samedi, Olivier est parti vers 7h30 parce qu'il devait rentrer chez lui. On a reçu un texto de lui à 11h00... le bus n'était pas encore parti. Les aléas du transport au Cameroun, tant que le bus n'est pas plein, on ne part pas. Samedi après midi on est parti avec les coopérantes de Bafang, et un peace corps sous la direction de Zendé (un de leurs potes de Bafang) faire une grande balade dans les environs de la ville. D'abord au milieu des plantations, en pleine végétation, puis sur la piste, nous avons traversé un premier village puis sommes arrivés au village de la mère de Zendé. Dans ce village, il y a leur maison familiale avec les crânes des ancêtres. Chez les Bamilékés, quelques années après la mort de l'ancêtre, on déterre son crâne et on l'installe dans la maison. Puis régulièrement on lui fait des offrandes. Selon Zendé, l'origine de cette pratique trouve ses fondements dans l'histoire suivante : il y a de nombreuses années, deux frères sont partis chasser ; comme le gibier n'était pas au rendez vous, ils se sont aventurés si loin dans la forêt qu'ils se sont perdus et n'ont plus retrouvé le chemin du retour. Ils ont alors rencontré des femmes et ont décidé de recommencer leur vie ici. Au bout de quelques années, l'un des frères vient à

Première année

mourir, et c'est pour honorer celui-ci et perpétuer son souvenir que l'autre en viendra à déterrer son crâne pour lui faire des offrandes. Si j'ai bien compris, c'est à peu près ça l'histoire. Comme il se faisait tard, nous n'avons pas pu visiter la maison. La nuit tombe vite au Cameroun, à partir de 18h00, la luminosité commence à décliner puis à 19h00 c'est la nuit noire. Nous avons fait la dernière partie du trajet dans une demi pénombre... c'était vraiment particulier comme sensation : aucune lumière si ce n'est une faible clarté qui laisse deviner le sentier sous nos pas, des chants et des cris d'animaux nocturnes qui doucement envahissent l'espace, les odeurs de la nature qui se réveillent avec la fraîcheur... et cette impression d'être un peu au milieu de nulle part. Puis les dernières étapes du trajet, le petit pont de bois branlant que l'on se demande comment il tient, les deux bouts de troncs glissant qui font office de pont sur un nouveau petit cours d'eau, et une dernière montée bien raide qui nous laisse en haut éreintés et le souffle court.

Dimanche matin, nous partons voir des chutes d'eau à l'entrée de la ville. A peine nous arrivons qu'un groupe de camerounais 'chargés d'assurer l'entretien' vient nous escorter jusqu'à la chute pour récupérer un petit billet à la fin de la visite. Ces chutes sont magnifiques, deux puissants jets d'eau qui jaillissent du haut de la falaise pour venir dans un nuage d'embruns et un vacarme assourdissant arroser une cuvette une trentaine de mètre plus bas. Le spectacle est impressionnant et nous sommes vite en sueur. L'environnement extrêmement

Les yeux ouverts

humide avec la chaleur crée une atmosphère moite, presque étouffante.

Dimanche soir, j'appelle un coopérant de Foumban chez qui j'avais prévu de passer, mais comme les dernières nouvelles que je lui avais données laissaient présager que je ne viendrais pas dans l'ouest, il avait pris d'autres dispositions et était en route pour Kribi. Je voulais quand même visiter Foumban mais il y avait le problème de l'hébergement. Je pouvais dormir à Bafoussam mais la procure était à 5000 la nuit et je n'avais pas beaucoup d'argent. Donc, je commençais à me dire que j'allais passer une journée de plus sur Bafang puis que j'allais rentrer. Je me suis alors rappelé que Clémentine, la coopérante d'Ebolowa envisageait d'aller se balader dans l'ouest la deuxième semaine de vacances. Je l'ai donc appelée, elle avait un plan pour l'hébergement, elle a demandé si on pouvait m'accueillir, puis, l'accord donné, nous nous sommes donné rendez vous à Bafoussam lundi en début d'après midi. Et je me retrouve dans une belle maison avec jardin entretenu, télé, chauffe-eau et la maman qui fait la cuisine... Je tombe un peu des nues parce que je ne m'attendais pas à ça. Et puis, à peine arrivé, Clém et sa copine venu la visiter me pressent dehors où nous prenons un 4/4 climatisé direction la chefferie de Bafoussam. Le guide a une touche marrante avec son costume déchiré et sa façon d'employer des mots en dialecte pour faire semblant de chercher l'explication de mythes de la chefferie, histoires qu'il déballe comme une fable qui fait qu'au final on ne comprend pas tout et que l'on est sur de rien, sinon d'avoir entendu une jolie

Première année

fable pour touristes. D'après notre chauffeur qui nous a accompagné, c'est toujours le même discours presque au mot près. Mais enfin, on en apprend un peu sur le fonctionnement de la chefferie de Bafoussam et on voit de belles choses : portes sculptés, bâtiments avec une série de 9 toits en forme de pyramide... A noter, ces toits pointus indiquent l'appartenance à la chefferie, plus le nombre de toits est important, plus la position hiérarchique est élevée. Les 9 toits indiquant le degré le plus élevé, celui du Chef... du Roi.

Nous rentrons aussitôt après la visite. Je rencontre mon hôte vers 19h00. Il est expatrié au Cameroun depuis quelques années et bosse pour les Brasseries du Cameroun. Ce gars là est super sympa, il ne me connaît ni d'Eve ni d'Adam, sait juste que je suis un ami de Clém et m'accueille à bras ouverts chez lui.

Le lendemain, nous avons pris le bus pour Foumban. Une petite heure de route depuis Bafoussam pour rejoindre le pays Bamoun. Là bas, nous avons été visiter le palais du Sultan. Un des sultans de la dynastie Bamoun, un peu plus mégaloman que les autres a en effet réalisé un palais à l'architecture pour le moins extraordinaire et unique au Cameroun. Le palais est habité par l'actuel Roi mais une partie a été convertie en musée par le Roi Njoya, et ce musée vivant (car les masques et parures qui s'y trouvent servent encore à l'occasion de cérémonies) est encore accessible. Néanmoins, nous n'avons pas accès à l'ensemble du palais. On pénètre dans le bâtiment par une entrée latérale. Là, le guide nous donne tout de même un aperçu de l'architecture

Les yeux ouverts

intérieure en ouvrant une porte sur la pièce principale. Nous sommes à 10 mètres du sol, en haut d'un simple escalier. 3 ou 4 autres escaliers du même type : minuscules et collés au mur mènent à d'autres pièces. Sinon, il s'agit d'une très vaste pièce avec un plafond très haut et parcouru de grosses colonnes énormes qui soutiennent le plafond. C'est assez particulier à voir et tout aussi difficile à décrire. La visite après est sympa si ce n'est que le guide fait fi des nombreux panneaux réalisés qui permettent de mieux saisir l'histoire Bamoun, raconte sa petite histoire et file à toute vitesse. Finalement, je l'ai laissé partir tout seul un certain nombre de fois pour prendre le temps de lire des choses qui m'intéressaient. Comme par exemple, le fait que le Roi Njoya, en plus de réaliser un palais à nul autre pareil à travers tout le Cameroun, a créé sa propre religion (syncrétisme de christianisme, d'animisme et d'islamisme) abandonnée aujourd'hui, et sa propre langue pour retranscrire l'histoire Bamoun. D'après le guide, cette langue est encore enseignée et il subsiste en tout cas de nombreux documents écrits dans cet idiome.

Nous avons ensuite été à l'artisanat découvrir un peu l'art de l'ouest et il y avait des choses magnifiques. Des percussions sur pieds, énormes, de 50 cm de diamètres, toutes sculptés ; des portes aussi avec des scènes de vie et des petits personnages en bronze en relief.... l'ouest est réputé pour son travail du bronze. Des masques, des colliers... bizarrement de l'artisanat pygmée alors que ceux-ci sont normalement implantés au sud et à l'est. Bref, beaucoup de belles choses et des vendeurs qui vous

Première année

courent après pour que vous alliez jetez un œil dans leurs boutiques. Juste pour voir qu'ils disent, puis ils vous présentent un objet, s'approchent de votre oreille et vous disent qu'ils vont vous faire un prix cadeau. J'ai craqué... Bon, j'avais aussi prévu le coup et je voulais ramener un petit souvenir de l'ouest... Donc je me suis acheté une petite chaise. De celles qui sont formées de deux planches en bois sculpté et qu'on emboîte l'une dans l'autre de manière à former une espèce de croix qui en assure la stabilité. Je suis malheureusement contraint par la place. Ce n'est pas évident de voyager avec de gros objets. Heureusement, la chaise loge pile dans mon sac de randonnée. Le vendeur, à prix cadeau, en voulait 30 000 F CFA... je lui dit ouh là ! Moi je te la prends à 8000. Il me dit non, il veut que je fasse un effort. Il me demande, c'est quoi ton dernier prix ? Je lui dis 10 000... Il me dit bon, donne 15 000 et c'est d'accord. Je lui dis non, 10 000 c'est mon dernier prix. Il me dit d'accord mais à condition que j'en prenne deux. Je propose à Sophie qui n'est pas intéressée. Alors je dis au vendeur : bon ben tant pis... je commence à m'en aller, il me rattrape et il me dit bon... donne l'argent. Je lui dis 10 000. Il confirme. L'affaire est conclue. 10 minutes de palabres et le prix est divisé par trois. Et encore, je pense que j'aurais pu l'avoir moins cher. Mais il faut bien faire marcher le petit commerce.

Puis nous sommes rentrés, après avoir attendu bien une heure que le bus se remplisse, une heure de route où j'ai bien dormi la moitié du trajet, et nous avons regagné la maison. Mercredi, notre hôte est parti tôt vers Dschang pour le boulot puis il

Les yeux ouverts

nous a renvoyé la voiture. Nous avons donc pu voir le paysage de Dschang et les énormes travaux de construction qui sont actuellement menés pour désenclaver la ville. Il est vrai que sur la deuxième partie du chantier où la route n'est pas encore finie, on imagine les difficultés en saison des pluies : une piste ravagée avec d'un côté le flanc de colline et de l'autre la falaise...



Chutes d'Ekou Nkam – Ouest Cameroun

Nous faisons une pause à Santchou pour boire un coup et manger quelques brochettes puis nous laissons notre nouvel ami avec un de ses cadres, et son chauffeur nous emmène en 4/4 aux chutes d'Ekou Nkam. Dix kilomètres de pistes dans un sale état où d'autres coopérants ont eu la malchance de croiser des coupeurs de routes. Puis, après que nous ayons eu à payer une participation et à prendre un guide (qui fait plus office d'accompagnateur) nous rejoignons les chutes. Celles-ci sont plus impressionnantes que celles de Bafang. Elles s'élan-

Première année

cent d'environ 80 mètres et nous avons la possibilité de grimper sur les rochers au-dessus de la chute pour voir l'eau bouillonner à nos pieds avant de faire le grand plongeon. Et surprise, en face de cette chute, une autre petite laisse filer deux petits jets d'eau qui viennent rebondir sur les rochers en contrebas. Le tout dans un nuage d'embruns qui s'élève et descend dans la vallée, un vacarme impressionnant et cette même chaleur moite qui nous fait transpirer au moindre mouvement.

Je laisse finalement tout ce beau monde et regagne Bafang où je passe la nuit puis, jeudi 6 avril au matin, je file à Tala voyage pour prendre le bus jusqu'à Obala. C'est parti pour 4 heures de route. Pauvres petites fesses ! Je dors encore la moitié du trajet dans des positions inimaginables. Le chauffeur me dépose à Obala, ça m'évite de descendre à Yaoundé pour payer le taxi puis un autre bus pour faire la route en sens inverse. C'est quand même pratique. En descendant il y a quand même un emmerdeur qui commence à vouloir s'occuper de mes affaires et à me prendre la tête sur les tarifs moto pour toucher une commission. Il me dit, méchant, c'est 500 la moto. Je le renvoie chier méchant moi aussi. Je me casse en le laissant avec la moto qu'il avait appelée pour moi. La moto me suit et je paye le gars 200, c'est toujours 100 trop cher mais bon, il y a des fois où on en a marre de discuter le bout de gras. Et l'autre gars de se casser en disant que je suis un 'méchant homme'.

Lundi 17 avril 2006

La semaine dernière il y avait pas mal de boulot et comme je rentrais de voyage, j'étais un peu crevé tous les soirs. Plus que d'habitude. Le courage de rien faire. Mais comme vendredi était férié, je suis quand même parti visiter Clémentine à Ebolowa, à 170 kilomètres au sud de Yaoundé. Temps d'attente et temps de transport cumulé c'est quatre heures de trajet depuis chez moi. J'arrive en début d'après midi, la ville est belle, moins de pollution apparente (décharges sauvages dans les rues et caniveaux...) que dans pas mal de villes de cette importance au Cameroun, et qui plus est entourée de jolies petites collines recouvertes d'une végétation luxuriante. Je me dis qu'il doit y avoir de jolies ballades à faire, mais je me sentais à l'arrivée déjà assez fatigué. Clémentine vient me chercher en taxi, elle habite au collège Bonneau où elle enseigne les mathématiques. Elle habite au premier étage d'une maison dont elle ne possède qu'une partie, mais si les pièces d'habitation sont petites, elle a un balcon énorme et une vue magnifique sur les collines d'Ebolowa. Et jute en face, démesure de l'Eglise, une cathédrale énorme ! Partout, même en pleine brousse comme à Akono, on trouve des cathédrales énormes... il y en a sans doute plus que d'éléphants.

Donc, on se prend un verre, on discute, puis on est parti manger une omelette en ville et se balader un peu. Pas très longtemps parce qu'il faisait vraiment une chaleur à crever. On s'est quand même arrêté boire un pot dans un bar où un groupe de camerounais nous a accosté pour nous faire goû-

Première année

ter à l'hospitalité camerounaise. A part le gars à coté duquel j'étais assis qui bossait au ministère des travaux publics qui était assez sympa, et un autre qui dormait. Il y avait une espèce de magistrat tout bourré et une grosse nana plutôt envahissante qui nous ont plutôt dégoûté de cette hospitalité... vraiment désagréables les deux. Et la nana qui commençait à me dire bonjour en Bolo et à s'offusquer qu'au bout de 7 mois je ne connaisse pas. Là j'ai commencé à m'énervier et à lui balancer le nom de 10 ethnies différentes avec des dialectes différents et tout le tintouin puis j'ai ignoré les deux emmerdeurs et j'ai embrayé avec le gars des travaux publics plus sympa lui sur justement la place de l'ancrage ethnique dans le développement des sociétés africaines.

Le soir, on est sorti boire un pot et manger un poisson braisé avec un prof d'anglais ami de Clém, la peace corps d'Ebolowa qui bosse sur des programmes de prévention santé et, le prof de sport du collège croisé en route, qui s'est incrusté et nous a parlé de foot toute la soirée.

Le lendemain je me réveille avec un mal au casque pas possible, des courbatures, et les sensations de chaud et froid que j'avais hier me revienne plus fort... je me dis ouh là ! Et je balance à Clém : « je crois bien que j'ai un palud ! » Elle me sort le thermomètre à bouche qu'elle désinfecte avec du parfum pour lui donner bon goût, et le verdict tombe : 38,11°. Bon, pour moi c'est le palud, je prends le traitement et le para que j'ai toujours sur moi maintenant au cas où, et je me décide à aller à l'hosto pour passer les examens. Vu la chaleur de la

Les yeux ouverts

veille, ça aurait pu aussi bien être une insolation. Donc visite médicale cette fois dans les règles, ils prennent même la tension et mon poids et... bon ben pas étonnant que je fasse plus maigre sur les photos. 61 kg. J'ai regardé mon carnet de santé à la veille de mon premier palud : 67 kg. En clair, j'avais perdu 6 kg en 8 jours. (Plus rapide, plus efficace, et sans reprise de poids immédiat) On va donc au labo mais au lieu d'une simple goutte épaisse, j'ai droit à une grosse prise de sang pour voir si je n'ai rien d'autre.

Je ne sais pas si c'est avec l'âge, mais je ne me souviens pas qu'avant je me sentais aussi mal après une prise de sang. C'est peut être aussi la gueule des labos, leurs plafonds humides et les murs en travaux qui ne m'inspirent pas confiance. Heureusement, les aiguilles et seringues sont à usage unique et déballées à côté de moi. Enfin, la laborantine avait beau être sympa, elle m'a fait un mal de chien.

Bref, après cette gentille visite de courtoisie, et l'invitation à repasser pour chercher les résultats et acheter un autre traitement anti-palud juste parce que le médecin en avait la pub dans son bureau. Nous sommes partis nous balader un peu au marché avant de rejoindre deux anciens coopérants venus revoir les lieux de leur coopé. Sauf que, à peine après les avoir rencontré et avoir commencé à boire un pot au café. Poum ! La grosse baffé ! Comme un lendemain de cuite qu'à mal tourné avec des chauds et froids et des sueurs en plus ! Du coup, ben je suis rentré chez Clém, et j'ai dormi tout l'après midi. Le soir, après un petit vomi, de nouveau ça allait

Première année

mieux. Le médicament a marché. Confirmation du labo, c'est un palud plus, inférieur donc au premier qui se voyait gratifier au guide Machin des maladies d'un double plus très approprié. La peace corps est passée et quand elle a regardé le truc du labo elle m'a dit que c'était le moustique qui tuait le plus en Afrique, mais que je ne devais pas m'inquiéter. Dimanche matin, ça allait encore mieux, donc j'ai pu prendre le chemin du retour. Dans le bus je me suis encore tapé un môme, un bébé... Putain ! Je déteste les mômes dans les transports. Bon, je relativise, le bus africain ce n'est pas non plus le TGV super luxe où on peut se lever, et où il y a même un coin pour les bébés. Les gosses d'ici sont quand même super calmes et les mères bien courageuses. N'empêche que quand tu t'en tapes un à coté... D'abord, ça je supporte pas, il veut sa sucette, alors il chope ça avec les mains, et comme le môme à cet âge là il a encore des problèmes psycho moteur, ce n'est pas sa mère qu'il va choper avec ses doigts collants : c'est bibi ! Et pareil pour les joujous (en l'occurrence papier de bonbon), ce n'est pas sur sa mère qu'il les lance ! C'est sur bibi. Puis quand bébé s'endort, et que la mère se met aussi à ronfler, c'est encore sur bibi que bébé vient poser sa tête. Comme s'il faisait pas assez chaud dans le bus quand on a encore 38 de fièvre, qu'on est assis à 5 de front sur environ 1m50, qu'on a encore 3 heures de routes à se taper... et qu'on le sait. Bref, j'étais bien content de rentrer. Et puis quand c'est passé, c'est passé, ça fait une histoire à raconter, on se marre toujours plus des mésaventures heureuses que

Les yeux ouverts

des grands bonheurs. Les grands bonheurs c'est trop personnel...

Sinon, j'ai reçu une lettre aujourd'hui c'est une perle ! C'est un gamin a qui j'ai demandé qu'il me ramène un mot justificatif de ses parents pour son arrivée le mardi soir seulement la semaine de la rentrée et son départ en week-end le mercredi soir. (Les semaines de rentrée sont toujours anarchiques, les parents gueulent quand les enfants ont des mauvaises notes, mais dès qu'il y a un truc de famille, on s'en fout s'il y a cours ou pas...)

« *Monsieur,*

Il me plait et avec remarquable respect, de me disculper à votre élatique personnalité, solliciter avec votre permission, et en supplier de grâce des excuses relativement à l'absence prolongés aux cours de mon fils le nommé qui, croyez-moi était due à des exigences qu'il serait fastidieux de vous relater ici parce que liées à la famille.

Je compte à cet effet sur votre bonne compréhension.

En outre, seul votre humanisme, votre bonté de cœur permettront à mon fils de continuer ses cours. Combien je compte vous prouver ma reconnaissance.

Enfin, daignez agréer et d'avance, l'expression de ma toute profonde gratitude doublée de celle réitérée de mon profond respect. »

Mercredi 25 avril 2006

La petite saison des pluies aurait du commencer il y a quelques semaines déjà, et avec un adoucissement du climat ; mais mis à part quelques orages sporadiques, la pluie se fait attendre. Il n'y a plus de saisons nulle part ! Donc je transpire à longueur de journée, et le soir, après un après midi passé dans le four qui me sert de bureau, je suis bien content de m'asperger de l'eau fraîchement sortie du puit. Ce qui me rassure, c'est que même les collègues trouvent qu'il fait trop chaud en ce moment...

Nous ne sommes plus désormais qu'à trois semaines et demi de la fin des cours, et la plupart des têtes sont déjà parties en vacances. Du coup, la discipline se relâche et j'ai du virer définitivement un gamin la semaine dernière. Il était déjà passé par tout le processus : avertissements oraux, avertissements écrit, conseil de discipline et tutti quanti... mais rien à faire.

Sinon, ce week-end, Olivier de Makak est venu me rendre visite. On en a profité pour aller voir les chutes de Nachtigal à Batchenga. Mon directeur des études m'avait un jour proposé de me faire visiter Batchenga, le village où il est né et qui se situe à une dizaine de kilomètres au nord d'Obala. J'avais eu plusieurs fois l'envie d'y faire un tour, mais c'est de la piste et comme ma voiture n'est pas très solide, j'avais peur de perdre le moteur en route. Mais comme le Fondateur se servait de cette voiture pour aller dans son village par la piste, je me suis dit qu'elle pouvait peut être tenir le

Les yeux ouverts

choc. Donc samedi, le directeur des études est venu nous rejoindre. Nous nous sommes arrêtés à Obala pour manger dans un petit restau, Chez Okaly, que j'ai découvert il y a peu et qui fait une viande extraordinaire. Puis, j'ai fait mes premiers kilomètres de piste avec ma petite Renault 9. Et c'est vraiment une toute autre conduite. En tous les cas il faut être extrêmement vigilant, surtout à cause de tous les cassis de la route qui obligent parfois à passer en première pour descendre une ornière en plein milieu de la chaussée. Il faut savoir que la piste d'Obala à Batchenga est la Nationale 1 qui mène jusqu'en Centrafrique. Elle est empruntée chaque jour par de gros grumiers – ce sont les camions qui transportent les grumes, c'est-à-dire des troncs d'arbres dont le diamètre atteint parfois facilement plus de 2 mètres – qui défoncent la route. Par le passé, cette route était bitumée mais faute d'entretien, elle est redevenue piste ; sauf que, à certains endroits, on retrouve des tronçons de bétons tantôt en bon état, tantôt complètement défoncés et que, de manière générale, il faut aborder en douceur dans la mesure où le dénivelé entre le béton et la piste peut atteindre 10 cm... comme un trottoir en plein milieu de la route. A côté de ça, il y a des tronçons de pistes appelés « tôle ondulée » de par leur ressemblance avec l'objet. Il s'agit de parties de la piste avec des séries de petites vaguelettes de terre qu'il s'agit de passer plutôt rapidement pour ne pas en sentir les bosses. Rouler doucement dessus c'est comme passer la voiture au shaker avec l'impression qu'elle va finir par tomber en morceaux. Bref, sur l'aller j'ai eu un peu de mal à apprivoiser tout ça. Quand on est

Première année

habitué à rouler sur des nationales ou même des communales bitumées et où l'on n'a pas à se préoccuper vraiment de l'état de la chaussée, le passage sur piste n'a rien à voir. Et au-delà des dangers de la route, il faut faire gaffe à tous les gens et surtout aux gamins qui marchent sur le coté chargés de nourriture ou de seaux d'eau. C'est sur le retour où j'ai tiré mon épingle du jeu et où, à la limite, je me suis presque amusé. C'est une conduite fatigante, car c'est aussi une conduite sportive. Savoir presque s'arrêter au dernier moment pour éviter une ornière cachée par un coin d'ombre puis accélérer aussitôt sur la tôle ondulée, récupérer les traces de pneus de ses prédécesseurs mais savoir s'en détacher quand un cassis apparaît. Une seule remarque, je serais tout de même plus rassuré avec un véhicule 4/4, ou juste avec un véhicule qui n'a pas les pneus lisses, parce que le moindre coup de frein et c'est la glissade, et la voiture ne se gêne pas pour chasser du derrière de temps en temps.

Arrivé à Batchenga, on est passé vite fait à coté de la gare, histoire que mon directeur des études nous montre la maison où il avait grandi, puis, en arrivant à l'entrée du village nous avons demandé à un flic en faction où se trouvait la Sanaga (un grand fleuve qui traverse le Cameroun). A peine dépassé le gars, un panneau indique sur la gauche les chutes de Nachtigal. J'avais eu des informations sur ces chutes sur les photocopies d'un vieux guide mais les indications qu'il donnait les présentaient comme difficilement accessible. En fait, la piste peu empruntée était magnifique, on avait l'impression de rouler sur du velours. Après 8 kilomètres, nous

Les yeux ouverts

sommes arrivés directement au bord de la Sanaga, à un endroit d'ailleurs où un bac permet aux véhicules, y compris les grumiers quand ils sont vides, de traverser le fleuve. Nous aurions bien aimé voir cet engin fonctionner mais, il était en panne. Et, à 800 mètre sur la droite, sur toute la largeur du fleuve qui sans exagérer doit dépasser largement les 80 mètres (mais enfin, j'ai pas un compas dans l'œil...), des rapides sur un petit dénivelé et dans un paysage magnifique. Nous avons déposé la voiture sur le bord de la route, puis nous nous sommes dirigés sur la piste vers les chutes. Malheureusement, celle-ci s'arrêtait au bord de l'eau à un endroit où les camions viennent récupérer le sable du fleuve, que des gars en pirogues ramassent à la main toute la journée. Evidemment, certains sont venus nous proposer de nous rapprocher dans leurs petites embarcations. Nous avons un peu réfléchi puis, après avoir discuté du tarif avec un piroguier, nous nous sommes embarqués. Vraiment agréable ce petit tour sur l'eau. Le calme, le bruissement de l'eau sur la coque, les chants des oiseaux, le doux murmure des chutes au loin, le soleil qui commence à descendre sur l'horizon dans un flot de couleurs fauves et chaleureuses. Nous avons accosté une petite île de rochers érodés par le passage de l'eau et nous sommes approchés à une cinquantaine de mètre des rapides. Magnifique ! Nous sommes malheureusement partis trop tard sinon nous serions bien restés tout l'après midi sur les rochers. Puis en partant, le piroguier commence à dire qu'il attendait plus alors qu'on avait fixé le prix et les gars qui étaient restés sur les stands à côté de la voiture commencent à demander

Première année

de l'argent pour la garde... dans un sens ça se comprend, dans les représentations tous les blancs sont riches (et c'est un peu vrai quand même, surtout si rapporté au niveau de vie local)... on s'habitue.

Lundi 8 mai 2006

Semaine de taf sans incident notoire. Juste samedi matin, je sors de chez moi pour aller voir quelque chose au bureau et aussitôt je me fais interpellé par des élèves qui protestent parce qu'ils n'ont pas eu leurs beignets. Bien sûr ils ne m'expliquent pas pourquoi. Je vais voir le surveillant général qui surveille les devoirs du samedi matin et qui me dit que les tâches n'ont pas été faites le matin et qu'ils n'en ont fait qu'à leur tête. Je retourne donc les voir pour leur dire qu'ils n'ont pas suivi les règles, que surtout ils n'ont pas écouté le surveillant général et qu'en conséquence c'est le surveillant général qui décidera quand il donnera les beignets. J'évite de m'investir de trop dans tous les problèmes sinon les élèves font fi des surveillants généraux et viennent directement me voir pour des brouilles. Donc je les laisse en plan, et il y en a un, déjà repéré et sermonné plusieurs fois, qui emmène le groupe et ne cesse de gueuler « beignets ! » à travers la cour. Je préfère ne pas réagir. Néanmoins, à un moment on vient me chercher. Le surveillant général est devant la porte de la pièce où sont stockés les beignets, et dans un moment d'inattention les élèves ont volé le cadenas. Comme je me montre, aussitôt le cadenas revient dans les mains d'un élève – celui

Les yeux ouverts

qui gueulait – qui une fois qu’il l’a rendu déclare : « de toute manière, maintenant que je l’ai rendu vous ne pouvez plus rien faire ! » Là, la tension monte. Le surveillant général donne les beignets et dit quelque chose que je n’entends pas à notre agitateur. Celui-ci répond, alors que je suis à coté de lui, et devant tout le monde au surveillant général: « Si vous nous aviez donné les beignets dès le début, il n’y aurait pas eu de problèmes. » Là ça a pété. Le gars je l’avais prévenu pleins de fois qu’il était insolent, qu’il ne respectait rien. Il allait rentrer dans le dortoir avec son beignet à la bouche lorsque je l’ai interpellé. « Quoi ! » qu’il me répond bêtement. Et là je me suis énervé comme ça m’était pas arrivé depuis longtemps. J’ai commencé à gueuler « Tu es qui ? » deux fois pour qu’il réponde fort devant tout le monde (il commençait à se faire petit). Je reprends « Tu est quoi ? » sur le même mode, « un élève ». « Bon alors conduis toi en élève et arrête de faire le clown ! La prochaine fois que je te surprends à manquer de respect et répondre à un surveillant général, je te fous à la porte ! » Le gars a rentré la tête dans les épaules et s’est retiré dans le dortoir. Tous ceux qui étaient dans la cour à ce moment là s’étaient rassemblés et me regardaient les yeux écarquillés et la bouche ouverte, interloqués.

L’après midi de ce même samedi, après être repassé au garage parce que la voiture a encore des problèmes d’injection. J’accélère, j’accélère, j’accélère et d’un coup, plus rien... le moteur s’éteint. Je me mets sur le coté en vitesse, redémarre le moteur, et repart aussitôt. Pas super pratique. Puis, la prof

Première année

d'industrie de l'habillement m'a emmené dans le village où elle a passé une partie de son enfance, à Loua, à coté d'Efok, à 5 kilomètres d'Obala. Là bas nous sommes partis avec un de ses oncles pour faire une ballade et monter sur le Mont Loua. Madame Denise nous a lâché en route, plus l'habitude de marcher. Donc nous sommes partis avec Fouda à travers brousse pour gagner le sommet. Pour aller plus vite, il a même dévié du chemin et taillé une route à travers la végétation. Dessous, dessus, droite, gauche. Nous avons avancé dans un tunnel végétal pour aboutir finalement à un champ au sommet de la colline. Il y a un autre chemin mais nous voulions voir l'autre versant avant. Et là, une vue magnifique sur la vallée. Des arbres à perte de vue avec d'autres monts qui se détachent dans des nuances de bleus grisés à l'horizon. Et, des petites auréoles blanches parfois que l'on appelle autrement ville et que l'on nomme Obala, Batchenga...

Après cette ballade, 2 heures 30 de marche, on est rentré à Loua boire une bière. Puis je suis reparti avec une poche pleine d'avocats, de mangues, d'oranges et de banane plantain et la prof à Obala où nous nous sommes arrêtés manger de la viande braisée chez Okaly.

Mardi 16 mai 2006,

J'en suis à la dernière semaine de cours de l'année, déjà. Tous les élèves s'en vont lundi 22 mai au soir, donc lundi prochain. Puis, les élèves des classes d'examen reviendront à partir du 7 jusqu'au

Les yeux ouverts

24 pour passer leur BEPC et leur Probatoire. Donc je vais pouvoir me prendre presque deux semaines de repos. Déjà, je n'ai presque plus de travail, je me suis bien avancé et j'ai même commencé à préparer la rentrée prochaine. Je n'aurais plus qu'à revenir lundi 5 pour rentrer les notes des compositions, faire les moyennes et imprimer les bulletins annuels. Puis nous ferons le dernier conseil de classe de l'année le mercredi 7 juin.

Mercredi 10 mai dernier, je suis parti à Yaoundé pour participer à la dernière conférence sectorielle pour les chefs d'établissements privés et publics de la Provence du centre. Il y avait bien plus de 200 chefs d'établissements dans la grande salle du Lycée Leclerc. Tous noirs - si, si, c'est vrai ! -, tous en costume cravate, et moi au milieu de tout ce beau monde avec ma chemise pagne jaune kitch aux couleurs de la Fête des Enseignants, mon pantalon marron et mes chaussures de randonnée. Bon, je n'étais pas non plus habillé en pouilleux, j'étais présentable comme on dit, mais loin du costard cravate de mes collègues. Ces réunions sont toujours des monuments de langue de bois, de verbiage et de maintien du système en bon ordre. Mais là, avec le Gouverneur qui a ouvert la séance et le Délégué Provincial des Enseignements Secondaire qui présidait la journée, c'était assez particulier... en fait, c'était à vomir ! C'est là où on s'aperçoit que le Cameroun est une sorte de dictature pacifiée dans laquelle il ne vaut pas mieux déroger aux règles. Je n'ai plus la feuille où j'ai écrit les phrases chocs et les situations qui m'ont choqué, mais j'en ai quelques unes en tête. Tout d'abord, on a fait le point

Première année

sur ce que tout chef d'établissement dans le public, et en particulier les chefs de centre d'examen, doivent faire dans l'année ; puis, au moment des questions une personne se lève et demande au Délégué Provincial comment trouver quelques jours de repos dans cet emploi du temps surchargé. Le Délégué répond d'abord qu'il n'a qu'à prendre quelques semaines à Noël (il n'y a que deux semaines à Noël) puis se ravise en parlant d'étaler tout au long de l'année, puis parle de l'utilité de trouver un remplaçant performant pour assurer le remplacement et conclut en disant qu'il vaudrait mieux en ce cas que le principal trouve un très bon remplaçant parce qu'il risque de rester absent très longtemps ... Les postes dans les grands établissements publics sont très politisés, il faut savoir redistribuer l'argent au dessus pour garder son poste, et si quelqu'un vous a dans le pif ou que vous n'acceptez pas sans discuter que, par exemple, la fille de telle personne bien placée passe en classe supérieure alors qu'elle n'a pas la moyenne, vous pouvez être viré à la fin de l'année. Ensuite, il nous a sorti un chapelet de phrases du style « A l'impossible nul n'est tenu ! » c'est utile des phrases comme ça ! Ou encore, celle là est pas mal « A défaut de vous convaincre, on vous aura tout de même persuadé » traduire : à défaut que vous adhériez à ce fonctionnement, vous savez de toute manière que vous devez vous y faire... Et le Délégué de balancer « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas » pour appuyer la nécessaire organisation rationnelle de toute chose et l'intérêt de prévoir à l'avance, parce que « qui improvise, ne fait que des sottises » (il ne doit pas aimer le jazz !)

Les yeux ouverts

pour ensuite, confronté à un problème que visiblement la délégation n'avait pas prévu, annoncer à un chef d'établissement qu'il doit prendre les mesures qui s'imposent au pied levé et 'improviser'. Bref... et plein d'autres petites piques montrant bien que de toute manière il avait réponse à tout même quand il n'était au courant de rien, et qu'il ne fallait pas trop pousser les remarques. A vomir ! Du coup, l'après midi les collègues se réunissaient en commissions pour discuter de l'organisation des examens et de la gestion prévisionnelle de la future rentrée, je n'y ai pas été. De toute manière ce qui se passe après, je l'ai fait dans d'autres sectorielles, débats sur débats sans construction aucune pour évoquer les mêmes problèmes que les années précédentes, proposer les mêmes solutions qui seront évidemment acceptées le lendemain lors de leur présentation et que la délégation rangera gentiment dans un placard. Point.

Je suis donc parti retrouver mon pote Mohamed à l'artisanat. Je l'appelle avant d'arriver et on se donne rendez vous à son stand. A l'entrée de l'artisanat, je tombe sur un mec, un autre vendeur que j'avais déjà croisé avant, mais là je ne sais pas, un bug de cerveau de part et d'autre, je le prend pour Mohamed alors qu'il ne lui ressemble pas du tout et lui me prend pour quelqu'un qu'il avait déjà vu... ou tout simplement un futur client. Sauf que je ne saisis pas vraiment la méprise, je ne sais pas si j'avais la tête ailleurs après la réunion ou s'il faut m'en remettre à la chaleur, mais comme en plus il s'appelle Mohamed comme mon pote, ça a accentué la confusion. On s'est retrouvé à boire une bière, qu'il m'a tout de même offerte, dans un bar sans

Première année

vraiment discuter puisque au final je ne le connaissais pas. On finit par se rendre compte quand même de la méprise. Il me dit après qu'il est le frère de Mohamed, mon pote. Donc je l'appelle et finalement celui-ci rapplique quelques minutes après et, effectivement, je me suis bien trompé. Bref, Mohamed m'a dit que le gars avait déjà du me voir avant avec lui, que j'avais du le voir, et que comme j'avais hésité en arrivant à l'artisanat il en avait profité en quelque sorte. Sauf que c'est moi au final qui en ai profité puisque c'est lui qui m'a payé la bière. Je l'ai recroisé plus tard dans l'après midi à l'artisanat et je lui ait dit « Eh mais mec, tu m'a menti tout à l'heure, t'es pas le frère de Mohamed ! » « Euh, tu sais ici on s'appelle tous frères... » On a causé un brin devant la case de mon pote, il s'est renseigné pour savoir si j'avais trouvé ce que je cherchais, je lui ait dit que oui et il ne s'est pas attardé.

Mohamed retrouvé, on s'est pris un poisson braisé puis j'ai été à son stand pour chercher des cadeaux pour un jeu organisé au collège par l'association du personnel. Le jeu des amis invisibles. Le principe : on tire dans une corbeille le nom d'un membre du personnel et on doit lui offrir un cadeau, puis quand on recevra nous même le cadeau de notre ami invisible on devra lui remettre un petit cadeau (don - contre don). Je me suis renseigné discrètement et j'ai appris que mon ami cherchait des tableaux pour décorer son nouvel appartement, donc j'ai demandé à Mohamed ce qu'il avait. Il m'a sorti des tableaux en bois magnifiques et j'en ai choisi un, ainsi qu'un petit masque passeport en

Les yeux ouverts

petit cadeau pour l'autre ami. Je lui ai demandé combien pour les deux et il m'a dit tu es un ami, donne moi ce que tu as et c'est bon. Là je me suis senti con et je le lui ai dit, parce que d'un coté tu risques de lui donner un prix largement inférieur à la valeur normale et du coup tu fais un peu du tort à un ami ; d'un autre coté, tu peux lui donner plus, et là c'est toi qui te fais du tort. J'ai conclu le dilemme en lui donnant les 5.000 que j'avais prévu. Il a accepté sans rien dire. Après je lui ai demandé des batiks, j'en choisis deux que je trouve jolis, je lui demande le prix et là... Stupeur ! Horreur ! Est ce que c'est bien toi là Mohamed ? V'la qu'il m'en demande 35.000 F Là je lui dit : Hé ! Qu'est ce qui se passe là ? Tu me fais le prix du touriste alors que tu dis que je suis ton ami, tu rigoles là ? Il me dit qu'ici on discute. Je lui dis que depuis le temps que je suis là j'ai eu l'occasion de voir ça, oui... puis finalement je lui demande : c'est la relation amicale là ou la relation commerciale ? Il répond commerciale. Je lui dis ok et le mets un peu au parfum du comportement occidental qui, quand un cas pareil se présente ainsi à lui sans qu'il ai été prévenu, est plutôt enclin à couper court à toute discussion. C'est donc pourquoi, je lui explique, que je me suis senti un peu trahi et que je lui ai demandé de ranger ses batiks. Il comprend... je crois. Finalement je lui dis, par contre si c'est la relation commerciale, je ne fais pas de cadeaux. Il acquiesce et me demande un prix, déjà je lui demande de faire un effort. Il se met alors à pleuvoir et nous trouvons refuge dans un stand en tôle où on se pose avec trois amis à lui. On discute un peu ensemble puis je reprends la négociation

Première année

avec Mohamed. D'emblée, je pars sur la base du prix d'un batik que j'ai acheté dans le nord et je recommence le débat en affirmant qu'il a baissé le prix à 30.000 F. Il ne dit rien. Je calcule donc que ça fait 15.000 le batik. Il confirme. Alors j'annonce : « Voilà, moi je te propose le batik à 2.000 et les deux à 4.000. » Il me dit que ça ne va pas. Je lui dis que je l'avais prévenu. Je monte légèrement les prix, il descend légèrement. Les gars en face regardent la pluie mais suivent la discussion avec intérêt. Finalement Mohamed me dit « Bon aller, ton dernier prix là, dis moi ! » « Attention ! Si je donne mon dernier prix, je ne monte plus au dessus » que je lui réponds. Il me dit « vas y ! » J'insiste « Tu es sûr ? » Il acquiesce. Je balance 8.000 F Et là il me dit « Bon ok, 9.500 et c'est bon. » Là je dis « Non, c'est trop tard, je t'ai donné mon dernier prix, je t'avais prévenu, je ne monte plus. » « T'as perdu » lui disent ses potes en rigolant, puis ils demandent « alors ? C'est oui ou c'est non ? » Mohamed baisse la tête et dit « Bon, c'est ok ». Et j'empoche deux batiks à 35.000 pour 8.000... c'est honnête. La pluie cesse, on va faire un tour un peu autour du marché, le fait d'être accompagné par un gars de l'artisanat évite d'être assailli par tous les vendeurs, c'est assez agréable. En plus, tu peux rentrer un peu partout et regarder tranquille et en sûreté.

On retourne ensuite à la boutique et on cause un peu des sculptures qu'il possède et de la grande fête Bamoun à laquelle il veut m'emmener en décembre prochain.

Les yeux ouverts

Vendredi matin je ne vais pas à la réunion puisqu'ils doivent mettre en commun les résultats des commissions auxquelles je n'ai pas participé. J'y vais l'après midi et là, ça a duré de 14h00 à 19h00 et c'était chiant ! Vers la fin, certains de mes confrères s'endormaient sur leurs chaises... tandis que moi, je jouais sur le seul jeu de mon portable auquel je ne comprends toujours pas grand-chose, mais qui au moins fait passer le temps plus vite. C'est que, d'abord on lit en plénière le rapport, les mentions, et le mot du séminariste (c'est censé être subtil et un peu marrant, mais là on se demandait si le gars n'allait pas se pendre.) Le rapport décrit absolument tout ce qui s'est passé, des solutions trouvées en passant par les intervenants, à la limite, si le délégué pète, on le note. Enfin, on procède à une relecture générale avec de menues corrections quand le représentant du gouverneur arrive – en retard - pour clôturer la réunion. Puis il y a eu une cérémonie imprévue puisque la province du centre a gagné les jeux interscolaire cette année, donc j'ai aussi eu droit à la lecture par le représentant du gouverneur de quinze fois la même lettre type de remerciement. J'ai hésité à m'éclipser discrètement, mais quand on est le seul blanc dans la salle... C'est difficile de passer inaperçu...

Jeudi 1er Juin 2006,

Là, je sors d'une petite semaine à Makak chez Olivier. Je n'ai malheureusement pas de grandes aventures à conter, étant donné que durant ces

Première année

quelques jours nous n'avons absolument rien fait. Et ça fait du bien aussi... de ne rien faire. Si, on a fabriqué une balançoire. Et ça c'était marrant parce que la plupart des camerounais ne connaissent pas. Ainsi, presque tous ceux qui sont passés sont venus essayer la balançoire. Et on a même du apprendre aux deux jeunes fils d'un ami d'Olivier comment faire pour se balancer: en pliant les jambes en arrière le corps penché en avant, puis en les dépliant avec vigueur vers l'avant en penchant le buste en arrière pour propulser le corps en l'air jusqu'à voir au dessus des toits. C'était sympa... mais ils n'ont pas vraiment accroché. Bref, tout ça en ayant des visites régulières, en allant visiter également d'autres personnes, en buvant le vin de palme à 9h00 du matin (il y a des invitations qu'il faut honorer...) en profitant tout simplement de ne rien faire.

Pour la petite histoire quand même, parce qu'il y a toujours des choses à raconter, le train de Makak est censé partir pour Yaoundé à 10h30. Comme on sait qu'il est toujours en retard on est arrivé à la gare vers 11h00. Et là, on nous dit d'attendre 2 heures. Bon, jusque là ça arrive. On profite des deux heures pour aller boire le palmo chez grand père, grand père c'est un vieux d'une famille avec laquelle Olivier s'est lié d'amitié, et qui a une boutique près de la gare. On revient donc à la gare et on nous dit : dans un quart d'heure. Il était donc 13h00... et le quart d'heure a duré 2 heures 30 de plus. J'ai donc attendu le train 5 heures durant. Donc si on cumule temps d'attente et temps de voyage, il m'aura fallu près de 8 heures 30 pour regagner mes pénates.

Les yeux ouverts

Je suis arrivé mardi 30 mai au collège, pour repartir le lendemain sur Yaoundé prendre des instructions pour le mois de juin et récupérer les salaires du personnel. Aujourd'hui nous sommes le 1er juin, et je prévois encore environ 4 jours de boulot à temps plein pour l'ensemble du mois de juin.

Samedi 17 juin 2006,

Cela fait quelques temps que je n'ai pas écrit et décrit mon quotidien et les moments forts que j'ai pu vivre. Non qu'il n'y en ait pas eu, mais le temps passant ce qui auparavant me semblait suffisamment incongru pour être notable et noté s'inscrirait presque désormais dans la banalité d'un quotidien auquel je me suis adapté.

Depuis que je suis revenu de Makak, j'ai quand même eu un peu de boulot, quelques tours à faire à Yaoundé pour des courses et des problèmes à gérer avec le Fondateur mais rien de significatif. Pour faire un flash back au temps passé, le 23 mai les internes sont repartis chez eux. Ceux qui passaient le BEPC sont revenus à partir du dimanche 28 afin de pouvoir réviser dans le calme et pour être à proximité du centre d'examen. Ils sont tous repartis vendredi 16 juin, donc hier. Pas de commentaire sur le BEPC. Normalement, à partir de dimanche, on devrait accueillir les premières, le probatoire commence mardi. En attendant, l'établissement est vide, il n'y a plus que moi, le surveillant général d'internat qui est de permanence, la cuisinière qui vient à midi pour le repas, et l'économe qui, dans la

Première année

mesure où il habite à côté, passe les trois quarts de son temps ici. C'est calme. Ne plus entendre les cris des élèves de 5h00 du matin à quasiment 23h00 le soir me fait un bien fou. Les seuls sons que j'entends sont les échos de la circulation sur l'axe lourd, le chant des oiseaux, et les villageois qui viennent prendre de l'eau à la pompe. Reposant.

Le dernier événement notable, si on peut qualifier ça d'évènement, c'est le retour de la voiture du collège. Celle-ci a passé plus d'un mois chez le garagiste d'Obala parce qu'on n'avait pas l'argent pour la faire réparer. Le bloc électrique était mort. Mais comme je n'avais pas d'argent pour l'essence non plus, je ne m'en étais pas servi depuis, jusqu'à ce matin où nous sommes partis avec l'économiste pour aller chercher la nourriture des porcs du Fondateur à Obala. Rien de bien extraordinaire a priori sauf que... la voiture n'est pas encore tout à fait au point. C'est-à-dire que je n'ai plus de clef de contact, le bloc est aussi mort, et donc je démarre la voiture avec les fils, comment le font les voleurs de voiture dans les films. Alors, d'abord j'accroche le bout dénudé des deux fils bleu ensemble afin de faire contact, puis j'attrape le fil rouge et je démarre en le mettant en contact avec le fil bleu. Comme dans les films, ça fait des étincelles. Mais comme la voiture est vieille, ça ne marche pas du premier coup, il y a même des fois où j'avais l'impression que ça ne faisait rien du tout. Mais finalement la voiture a démarré et nous avons pu faire nos courses. C'est marrant au début mais bon, on ne peut pas dire que ce soit vraiment pratique. Surtout quand on doit faire les courses à plusieurs

Les yeux ouverts

endroits et qu'il faut à chaque fois déplacer la voiture. En plus, comme les fils sont sortis, il faut bien faire attention à fermer toutes les portes parce que n'importe qui peut la démarrer rapidement et filer avec. Et sur les cinq portes, le coffre s'ouvre en passant un doigt dans le trou de l'ancienne serrure et en activant un loquet ; l'arrière gauche est définitivement bloqué, il faut soulever l'arrière droite pour la fermer correctement, la clef de la porte avant gauche n'est pas la même que celle de la porte avant droite et, de toute manière, la clef de l'avant droite a disparu. Imaginez le manège quand il s'agit de fermer la voiture. Enfin, de toute manière, tant qu'il n'y aura pas de clef de contact je ne m'en servirais que rarement et toujours accompagné d'un personnel du collège, je ne voudrais pas que les fils dénudés donnent des idées tordues au flic qui aura la mauvaise idée de me contrôler.

Et dernière touche au tableau, parce que cette voiture est définitivement une œuvre abstraite, le frein à main ne répond plus de rien. Mécaniquement, je le serre mais effectivement, c'est comme si je pissais dans un violon. Si bien que tout à l'heure, j'arrête la voiture pour prendre de l'essence, je me baisse pour défaire les deux fils bleu et couper le contact, et là j'ai comme une impression bizarre, comme quand on voit des voitures avancer à côté de nous et que ça nous donne l'impression de bouger, et effectivement, là, on bougeait. Et la pompiste qui commençait à gueuler 'Eh ! Pourquoi la voiture elle descend ?'. Et rebelote quand il a fallu charger les sacs de nourriture pour les bêtes.

Première année

Bref, cette voiture a au moins le mérite d'alimenter un peu mon journal de bord. Et puis, à son humble niveau, elle est tout de même représentative de toute une frange du parc automobile camerounais.

Information de dernière minute, je vais devoir me séparer de mon surveillant général d'internat. Pas de faute professionnelle mais une 'caractéristique' qui quand elle n'aide pas peut créer beaucoup de problèmes en Afrique : il est le cousin du Fondateur ; et suite à des problèmes de famille auxquels je ne peux et ne veux me mêler, et dont on me dit que je ne comprendrais rien de toute façon, on procède donc à un licenciement à l'amiable pour question d'incompatibilité d'humeur. Ça arrive...

Fin de la première année

Entre temps, j'ai passé quelques jours à Douala où je devais prendre l'avion, et j'en ai profité pour faire un trek de trois jours sur le Mont Cameroun. Paysages magnifiques mais la grimpette était dure, effectivement, le chemin le plus direct d'un point à un autre restant la ligne droite par ici, c'était éprouvant dans les crêtes. Sans compter que ça grimpe à 4.000 mètres, que l'oxygène se raréfie, et que pour un fumeur, ce n'est pas terrible. Mais c'était magnifique !

Les yeux ouverts



Mont Cameroun

Puis, un petit séjour d'un mois en France où je ne me suis pas senti si décalé que ça. Il faut dire aussi que c'était les vacances et que je n'avais pas à me replonger dans les méandres administratifs de l'hexagone. Je suis retourné au Cameroun vers le 8 août et j'ai partagé mon temps entre Yaoundé, Makak et Kribi avant de regagner mon poste au 20 août.

DEUXIEME ANNEE

Jeudi 31 août 2006

En direct live différé de ma brousse camerounaise, les dernières infos en stock de l'explorateur des rentrées scolaires. Arrivé à mon poste le samedi 19 août, le temps de vaquer aux impératifs de vie, à savoir : déplacement de la cuisine, recrutement d'une femme de ménage en la personne d'une cuisinière de l'établissement, recrutement d'un chat pour la chasse aux souris, achat de pastis et d'arachides pour la motivation, et me voilà parti pour la deuxième ligne droite de ma coopération.

Alors, même si les effectifs ne sont pas encore au rendez-vous – pour l'instant à peine 15 élèves inscrits, mais les inscriptions ne démarrent vraiment qu'à partir de la rentrée – le boulot ne manque pas. D'abord il faut se remettre dans le bain, retrouver ses repères pour être à son optimum

Les yeux ouverts

au plus vite ; ensuite il faut dresser une liste précise et autant que faire ce peut exhaustive des préparatifs pour la rentrée.

Le week-end dernier je suis resté bloqué au collège, le samedi au bureau toute la journée et le dimanche avec le Fondateur à superviser les travaux d'extension de la cuisine. Aujourd'hui je me suis même essayé à la maintenance informatique sur l'ordinateur du directeur des études avec des résultats mitigés. Demain vendredi 1er septembre, il faut encore que je me batte avec mon main d'œuvre pour les dernières finitions dans les dortoirs et avec l'électricien qui devait venir cet après midi pour finir le boulot mais qui n'est pas venu et qui du coup va devoir installer ses prises électriques dans le même temps et au même endroit où le maçon devra lui finir de crépir... Aaaaarrggghhh ! Faut qu'j'respire !

Samedi matin, c'est décidé, je plante mon économe à l'établissement pour l'accueil des élèves et les inscriptions, et moi je file au Luna Park d'Obala pour tester leur piscine et éventuellement m'offrir une bonne partie de pêche... et tant pis s'il pleut, j'irais quand même !

Pour l'exotisme, je n'ai pas beaucoup d'histoire à raconter comme je ne bouge pas en ce moment. Juste une chose, l'autre jour je suis à Yaoundé pour des petites courses et en sortant d'un magasin y'a un gars qui se plante devant moi avec un seau en plastique en criant à qui veut bien l'entendre : remède à base de souris séchée, pour la peau ! Avec, je vous le donne en mille : une souris morte accrochée sur le couvercle avec des grosses

Deuxième année

agrafes métalliques rouillées. L'histoire ne dit pas s'il change la souris tous les soirs !

Samedi 2 septembre 2006

Raté ! Pas de piscine ce matin, pour compenser je fais le plancton au collège. Ce matin, mon économe était parti faire des courses, donc fallait que je sois là au cas où des gens viendraient demander des renseignements. Et puis rendu au bureau je me rends compte que l'imprimante semble avoir rendue l'âme... donc, dès que l'économe est revenu, j'ai dû le renvoyer à Obala pour faire des photocopies des fiches d'inscriptions et de renseignements... Mais bon, je me fais une raison, de toute façon j'avais encore du boulot à faire ce matin. Il fallait que je supervise les finitions dans les dortoirs avec l'agent d'entretien. Ça aurait dû être fini depuis longtemps puisque je l'ai mis au boulot lui et un aide dès mercredi. Trois jours pour arranger les lits dans les trois dortoirs et faire un peu de ménage c'était amplement suffisant, a priori... Mais non, il a fallu que je mette la main à la patte avec eux vendredi pour accélérer le mouvement et ils ont plus avancé en trois heures de temps avec moi sur le dos qu'en deux jours seuls.

Vers midi aujourd'hui on avait enfin fini les dortoirs. Maintenant, il faut encore que je vois pour déplacer les fils à linge des internes, installer le mat pour la levée des couleurs chaque lundi matin, et superviser les travaux d'extension de la cuisine. Ah si ! Encore une chose. L'électricien devait revenir

Les yeux ouverts

hier à 15h00 pour terminer l'installation dans les dortoirs. Pas vu. J'espère le voir aujourd'hui que ce soit prêt pour dimanche.

Là, il est 14h00, j'ai quand même pris le temps de manger et de préparer le foléré pour cette semaine. J'attends maintenant le Fondateur qui doit passer dans l'après midi pour lui faire le bilan de la semaine ; et le menuisier qui doit venir installer les portes dans les dortoirs. La journée n'est pas finie. Et comme c'est le week-end qui précède la rentrée officielle des classes, j'ai gardé le costard pour faire bonne impression auprès des parents. Je dis « rentrée officielle des classes » parce que je n'aurais pas la totalité de mes effectifs avant le 15 septembre, et encore. Ça se passe comme ça un peu partout au Cameroun et un peu plus en brousse qu'en ville. Ce matin, une ancienne élève de troisième, qui a raté son BEPC pour la deuxième fois, est venue récupérer son bulletin annuel. Elle n'avait pas pu le récupérer avant, m'a-t-elle dit, car elle était malade. Et puis elle m'a demandé quand avait lieu la rentrée. Je lui ai répondu c'était lundi. Là elle m'a répondu : « Weké Monsieur ! Déjà !? » Et oui, déjà, mais l'heure c'est l'heure !

Hier, j'ai aidé mon nouveau surveillant général d'internat à faire son déménagement. On a chargé la voiture à Obala et par miracle, avec le coffre relevé et le rétroviseur qui se baladait au quatre vents, nous avons réussi à rejoindre le collège sans rien perdre en route et sans incidents. Sur la route, il m'a demandé quelles étaient mes impressions sur le pays maintenant que j'y avais vécu presque un an. Je n'ai pas su quoi répondre. Briè-

Deuxième année

vement, je lui ai dit que j'aurais sans doute eu plus à lui dire s'il m'avait posé la même question 6 mois plus tôt. Maintenant, je ne porte plus le même regard sur les choses. Disons qu'il faut que je me pose et que je prenne le temps de regarder pour apprécier et laisser les impressions me submerger. C'est comme, je m'amusais à faire ça à Poitiers, m'installer à un endroit n'importe où : que ce soit sur un banc ou au milieu de la rue, et essayer de considérer les choses, les gens, l'environnement, comme si c'était la première fois que je les vivais. Au début au Cameroun, je n'avais pas besoin de me forcer, chaque chose étant véritablement nouvelle. Désormais, il faut que je prenne le temps pour reconsidérer mon environnement d'un œil nouveau. Il faut garder les yeux ouverts !

Je retente la piscine demain matin. Je vais demander à mon grand échalas d'économe de faire le pied de grue à ma place.

Mardi 5 septembre 2006

Je n'ai pas pu savoir si l'eau était bonne. J'ai du rester au collège pour accueillir les internes, partie remise, et puis de toute façon, il pleut... Je suis au bureau, il est 11h39. Il pleut sans discontinuer depuis hier 17h00. La boue envahit le monde. Elle colle sous les chaussures. Rouge, jaune, orange, toutes les couleurs sont représentées. Par endroit, les restes de gasoil échappés d'un bidon font comme des arcs-en-ciel sur le sol détrempé. Mon pantalon de costume est trop long, le pli américain

Les yeux ouverts

n'a pas été fait correctement. La boue y laisse son empreinte. En revenant d'acheter des mouchoirs et des cigarettes au baraquement du bord de l'axe lourd, un homme m'interpelle : « Monsieur Olivier ! Mbe mbe Kiri ! » Je me retourne, encore un villageois que je ne connais pas. « Kiri Mbang » je lui réponds en me faufilant derrière un camion. Les barrières devant la maison du chef du village sont abaissées, comme il a beaucoup plu et que la piste est pleine d'eau, les camions n'ont pas le droit de passer, sinon, ils défonceraient la piste et la rendraient vite impraticable. C'est impressionnant l'impact que peut avoir sur la piste le passage de tous ces camions, grumiers et autres poids lourds. En quelques semaines seulement après que la piste ait été raclée, ils peuvent être à l'origine d'ornières énorme. De quoi y laisser son châssis si on n'y prend pas garde. Alors, une longue file de véhicule attend bien sagement au bord de la piste. Depuis hier qu'il pleut, la file doit s'étendre jusqu'au début de l'axe lourd qui commence juste une centaine de mètres plus bas. Les bars en profitent pour faire leur beurre. Et les trafiquants d'essence négocient âprement avec les chauffeurs quelques litres pour alimenter le trafic.

Ce matin je n'avais plus de clopes, je me suis dit, c'est le moment de faire une pause. Mais voilà, il suffit que quelque chose ne se passe pas comme prévue pour que je m'énerve et que je ressente le besoin du café-clope-détente pour décompresser. Ce matin c'est la main d'oeuvre qui pose problème. Il est 8h00, le maçon est là pour le lissage du sol d'une salle. J'avais demandé au main

Deuxième année

d'oeuvre d'en vider la moitié et de la nettoyer mais il n'a fait qu'1/4 du travail. Donc c'est le maçon qui doit nettoyer la partie qu'il va cimenter. Et en plus, le main d'oeuvre a du partir hier vers 14h00. Je l'ai vu après pour faire le point avec lui et le mettre en garde. Je lui accorde des horaires souples à condition qu'il fasse le travail. Malheureusement, s'il profite des horaires souples, le travail n'est que trop rarement effectué en entier. Il faudrait que je sois sur son dos en permanence. J'espère que la mise au point que nous avons faite permettra d'améliorer cela. Et puis c'est l'économe aussi. Je le vois, je lui donne rendez-vous de suite dans mon bureau pour faire le point sur les inscriptions. Je m'installe, prépare mes affaires et attends... attends... attends... je sais qu'il n'est pas très rapide mais tout de même. Je sors donc le chercher mais ne le trouve nulle part dans l'établissement. C'est le surveillant général qui me renseigne et me dit qu'il est sorti en route accompagner sa mère. Ca ! Ce sont des choses qui m'énervent. En plus il le sait. Mais bon, je sais aussi que sa mère n'est pas au mieux de sa forme en ce moment et que ça le préoccupe.

Ce matin j'ai donné quelques renseignements à de potentiels élèves et à des parents. J'ai aussi procédé à une inscription, ce qui porte le total de nos effectifs inscrits à ce jour à 29 élèves. Mais moins de dix présents. C'est le même problème partout au Cameroun, mis à part dans les grands établissements privés tels Vogt, Lieberman, et consort... la rentrée officielle est fixée le 4 septembre, mais c'est en fait à partir de ce jour que la plupart des élèves et parents viennent prendre les ren-

Les yeux ouverts

seignements. Puis les enfants n'arrivent vraiment que la semaine suivante. 29 élèves inscrits. L'an dernier au 5 septembre nous étions à environ 26 élèves. 3 de mieux. Bon signe !? L'avenir nous le dira. Le fait est qu'il vaudrait mieux pour nous que nous ayons au moins 150 élèves.

Le Fondateur d'un collège des environs, est passé me voir au collège à l'instant. Il m'a d'abord demandé si mon patron m'avait prévenu, ce qui n'était pas le cas, avant de me verser un million de francs CFA. Je lui ai exprimé ma surprise et lui ait demandé le pourquoi. Mais il m'a répondu que mon boss m'expliquerait. Je manifeste une nouvelle fois toute l'étrangeté de la situation : un homme que vous ne connaissez que de nom qui vient vous verser à la demande de votre patron une somme d'un million de francs CFA, ce qui est loin d'être négligeable, et sans que vous en connaissiez la raison. Il me répond simplement : « C'est ça l'Afrique ! » Confronté à des situations étranges, le blanc se voit souvent répondre cela. Ça veut tout dire pour celui qui le dit, rien du tout pour la personne en face, mais ainsi la discussion est close.

Bref, j'en discuterais cet après midi avec le Fondateur de mon collège. Il doit venir voir les travaux en cours et apporter les carnets de correspondance et registres d'absence que nous avons commandé.

Mercredi 6 septembre 2006

Hier soir, je me suis mis au lit avec un livre vers 23h00. Il arrive fréquemment que la luminosité de la lampe de chevet varie, c'est que la tension n'est pas très stable. Mais là, c'était carrément instable, je me suis dit, pour paraphraser les camerounais : « Encore une fois, la SONEC dérange ! » puis j'ai coupé la lumière et j'ai encore lu quelques pages avec ma lampe frontale. Le lendemain, pas d'électricité, pas de vrai café, la journée commence mal ! Mais comme ça arrive de temps en temps j'imagine que le courant ne tardera pas. Sauf que cette fois là, il n'a vraiment pas envie de venir.

Alors comme je traite les trois quart de mes dossiers sur l'ordinateur, j'étais comme qui dirait, en chômage technique. Mais bon, on trouve toujours des petites choses à faire par ci par là. Et puis j'ai enfin reçu ma commande de carnets de correspondance et de registre d'appel. J'étais comme un gosse. C'est dingue !? Au collège je n'ai pas de souvenirs de joies particulières quand les professeurs nous remettaient les carnets. Mais là, recevoir le carnet de correspondance organisé comme je le voulais, avec le logo de mon collège, et le règlement intérieur revu et corrigé signé par mon petit nom à la fin... c'est con mais ça fait de l'effet. Et ça nous fait surtout un outil de travail génial pour le suivi des gamins et pour impliquer d'avantage les parents dans la scolarité de leur progéniture. Sinon, depuis hier donc on a commencé à poser le béton lissé dans une future nouvelle salle de classe. Ce matin le maçon n'était pas là. On m'a informé dans

Les yeux ouverts

la matinée que les cours avaient repris à l'école primaire d'à coté et comme il est instit, CQFD. Il est venu dans l'après midi et normalement la salle devrait être prête en fin de semaine. Bonne nouvelle !

Comme l'électricité ne revenait toujours pas et que j'avais des courses à faire à Obala et Yaoundé, j'ai pris mon économe sous le bras et juste après mangé nous avons filé à Obala. On fait nos petites emplettes, sans problèmes, on revient au collège, sans problèmes et, au moment de repartir pour Yaoundé... Rererererrrrrrr clic....rrrrrr.... cli... La voiture ne veut plus démarrer. Dingue !? Je laisse la voiture 5 minutes le temps de décharger les courses et après non, elle ne veut plus redémarrer. J'essaye plusieurs choses, je débranche le ventilateur pour moins pomper sur la batterie, je démonte le carbu – si c'est bien ça que c'est - comme j'ai vu tous les mécanos le faire par ici et je souffle dedans pour le décrasser un peu, je donne deux trois petits coups sur la batterie, comme quand on tape sur la télé quand la réception est mauvaise, je remonte dans la voiture, et... rrrrrrrrrrrr... clic... Le surveillant général et mon économe essayent de pousser la voiture, mais rien à faire. Bon. J'accepte la proposition du surveillant d'aller chercher un garagiste en espérant que cela ne va pas me coûter encore des cents et des milles. Ils arrivent rapidement à trois sur la moto et en 20 minutes, le gars me nettoie les bougies, en changent une défectueuse et... ça marche ! Sauf qu'il est maintenant 16h30, que la banque ferme à 17h30, que vu l'heure ce sera juste et qu'on aura pas le temps de faire toutes les courses

Deuxième année

prévues ensuite, donc : partie remise au lendemain matin. Va falloir déplacer des rendez-vous et faire vite !

Je finis ma journée en faisant le point sur les dépenses et en consignant le tout sur le cahier de comptes. Nous avons inscrit aujourd'hui trois nouveaux élèves : 1 externe dans le technique et deux internes : un en Première D et l'autre en 3ème. Les effectifs montent, doucement. Ah si, il y a aussi un ancien élève qu'est venu me tanner pour que je l'inscrive en Première alors qu'il a fini sa Seconde avec 7 de moyenne. Il met en avant le fait qu'il a passé et eu son BEPC l'an passé pour justifier ses faibles notes en classe de seconde. Mais ça ne prend pas. Il m'aura tout de même pris pas mal de temps. Surtout quand de temps en temps, après certaines répliques de ma part, il s'arrêtait, les yeux dans le vague, cabillaud, comme ça. Et puis pffuit... disparu. Je me rappelle, sur un bulletin je crois que j'avais noté de lui « Présent mais pas là ». C'était ça !

Bref, je finis par regagner mes pénates à la nuit tombante pour voir le surveillant général m'accrocher avec le style de phrase que je ne supporte pas le soir quand je rentre chez moi : « Principal, il y a un problème ! ».

La loi des séries vous connaissez ? D'abord la voiture, ensuite l'électricité. Au quartier tout le monde a le jus, la lumière et la musique. Au collège, c'est la nuit noire. Alors comme je ne suis pas électricien pour deux sous, faut en faire venir un, et en même temps courir après le main d'œuvre qui, je ne sais ni comment ni pourquoi, a la clef d'accès du

Les yeux ouverts

compteur chez lui. L'électricien ne tarde pas et, après quelques tâtonnements, repère dans un bloc au dessus du compteur un fil qui a sauté. Une gerbe d'étincelles, et la lumière fut !

Demain, 8h00, départ pour Yaoundé. A moins que la voiture ne démarre pas et à ce moment là il faudra changer la batterie.

Jeudi 7 septembre 2006

Ce matin, café beignets cigarette, la journée commence bien ! Aujourd'hui nous partons enfin pour Yaoundé faire les emplettes prévues depuis quelques temps déjà. La voiture nous attend au milieu de la cour. Mon Économe et mon professeur d'espagnol se joignent à moi. Moment de vérité quand je tourne la clef de contact, un poil d'appréhension, puis le doux ronronnement du moteur. Nous pouvons partir. La journée est nuageuse, fraîche, mais pour l'instant pas de pluie. Nous devrions être rentrés pour 12h00... devrions... peu avant le barrage de Nkometou, à environ 15 kilomètres du collège, la voiture commence à tousser, l'allure diminue, je pompe sur la pédale, le pot pète, et la voiture repart. Nous croisons les doigts pour arriver jusqu'à Yaoundé mais pas assez puisque quelques kilomètres plus loin : c'est la panne. Je me range sur le bas côté, il est 8h 30. J'ouvre le capot, le moteur fume ! J'essaye, je remets du liquide, je purge le carbu, débranche le ventilo, tente de redémarrer, pisse dans un violon...

Deuxième année

Qu'est ce qu'on fait alors ? On appelle le patron pour qu'il nous envoie son garagiste. Et on attend. Vers 10h00 la voiture du boss s'amène avec le mécanicien et un électricien, des fois que ce serait un problème électrique, il vaut mieux être prévoyant. Effectivement, batterie déchargée... mais ce n'est pas tout. Il doit y avoir un trou au niveau du radiateur puisque la voiture perd les eaux... Le mécano nous remet la voiture sur pattes en une poignée de minutes, prend le volant et direction son garage à Yaoundé. Là bas, je lui remets l'argent pour l'achat des pièces et pars avec ma tribu à la banque ; eux pour retirer, moi pour renflouer.

Nous voyons ensuite pour déposer un dossier à la Caisse Nationale de Prévoyance Sociale (CNPS) mais c'est un tel bordel là dedans qu'on fait demi tour.

Puis la Poste pour que je prenne quelques cartes postales. C'est le seul endroit à Yaoundé où je sais pouvoir trouver des cartes postales. Sur la route, alors que je regardais les prix des radios chez un vendeur des rues, je sens que ça bouge dans mon dos. Un gars vient de visiter la poche arrière de mon sac. Malheureusement pour lui je ne laisse jamais rien dedans. Parmi les vendeurs de rue au niveau du rond point de la Poste, il y en a quelques uns qui vendent des vieux magazines et des livres qu'ils étalent à même le trottoir. On est parfois étonné de ce qu'on peut y trouver. Ce matin j'y ai découvert un magazine d'Air France, de ceux qu'on obtient gratuitement dans les avions. Evidemment l'exemplaire exposé n'était pas en libre service. Plus malheureux, l'UNICEF a procédé l'an passé à la distri-

Les yeux ouverts

bution dans les écoles et services de santé au Cameroun d'un petit guide gratuit intitulé : « Savoir pour sauver » qui donne aux parents des conseils de base pour se prémunir du SIDA, du Palud, du Choléra, de la Diarrhée, etc. Certains parents ont du se dire qu'il fallait en effet véhiculer l'information, et pourquoi pas contre quelques pièces sonnantes et trébuchantes.

Dernière étape, la tournée des boutiques informatique pour trouver une imprimante. On ne trouve rien de fiable à moins de 65 000 en jet d'encre, et encore il faut acheter avec la cartouche d'encre à 22 000. Du coup, on opte pour une machine plus chère, 90 000, mais en laser. Plus fiable, et plus économique au niveau de la consommation d'encre.

Enfin, retour au garage pour récupérer la voiture. Verdict : réfection du radiateur et nouveau joint de culasse, rien que ça ! Nous faisons un tour de vérification avec le mécano et la voiture semble avoir retrouvée toute sa jeunesse. Sauf que... à la sortie de Yaoundé la voiture recommence à tousser. Nous avons quand même réussi à atteindre notre objectif, mais je ne pense pas utiliser la voiture avant qu'un mécanicien n'y ait jeté un nouveau coup d'œil.

Vendredi 8 septembre 2006

Aujourd'hui était une journée normale, on peut le dire. Arrivé au bureau à 8h45, pas mal de passage, quelques renseignements, et surtout la mise

Deuxième année

à jour sur l'ordinateur de ce que je n'avais pas pu faire du fait de la coupure d'électricité. Sinon, quoi ? Pas grand-chose... Voyez, ce n'est pas parce qu'on est à 7 000 bornes de casa qu'on a forcément des choses à dire. Enfin, pour être dans le vrai, ce serait plutôt, ce n'est pas parce qu'on est à Perpet-Les-Oies qu'on a le sentiment que ce qu'on va dire mérite d'être écrit.

J'ai débauché plus tôt aujourd'hui. A propos, « débauché » n'est pas français paraît-il. Mais cela ne m'a pas empêché de tâter de la débauche en allant écluser deux bières au bar. La deuxième m'étant gracieusement offerte par le patron du bar. J'aurais même pu en descendre une troisième payée par mon agent d'entretien, mais celui-ci a jugé préférable que je la boive chez moi. Ce qu'ils sont prévenant tout de même avec le Principal. Ils m'ont même fait raccompagner jusqu'au collège ! Non pas que j'étais saoul, mais parce que je suis le Principal. Point... En fait, j'en ai discuté par la suite avec le manœuvre, c'est qu'ils ne veulent pas que je montre le moindre signe de relâchement alcoolique devant les gens du village : ce serait très mal vu.

Bref, là je viens de manger et j'attends le passage du patron. On va un peu parler du déroulement de la semaine et des problèmes en cours. Sinon le maçon a fini de lisser le sol de la nouvelle salle de classe. A la fin, il m'a demandé de lui payer le pinard pour baptiser la nouvelle salle et s'humecter le gosier. Je n'ai pas pu y assister puisque j'étais avec le directeur des études au bar, mais paraît-il dixit l'agent d'entretien qui est venu me payer le boire après, qu'il a fait tout plein d'invocations au-

Les yeux ouverts

près des ancêtres comme quoi on ne devait pas lui dire qu'il avait mal fait son travail, et que la salle était prête pour accueillir les élèves. J'aurais bien aimé voir ça. Le manœuvre a même ajouté que cela lui avait fait presque peur. Et pour que ça lui fasse peur, je me demande bien l'attitude qu'a pu prendre le maçon. Avec ses 1 m 60 au garrot, son amabilité et son visage de gentil, il doit sûrement avoir des talents cachés.

Bon. 38 élèves au compteur ce soir. Quatre ou cinq en instance d'inscription. Et le flou total pour le futur. J'attends la surprise et j'espère le miracle !

Samedi 9 septembre 2006

RATÉ, RATÉ, RATÉ ! Non seulement il pleut comme vache qui pisse, mais en plus le patron débarque à 6h00 du matin chez moi après une nuit passée au village pour une veillée de deuil. Et quand il s'en va enfin après qu'on ait causé boulot, c'est le surveillant général d'Internat qui me demande la permission de partir pour assister à un autre deuil jusqu'à 17h00 et l'économe qui, en temps normal, m'assiste au collège, a disparu comme par enchantement. Donc, c'est moi qui assure la permanence. Même pas moyen d'aller sur Internet. En même temps, il a plu tellement ces derniers temps que la piste est boueuse au possible, et à moins d'envisager une thalasso par la boue, la meilleure conduite à tenir est encore de rester chez soi au sec. Tout de même, le réveil de 6h00 du matin c'est dur ! La

Deuxième année

veille je l'avais vu, il m'avait prévenu, mais il m'avait dit vers 7h00. J'aurais préféré le décalage horaire dans l'autre sens du compteur.

Et puis, pour que rien ne manque au tableau des journées encourageantes, mon chaton avait disparu depuis la veille et impossible de mettre la main dessus. Dans la mesure où il y en a certains au quartier qui en font leur quatre heures et leur midi aussi, dans l'idée, ça me faisait un peu mal au cœur. Heureusement pour moi, Hacia, c'est ainsi que je l'ai nommé – ça signifie « patience » en Eton et/ou Ewondo – m'est revenu par une voisine chez qui il avait trouvé refuge. Vous allez me dire, c'est de circonstance comme nom Hacia pour un chaton qui se fait attendre.

Mais il ne faut pas voir non plus cette journée comme une ombre au tableau. Et puis l'ombre, dans le tableau, c'est ça qui donne le relief ! J'ai profité de l'occasion pour reprendre un peu contact avec les jeunes et rechausser mes tatanes de surveillant général d'internat. Corvée de bois, corvée de vaisselle, études, et... détente tout de même avec un peu de ping-pong. Puis est venu l'heure du repas. Le samedi c'est l'okog avec le bâton de manioc. L'okog c'est une préparation à base de feuilles de manioc broyées comme des épinards et mélangées avec des noix de palme écrasées. C'est très bon et en général, très gras (C'est en pressant les noix de palme qu'on obtient l'huile de palme. CQFD.). L'après-midi, j'ai repris les raquettes contre deux élèves à tour de rôle. J'ai bien joué pendant deux heures ! Ça fait du bien de se défouler un peu. Puis vers 16h00, je les ai envoyés s'apprêter pour l'étude,

Les yeux ouverts

j'ai été prendre une douche rapide (au seau), et à 17h00 pétant ils étaient au réfectoire avec leurs cahiers : 'J'adore quand un plan se déroule sans accroc !'

Bon, j'envisageais au moins me rendre au cyber demain mais je crois savoir que mon économe sera en déplacement à Yaoundé. Et comme je suis le seul, avec lui, habilité à procéder aux inscriptions et à percevoir l'argent... je vais rester. Et puis normalement, c'est à partir de ce dimanche que le reste des inscrits internes devrait débarquer. Ainsi je serais là avec le surveillant général pour les accueillir. Bon pied ! Bon œil !

Dimanche 10 septembre 2006

Aujourd'hui, je me suis offert une bonne grasse matinée, jusqu'à au moins, oh, 9h00. Sitôt levé, sitôt sur le pont. Je suis en train de préparer le café quand je vois déjà le premier parent débarquer. Je me planque dans un recoin de la terrasse pour ne pas qu'il me voit, et quand je glisse un œil dehors, il a disparu. Un peu de répit. Je le retrouve cinq minutes plus tard chez le surveillant général quand je vais y récupérer mes beignets. Je lui demande 10 minutes pour prendre mon petit déjeuner. 10 minutes, je n'ai pas eu droit à plus. On a procédé à l'inscription de sa gamine, et à peine il était sorti qu'un autre parent est arrivé. J'ai fini la matinée au bureau.

Les autres parents et internes ne sont arrivés qu'en fin d'après-midi alors que je m'attendais à ce

Deuxième année

que plus personne ne vienne. J'ai entendu qu'il y avait de l'animation mais comme j'étais dans un bouquin, je me suis dit s'ils veulent vraiment me voir, ils viendront frapper. Et ça n'a pas manqué, mais pour la bonne cause puisque la mère d'une des internes est arrivée avec une poche pleine de provisions pour moi : une dizaine de mandarines, une dizaine de pamplemousses, une bonne vraie baguette d'une vraie boulangerie de Yaoundé, une bouteille d'arachides et des pâtisseries ! A ce tarif là, je veux bien qu'on vienne me déranger tous les dimanches. Puis, un des collègues de mon patron est venu inscrire deux mômes à l'internat. Le temps de faire quelques allers retours entre les internats, de superviser l'installation des internes avec le surveillant général et de faire les comptes des entrées d'argent, le soir tombait déjà. La flemme de faire à manger ce soir, je suis donc parti au quartier prendre un poisson braisé auprès de Maman 'Mayonnaise', c'est le surnom de la maman qui prépare le poisson. Le temps qu'elle le prépare, je me suis assis avec les villageois dans le petit abri en face du bar. Le gars que je ne connais toujours pas qui m'avait interpellé l'autre jour a remis ça : « Memen Goré ! Monsieur Olivier ! » « Goré mbang, mon ami. » J'ai échangé quelques phrases avec le patron du bar, le parent que j'avais vu le matin et les autres présents. A un moment, un vieux à coté commence à se lever et à me dire je sais plus trop quoi avec 'mitang' dedans, mais pas besoin de sortir de sciences po. pour deviner qu'il voulait simplement passer et que je bloquais le passage. De toute façon, dès que j'entends 'tang' dans une phrase, c'est qu'on

Les yeux ouverts

parle du blanc. Si je ne me trompe pas, en Eton 'mitang' c'est le blanc.

Demain c'est reparti pour une nouvelle semaine. Ce matin on a installé le mât pour la levée des couleurs. Je ne pense pas faire mon discours ce lundi, nous n'aurons pas encore tous nos effectifs, mais au moins on sera dans le vent avec le drapeau ! Et puis la semaine prochaine ce sera « Oh Cameroun, berceau de nos ancêtres / Va debout et jaloux de ta liberté !... »

Lundi 11 septembre 2006

C'est aujourd'hui qu'a presque eu lieu la vraie rentrée des classes. Les trois quarts de nos effectifs inscrits étaient présents et même certains non inscrits sont venus en cours... C'est maintenant que commence la chasse aux resquilleurs. Certains élèves qui étaient présents l'an dernier, ou non, et qui ont l'uniforme de l'établissement, ou non, viennent assister aux cours sans passer par la case départ, c'est-à-dire l'inscription. Donc tous les matins il faut faire le tour des classes pour relever les noms et le nombre de présents puis, appeler les anonymes pour les identifier et les inviter à revenir accompagnés de leurs parents. Ce n'est pas toujours évident car selon, soit les parents sont loin et c'est un tuteur disponible uniquement le dimanche, soit c'est le grand frère qui n'habite pas ici, soit les parents sont en brousse dans les plantations de cacao et évidemment injoignables, soit ils ont voyagé et on ne sait pas quand ils reviennent... Donc il faut composer

Deuxième année

selon les circonstances pour déterminer qui paye la scolarité, quand est ce qu'on pourra le voir pour définir les modalités, et comment on fait en attendant.

Parmi les 'sans papiers', j'ai convoqué ce matin un élève a qui j'avais donné rendez-vous avec sa mère la semaine dernière mais qui n'est pas venu. Je le vois donc, je lui donne rendez-vous pour le lendemain. Puis, une fois partie, je suis pris d'un doute. Le gars vient s'inscrire en seconde, je sais qu'il a eu son BEPC, mais dans mon souvenir son dossier scolaire n'est pas brillant. Je sors les archives, mes soupçons sont fondés : 7 de moyenne générale à l'année et redoublement demandé.

Il arrive que l'on fasse des entorses aux décisions prises l'an passé. Dans ces cas, on fait signer un contrat à l'élève et aux parents stipulant que si l'élève n'atteint pas une certaine moyenne à la fin des deux premières séquences et si aucun effort n'est constaté, il sera rétrogradé d'une classe. Devant la faiblesse de nos effectifs, on est obligé de fonctionner ainsi pour ne pas que les enfants aillent s'adresser ailleurs. D'autant qu'ils se débrouilleront alors pour faire des faux bulletins pour arriver à leur fin. A défaut de mieux, c'est donc la moins pire des solutions autant pour nous – pour garder nos effectifs - que pour eux – puisqu'en acceptant le contrat, on est sûr qu'ils feront des efforts et on peut les suivre en connaissance de cause. Pour revenir à mon clandestin scolaire, lui n'a même pas pris la peine de me demander si j'acceptais de le faire passer en classe supérieure. Non ! Il est venu, il a dit bonjour, c'est moi, bon, je m'inscris en seconde

Les yeux ouverts

cette année, ma mère viendra bientôt. 'Quand ?' Oh, je ne peux pas vous dire, mais bientôt c'est sûr... Autant dire qu'il m'a fait sortir de mes gonds et que je n'ai pas pu m'empêcher de lui passer une avoinée verbale pour lui expliquer comment les choses se passent en temps normal. Il m'a dit avoir compris, s'est excusé, et revient demain matin avec sa mère pour procéder à une inscription en bonne et due forme. A voir...

Autre problème de la journée, notre section Industrie de l'Habillement (I.H.) et notre Terminale ne sont, pour ainsi dire, pas pourvues en élèves. Pour dire vrai, il n'y a aucune inscription en terminale et juste trois en technique. Dans ces conditions, pour la terminale, nous avons décidé que si quelqu'un venait s'inscrire, nous l'informerions que sa candidature serait retenue sous réserve que nous ayons au moins 7 élèves inscrits lundi 18 septembre.

Le problème s'est posé au niveau des trois filles inscrites en IH et d'une quatrième qui venait pour la première IH. Pour celle de première nous lui avons dit de revenir la semaine prochaine pour voir s'il y avait suffisamment d'effectifs pour l'ouverture de la section. En même temps, nous lui avons quand même suggéré de chercher un autre établissement. Pour celles de seconde, dans la mesure où notre deuxième section technique en Economie Sociale et Familiale (E.S.F.) est elle correctement pourvue, nous leur avons proposé la chose suivante en leur laissant la décision finale : soit repartir et, tout en cherchant un autre établissement au cas où, revenir le lundi suivant pour savoir si nous ouvrons

Deuxième année

la section ; soit suivre les cours de E.S.F. dans un premier temps et, au cas où nous n'ouvrions pas la I.H., rester dans la section E.S.F. cette année. Le casse tête ! Autant à résoudre sans se mettre élèves et parents à dos, qu'à expliquer aux personnes concernées. Sachant qu'en prenant cette décision nous les mettions d'office au pied du mur, nous sommes le seul établissement à offrir un second cycle technique dans ces matières dans un rayon d'environ 30 Kilomètres. Le problème, car nous aurions pu voir venir bien avant et mettre en garde les élèves dès le départ, c'est que toutes les prétendantes à la section technique ne sont venues s'inscrire que ce matin. Aucune d'elle n'était passée avant pour se renseigner, donc nous ne pouvions pas prévoir à l'avance un tel cas de figure.

Et le problème se pose maintenant en première. Nous avons deux sections : la première D (plus scientifique) et la première A (plus littéraire). La plupart des cours se font en commun sauf les cours de sciences qui représentent un total de 8 heures par semaine. Or, nous n'avons pour l'instant qu'une inscrite qui va payer 100 000 F CFA pour sa scolarité. Au tarif de vacation de 800 F CFA de l'heure à raison de 8 heures par semaine pendant 30 semaines minimum cela revient pour arrondir à 200.000 F CFA. Nous perdons donc de l'argent et ne pouvons pas nous le permettre dans notre situation. D'autant que les effectifs de la première D ne suffisent pas pour atteindre l'équilibre et ne permettent donc pas de financer l'unique élève de première A. Il faut donc que je vois l'élève dès demain pour aborder le problème sachant que le fossé entre pre-

Les yeux ouverts

mière A et première D au niveau scientifique est suffisamment important pour devoir être pris en compte. Ensuite, il faut que j'intègre dans le calcul le fait qu'il s'agit d'une classe d'examen et que les élèves que j'y inscris doivent avoir les bases nécessaires pour affronter le probatoire. Plus d'élèves réussiront l'examen, meilleurs seront les statistiques du collège, plus l'établissement pourra faire valoir ses résultats pour attirer de nouveaux élèves.

Heureusement que nous avons un internat, cela nous permet de dégager quelques sous de bénéfices pour tenter d'équilibrer les comptes de la scolarité. Mais bon, à 56 élèves au compteur ce soir dont environ 20 internes, nous ne pouvons pas nous en sortir. C'est pourquoi, pour éviter les dégâts, je préfère ne pas ouvrir certaines classes et sections. Je vais essayer de déterminer le seuil nécessaire au niveau des effectifs pour atteindre l'équilibre. Le problème c'est qu'en ce moment je n'ai pas vraiment le temps de me livrer à ce genre d'exercice. Plus tard, je pense d'ici à deux semaines, l'horizon sera un peu plus dégagé et je devrais avoir les cartes en mains pour savoir sur quel pied danser. En espérant que j'aurais pris les bonnes décisions au bon moment.

Mercredi, 12h00, j'ai une réunion à Yaoundé. J'espère juste une chose : c'est que la voiture ne tombe pas en panne. Ou bien si, mais le matin. La réunion risquant de s'éterniser, je n'ai pas envie de me retrouver bloqué sur le chemin du retour, de nuit, sur l'axe lourd, au milieu de nulle part, et sous la pluie : ce serait vraiment cumuler les handicaps !

Deuxième année

Mardi 12 septembre 2006,

Hier soir je me suis couché vers 1h.00 pour finir un bouquin. Inutile de dire, mais je le dis quand même, que le réveil a été dur. Je remercie le concepteur du portable d'y avoir mis une fonction permettant de refaire sonner 10 minutes plus tard. Ces dix minutes qui précèdent la 'levée du corps' sont des plus agréables.

Ce matin, c'était encore le défilé. A peine un cas traité qu'on toquait de nouveau à la porte pour une nouvelle question, un nouveau problème ou une inscription. Et quand on croit que c'est fini, qu'on prend ses clefs et qu'on regagne la sortie pour se prendre un petit café avant de se remettre dans les affaires courantes, on trouve encore quelqu'un derrière la porte qui s'apprête à frapper.

Au compteur ce soir : 65 élèves. J'améliore mon score de jour en jour. J'espère pouvoir continuer la partie longtemps comme ça et éviter le game over.

Sinon, le père de la fille qui postulait pour la première IH est venu me demander des explications sur le pourquoi du comment je ne pouvais pas recruter sa fille. Puis, je lui ai fait une jolie lettre de recommandation pour un lycée technique de Yaoundé.

Les yeux ouverts

Aujourd'hui je mettais un peu à jour toutes les inscriptions que j'avais pris ces derniers temps et je faisais le point sur la constitution des dossiers. Maintenant il va falloir que je courre après les élèves et les parents pour récupérer pour l'un l'acte de naissance, pour l'autre le bulletin de l'an passé ou encore pour réaliser des échéanciers viables pour les finances. J'ai aussi renégocié le salaire de la professeur d'Economie Sociale et Familiale. Cette année, elle double son temps de travail en s'occupant aussi des premières, mais il m'était difficile de lui doubler aussi son salaire. Autant pour des raisons financières propres aux moyens de l'établissement que pour éviter des histoires avec les autres membres du personnel permanent. Avec 35 000 de salaire mensuel l'an passé, ça lui aurait fait 70 000 alors que le salaire le plus élevé de l'établissement, celui du directeur des études est d'environ 62 000 hors vacation. Imaginez ensuite les problèmes si ça vient à se savoir, et tout se sait. Le directeur des études qui viendrait ensuite pour me demander de revaloriser son salaire à la hauteur de sa position hiérarchique, etc. Donc on a fait un compromis à un coût équivalent que me serait revenu le doublement de son salaire, je lui ai supprimé les heures de vie sociale pour les confier à un professeur vacataire et je la paye 60 000. Les 10 000 de différence correspondent peu ou prou au coût que vont représenter les vacations de vie sociale. A l'heure, ça me revient plus cher avec le vacataire mais dans la mesure où lui n'est payé que pour les heures effectués, que les cours n'ont pas encore commencés et qu'il y aura des jours fériés, c'est presque équivalent et

Deuxième année

j'évite les conflits larvés au sein du personnel. Finalement, ça revient au même au niveau des finances, mais ça me permet aussi de faire sentir à la prof que la situation financière n'est pas encore au top. J'espère donc que j'aurais d'autres inscriptions en technique. Et puis je sais que le vacataire est un bon prof, que ça permettra aux élèves d'avoir une approche différente et, que le changement de rythme et de travail en passant d'un prof à l'autre dans les matières techniques ne peut leur faire que du bien.

La SONEl a encore dérangé aujourd'hui. Pas de vraies coupures, mais des baisses de tension incessantes qui changent l'intensité de la lumière dans la pièce et qui mettent l'onduleur sur batterie ce qui lui fait émettre des bips forts, aigus, insupportables. D'autant plus énervants qu'on a la possibilité de stopper l'alarme mais qu'à chaque fois que je levais la main vers la machine, le courant revenait ; et dès que je ramenait la main sur mon bureau, ça recommençait.

Mercredi 13 septembre 2006

Hier soir je me suis encore couché à pas d'heure. Il devait bien être 2h00 quand j'ai finalement éteins la lumière après avoir fini un bouquin commencé trois heures plus tôt.

Levé vers 7h10 après avoir repoussé une fois de plus la sonnerie du réveil. C'est mauvais signe. Cela veut dire que d'ici peu, si je continue à ce rythme, va venir un matin où en me levant la montre indiquera 9h00. Juste le temps de manger un

Les yeux ouverts

bout et de prendre mon café que le menuisier venu de Yaoundé est déjà là. Il est 7h40. Il est venu prendre les mesures pour les travaux de plafonnage et faire les devis. Je l'accompagne sur les différents lieux des futurs travaux, lui donne une avance pour l'achat des matériaux, puis retourne dans mon bureau pour récupérer mes affaires avant de partir pour Yaoundé. Avant de prendre la voiture, je vois la professeur d'Industrie de l'Habillement pour discuter du problème de l'ouverture de sa section et des éventuels cours qu'elle aurait tout de même à assurer, si elle acceptait les nouvelles conditions, en Economie Sociale et Familiale. L'affaire est remise à plus tard, elle doit encore y réfléchir. Finalement, je prends mon économe, embarque le menuisier, attrape la prof d'I.H. et le volant dans le même temps, tourne la clef dans le contact, et... rien. Je sors de la voiture, ouvre le capot, débranche le ventilateur, tourne de nouveau la clef : rien. Là-dessus le surveillant général d'internat arrive et lance, rigolant, qu'il ne faut jamais faire monter les passagers avant d'avoir démarré le véhicule. Peut être. Je ne trouve pas cela très drôle et ne suis pas particulièrement enchanté de devoir prendre le bus. J'appelle le patron des fois qu'il me dépêcherait son mécanicien dans l'heure, mais il ne fait que confirmer mon désenchantement : aujourd'hui, on prend le bus.

Pour ajouter au problème, les tarifs des bus ont augmenté et Charité, la compagnie qui auparavant avait son dépôt en plein centre-ville, a été délocalisée par les autorités en périphérie, dans le quartier Etoudi. Soit à 200 francs de taxi de l'endroit où elle se trouvait avant et par la même du

Deuxième année

centre. Il restait jusqu'à il y a peu, la solution des free lance qui avaient leur dépôt à S.H.O., à deux pas de l'ancienne agence Charité. Mais les flics leurs font désormais la chasse pour les repousser en périphérie. Et cela en grande partie sous l'impulsion de l'agence Charité dont la délocalisation a entraîné la perte de plus de 50% des clients. Donc, ce n'est plus aussi simple qu'avant de se rendre au centre de Yaoundé en bus. Un petit détail cependant, ce n'est pas parce que les chats veillent que les souris ne courent plus. Et les free lance continuent leur partie de cache-cache avec les autorités, pour récupérer les quelques clients qui traînent encore autour de leur ancienne base. Le jeu en vaut la chandelle. C'est ainsi que nous avons pu repartir ce soir de Yaoundé. On sent bien quand même que s'ils prennent des risques, il s'agit de rentabiliser. Le bus était archi bondé et le transport, à quatre devant dans le mini bus, des plus inconfortables.

Nous sommes arrivés à Yaoundé, il devait être 10h 30. La réunion étant fixée pour 12h00, nous avons largement le temps de voir venir mais pas grand-chose à faire. Nous en avons tout de même profité pour faire quelques courses pour le collège. J'ai été voir au magasin de sport à côté de Score pour voir s'il y avait des boules de pétanque, mais je n'ai rien vu. Je me suis acheté Jeune Afrique. Maintenant que je ne reçois plus La Croix, je suis l'actualité avec cet hebdomadaire. En passant, Score étant le magasin des blancs et des riches, je me suis renseigné sur le prix du tabac à rouler : 8000 F CFA ! Fichtre ! Sachant que je paye mon paquet de blonde à 250 CFA, que j'en fume 4 ou 5

Les yeux ouverts

par semaine et qu'un paquet de roulés me tient en général une semaine et demi, le compte est vite fait, je reste aux blondes.

11h.00. Nous prenons un sandwich en prévision de la réunion. Puis, n'ayant vraiment rien d'autre à faire, nous nous rendons sur les lieux. Evidemment, sur place, l'assemblée est loin de commencer. Les tentes et les chaises ne sont pas encore installées dans la cour du collège qui nous accueille, le soleil me chauffe la couenne, le bouquin que j'ai emporté (Faulkner) me semble indigeste, et comme d'habitude, comme un prélude à chaque réunion, j'ai un mal de crâne pas possible avant même d'avoir entendu les discours. Je salue quelques personnes, prend ma place et, au début des discours, mets mes lunettes de soleil pour fermer les yeux et somnoler quelques instants en attendant que l'on commence enfin à aborder les sujets importants. A la fin, ou presque, alors qu'il ne reste plus que quelques interventions de moindre importance, je pars saluer mon patron qui était à la tribune des intervenants. Il se montre satisfait des effectifs que je lui annonce et me donne le texte ministériel du découpage de l'année scolaire 2006/2007. Et bien sûr, le ministère a encore changé les choses. L'an dernier l'année était découpée en 5 séquences, et cette année il y en a 6. Or, comme je n'avais pas l'information lorsque j'ai passé les commandes des carnets de notes, je n'avais prévu que 5 séquences. Il va encore falloir bricoler.

Deuxième année

En sortant, un collègue de mon patron, parent d'élève interne dans mon collège me remet quelques affaires pour son gamin. Puis, coup de chance, c'est un ancien élève de mon économe – qui était professeur d'anglais avant – qui nous prend en voiture et nous ramène avenue Kennedy. Il n'est que 16h00 et nous en profitons donc pour aller faire les boutiques d'informatique et chercher un autre ordinateur pour le collège et remplacer ainsi celui du directeur des études. Finalement, je trouve un Pentium 3 avec 68 de ram et le pack office à 65 000 en occasion. Je demande à l'essayer mais la vendeuse m'informe qu'il faut que je paye avant d'essayer. Je lui dis que je ne vais pas acheter un ordinateur si je ne sais pas s'il marche et insiste. Elle reste bloquée dans sa décision. Comme beaucoup de vendeurs camerounais, elle ne veut pas faire d'efforts si elle n'est pas sûre que le client va acheter. Et puis un blanc qui achète un ordinateur d'occasion, ce n'est pas commun, alors elle n'est vraiment pas sûre que je vais lui prendre. Je finis donc par lâcher assez fort que si elle ne veut pas le tester, j'irais acheter ailleurs. Et c'est le moment qu'elle choisit pour, tout en traînant la patte qu'elle doit avoir lourde, sortir l'unité centrale des étagères et l'installer. Déjà, elle m'affirmait que c'était XP, et c'est Windows 2000. Elle se défend en me disant que c'était le seul de la pile. Je lui dit que peut m'importe du moment que ça fonctionne, et puis 68 de ram c'est assez limite pour faire tourner XP. Je vérifie la configuration dans l'ordinateur, voit si ma clef USB est prise en charge, et satisfait, je paye. J'attends encore cinq minutes après avoir demandé

Les yeux ouverts

un carton et, voyant que personne ne se décide, je sors sur le palier, le P.C. sous le bras, où le gardien du magasin s'occupe alors de m'emballer l'appareil.

Nous repartons avec mon économe pour prendre le taxi direction Etoudi au niveau du rond point de l'Intendance, face à l'artisanat. Passe une dizaine de taxi dont aucun ne part dans notre direction. Mais nous voyons des bus free lance qui descendent de SHO, à 5 minutes à pied. On oublie donc le taxi et par chance, un des transporteurs nous embarque au moment où nous arrivons.

Arrivé au village, je suis vanné, j'ai envie d'un bon jus. Je le dis à mon économe qui s'empresse de me dire qu'il m'invite. Son ancien élève qui nous a pris en voiture lui a donné un mille francs pour boire un coup. Nous prenons donc deux bières au bar pour les boire chez moi. On ne passe pas au bureau, on verra ça demain. Brièvement, on fait quand même les comptes des dépenses en buvant la bière. Dehors, dans la cour, les gamins du village venus puiser de l'eau braillent à qui mieux mieux alors que dans le même temps, mes internes s'apprêtent à partir à l'étude. J'aspire au calme, au silence, à la détente, à la quiétude après la sono des discours et les concerts de klaxon. Je craque. Je monte directement au puits où, en me voyant arriver, les mômes ont fait silence. Je leur fais un sermon, que la moitié voir les trois quart n'ont certainement pas compris parce que je parle trop vite, et leur promets de fermer la pompe s'ils ne se calment pas. Pisse dans un violon. A peine le dos tourné que le chahut reprend. Tant bien que mal, j'arrive à dénicher un cadenas mais me rends compte en es-

Deuxième année

sayant de le mettre que les maillons de la chaîne sont trop fins. A côté de moi les gamins sont tous là à demander que je laisse la pompe ouverte. L'un d'eux, 10 ans à peu près, commence à me dire : « Pardon, mon ami, pardon, tu peux me laisser puiser... ». Je réponds sèchement. Il fait l'abruti et me dit qu'il ne comprend pas. Le surveillant général d'externat, alors au bureau, me sauve avec un cadenas qui passe dans les maillons. Je ferme la pompe et, avec lui, demande aux gamins de partir. L'un d'eux, que je vois assez souvent et qui n'a pas la réputation d'être une lumière – je confirme – me tourne le dos et continue à parler foot à voix haute avec un autre. Je l'interpelle et lance: « Un ! » le doigt levé. Il se retourne vers moi, me dévisage, puis reprends sa conversation. « Deux ! » Il se retourne de nouveau vers à moi et à peine fait-il mine de reprendre le débat que j'ajoute : « A trois, je prends un bâton et je te bats ! ». Là le gamin se retourne, ramasse son seau, et prend la poudre d'escampette. Silence ! Quand tu nous tiens.

Nous finissons finalement la bière avec l'économe et, à peine est t'il parti qu'une villageoise vient frapper chez moi pour demander l'eau : « Pardon ! Monsieur pardon ! Il me faut l'eau... » Je commence à dire que non, puis dans le même temps réfléchis que je n'ai pas pris la clef du cadenas et remonte la chercher auprès du surveillant général, encore au bureau. Je cède aux femmes, qui sont maintenant deux, en leur demandant d'avertir les autres que désormais on va de nouveau fermer la pompe à certaines heures pour permettre aux élèves de travailler en paix. Au moment où elles partent

Les yeux ouverts

enfin, je le leur rappelle et les entends causer derrière mon dos en Eton. Je demande à mon surveillant général qui me traduit : « Il y en a une qui dit qu'elle n'a rien compris, et l'autre qui lui a répondu de répondre 'oui' à ce que vous disiez pour pouvoir partir. » J'éclate de rire !

En fait, et parfois ça mène à des situations burlesques et des quiproquos équivoques, quand on ne comprend pas ce que quelqu'un vient de nous dire, on a tendance à acquiescer, dans l'idée que comme ça la discussion prendra fin plus rapidement. Le 'oui' exprime l'accord, le 'non' entraîne la discussion. C'est sans doute pour cela que très souvent on répond 'oui' pour être tranquille alors que l'on pense 'non' tout bas.

Puis, l'affaire résolue, alors que je m'apprête à regagner mes quartiers : coupure d'électricité ! Branle-bas de combat ! Il faut brancher le groupe électrogène. A la lampe de poche le surveillant général d'externat nous explique, au surveillant général d'internat et à moi-même, le fonctionnement du système électrique du collège et les étapes à suivre pour allumer le groupe. On les suit une à une mais le groupe ne démarre pas. Heureusement la lumière revient, et nous nous rendons compte que le coupe-circuit était fermé. Ceci explique cela et le groupe démarre ensuite sans problème. Test réussi ! Je vais pouvoir me rentrer. J'avais fait chauffer la nourriture avant de monter et ce soir : c'est maquereau et patate douce. Je finis juste de manger quand on toque de nouveau à la porte. Cette fois c'est le directeur des études et le professeur d'histoire qui viennent me faire le point sur le déroulement de la jour-

Deuxième année

née et me remettre deux courriers de la Délégation des Enseignements Secondaires. Le premier concerne les visites médicales obligatoires cette année, le deuxième nous informe de la tenue d'une sectorielle à Monatéle le vendredi 15 septembre et nous demande de faire parvenir la participation financière pour le 13 dernier délai. Comme l'an passé, le courrier arrive avec, comme on dit ici : diligence ! Rédigé le 11, arrivé le 13, pour un versement exigé le 13 dernier délai et une réunion le 15. Ca, c'est de l'organisation à flux tendu ! La décision est prise, nous n'allons pas dépenser de l'argent pour aller présenter une nouvelle fois le rapport de fin d'année que j'ai fait parvenir à la Délégation il y a deux semaines ; surtout pour encore mettre sur le tapis les mêmes problèmes que depuis dix ans avec les mêmes propositions de remédiations mais que la délégation ne fait rien pour appliquer.

Le directeur des études, après quelques détours, affirme me dire qu'il va aller droit au but puis m'informe que le problème de la section I.H. vient de notre actuelle enseignante. Elle est trop dure et ne se montre pas assez pédagogue avec les élèves. Certaines anciennes sont revenues voir aujourd'hui et la première question qu'elles ont posée c'était si leur professeur de l'an passé était encore là. Elles ont ajouté que si c'était le cas, elles ne reviendraient pas ici. Or, elles sont en contact avec les autres élèves intéressées par la section I.H. et les informations circulant vite, aucune ne viendra s'inscrire tant que nous garderons cette enseignante. Conclusion : nous devons nous séparer d'elle dans un premier temps ; puis, voir si nous pouvons recruter les 10 élèves

Les yeux ouverts

nécessaires pour ouvrir la seconde sans perte d'argent. Aussi, avec les élèves qui reviendront se renseigner demain nous allons passer un marché. Si elles reviennent lundi à 10, nous ouvrons la seconde ; sinon, non. Cela peut marcher dans la mesure où nous sommes le seul collège dans un rayon de 30 kilomètres à offrir le second cycle en Industrie de l'Habillement. Nous verrons bien.

J'ai récupéré mon chat il y a à peine 30 minutes. En journée, maintenant, il a pris ses quartiers au domicile du surveillant général d'internat. Demain matin, point sur les comptes et j'espère d'autres inscriptions.

Jeudi 14 septembre 2006

Réveil difficile encore une fois. J'ai accroché un jeu vidéo sur le tard, vers 23h00, et je n'en ai décroché qu'à 2h00 du matin, mais uniquement parce que la batterie de l'ordinateur criait famine et qu'il n'y avait plus d'électricité depuis au moins deux heures. Ça devait vraiment être dur avant, de jouer à l'ordinateur toute la nuit quand il n'y avait pas l'électricité, mais comment faisaient donc les hommes des cavernes ?!

Sinon journée tranquille dans l'ensemble. Deux tâches d'ombre, un rappel, une éclaircie. D'abord, il a fallu que j'appelle l'enseignante de I.H pour lui dire que nous ne travaillerons pas avec elle cette année. Je n'ai pas osé lui dire que c'est elle qui faisait fuir les élèves ainsi que nous l'ont laissé entendre les potentielles élèves venus s'inscrire. Elle

Deuxième année

n'a pas eu l'air ennuyée plus que ça. Il faut dire qu'elle s'y attendait un peu étant donné les effectifs actuels dans sa section. Et puis ça devait l'arranger quelque part puisque sa collègue de technique en E.S.F. gagne cette année la classe de première. Elle ne l'ayant pas, ça devait quand même lui mettre un coup au moral. Enfin... c'est fait. Il me faut maintenant recruter une nouvelle enseignante et voir lundi si ce changement va faire venir de nouveaux effectifs.

Deuxième tâche d'ombre, la SONEL dérange vraiment beaucoup. Comme je le disais déjà avant, ce n'est pas de vraies coupures mais des baisses de tension qui mettent l'onduleur sur batterie, et transforme les néons en lumières de boîtes de nuit. Le problème dont j'ai souffert aujourd'hui, c'est que mon onduleur n'est pas assez puissant pour supporter l'ordinateur et l'imprimante quand je lance une impression. Il faut dire que les imprimantes laser sont beaucoup plus gourmandes que les jets d'encre. Du coup, quand arrivait une baisse de tension, l'onduleur ne passait même pas sur batterie mais se mettait en surcharge et coupait toute arrivée d'électricité. Trois fois d'affilé l'ordinateur s'est donc coupé alors même que j'étais en train de mettre la dernière main à un dossier, que j'ai du retaper ensuite parce que le programme de récupération des fichiers n'a pas été installé sur le pc et, que je n'ai pas le CD d'installation.

Le rappel c'est un ancien élève interne de seconde dont j'ai déjà parlé, qui a eu son BEPC, mais a fini l'année avec 6,5 de moyenne générale et insiste encore pour que je le prenne en première. Si

Les yeux ouverts

je dis encore c'est que depuis, il a été voir la plupart de ses professeurs pour tenter la médiation avec moi, et ce soir c'est encore un autre enseignant du collège qui est venu défendre son cas... jusqu'à ce que je lui montre le bulletin de l'élève en question et que je lui explique le pourquoi du comment. Comme sa mère n'a pas été capable de lui trouver un autre établissement, elle se bat pour que j'accepte son fils en première. Mais je ne céderais pas. C'était un peu saoulant au début, maintenant c'est moitié comique. Tout ce que j'espère c'est que sa mère ne revienne pas à la charge dans mon bureau. Cette femme est insupportable et irrespectueuse au possible. Et surtout, comme on dirait, elle a une langue de vipère. Elle suggérait au professeur qui est venu nous voir que tout était de notre faute et qu'on était incapable de donner à nos internes un niveau suffisant pour le passage en classe supérieure. Si l'élève ne veut pas travailler, nous on ne peut pas faire grand-chose. Et puis si on est incapable, pourquoi insiste t'elle pour que l'on prenne son gamin ?

L'éclaircie, c'est que samedi matin mon économe est au collège et que normalement, normalement, je devrais pouvoir au moins me rendre sur internet. En espérant que la SONEL ne dérange pas et ne me coupe pas en pleine lecture de mes mails. Cela a le don de m'énervier.

Et puis, encore à un niveau à moitié extra scolaire, deux élèves sont venus me voir ce soir pour me demander de leur donner des cours de ping-pong et de guitare. Pour la guitare ça va être compliqué comme il n'y en a qu'une, la mienne.

Deuxième année

Mais pour le ping-pong, je vais monter un club avec les élèves motivés. Ça fait plaisir de voir, en tout cas, des élèves motivés pour s'investir dans certaines activités. L'an passé, c'était le degré zéro de l'investissement. On avait monté une coopérative des élèves, mais elle n'a rien fait de l'année, rien. Et pourtant, on était là pour les soutenir en cas de besoin. Le seul moment où ils ont fait appel à nous, c'était pour demander de l'argent pour l'organisation de l'animation de la Fête de la Jeunesse. Limite. Cette année, on part sur de nouvelles bases. Maintenant qu'il y a aussi un nouvel ordonnateur, on va voir pour monter un club journalisme. Et puis, je vais réfléchir en fonction de mon emploi du temps pour voir si cette année je peux continuer à donner des cours d'informatique aux secondes et premières.

Le temps défile à une vitesse impressionnante. Néanmoins, j'ai tout de même hâte d'être à la mi octobre pour voir quel sera mon effectif total et réaliser enfin un budget prévisionnel pour l'année. Et surtout, parce qu'à partir de mi octobre, les événements vont commencer à se tasser avant d'atteindre la zone d'accalmie de novembre. A partir du mois prochain donc, je pense que je vais recommencer mes pérégrinations Camerounaises.

Samedi 16 septembre 2006,

Réveil : 8h 10... 8h 20... Dur ! J'avais rendez-vous à 9h00 avec l'agent d'entretien pour aller à la piscine du Luna Park. Je me prépare, prends

Les yeux ouverts

mon café, mes beignets, mets mon maillot et ma serviette dans mon sac et sors de chez moi vers 9h10. Pas de trace du bonhomme. Je rejoins mon économe, en poste ce matin pour me permettre de sortir, il me dit qu'il est passé ce matin avec le Chef du village puis qu'il est reparti au quartier manger la bouillie de maïs. Il doit revenir bientôt. J'attends encore 10 minutes, puis me dirige vers le carrefour où il est susceptible d'être. Personne. Je me rends donc chez le Chef que je trouve au petit déjeuner : tomates, oignons... Il me dit que mon agent est déjà reparti mais qu'il doit repasser au collège dans la matinée. Bref. Il m'a posé un lapin en règle. J'emprunte donc la piste pour me rendre à Obala et récupère assez rapidement une moto qui me conduit en ville. Je vais enfin pouvoir me rendre sur Internet. Mais, quand j'arrive au cyber, la porte est ouverte, je passe derrière le rideau : pas de lumière, personne. Je ressors et vois le patron arriver et me dire qu'il n'y a pas d'électricité. Il y a eu une annonce à la radio comme quoi la SONEL a des problèmes et que ce week-end il n'y aura pas d'électricité ; même à Yaoundé ! Bon, je me fais une raison. Alors que je pouvais enfin visiter ma boîte mail qui doit, depuis le temps, être archi bondée ; je vais devoir repasser. Le temps est couvert mais il ne devrait pas pleuvoir aujourd'hui. Je prends donc une moto taxi direction le Luna Park. Sur place, il n'y a pas foule. Comme je soupçonne encore la déconvenue, je demande au chauffeur de m'attendre. Je rentre au niveau du restaurant et quelqu'un vient me saluer. « La piscine est ouverte ? » je demande. Il me dit que non. « Wéké ! Je

Deuxième année

suis passé il y a trois semaines et on m'a dit que ce serait ouvert le lundi. Je repasse aujourd'hui et ce n'est toujours pas bon !? Quand est-ce qu'il y aura l'eau ? » Le gars me répond au plus tard, dans deux semaines. On verra bien. Et puis il faudra que je leur demande quelle eau ils prennent pour la remplir et comment il la traite. Il y a quelques années, alors que le Luna Park était en pleine déliquescence sous la houlette de l'ancien propriétaire, un ami biologiste du Fondateur avait fait un test et il y avait plein de 'bilarioze' où je ne sais quelle bactérie à l'orthographe étrange et aux effets non moins dérangeants. Je pense que je ferais faire un test de l'eau quand elle sera ouverte. Le palud m'a suffi, je n'ai pas envie d'expérimenter une nouvelle fois l'hôpital d'Obala.

Chou blanc donc. Je rentre au collège. Le surveillant général me demande une nouvelle fois la permission de l'après-midi pour assister à un autre deuil. Il me dit revenir pour 17h00, il ne reviendra qu'à 18h00. Mon économe, quant à lui, doit se rendre à Yaoundé pour acheter les uniformes commandés. Je suis donc de garde une nouvelle fois. Et je n'ai vraiment pas la forme. Je n'ai bu que deux bières hier soir, mais j'ai l'impression de m'être pris une cuite monumentale. Je suis mou, au radar, poussiéreux, pâteux, vague, fatigué, énervé... en fait, j'accuse le coup d'une semaine assez éprouvante avec 5 heures de sommeil par nuit et beaucoup de boulot et de choses à penser. Une seule solution : paracétamol et sieste. Tant pis si des parents viennent, je suis incapable de les recevoir. Et puis les élèves ne sont pas seuls puisqu'il y a les

Les yeux ouverts

trois menuisiers qui posent les plafonds, et le maçon qui installe les portes dans les boxes des maîtres d'internat. Je me réveille deux heures plus tard et ce n'est pas mieux. Maintenant, il faut que j'émerge. J'aime bien me faire une sieste de temps en temps, mais la raison pour laquelle je n'en fais pas souvent, c'est que j'ai toujours un mal de chien à émerger après. Pire que si j'avais fait une nuit d'à peine trois heures. Je sors un peu, j'erre dans le collège. Je mets les élèves à l'étude. Paye le maçon et le menuisier à la fin de leurs travaux. Au pas, au pas, au pas... tout doux. L'économe revient avec un nouveau cadenas pour la pompe à eau. A 17h30, comme il y a l'étude et qu'il faut le calme dans l'établissement, je vais fermer la pompe à eau et doit encore chasser les gamins qui font le chahut. Je suis énervé, je leur fais la morale comme quoi ils ne respectent rien, je déblatère... mais je suis sûr que la moitié ne pipe pas un mot de ce que je dis.

Le soir arrive, le patron passe et j'en profite pour lui poser quelques questions. Il a emmené un mécano avec lui et normalement la voiture devrait désormais tourner... normalement.

Quand le surveillant général revient, nous branchons le groupe électrogène. Et, quand après avoir reçu un appel d'un employé nous disant que l'électricité est revenue au village, nous éteignons le groupe. C'est le système électrique du collège qui foire. On ouvre le compteur, j'enlève un boîtier. Approche avec précaution mon tournevis d'électricien, le compteur me répond avec une gerbe d'étincelle, et la lumière fut ! 5 minutes... puis de nouveau ça coupe. Nous sommes à trois avec

Deuxième année

l'économe et le surveillant général avec nos lampes de poche à loucher sur le boîtier électrique et à se demander que faire. On fait venir un de nos pensionnaires qui fait un C.A.P. électricien au Lycée technique. Il nous fait remarquer qu'il manque un fusible et qu'il a été remplacé par un bout de fil et que c'est celui-ci qui fait des étincelles. Il touche le fil avec le tournevis et la lumière revient. Depuis, tantôt ça vient, tantôt ça part. Demain on va faire venir un électricien pour gérer le problème parce que là, ça devient énervant.

Demain je retourne à Obala avec la voiture pour déménager d'autres affaires chez mon surveillant général, et voir un de ses amis qui aurait une guitare à vendre. Je veux voir l'état et savoir à combien. Comme le surveillant général lui-même joue, ça serait l'occasion pour moi de taper le bœuf le soir après le boulot.

Lundi, je vais me rendre à Sa'a avec le directeur des études pour aller négocier à la radio un message publicitaire pour le collège. J'espère que cela portera ses fruits. Il faudra aussi que je me rende à Monatéle d'ici peu pour faire viser le nouveau règlement intérieur du personnel que j'ai rédigé.

Dimanche 17 septembre 2006

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, quand la veille s'efface le lendemain. Avoir des gens heureux au téléphone, ça rend heureux. Je viens d'avoir un pote là qui revient juste de France,

Les yeux ouverts

à la question ‘Prêt à affronter une nouvelle année ?’, il me répond que ce n’est pas un affrontement, mais que du plaisir...ça motive les troupes ! Le week-end prochain il est encore sur Yaoundé, donc je pense que je vais y faire un saut, histoire d’éclore quelques bières autour du billard de l’Olympique.

Sinon aujourd’hui, que dire ? Grasse matinée jusqu’à au moins 9h00, ça fait du bien ! Pas d’électricité, mais j’avais prévu le coup et je n’avais qu’à réchauffer le café préparé la veille au soir. Puis, opération grand ménage du mois. D’abord les caleçons, bon je fais ça toutes les semaines quand même. Le femme de ménage s’occupe du reste, je lui laisse les odeurs de pieds et je garde les éventuelles traces de pneus. Puis, on secoue les draps, on soulève les meubles, on passe le balai, on passe la serpillière, on fait la maison propre. J’ai même fait la vaisselle, alors que d’ordinaire je la stocke dans un coin pour que la ménagère s’en occupe le lundi. Petite cuisine. Changement des cordes de la guitare. La ré a lâché dans la nuit. Et là, bonne nouvelle ! J’ai pris l’habitude ici de ne jamais mettre tous les œufs dans le même panier. En général, je sais de combien je dispose et où c’est rangé. Mais là, ça m’avait totalement échappé. Et alors que j’ouvre la pochette contenant la corde de ré, sur quoi je tombe ? Deux billets de 10 000 CFA que je ne me souviens même pas quand ni pourquoi je les avais mis là ! En fin de mois, ça fait toujours plaisir de trouver l’équivalent d’un septième de son salaire mensuel !

Deuxième année

Donc, un peu de guitare. Lecture de Jeune Afrique. Ping Pong avec les élèves. Puis, en début d'après midi, j'emmène mon surveillant général pour finir son déménagement. D'abord on passe chez un ami à lui qui nous paye la bière, puis on se rend chez lui pour prendre un lit qui dépassera d'un bon mètre à l'arrière du coffre. On devait voir un gars pour une guitare en occasion mais il était à Yaoundé. Alors qu'on s'arrête dans Obala pour récupérer son numéro, le moteur se coupe. J'essaye de rallumer, rien. Un gars d'une boutique voisine de pièces détachées arrive, ouvre le capot, regarde la batterie... les cosses étaient mal serrées. Et ça repart ! Sauvés ! Je nous voyais mal courir après un garagiste dans Obala un dimanche après midi avec la voiture pleine à craquer des affaires du déménagement.

Et maintenant, une bonne douche et pour me détendre : jeux vidéo. Ça me permet de me vider l'esprit avant d'affronter une nouvelle semaine. Petite ombre au tableau, je me sens encore un peu fatigué et légèrement courbaturé, et je crains que le palud ne me guette. Demain, si on a le temps avant d'aller à Sa'a, je passerais à l'hôpital pour faire une goutte épaisse. J'ai beau prendre un traitement prophylactique en ce moment, la protection n'est pas garantie à 100%. Je croise les doigts. Mais bon, sinon je me prends une journée de repos à la maison et j'ai le traitement dans mon armoire à pharmacie.

Demain, réunion à 7h00 avec l'ensemble du personnel administratif et d'encadrement pour lancer la semaine. Puis 7h 45, premier rassemblement

Les yeux ouverts

des élèves de l'année pour la levée des couleurs et l'hymne national.

Lundi 18 septembre 2006

Et ce qui devait arriver... arriva ! J'invoque quelques circonstances atténuantes : fatigue, manque de sommeil et la conséquence : début de palud. Je m'étais pourtant couché vers 10h00, et le réveil a bien sonné, mais... et puis parlons en du réveil. Le chant des oiseaux sur un portable, ça ne compense pas l'exclusion d'un rêve. Bref, je l'ai entendu, je l'ai pris, je lui ai dit plus tard et... je me suis rendormi. C'est le surveillant général d'externat qui m'a réveillé en toquant à ma porte à 7h00 pour la réunion du lundi matin. Autant dire que nous ne l'avons pas fait à 7h00 comme il était prévu. Néanmoins, j'ai aussitôt sauté dans mon costard, et à défaut de faire la réunion en temps et en heures, nous avons été ponctuel du début à la fin pour la cérémonie de levée des couleurs. Mise en place rapide, quelques mots d'introduction, chant de l'hymne nationale, et hop ! Tout le monde en cours. L'an dernier nous n'avions jamais réussi à terminer cette cérémonie avant le début des cours. Du coup aujourd'hui, un professeur arrivant et voyant déjà ses élèves en cours s'est étonné et m'a demandé s'il était en retard !

Ensuite, comme je n'ai pas pris mon petit déjeuner, je fais descendre mes gens pour une petite réunion chez moi autour d'un café bien chaud. Ensuite, je monte au bureau préparer mes affaires pour

Deuxième année

partir à Sa'a, à la radio. Je laisse les clefs à mon directeur des études pour qu'il fasse chauffer le moteur et la voiture démarre au quart de tour. Nous sommes sur le point de partir quand un professeur qui enseignait le latin au collège l'an dernier vient me rencontrer au bureau. Nous avons essayé de le contacter en vain. On nous avait dit qu'il était à Douala et qu'il ne revenait pas pour l'instant. Nous avons donc décidé, sous mon impulsion, de nous passer de ses services cette année. D'une, le latin n'est pas au programme ; de deux, les élèves qui débarquent en 6e ont un niveau de français tellement faible que le latin c'est du chinois ; de trois, on devait le payer plus cher que les autres vacataires car c'est un ancien proviseur etc. ... et puis le patron l'avait placé ici dans l'idée que cela ferait de la publicité pour l'établissement mais, après informations, il semblerait que l'histoire de notre homme ne soit pas si claire que ça. Je ne sais pas vraiment le pourquoi du comment, je retiens seulement que certaines personnes ne lui donnent pas une si bonne réputation que ça, c'est ce qui compte au final si l'on doit réfléchir en terme de bonne publicité pour le collège.

Le monsieur entre donc dans mon bureau, et j'aborde les choses avec tact. C'est un ami du Fondateur, il s'agit de ne pas créer d'incidents diplomatiques. Je commence donc par lui laisser à penser que nous voulions travailler avec lui cette année, ce qui était vrai au début, mais que n'ayant pas d'informations nous avons organisé les choses sans penser à lui. Mais que, s'il le désirait, nous étions prêt à travailler avec lui mais malheureusement à un

Les yeux ouverts

traitement inférieur que celui de l'an passé. Et là j'ai fait mouche ! Je savais que ça marcherait en passant par là. Du coup, c'est lui qui se rétracte sans que je n'aie à lui dire directement que nous ne pensions pas l'avoir avec nous cette année. Mais, pour sauver la face, il me fait quand même comprendre qu'il a compris quel était – peut être – le fond de ma pensée. Il fait en sorte, en l'exprimant, de me déculpabiliser pour que j'aie la conscience tranquille. Il me dit que de toute façon il est à la retraite, qu'il faisait ça pour garder la forme et rendre service à un ami, qu'il donne d'autres cours par ailleurs dans d'autres établissements, et que le traitement qu'on lui offrait était de toute façon 'minable'. En aparté - et je pense à lui quand je lui soutenais que nous avions beau parler la même langue – dans la grammaire – nous ne parlions pas le même langage - le terme 'minable' qui a une connotation extrêmement péjorative chez nous, du moins autant que j'ai pu le constater et est manipulé avec des pincettes, est employé beaucoup plus facilement ici. Après, est-ce à relier à une utilisation différente du mot ou à une franchise plus importante du locuteur camerounais: le débat est ouvert ! Le fait est que l'expression du mot minable m'a fait sortir mes grands chevaux. Je lui ai dit qu'il connaissait la situation de l'Institut TSIMI aussi bien que moi, que le salaire était proportionnel aux effectifs, et que si moi-même j'avais voulu faire de l'argent, je serais resté en France ou j'aurais touché bien plus que... voilà quoi. Ça c'est fini en discussion pédagogique sur l'enseignement du français, et sur les effectifs pléthoriques de cer-

Deuxième année

tains établissements publics où le politique et l'économique ont pris le pas sur la pédagogie.

Entre temps, le moteur de la voiture s'est éteint tout seul. J'essaye de la redémarrer. Rien. Pas un bruit. Je tape un peu sur la batterie. Je retente : clac, clac, cric... idem. Bon, que faire ? Je tente d'appeler le garagiste d'Obala, ça ne marche pas. J'hésite à prendre le bus. Il faut dire que le palud est cette fois bien présent : barre derrière la nuque, léger mal au crâne, nausées, fatigue musculaire généralisée et légère fièvre. Comme j'ai déjà expérimenté la chose, mon corps ne réagit plus de la même manière et, c'est plutôt bien, je ne fais plus de grosse crise. Finalement, comme c'est urgent et que je ne peux dépêcher personne à ma place pour aller négocier les tarifs d'un message publicitaire, nous partons prendre le bus.

Alors pour se rendre à Sa'a ce n'est pas ce qu'il y a de plus pratique. D'abord il faut attraper un bus sur l'axe lourd pour qu'il nous conduise du village jusqu'au grand carrefour d'Obala, 100 CFA par personne. Ensuite, il faut prendre un taxi brousse pour Ezezang, 400 CFA par personne. Enfin, il faut de nouveau prendre un taxi brousse pour Sa'a, 500 CFA par personne. Sachant qu'à chaque fois, il faut attendre que le véhicule soit rempli pour partir. Et rempli, c'est-à-dire 5 derrière et 3 devant. D'Ezezang à Sa'a, j'avais la moitié du cul sur le levier de vitesse et à chaque fois que le gars voulait en changer, c'est limite s'il m'arrachait pas le futsal. A un moment je lui ai sorti 'Si tu me déchires mon pantalon, je ne paye pas la course !', s'en est suivie une discussion sur les modalités de remboursement

Les yeux ouverts

et/ou de réparation au cas où cela se produirait. Nous arrivons donc à Sa'a, sous une chaleur accablante après environ 1 heure de trajet en temps cumulé. Puis, cinq minutes à pied pour se rendre à la radio et apprendre... qu'elle est fermée depuis un mois et que de toute façon il n'y a plus d'électricité depuis 4 jours. Et une matinée de perdue. Nous rentrons avec la compagnie de bus qui fait la liaison Sa'a - Yaoundé (1000 CFA par personne, sans négociations possible si on descend plus tôt) et sommes rendus en moins de 30 minutes. J'ai dormi tout le temps du trajet.

Puis après-midi classique, mise à jour des inscriptions, discussions, comptabilité. J'ai quand même fini vers 18h00 pour faire le point sur les effectifs par rapport à l'an passé. Et l'an dernier nous étions au même moment à 57 élèves, et là... nous sommes à 81 ! On tient le bon bout, comme qui dirait l'autre, pourvu que ça dure !

Mardi 19 septembre 2006,

Aujourd'hui, réveil à l'heure, café, beignets, puis direction bureau. Rien de vraiment exceptionnel aujourd'hui, surtout de l'administratif. Les faits marquants de la journée, néanmoins il y en a, sont les suivants : tous les matins, en cette rentrée, je demande au surveillant général de faire le tour des classes pour relever le nom des élèves présents et voir s'il y en a en cours qui ne sont pas encore venus s'inscrire. Il en relève deux. Je les convoque à mon bureau et leur demande si elles sont déjà ins-

Deuxième année

crites et si oui, à qui elles se sont adressées. Elles me font comprendre qu'elles ont vu mon économe la veille, mais celui-ci ne m'a pas transmis l'information. J'ai beau lui répéter qu'il doit me rendre compte systématiquement des inscriptions qu'il prend et de l'argent qu'il récupère, il lui arrive encore assez souvent d'oublier. Et aujourd'hui, quand je l'ai revu le soir car il était parti faire les courses pour l'internat, il m'a sorti une excuse fantastique. Il s'était rendu compte qu'il avait de l'argent mais il ne savait plus à qui s'était, mais qu'il comptait sur moi, comme je contrôle tout, pour trouver la solution. Et ce, bien sûr, sans même m'exposer l'existence du problème avant que je ne le découvre moi-même. En fouillant dans son bureau en son absence, j'avais tout de même trouvé un vague début d'inscription, je lui ai également demandé pourquoi il n'avait pas fini de remplir la fiche. Ce à quoi il a rétorqué qu'il a toujours des petites courses à faire soit à la cuisine, soit où je ne sais pas, et qu'il avait oublié. Un sermon de plus. Je déteste ce genre de problèmes puisque cela me met ensuite en porte-à-faux avec des élèves qui sont pourtant en règle. Et puis après, d'une, ça fait peur à certains élèves et d'autres peuvent même avancer que ce n'est pas sérieux de la part de l'établissement. Enfin, l'affaire est close.

Sinon, donc, en l'absence de l'économe, j'ai été explorer son bureau pour essayer de trouver des traces de ces inscriptions. C'était de la folie pure ! Des fiches de payes – originaux et photocopies - qui me manquaient de l'an dernier que j'ai retrouvé au fond d'un tiroir, en passant par des dossiers CNPS

Les yeux ouverts

qui ne concernent que moi, jusqu'à tout un stock de fiches d'inscriptions datant de l'année passée et inutilisé. Puis, idem, tout un stock d'échéanciers et de fiches d'inscription de cette année, égarés au fond d'un tiroir, et lui qui me demande d'en retirer car il n'en a plus. Puis des papiers, des papelards, des bouts de rien avec des annotations dépassées, des archives caduques... en gros, il ne jette rien... ou plutôt si, il balance ça dans les tiroirs de son bureau. J'ai retiré tout ce qui m'intéressait et j'ai bien mis 3 heures à tout remettre en ordre et à tout reclasser dans mon bureau. J'ai volontairement laissé son bureau en désordre en lui demandant de ranger les choses comme il faut et, de se débarrasser de ce qui ne lui sert à rien. Je ferais une visite d'inspection prochainement.

J'ai reçu la visite d'une potentielle enseignante en Industrie de l'Habillement et nous avons, à peu près, réussi à nous entendre sur le traitement. D'abord, je lui ai fait un topo sur la situation de l'établissement, je l'ai informé que nous n'ouvrons la section que si nous avons dix élèves inscrits vendredi, et je lui ai laissé entendre que nous n'avions pas beaucoup d'argent. Auparavant, elle avait été dans la classe avec le directeur des études et elle avait pu constater qu'il n'y avait pour l'instant que quatre élèves. Je lui ai enfin demandé ses prétentions. J'ai failli éclater de rire, et je me suis demandé un instant si elle avait bien compris ce que je lui avais dit. Peut être devait-elle se dire qu'un blanc, même pauvre, a de l'argent. Elle m'a demandé 80 000, alors que pour le même boulot celle d'avant prenait 35 000. Je lui ai aussitôt dit

Deuxième année

qu'à 80 000, ça ne serait pas possible, ou alors pendant trois mois et puis après ce serait à l'œil. Finalement, elle a du comprendre où elle se trouvait puisqu'elle est descendu après à 40 000 CFA d'un seul coup.

Enfin, j'ai fini la journée sur un petit exercice de comptabilité sur Excel qui consistait à répartir le montant des échéances attendues par mois, pour pouvoir estimer quelles seront les entrées d'argent. Et je me suis cassé la tête pendant une heure entre le tableau d'échéancier et le récapitulatif global pour résoudre une erreur de 10 000 CFA ! L'horreur ! Demain je vais mettre ça en perspective avec le prévisionnel des dépenses mensuelles pour l'internat, puis avec une estimation du montant global des salaires par mois et en fonction des mois. Pour ce faire, je dois calculer à combien me revient une semaine en distinguant les heures des professeurs vacataires, les vacations des professeurs permanents, le quota horaire fixe des professeurs permanents ; et que j'estime le coût horaire des professeurs du technique qui eux bénéficient d'un forfait mois. Puis je sépare le blanc des œufs, et je rajoute le salaire du personnel d'appui dans la soupe. Je mixe ça bien fort dans le cervelet en évitant les projections de cellule grise, et je laisse décanter. Pour le service, on verra plus tard...

Au compteur ce soir, 85 élèves contre 57 le même jour l'an dernier. Nous avons atteint les effectifs que nous avions à la fin de l'année dernière après les démissions, les problèmes d'argent et les renvois. La prochaine étape, c'est atteindre au moins 105 élèves, comme l'an dernier au début de

Les yeux ouverts

l'année. Advienne que pourra ! Par rapport à l'histoire de l'établissement, en dessous de la devise : « volonté et travail pour la réussite », le Fondateur aurait pu rajouter la devise suivante : « Fluctuat nec mergitur »... Tout au moins, pour l'instant.

Mercredi 20 septembre 2006

Depuis mon palud de l'an passé, l'Afrique me rendrait presque hypocondriaque. Dès que j'ai un pet de travers ou quelque chose qui ne va pas, je doute, je m'interroge, je m'inquiète. Bon, le palud qui s'est déclaré en début de semaine en était bien un, pas de doute ; mais le fait que, en dépit du traitement, les courbatures perdurent, me faisait craindre encore je ne sais quoi. Le verdict, selon mes collègues est beaucoup plus simple : surmenage et fatigue. C'est vrai que depuis la rentrée je n'arrête pas, mais de là à parler de surmenage, je ne pense pas. Bref, ça va bientôt se tasser et je vais pouvoir souffler un peu.

Aujourd'hui je me suis donc noyé dans la compta et les résultats des prévisionnels ne sont pas brillants. Avec les prêts contractés l'an dernier et les travaux réalisés, par rapport aux rentrées d'argent prévus avec l'effectif actuel, c'est à une dette d'environ 10 millions de F CFA que je m'attends. Evidemment, si le Fondateur n'avait pas décidé ces travaux, la dette serait moindre, aux alentours de 3 millions. Mais maintenant l'institut peut se prévaloir d'avoir parmi les plus beaux internats du coin.

Deuxième année

Reste à savoir si cela va attirer de nouveaux effectifs.

Ensuite, à 13h00, juste le temps de manger un bout de poisson, on a fait la réunion avec les élèves. Je leur ai souhaité la bonne arrivée dans l'établissement et leur ait fait comprendre clairement quels étaient les objectifs à atteindre cette année. La devise du collège : la volonté et le travail pour la réussite, et un petit mot en plus concernant le respect : le respect du personnel, les respect des camarades, et le respect du règlement. Les trois R de la règle d'or d'une bonne année scolaire. L'an dernier je leur avais tenu le discours, en particulier aux internes, du « bâton et de la carotte ». Je me suis excusé de cette référence toute occidentale pour leur en offrir une plus adaptée au contexte avec la règle de « la chicotte et de la papaye » !

Je leur ai résumé brièvement cette année en leur disant simplement que s'ils faisaient tous preuve de bonne volonté autant dans le travail que dans le respect du règlement, je serais avec eux et leur concéderais certains privilèges. La réunion a été interrompue au moins vingt minutes par une de ses averses tropicales dont le Cameroun a le secret et qui, en rugissant sur la tôle, rendait toute tentative de se faire entendre par l'assemblée des 85 élèves et la dizaine de professeurs, nulle ! C'est plutôt original comme situation. Nous sommes tous réunis à l'abri, dans la grande salle du collège, mais hop ! Une petite pluie et nous devons faire une pause. En passant, il faudrait absolument faire réparer le toit. L'an dernier, un gars du village un peu frappé, Tobie, s'était amusé à lancer des pierres sur le toit cre-

Les yeux ouverts

vant ainsi deux plaques transparentes. Donc quand il pleut dehors, dans certaines parties de la salle, c'est l'inondation !

Ensuite, j'ai été finir mon midi avant de retrouver mes collègues pour la réunion de l'amicale du personnel dont je suis cette année le trésorier, en quelque sorte désigné d'office. Comme tous ont opté pour le prélèvement à la source suite aux problèmes de cotisations de l'an dernier, et que c'est moi qui verse les salaires ; c'est donc moi qui ferais les ponctions. Et puis, contrairement à l'an passé, ne sont membres cette année que ceux qui le désirent et donc acceptent de se contraindre à ces prélèvements. Du coup, j'ai aussi adhéré à leur tontine. Tous les mois, pendant 7 mois, je vais verser, ainsi que quatorze autres membres, 10 000 francs dans la caisse. Et au mois prévu par le tirage au sort, je toucherais la moitié du contenu de cette caisse, à savoir 70 000 F CFA. Le tirage au sort m'a prévu pour le mois de décembre, juste avant les vacances de Noël, c'est plutôt une bonne nouvelle !

Jeudi 21 septembre 2006

Ouf ! Enfin tranquille, posé, douché, et repu... Il est 19h49 au compteur du temps qui passe. Hier soir, fatigué et courbaturé, je me suis couché dès 21h00 dans l'idée qu'une bonne nuit de repos me ferait le plus grand bien. Je me suis réveillé, frais comme un gardon, mais dès les premiers mouvements j'ai senti que ce n'était pas encore ça. Fatigue musculaire, douleurs dans tout le corps, courba-

Deuxième année

tures de la base de la nuque jusqu'en bas des reins, bref... tout ce qu'il faut pour me mettre de bonne humeur. En plus, c'est encore dans les chiffres que je dois me noyer aujourd'hui pour pondre un budget prévisionnel viable au Fondateur avant 10h00. Avant qu'il n'arrive, je passe voir l'infirmière pour lui demander conseil vis-à-vis de mes problèmes de santé. Et des fois, je me demande si elle n'a pas d'infirmière que le nom. A part poser des perfusions en cas de palud ou donner des antibio à tour de bras au moindre petit pépin, je sais pas. L'an dernier elle m'avait prescrit un antibio pour une espèce de kyste qui m'était poussé dans la nuque, et ça m'avait collé des boutons partout. Cette fois, elle me dit qu'il faut que je passe de la bombe, vous savez, le style de celles dont on se sert pour les sportifs quand ils ont eu un choc musculaire. Bon, en même temps, elle a l'air de savoir s'y prendre avec les élèves et c'est le principal.

Le Fondateur arrive donc, il me demande si ça va, et je ne me gêne pas pour lui dire que non : d'une j'ai mal partout, je croule sous le boulot et je n'ai pas le temps d'aller me faire soigner ; de deux, après réalisation du budget prévisionnel, quand je vois le montant des dettes escomptées en fin d'année, j'ai très très peur ! Mais bon, avec flegme il me répond qu'on va bien se débrouiller ; mais qu'il faut aussi que je lâche un peu prise, que le boulot il y en aura toujours et que la santé passe avant tout. Autant dire que je le prends au pied de la lettre. J'éteins l'ordinateur et je lui demande de m'emmener à l'hôpital pour voir le médecin. Petite information en passant, selon les statistiques de

Les yeux ouverts

l'Encarta 2005, il y aurait seulement 1 médecin pour 15 000 personnes au Cameroun. Autant dire qu'il ne faut pas être pressé.

Alors comment ça se passe : comme d'habitude. D'abord je prends le ticket de consultation à l'entrée de l'hôpital. Le gars, qui est peut être un peu infirmier me prend la tension : 9/6, si j'ai bien compris !! Ben ce n'est pas brillant si c'est bien ça. Ensuite je dois aller faire la queue pour voir le médecin. J'attends environ 30 minutes, le temps pour une bonne dizaine de personnes de passer avant moi. C'est un nouveau médecin, jeune, d'un naturel avenant, et... gaucher ! Je note cela parce que c'est le premier gaucher camerounais que je vois. Il m'envoie acheter les formulaires pour passer des tests au laboratoire. Il s'agit de vérifier d'une part si j'ai encore le palud avec une goutte épaisse ; ensuite, de vérifier la numération des globules rouges. Pourquoi ? Parce que m'a-t-il expliqué, le paludisme est en fait une bactérie qui se nourrit des globules rouges, et moins on a de globules rouges, plus on est faible. C'est en tout cas ce que j'ai compris. Bref, j'ai encore eu droit à une bonne prise de sang. Alors, je ferme les yeux, je détourne la tête, et je serre les poings fort en attendant que ça passe. Puis, quand l'infirmier me dit que c'est fini, je lui demande confirmation une autre fois pour être bien sur qu'il ne va pas retirer l'aiguille au moment où je vais retourner la tête. Quand je ressors dans le couloir, les gens qui attendaient et qui m'ont vu par la porte ouverte me demandent si ça va ? Je leur réponds que oui, mais ajoute que c'est vraiment insupportable ! Et là, je les entends exploser de rire

Deuxième année

derrière moi. Il me semble que c'est la même chose pour eux. Comme la porte du labo était ouverte avant que ce ne soit mon tour, j'ai vu un autre gars avoir une prise de sang, il m'a offert un spectacle de pantomimes extraordinaire. Les résultats sont prévus pour 14h00. Il n'est que 11h 45. J'ai faim. J'en profite donc pour aller manger une viande braisée chez Okaly, puis pour aller au cyber. Aujourd'hui, j'ai de la chance. Le cyber est ouvert et aucune panne d'électricité sur les deux heures que j'y passe. Evidemment, comme ça faisait un bail, ma boîte mail est bondée : 372 spams ! Et 33 messages. J'en lis quelques uns en vitesse, je répondrais à tous plus tard, mais en attendant, j'envoie le début de mon journal de bord pour donner des nouvelles. Je récupère tout sur la clef USB. Puis, comme j'ai un peu de temps j'en profite pour aller sur un site que m'a conseillé un prof : Africacomputing.com. Et c'est génial ! Nous qui cherchions des cours pour l'enseignement de l'informatique au collège, il y a tout au format PDF et en téléchargement gratuit. Ensuite, comme j'avais lu que, de plus en plus, on trouvait des bouquins en ligne à télécharger gratuitement car libres de droits, j'en ai profité pour en télécharger quelques uns : Irving, Poe, Vernes...

A 14h00, je suis retourné au labo récupérer les résultats du test. Verdict : pas de palud, niveau de globules rouge normal, le médecin me dit que ma fatigue et mes courbatures ne sont que les résidus du palud. Il me donne donc des fortifiants et du para, et rendez vous dans une semaine pour lui dire ce qu'il en est.

Les yeux ouverts

Je suis rentré, il devait être 15h00, avec dans l'idée d'aller faire un petit tour au bureau puis de me poser tranquille chez moi. Mais non. Une fois l'ordinateur allumé pour entrer une information juste reçue, je n'ai pas pu m'empêcher ensuite de me remettre aux chiffres conformément aux instructions laissées par le Fondateur le matin même. Puis, réunion avec le personnel administratif et d'encadrement pour faire le point sur un certain nombre de problèmes en cours : planning des activités, conseil d'établissement, conseil de classe, et... la question de la section Industrie de l'Habillement. Finalement, sur les 6 élèves inscrites, 2 ont décidé de changer de voie pour notre section Economie Sociale et Familiale. Donc ouvrir la section avec seulement quatre élèves, ce n'est pas viable. Je dois les voir demain, certaines avec leurs parents, pour les rembourser et leur dire que nous ne pouvons pas ouvrir cette année à cause du manque d'effectifs. Je vais néanmoins essayer de leur proposer une reconversion en E.S.F. Cette section là est bien partie et tous les nouveaux élèves qui s'y ajoutent rentabilisent un peu plus la classe. Et surtout, car si l'aspect financier est important il faut aussi qu'il y ait un intérêt pédagogique, plus j'aurais d'élèves en ESF, plus je pourrais leur offrir des conditions d'enseignement et de pratique élevé avec d'avantage de matériel et de meilleures installations.

Je ne suis finalement sorti du bureau que vers 18h00. Mon chat est venu me chercher et s'est même essayé un instant à la comptabilité en pianotant sur le clavier. Je lui ai vite fait comprendre que

Deuxième année

je lui apprendrais à un autre moment. Puis, alors que je rentre chez moi, le surveillant général d'internat vient me soulever un problème au niveau du fonctionnement de l'internat. Ce n'est donc pas fini et je file donc au réfectoire retrouver mes internes pour faire de nouveau une mise au point sur le fonctionnement du collège. Et quand je sors enfin de la salle, le surveillant général me suit avec visiblement l'envie de parler. Je l'invite donc à boire un jus chez moi et nous réfléchissons pendant une demi heure aux solutions pour mettre les enfants au travail et surtout les responsabiliser d'avantage. L'agent d'entretien passera également nous dire bonsoir. Puis, à 19h00, je ferme la porte. Fin de la journée !

Dimanche 24 septembre 2006

Enfin un petit week-end en dehors du collège. Coincé au milieu de l'établissement, entre les deux dortoirs, le repos du guerrier est parfois, sinon souvent, dur le soir et les fins de semaine. Tenez, là je viens juste de rentrer de Yaoundé, en un peu meilleure forme puisque les courbatures et les migraines qui m'ont habité toute la journée du vendredi et du samedi ont disparue, mais quand même bien fatigué et n'aspirant qu'à une chose : calme et repos. Mais pour qui habite ici, c'est pour ainsi dire peine perdue. Au début, j'arrive, ça va. Je range mes affaires, je prends ma douche, lave mes caleçons ; les bruits alentours : je ne les remarque même pas. Puis, quand vient le temps de me poser, le désir

Les yeux ouverts

de me reposer. Ce sont les filles qui mettent leur radio à fond et qui apprennent à chanter des airs de R'n'b qui, dans une certaine mesure, n'ont rien à envier au cri du cochon qu'on égorge. Et là, c'est dur ! Bon, je veux bien être tolérant cinq minutes mais là, je leur ai laissé trente secondes puis je suis sorti leur demander de baisser le son. Du coup elles ont perdu la station, et moi j'ai retrouvé un semblant de tranquillité. Vivement 17h00 tiens, une petite réunion avec tout ce beau monde puis à l'étude, et là, là j'aurais enfin la paix.

J'ai quitté le collège vendredi dès 14h00 pour pouvoir aller à la banque déposer un peu d'argent. Puis, je me suis rendu à Messapresse, une des seules vraies librairies de Yaoundé. Evidemment, c'est cher pour un volontaire. Mais j'y allais pour acheter des livres pour la section Economie Sociale et Familiale. En fouillant dans les rayons, dont je n'ai pas vraiment compris l'organisation, je suis tombé sur le dictionnaire de sociologie de ce cher Gilles Ferréol, un de mes professeurs à la fac. Décidément, ce gars là est partout. Pour ma part, je me suis acheté l'édition de Jeune Afrique de la semaine et j'ai craqué pour Marianne. Moi qui ne lisais pour ainsi dire pas la presse avant, je me ratrape. En sortant, j'avais dans l'idée de retrouver mon ami à l'artisanat, mais le temps en a décidé autrement. Une bonne vieille pluie tropicale est arrivée et a stoppé net toute vie dans la rue. Tout le monde, moi y compris, s'est réfugié sous les auvents des magasins. Et j'ai attendu, des fois ça ne dure pas trop longtemps, mais là, au bout d'une demi heure j'ai craqué et j'ai pris un taxi pour Vogt

Deuxième année

pour rejoindre Jérôme qui devait m'héberger. Je le retrouve à son bureau, nous faisons un tour du chantier qu'il supervise, puis il me monte dans la chambre qu'il occupe à la communauté des frères de St Jean. Sa maison étant en travaux, c'est ici qu'il loge pour le moment et donc que je vais dormir ce week-end. Comme il revient de France et qu'il a ramené quelques films, je prends le temps avec lui de faire mon marché. Résultat, nous qui avions fixé rendez-vous à 20h00 à l'olympique bar avec des amis. Nous ne sommes arrivés qu'à 21h 15. En même temps, eux n'étaient arrivés qu'à 20h 30. Soirée tranquille autour de quelques bières et d'un billard.

Le lendemain à 6h00, Jérôme me réveille. Il part à Douala pour le mariage d'un ami. Je récupère les clefs, ferme derrière lui, et me recouche jusqu'à 9h00. Comme Jérôme n'avait pas eu le temps de voir pour un cadeau, je lui ai revendu un livre de cuisine que j'avais acheté pour ma section technique, donc je retourne à la librairie pour le racheter. Sur la route, je m'arrête à Calafatas, une des 3 ou 4 grandes et vraies boulangeries de Yaoundé pour m'acheter des pains au chocolat. Les meilleurs que j'ai mangés pour l'instant au Cameroun. Puis, je descends retrouver Mohamed à l'artisanat. Je prends des nouvelles, on discute un peu de choses et d'autres : des affaires, de la vie, de la fête qui doit se passer dans l'ouest cette année et où il doit m'emmener. Il sort un jeu de songho qu'il doit offrir à Jérôme et nous faisons quelques parties. J'arrive, sur six parties, à le battre deux fois. Je progresse. Puis, je lui demande s'il ne peut pas me trouver un jeu d'échec en bois, pas trop cher. Il me

Les yeux ouverts

conduit alors chez un papa qui a un stand à 10 pas et, me montre un échiquier tout simple avec des touches en ivoire et en padous, et des pièces sobre sculptés dans les mêmes bois. Je lui demande combien il en veut. Il me dit 60 000 mais qu'il est prêt, comme tous les marchands d'artisanat, à me faire un prix d'ami. Il me demande combien je veux mettre. Je lui dis que je n'ai que 10.000. Il me dit alors qu'il me le fait à 30.000. Je lui réponds que je ne peux pas et, preuve à l'appui, je sors mon portefeuille et lui montre que je n'ai que 20.000. Je m'apprête donc à partir et alors il me dit que c'est bon, parce que je suis un ami de Mohamed. Je récupère donc le jeu. Le bois derrière n'a pas été verni mais Mohamed fait venir un de ses frères pour s'occuper de ça.

J'avais prévu ensuite d'aller à Laking pour voir les tissus pagne mais je n'ai plus un sou en poche, je regagne donc le collège où je dois retrouver Clémentine, la coopérante d'Ebolowa. Vers 13h00, quand elle arrive, nous partons manger à la Shell, en bas du collège, avec un autre coopérant. Puis, nous décidons d'aller faire un tour à Laking, maintenant que j'ai récupéré de l'argent. Comme d'habitude, je n'ai pas retenu les horaires, et nous trouvons porte close. Nous allons donc nous promener dans les supermarchés du centre ville : Reyco, Score, et baver devant les produits qu'on achète sans problème en France : chocolat, Nutella, fromage... mais qui sont largement au-dessus de nos moyens ici. Puis, comme nous n'avons rien à faire, je lui propose d'aller faire un tour au musée national, voir si il est ouvert. Par chance cette fois, c'est

Deuxième année

le cas et en plus, fait assez rare pour être noté, l'entrée est gratuite. Le musée national a élu domicile dans l'ancien palais présidentiel, celui où vivait le premier président du Cameroun indépendant: Ahmadou Ahidjo. C'est un grand bâtiment, massif mais plutôt joli, au milieu d'un grand parc qui surplombe le centre ville de la capitale. L'aile droite du musée est consacrée aux différentes aires culturelles : les Fang-Béti, c'est-à-dire les ethnies du centre ; puis celles du Littoral, de l'ouest, les Baka (pygmées) de l'est et, enfin le nord. L'aménagement de la salle consacrée au nord est original puisqu'ils ont mis du sable sur le sol. Toute cette aile abrite quelques masques et sculptures mais, et c'est l'essentiel de cette partie, surtout des grands panneaux avec quelques photos et des textes expliquant l'organisation ethnique, la cosmogonie, l'organisation de l'habitat, l'art et la culture des différentes aires culturelles du Cameroun. L'aile gauche est encore en cours d'aménagement, de grandes et belles photos du pays sont affichées sur les murs. Le conservateur du musée, comme nous ne sommes que deux en visite, a l'amabilité de nous ouvrir une autre salle dans le prolongement de l'aile gauche où sont exposés quelques exemplaires de l'artisanat camerounais : masques, tables, instruments. Nous montons ensuite à l'étage qui offre au regard des œuvres d'artistes contemporains. L'utilisation des couleurs et des matériaux sur ces œuvres attire l'attention. L'une d'elle est particulièrement accrocheuse, sur un panneau de bois, deux visages d'enfant derrière des planches clouées à même le panneau avec autour un vrai fil barbelé qui mord le

Les yeux ouverts

bois. Les prises de vue des œuvres sont interdites, mais comme l'étage dispose d'un balcon ouvert sur les collines de la ville, j'en profite pour prendre quelques photos du paysage.

Au soir, nous retrouvons d'autres amis toujours à l'olympique bar autour d'un billard et de quelques bières. Bonne soirée qui se finit vers 1h00 du matin.

Réveil le lendemain à 9h00. Je laisse les clefs à Clémentine qui dormait dans la chambre à coté puis vais prendre le bus pour regagner mes pénates.

Lundi 25 septembre 2006

Je n'ai pas eu droit à la sieste hier. Je me suis remis sur le jeu vidéo et je n'en ai décroché qu'une fois fini vers 16h00. Ensuite, à 17h00, j'avais une réunion avec le surveillant général d'internat et les internes en ce qui concerne leur emploi du temps du week-end, ainsi que pour l'élection des maîtres d'internat (élèves) et du chef de salle d'étude. Ça a duré plus de deux heures ! Finalement, j'ai croqué quatre œufs durs en salade devant un petit film puis, pour ne pas jouer les prolongations, je me suis couché.

Nuit mouvementée. Je ne me souviens plus trop de quoi j'ai rêvé ou bien quelle était la teneur du cauchemar, il me semble qu'il y avait des histoires de gros rats qui parlaient... Tout ce que je sais, c'est que je me suis réveillé, ou plutôt je me suis retrouvé dans un demi sommeil, avec une crise

Deuxième année

d'angoisse étrange. Impossible de bouger le moindre membre, comme cloué au lit. Les yeux mi clos, mi fermés. C'était plutôt désagréable. Donc, comme un enfant qu'aurait grandi trop vite, j'ai rallumé la petite lumière pour poursuivre ma nuit. Mais je n'ai finalement commencé à dormir du sommeil du juste qu'à partir du moment où, le hasard comme par hasard, mon réveil s'est mis à sonner.

Aujourd'hui nous avons eu un maître de cérémonie pour la levée des couleurs en la personne d'un ancien élève de l'établissement. Il a formé quatre élèves pour l'installation du drapeau et pour le rituel qui précède son élévation et l'hymne national. J'avoue qu'avec ses simagrées de militaires et ses cris gutturaux, il ne m'en fallait pas plus pour être définitivement réveillé.

Ce matin, les parents des élèves inscrits en IH sont venus se faire rembourser. C'est assez étrange comme situation, mais bon, au moins il n'y a pas eu de scandale et tout s'est passé pour le mieux. Sinon c'était une journée, somme toute, assez classique : un peu de compta, mise à jour des inscrits, rédaction de notes pour le collège, lecture de courrier, rencontre avec le personnel...

Ce soir, j'ai fini par une réunion avec l'Économe, le surveillant général d'internat et les trois élèves volontaires pour reprendre la boutique du collège. Je suis content que nous puissions enfin la rouvrir et surtout, que ce soit des élèves qui s'en occupent. Les trois filles volontaires en retireront des avantages mais au-delà une expérience intéressante et qui plus est, 50% des bénéfices qui seront réalisés seront attribués à la coopérative des élèves

Les yeux ouverts

pour qu'ils achètent des équipements sportifs ou bien qu'ils organisent des animations, des déplacements, des rencontres... De la sorte, en poussant les élèves à s'investir - à travers la boutique ou les clubs qui leurs seront proposés -, à prendre des responsabilités - avec les maîtres d'internat - j'espère que cela va créer une dynamique au sein du collège et qu'ils sortiront un peu de l'apathie dans laquelle ils s'étaient enlisés l'an passé.

Mardi 26 septembre 2006,

Journée plutôt classique aujourd'hui, plutôt calme. Quelques rendez-vous avec des élèves pour récupérer des échéanciers, quelques petites notes à rédiger ou à mettre en page, un peu de compta pour changer et la mise en place d'une nouvelle base de données Access pour le suivi des versements, quelques échanges et interrogations avec le directeur des études sur la situation actuelle de l'école... Au compteur, 87 élèves dont 29 internes et 2 pensionnaires qui suivent des cours au lycée technique d'Obala. Autant dire que ce n'est pas suffisant. Nous nous sommes livrés avec le directeur des études à un petit exercice comptable consistant à estimer le coût salarial par classe et par année, et à le mettre en rapport avec le montant des bourses perçues par classe. Si la balance s'équilibre avec un léger déficit d'à peine une vingtaine de milliers de francs CFA, cela ne veut pas dire qu'il faut oublier ensuite, le coût du personnel d'appui, les impôts, la CNPS, l'électricité, les fournitures scolaires (craies,

Deuxième année

ardoisine, livres pour les professeurs...), les frais de fonctionnement divers et variés et les dettes. Mais bon. On n'en est pas encore là !

Sinon, aujourd'hui, j'ai vu avec l'agent d'entretien pour le nettoyage de la nouvelle salle de cours que vont occuper les ESF et il doit monter une armoire dedans. Ensuite, j'ai réaménagé la bibliothèque et j'y ai installé le nouvel ordinateur acheté à Yaoundé. Au début, j'ai eu peur. D'abord, la rallonge achetée par l'Économe ne donnait rien. C'est-à-dire qu'on l'allumait, que le petit voyant rouge brillait et que l'électricité disparaissait. En clair, le voyant rouge avait beau s'allumer, les appareils électriques que l'on branchait dessus ensuite ne s'allumaient pas. J'ai donc prié mon économe de ramener cette rallonge de Noël au vendeur pour remboursement. J'avais moi-même une rallonge en stock, qui l'était parce que je la pensais h.s. Au début elle fonctionnait plutôt bien, puis, elle avait eu comme un bug. Il faut dire que sa position d'équilibriste au-dessus du frigo lui avait enseigné l'art et la manière du saut à élastique... sans élastique. Je l'avais donc démonté pour voir de quoi il retournait et avais remis en place le fil détaché, mais : rien, que dalle, couic, bref... Je l'avais donc remisé dans un tiroir jusqu'à ce jour béni entre tous où, en allumant l'interrupteur de ma rallonge h.s. le voyant s'est allumé. Je n'ai pas cherché à savoir s'il fallait y croire ou non, je l'ai branché, et ça marche ! Pour protéger un minimum l'ordinateur des aléas du voltage dans ce pays au tempérament variable j'y ai adjoint le régulateur de tension acheté en septembre 2005 et remplacé depuis par un ondu-

leur. Premier essai de l'ordinateur. L'écran s'éclaire. La barre défile. Le disque dur ronronne. Et... la jolie image d'un démarrage réussi se confond dans un flot d'entrelacs bizarroïdes, tenant plus de l'émission fractale ratée que de la photo de mes sports d'hiver à Kribi. Ça ne marche pas quoi. Je tente sur un autre vieil écran qui traînait dans ce qui avait été l'esquisse de la salle info – en fait un couloir coincé entre l'infirmerie et la bibliothèque – pour le même résultat. Je subtilise donc le moniteur de l'antique pc du directeur des études et enfin, ça marche !! J'ai commencé à installer quelques logiciels, vérifié si on peut en dépit de ses capacités, y passer un film, et tout me semble ok. J'ai organisé la bibliothèque de telle manière que les élèves ne puissent pas accéder aux livres et de façon à ce qu'on puisse assurer les cours pratiques d'informatique avec d'avantage de facilité que dans mon bureau ou dans celui de la surveillance. Par ailleurs, le fait que l'ordinateur soit installé dans la bibliothèque me permettra, une fois que j'aurais terminé la base de donnée de la bibliothèque, de faciliter la gestion et le prêt des livres. J'espère que j'aurais fini cette année. Enfin, je vais essayer de caler un moment d'ici peu pour commencer à former les professeurs sur les logiciels de base de la bureautique : les traitements de texte, les bases de données, les tableurs et peut être un peu de P.A.O., mais je vise déjà un peu trop loin. La base d'abord et même la maîtrise du système d'exploitation. Il va juste falloir que je prenne le temps de protéger certains fichiers et que je mette des mots de passe pour certains dossiers.

Deuxième année

J'avais oublié, hier, le professeur permanent d'histoire - géographie m'a raconté l'histoire de son pamplemoussier qui avait rendu l'âme, si j'ai bien compris, sur une dernière production. Il m'a dit qu'il m'en avait gardé un pour moi. Quelques minutes plus tard, dans mon bureau, une élève arrive avec une grosse poche de la part du professeur en question. J'ouvre la poche, et là... je me pose des questions. Parlait-il de pamplemousse ou bien de pastèque. Le fruit en main, je me rends compte qu'il s'agit bien de pamplemousse. Dommage que je n'ai pas de balance, l'engin doit peser son kilo sans problème. Il fait 2 fois au moins la taille d'un pamplemousse normal de taille honorable.

Autrement, j'ai récupéré la voiture. En fait, depuis lundi. Batterie neuve. Ça a l'air de marcher... pour l'instant. Il faut juste que je pense à lui mettre un peu d'essence si je ne veux pas tomber en panne une nouvelle fois. Demain, rendez vous avec le Fondateur et réunion avec les villageois pour la question de la pompe à eau. Comme je commence à les connaître, ils ne devraient pas être plus de 15 alors que j'attends les représentants de 70 familles. J'espère qu'ils me donneront tort.

Mercredi 27 septembre 2006

Encore quelques courbatures dans le bas du dos, mais rien à voir comparé aux blocages et aux crampes dont j'ai souffert les jours passés. Donc, ça se ressent sur le moral : tout va bien. En plus, le Fondateur est passé aujourd'hui pour qu'on cause

Les yeux ouverts

budget prévisionnel et, en dépit des prévisions désagréables, ni l'un ni l'autre ne nous sommes départis de cette bonne humeur de la journée. Nous restons sur l'idée d'un autre volontaire, mais cette fois pour mars. Je crois que nous avons repoussé son arrivée jusqu'à la dernière limite. Une arrivée en septembre et il faudrait qu'il recommence tout le travail à zéro, tandis que s'il vient en mars, j'aurais le temps de le former et il aura le temps de prendre le pli avant d'entamer la rentrée 2007-2008. Reste à espérer l'accord de la Délégation Catholique pour la Coopération (DCC) et au-delà la chance de trouver chaussure à notre pied. Ils n'ont pas trouvé de volontaires avec le bon profil pour le Fondateur d'établissement que mon patron avait présenté à mon chargé de mission en février dernier.

Sinon, je suis assez content aussi du fait que les villageois m'aient donné tort pour la réunion de la pompe à eau. Je n'ai pas pu y assister dans la mesure où je travaillais sur un nouveau budget pour le Fondateur, mais j'y suis passé rapidement et j'ai pu constater qu'il y avait au moins 30 personnes. C'est plutôt de bon augure. Et comme le directeur des études et le surveillant général d'externat qui sont eux aussi du village, ont mené les débats dans le patois local, l'information est forcément mieux passée que dans la langue du blanc. Personne ne pourra en tout cas prétexter qu'il n'a rien compris pour ne pas payer la cotisation pour la pompe à eau.

Deuxième année

Le Fondateur est arrivé vers 17h00 et nous avons travaillé une bonne heure. Ensuite, je me suis remis sur le nouvel ordinateur de la bibliothèque pour refaire quelques modifications. Ce qui fait que j'ai fini ma journée vers 19h00. Le temps d'écrire ces quelques lignes, puis je vais aller me remplir l'estomac de bananes plantains devant un petit film.

Jeudi 28 septembre 2006

Journée tranquille au bureau. Quelques parents sont passés pour demander des renseignements ce qui laisse augurer que nos effectifs pourraient peut être atteindre les 100 inscrits. Nous sommes pour l'instant à 93. C'est toujours mieux que l'an dernier, mais ça ne suffit pas. J'ai commencé à travailler sur le coût exact auquel peut nous revenir chaque classe afin de déterminer le nombre d'élèves minimum, en fonction des taux de scolarité, pour que ce soit viable. Mais comme je ne dispose pas encore des emplois du temps de tous, et bien que j'ai commencé à faire des recoupements, le travail est pénible.

J'ai passé l'autre partie de la journée sur le logiciel de gestion scolaire à réactualiser les dossiers des personnels enseignants, à réaffecter chaque professeur aux matières qu'il enseigne par classe, et à remettre à jour les différents coefficients affectés par matière et par niveau selon les directives du ministère. C'est assez fastidieux mais c'est nécessaire. Pour rendre tout cela moins pénible, j'ai transféré quelques albums mp3 sur l'ordinateur et je tra-

Les yeux ouverts

vaille en musique. Mon bureau est coincé entre le collège d'un côté et l'école primaire publique de l'autre, toute la journée j'entends les cris, les chants, les voix, les blabla, le chahut, le vacarme... c'est un brin envahissant. Je m'y suis fait avec le temps si bien que si je n'y prête pas attention, j'oublie. Mais écouter de la musique facilite encore plus l'abstraction.

Enfin, j'ai retrouvé mon surveillant général d'externat ce soir pour quelques parties de ping-pong. J'ai trouvé un bon adversaire et je me suis pris une bonne suée, mais je l'ai gagné. Pas trop de mérite puisque j'ai un peu plus d'entraînement que lui, mais pour quelqu'un qui ne joue qu'une fois l'an – et encore – il a un sacré coup de raquette. Cette table de tennis est vraiment une bonne chose. Beaucoup de professeurs se sont montrés intéressés et enthousiastes, ce qui laisse présager une année un peu plus sportive pour moi que l'an passé. Puis, comme il pleuvait, je l'ai accueilli lui et le surveillant général d'internat pour un petit verre, qui s'est un peu prolongé avec le passage de l'agent d'entretien qui nous a offert le palmo. Je devrais commencer les cours d'Eton avec ce dernier. On devait voir ça l'an passé mais je disais toujours 'on va voir ça, on va voir ça...' et finalement on n'a rien vu.

J'ai quand même appris une chose ce soir. En général, quand les Eton disent qu'ils vont gagner la partie ou bien qu'ils ont perdu une partie de n'importe quel jeu, ils disent qu'ils vont vous frapper, ou qu'ils se sont fait fouetter. C'est que, dans le dialecte Eton, le verbe 'gagner' n'existe pas. Ainsi,

Deuxième année

pour dire je vais te gagner au ping-pong, ils disent : Me (je) vo (suis venu) sowo (jouer) bat (te battre) au ping-pong. - J'espère que j'ai bien retenu la leçon - Mais parfois, ils vont commencer la phrase en Eton pour la finir en français afin d'insister et/ou de préciser le sens du mot. Ceci explique peut être pourquoi ils mélangent souvent patois et français, c'est peut être que la langue Eton ne dispose pas de tous les vocables nécessaires pour exprimer précisément certaines choses.

Vendredi 29 septembre 2006,

Une nouvelle semaine qui s'achève. Un autre mois qui vient à terme. Le temps défile... et ne revient pas. A considérer la qualité et la quantité des événements vécus, du travail abattu, quand on regarde en arrière, on se dit qu'on a quand même fait bon usage de tout ce temps. Mais y a-t-il réellement un mésusage ?

Ce qui est dérangement, troublant, effrayant, c'est que sans pour autant plonger dans une routine – quoi que – et tout en ayant un poste enrichissant et varié, le temps égrène les jours comme le sablier les secondes, plus vite que la pesanteur. Le travail impose un rythme, une manière d'organiser sa vie, de concevoir les choses, qui donne parfois l'impression de monter un escalier sans fin. La sortie est là, tout proche, je vois la lumière, pour un peu j'en serais ébloui. Mais pourtant, il suffit que je pense au lendemain pour que de nouvelles marches s'ajoutent qui, s'en m'éloignent de mon but, me donnent

Les yeux ouverts

l'impression de faire du sur place. Alors qu'à mon poignet, l'aiguille trotte d'avantage. Parfois, le temps d'une nuit, un pas de coté dans le vaste espace sombre qui environne cet escalier, mais quand j'ouvre les yeux : c'est partie remise. Ce qui est en jeu là dedans, c'est l'éternelle question, sans réponse universelle, si classique et redondante que je n'oserais pas l'écrire ici. En fait, ce qui remplit le vide, ce qui fait oublier cela, c'est la présence de proches : amis, famille. La distance est source d'interrogation. Je ne suis pas seul, tout en l'étant. Je serais solitaire au milieu d'une foule que je serais d'avantage isolé que si j'étais vraiment tout seul. Je ne suis pas solitaire au milieu de la foule, puisque la foule dont je parle ici, mon entourage direct, est proche de moi. Bien sur, ce sont mes employés et ils se considèrent comme tel ; et il est difficile de transformer cela. Exemple : les matchs de ping-pong contre mon surveillant général d'internat. Ce dernier avait noté le score sur le tableau et, au lieu de mettre son nom et le mien, il nous a nommé par nos fonctions. Ensuite, quand nous nous retrouvons avec l'agent d'entretien autour d'un verre après et que nous donnons le score, il interroge le surveillant général en lui demandant s'il ne m'a pas laissé gagné parce que je suis le patron. Que je le veuille ou non, et même dans des circonstances hors travail, je suis, reste et demeure : le patron, le Principal... Bref, tout ça pour s'interroger finalement, je lâche le morceau : non pas sur le sens de la vie, mais sur ce qui la remplit, sur ce qui la comble. Je suis satisfait de ce que je fais, heureux d'être là où je suis, content de la vie que je mène, mais... il manque un

Deuxième année

petit quelque chose. Vous allez me dire que c'est toujours comme ça. Même dans les meilleures situations, on trouvera toujours à y redire. C'est vrai. Mais il ne s'agit pas là d'un quelconque besoin matériel ou quoi que ce soit, mais du sentiment qu'une partie de moi, en vous, est absente et que je ressens ce vide d'autant plus clairement que la répétition des jours autour de ma vie-travail ici me renvoie à mon escalier sans fin.

C'est la fable de La Fontaine, du gars qui part de chez lui pour voir s'il sera mieux ailleurs, et se rend compte à la fin que c'était chez lui qu'il se sentait le mieux, que c'est chez moi que je suis comblé, à voir. Mais attention hein ! Ça va ! C'est pas parce que je me pose des questions que machin, truc ou bidule. Je pense juste que ça vaut le coup d'être partagé, d'être échangé, d'être discuté, trituré, avalé, dévalé, extirpé, sorti, histoire de manger le temps à coups de mots. Et puis, c'est peut être parce que mon bouquin de toilette (en plus du livre de chevet et du magazine de salon) en ce moment est un manuel de philo... ça doit me travailler.

Aujourd'hui, j'ai jonglé avec les chiffres à défaut de le faire avec les mots, j'ai dessiné des tableaux, usé mon tableur, multiplié les feuilles et les calculs pour obtenir le coût de revient de chaque classe à l'année en intégrant l'ensemble des dépenses. Je me suis usé les yeux, vidé les neurones, pressé le cortex, avachi le dos mais enfin, c'est fait !

De plus en plus souvent mon chat vient me rendre visite. Il grimpe sur le bureau, tente de pianoter sur le clavier, roupille un brin sur les dossiers mais aujourd'hui, a trouvé plus confortable d'élire

Les yeux ouverts

domicile sur mon fauteuil. J'aimerais bien savoir ce que pensent les gens qui viennent pour un renseignement et se retrouvent, dans mon collège de brousse, face à un petit what avec son chat sur les dossiers d'inscriptions. En même temps, j'ai développé une telle propension ici à moins m'étonner des choses que je me demande si vraiment ça leur fait de l'effet.

Enfin, c'est la fin de semaine, et j'espère bien utiliser à bon escient ce temps qui m'est imparti pour ne faire rien, ce qui est déjà un peu plus enrichissant que de ne rien faire.

Samedi 30 septembre 2006

Cling ! Cling ! Cling ! Je me retourne dans mon lit. Ça reprend. cling ! cling !cling ! Le refrain lancinant du clou contre la grille. Cling ! cling ! cling ! Merde ! C'est samedi ! Je ne veux pas voir l'heure. Dans l'état d'éveil où je suis il me faut encore au bon mot 3 heures de sommeil. Ouf ! Ça s'arrête. Je me retourne, attrape l'oreiller, le colle sous mon oreille gauche et éteint l'oreille droite. Ah ! Bonheur... Cling ! cling ! cling ! Mince, voilà qu'il revient à la charge, et plus fort en plus. Je m'en fous. Le samedi, je dors, on ne me dérange pas. A moins que... C'est peut être quelque chose d'important !!? Bof, l'important pourra bien attendre encore une heure. N'empêche que ça y est, qui que ce soit il a réussi, maintenant je m'interroge. Mais bon, je n'ai même pas le courage de lever la main à travers la moustiquaire pour regarder

Deuxième année

l'heure. Je me vautre de nouveau dans mes draps froissés. CLING ! CLING ! CLING ! Bordel de merde ! C'est bon ! Je lâche un « ouais ! » réprobateur et m'extirpe du lit. Pas envie d'aller à la porte. J'ouvre la fenêtre et regarde à travers la moustiquaire. C'est le surveillant général. « Oui ? » « Bonjour ! » qu'il me répond puis, je ne sais plus trop ce qu'il dit mais le fait est qu'il reste devant la porte comme quelqu'un qui attend qu'on vienne lui parler de plus près. Bon, j'enfile un pantalon, une chemise, sors sur la terrasse et m'approche de la grille. Je n'ouvre pas. C'est le dernier lien ténu, le dernier élastique qui pourra me renvoyer au pieu. Il me dit qu'il était venu m'apporter les beignets tout à l'heure et que, comme je n'avais pas répondu, il s'était inquiété. C'est gentil, mais bon. Je lui explique que le week-end, en général, si je ne réponds pas c'est que je dors, que je peux dormir jusqu'à au moins 11h00, et que si je dors c'est que tout va bien. Je suis debout. Je lui dis donc qu'il peut m'apporter les beignets. Je mets en route le café, me passe un coup d'eau sur le visage pour effacer un peu la sale tronche symptomatique du réveil brutal, et récupère les beignets.

Il ne fait pas très beau aujourd'hui. Il fait frais, les nuages sont bas et il devrait pleuvoir au moins un peu. Néanmoins, maintenant que je suis levé, qu'il n'est que 8h00 ! – c'est à ce demander à quelle heure il a bien pu venir frapper en premier – autant que je me bouge. Je vais retenter le Luna Park. Je prépare mon sac, préviens le surveillant général, et prends la piste dans avec l'espoir de trouver une moto rapidement. Au bout d'un quart

Les yeux ouverts

d'heure de marche, j'abandonne l'idée et me dit que finalement, une bonne heure de marche ne peut pas me faire du mal. J'arrive donc à Obala à pied et la première étape c'est le cyber. J'aime bien en arrivant entendre le son des hauts parleurs à fond dans la rue, ça veut dire qu'il y a l'électricité et que le cyber est ouvert. Le patron n'est pas là, c'est un nouveau gars que j'ai déjà vu qui doit bosser avec lui, mais sans doute un employé car il ne veut pas – ou ne peut pas – me sortir du programme de location du pc pour travailler directement sous windows. J'hésite, puis je prends un ticket d'une heure. Coup de chance, en dépit du programme, l'ordinateur reconnaît la clef USB. J'avais déjà du l'utiliser puisqu'il indique son nom directement dans le menu du poste de travail. Je fais mes petites affaires, envoie des mails, récupère des mails, vais sur le site de la CFE pour télécharger mon attestation d'affiliation. Puis, après avoir prolongé de 3 quarts d'heure pour vérifier d'autres choses. Je sors prendre la moto pour le Luna Park. Comme la dernière fois, je demande au chauffeur de m'attendre le temps que j'aille demander au gars si la piscine est ouverte. A vrai dire, je m'y attendais, elle ne l'est toujours pas. Le maçon, paraît-il, n'a pas utilisé le bon ciment pour les carreaux si bien que quand ils mettent l'eau, ceux-ci se détachent. Il faut donc reprendre les travaux à zéro et il ne faut pas compter sur une ouverture avant un bon mois. Je regarde l'étang en contrebas et j'ai comme une envie de pêche. Je demande donc si le matériel est fourni, il me dit que oui mais pas les appâts... Et comme il

Deuxième année

n'a pas l'air motivé à dépêcher quelqu'un pour m'en trouver, ma partie de pêche tombe à l'eau.

Je retourne donc sur Obala faire mon marché. Il est midi et demi, je m'arrête donc à la Pimenterie pour manger le soya : la viande braisée avec le bâton. C'est particulier d'aller au restaurant tout seul. On a sa petite table, son petit plat, tous les gens autour sont par groupe de 2, 3, 4 et plus. Et au milieu de la scène, le petit blanc sur sa petite table. C'est particulier mais finalement, ce n'est pas désagréable. bercé par le flot des conversations je me remplis la panse. Un petit détour à la poissonnerie pour prendre deux thons et un maquereau (pas de jeu de mot là dedans...) puis hop, direction le collège. Ce qui est sympa maintenant, c'est que dans la mesure où beaucoup de motos taxis me connaissent, quand ils sentent que je vais rentrer, ils viennent à ma rencontre, comme aujourd'hui le gars qui m'a lancé « on rentre au collège ! » en arrêtant sa moto à mes côtés. Oui, on va à l'école !

J'aime bien prendre la moto taxi, le vent dans les cheveux, le paysage défile, un brin de liberté... il y a tout de même quelques inconvénients. Quand il pleut, la moto glisse parfois et surtout, on arrive un poil boueux. Le pire, c'est quand la piste est bien sèche. Au moindre passage de grumier ou de voiture, on fait sa moisson de poussière. Après, on a les yeux qui collent comme après une trop longue nuit, les cheveux qui crissent sous les doigts, et les cotons-tiges rouge de terre. Le dernier inconvénient dont nous souffrons, nous, les hommes, c'est lorsque la moto roule sur des passages de tôle ondulée. Là, je vous jure, ça vous secoue les roubignolles

Les yeux ouverts

dans un remake de Casse Noisette que même Tchaïkovski il aurait pas imaginé ça. Bref. Me voilà donc dans mes pénates. Il est, déjà ! 15h38, je vais finir mon café, allumer une clope, et me mettre, selon, ou les yeux rivés sur l'écran, ou les mains crispés sur les cordes de la guitare, ou encore sur le dos avec cette fois les yeux fermés. L'embarras du choix.

Dimanche 1er octobre 2006

Une belle journée, ou encore un après midi trop court, pourraient être les titres de ce jour. Car, et c'est le moins qu'on puisse dire, je ne me suis pas foulé... quoi que, peut être un poil le poignet, crispé sur la souris. Je me suis levé avec une impression étrange, agréable, celle d'avoir dormi tout mon content, et peut être même un peu plus. Je me retourne, je me prélasse, je me vautre dans mes draps et je me dis, quand même, il fait un peu trop jour dans ma chambre ce matin. Le corps ankylosé, la tête lourde, je me redresse, passe un bras à travers la moustiquaire, attrape ma montre sur la table de nuit et le verdict tombe : 13h 30 ! Fichtre ! Je crois bien que c'est la première fois que je me lève aussi tard ici. Et je n'ai même pas entendu les internes. Je comprends maintenant pourquoi il faisait si jour dans ma chambre. Je tire les rideaux, ouvre la fenêtre, la cour baigne dans un soleil radieux. Que faire donc, un brin de toilette, une lessive, et... mon artiste pour le reste de la journée devant l'ordinateur. Le professeur de musique devait passer pour qu'on

Deuxième année

fasse une partie de ping-pong mais il n'est pas venu. De l'après midi, il n'y a que le surveillant général d'externat qui est venu avec un gars qui, dans la famille africaine, est son oncle ; l'économe pour faire le point sur les courses de la veille ; et, le Fondateur qui revenait du village et en a profité pour prendre son salaire. En parlant du surveillant général d'externat, il a débarqué avec son compère tous les deux bien saoul et, en bon villageois africain qui se respecte, avec l'idée que je payerais mon coup. D'ailleurs, le vieux qui l'accompagnait, qui s'amuse à me parler en Eton et que le surveillant général s'empresse de traduire, ne s'est pas gêné – puisque c'est normal ici – de formuler la demande en dialecte et qui voulait dire en gros : je suis venu te voir, donne moi ce que tu veux. Hélas, y'a plus d'hélice, c'est là qu'est l'os ! Ils m'ont cueilli j'étais encore au petit déj. et l'esprit pas vraiment sur terre et la seule chose que j'attendais, après qu'il m'aient dit bonjour, c'est qu'ils partent. Ils sont donc partis. Voilà, et là il est 23h30, je vais aller me coucher pour être frais et dispo à la réunion de demain matin : 7h00 !

Lundi 2 octobre 2006

Dur réveil. Longue journée ! Levé 6h30. Réunion 7h00 avec le personnel. 7h30 avec les élèves pour la levée des couleurs. Puis bureau jusqu'à 13h00 avec une pause de 5 minutes au milieu, pour reprendre à 13h45 jusqu'à 17h00. Je suis fourbu, vanné, h.s.

Les yeux ouverts

Au programme, la réception des tee-shirts commandés pour la Fête des Enseignants qui, comme par hasard, n'ont pas été réalisés conformément au modèle que j'avais fourni. Le gars a tout bonnement changé la police d'écriture pour que ce soit plus simple pour lui et a éliminé le logo en filigrane que je voulais derrière les écritures. Mais bon, peut être que comme ça on pourra négocier une réduction. Ensuite, quelques inscriptions puis le quotidien d'une journée de chef d'établissement : lecture de courriers, rédaction de documents administratifs, comptabilité, versement d'acomptes et de quelques salaires du mois de septembre, rencontre avec des membres du personnel, point sur les effectifs, et l'inénarrable comptabilité.

Au menu des courriers, un document extraordinaire demandant aux chefs d'établissement de mettre en place pour le mercredi 4 octobre, donc dans deux jours, une exposition d'œuvres pédagogiques réalisées à partir de matériaux de récupération dans le cadre de la journée nationale du même nom. Juste une lettre, sans indications autres, sans précisions, avec pour seule consigne la réalisation de la chose et la rédaction d'un rapport à envoyer à la délégation départementale dans les plus brefs délais bien sûr. Evidemment, c'est impossible à mettre en place. A deux jours de l'évènement proprement dit et sans autres informations sur ce qu'ils attendent, on oublie donc.

Quelquefois, bien que si on me le proposait je pense que je refuserais, je me dit que si j'avais dans la tête comme une puce qui me permettrait d'enregistrer tout ce qu'on me dit ou ce que je dé-

Deuxième année

cide ou ce que je pense, pour pouvoir consulter cela le soir et tout mettre par écrit, ça serait bien pratique. J'ai beau noircir mon agenda, rien n'y fait, il y a toujours des choses qui passent à la trappe. Tantôt il faut qu'on me le rappelle - comme le devis des tee-shirts que j'avais oublié avoir remis au professeur qui s'est occupé de la commande et que j'ai cherché pendant un bon quart d'heure ce matin - tantôt je m'en souviens au détour d'une conversation ou d'un quelconque travail et toute affaires cessantes, je dois le noter. Ce peut être parfois assez dérangeant puisque, involontairement, on repousse aux calendes des travaux ou des questions qui sans être urgentes, mériterait tout de même qu'on se penche dessus rapidement.

Mardi 3 octobre 2006

Encore une longue et dure journée pour mon corps jeune et frêle, mais j'en suis satisfait. Il est vrai que le travail en lui-même m'amène parfois à rester au bureau jusqu'à plus d'heures mais, même en temps normal, je mets un point d'honneur à y rester jusqu'à ce que l'ensemble du personnel ait fini sa journée de travail. S'agit-il pour moi de montrer l'exemple, de me conformer à une quelconque représentation de ce que doit être un patron ? Je ne sais pas. Tout ce que je peux dire, c'est que je le fais et que, plus je passe de temps dans mon bureau à travailler une fois 16h00 passés, l'heure à laquelle tout le personnel débauche, plus je suis satisfait de ma journée. Il faut dire aussi que les heures où il est

Les yeux ouverts

le plus agréable de travailler sont celles qui viennent passé l'heure normale de débauche. Je n'entends plus les hauts-de-hurlements des élèves de l'école primaire voisine ; dans le collège il ne reste plus que mes internes qui se reposent, ou se préparent avant l'étude de 17h00 et mis à part le chahut certains soirs des gamins du village autour de la pompe à eau, je suis enfin au calme et je savourerais presque chaque minute supplémentaire passée dans mon bureau. Et puis, passé l'heure normale de fin de la journée, plus personne n'est susceptible de venir me poser un problème. Je reste donc seul avec ma musique, mon travail, mon calme. Il faut dire aussi que si jamais je redescends chez moi avant 17h30, je retrouve les cris des internes dont les dortoirs encerclent mon logement.

Aujourd'hui j'ai donné mon premier avertissement à un interne pour mauvais comportement : non respect du règlement et des consignes données par le surveillant général et mépris et arrogance à l'encontre du personnel. Dans le style, tous les internes doivent effectuer un certain nombre de tâche dans l'internat pour en maintenir la propreté etc. et, quand son tour de ménage est prévu, il ne fait rien mais surtout, quand on vient le lui faire remarquer, il vous soutient mordicus et la bouche en fleur qu'il a bien effectué le travail demandé, et ce même si des papiers gras traînent encore autour de lui. Ou encore, il soutient qu'il a confié la tâche à quelqu'un d'autre et que c'est évidemment cette autre personne qui ne l'a pas faite. Ou encore, comme il ne se lève pas le matin, le surveillant général vient le tirer du lit et il l'accueille par des jurons. Tout un

Deuxième année

poème. Même s'il est toujours nécessaire de faire comprendre à l'enfant qu'il a un mauvais comportement, j'ai pu constater l'an passé que les simples discours ou avertissements oraux n'avaient qu'un très faible impact et que les secondes chances accordées avant une décision disciplinaire étaient vécues par l'élève comme une nouvelle possibilité de jouer des règles en toute impunité.

Les enfants que nous avons à l'Institut sont un peu plus durs que la moyenne. Certains sont issus de milieux sociaux économiques difficiles : parents pauvres, parents éloignés, familles mono parentales ; d'autres enfants ne sont tout simplement pas des aficionados de l'école et de la discipline (la faute à qui ? un peu aux parents qui, pour beaucoup à ce que j'ai pu constater, ne se préoccupent pas trop du travail scolaire de leur progéniture en cours d'année mais sont par contre très regardants quand il s'agit du passage en classe supérieure...) Donc, les $\frac{3}{4}$ de nos effectifs ont été renvoyés ou exclus au moins une fois d'autres établissements pour résultats scolaires catastrophiques, discipline ou encore parce qu'ils avaient passé la limite d'âge (18 ans en 3ème par exemple). Même si ce n'était peut être pas la volonté première de l'Institut à son ouverture de recueillir cette population là, la situation du collège est telle que nous ne pouvons nous permettre de faire de sélection à l'inscription. Aussi, et c'est pour cela que les parents se battent pour leur payer une place dans un collège privé, nous nous chargeons de les remettre à niveau et dans le droit chemin. Ensuite, ce qui arrive souvent, les élèves nous sont confiés en troisième alors qu'ils ont échoué ailleurs,

Les yeux ouverts

nous les remettons à niveau, ils obtiennent leur B.E.P.C. – diplôme qui a encore énormément d'importance ici – puis les parents les retirent pour les placer en seconde dans le publique où c'est beaucoup moins cher et où, quand les gamins se retrouvent de nouveau dans des classes de plus de 100 élèves où de fait la qualité d'enseignement est largement inférieure, ils échouent. Mais ce n'est pas grave, puisqu'ils vont venir avec le mauvais bulletin de seconde de leur enfant et demander dans le privé une place en première, qui leur sera accordée une fois sur deux, et où leur enfant aura plus de chance de décrocher le probatoire (examen des premières).

Donc, pour revenir à mon gamin, je lui ai collé un avertissement écrit avec copie aux parents et à la clef une exclusion de huit jours et un conseil de discipline s'il remet ça en cours d'année. Ça peut paraître dur, ça m'aurait semblé disproportionné l'an passé, mais aucun des trois éléments qui fournissent le schéma d'un projet d'éducation viable : implication des parents, qualité et rigueur de l'enseignement et de l'encadrement à l'école, respect et volonté de travail de la part des enfants n'est semblable à ce que l'on rencontre en France. L'ère de la chicotte (fouet...) n'est pas si loin ici, aussi si vous menacez un gamin de recopier le règlement intérieur s'il ne fait pas telle ou telle chose, le gars va rire sous cape et évidemment, ne va rien faire. Qu'est ce que c'est recopier le règlement intérieur contre une dizaine de coups de bâtons : une partie de plaisir ! Tandis qu'une exclusion, ça veut dire une bonne volée de la part du pater, et le pater ici ne plaisante pas !

Deuxième année

Bref, sinon un peu de gestion financière, une discussion sur l'informatique avec mon professeur d'espagnol québécois, un débat sur l'implication de l'amicale du personnel dans l'organisation de la Fête des Enseignants jeudi 5 octobre, des questions concernant la participation des membres de l'amicale au deuxième deuil, coup sur coup, dont est victime un de nos professeurs, puis le véritable début du versement des salaires, et là : c'était le défilé. Une dizaine sans interruption, à peine l'un rentre que l'autre frappe déjà alors que le premier n'est pas encore sorti. Et une manière de demander le salaire pour les premiers assez marrante, tout en détour, comme un gamin qui ne saurait pas comment faire pour demander quelques sous à ses parents... et c'est d'autant plus marrant qu'en général les camerounais ne sont pas réputés prendre des pincettes pour demander quelque chose quand ils le veulent.

Mercredi 4 octobre 2006,

Une journée sur les chapeaux de roue ! Comme tous les matins où je dois voyager (je dis voyager parce que même si je fais cinq bornes pour me rendre à Obala on dit que je voyage, et puis avec ma voiture, je sais à peu près quand je pars, mais jamais quand je reviens.) impossible de partir à l'heure, c'est une espèce de fatalité qui veut que dès que je pars quelque part, tout le monde aussitôt me saute dessus. C'est comme s'ils avaient prévu de venir me voir un de ces jours pour tel ou tel pro-

Les yeux ouverts

blème mais que tant que je suis là ça ne presse pas. Il suffit que j'esquisse une ligne de fuite pour qu'ils viennent tous se délester de leurs problèmes ou préoccupations comme pour me retenir, comme si ma présence leur suffisait pour qu'ils continuent à vivre avec... quitte à ce que, quand la tension deviendrait insupportable en eux, et me sachant toujours là, ils viennent me trouver au bureau pour en parler.

Comme je suis bien au fait de cela, j'ai trouvé une stratégie. D'ordinaire la porte de mon bureau est toujours grande ouverte, du dehors on peut donc constater si j'y suis ou non. Alors, tout simplement, je ferme ma porte ainsi 90% du personnel pense que je n'y suis pas, que je suis peut être chez moi. Et/Ou alors je demande à mon économe, dont le bureau juste devant l'entrée précède le mien dans le couloir, de filtrer les gens. Nous avons, puisque je suis parti avec lui, presque respecté l'horaire prévu de départ. J'en ai profité au passage pour laisser l'infirmière en plan sur le pas de la porte, elle me regardait fermer mon bureau l'air bizarre sans prendre la peine de venir me soumettre sa question, alors je ne lui ai pas laissé le temps de causer : 'je dois me rendre à Yaoundé, je reviens dans l'après midi.'

Tout d'abord, et pour ne pas changer, j'ai commencé avec quelques ennuis moteur. Par chance, j'avais décidé de me rendre à Obala pour prendre de l'essence avant de filer sur Yaoundé. La voiture toussait, tremblait, vibrait, pêtait, repartais, tanguais, et... s'arrêtait. Elle m'a fait ça trois fois. Je me suis donc arrêté au garage où, par chance, tout le monde était là et disponible : mon mécano habituel et le patron du garage. Une heure d'attente

Deuxième année

facturé 2000 CFA pour les petits travaux effectués et un conseil : celui de changer le cerveau de frein dont la défaillance paraît t'il, ferait tourner la voiture sur trois pattes, c'est-à-dire qu'une bougie ne travaillerait plus. Bref, je ne suis pas mécano...

Ensuite, Yaoundé, ses embouteillages, ses pistes de kart, et ses coups de klaxon. Au menu des activités : retrait de quelques sous à la banque, assurer la voiture pour une nouvelle année, arrêt à la boulangerie Calafatas pour m'acheter quelques gâteries (pain au chocolat et vrai pain...), passage à Laking textiles pour m'acheter des tissus pagnes pour me faire des fringues, courses à Nikki Centre pour faire l'acquisition de deux tableaux noir portable pour les cours, et enfin achat d'une gazinière pour la section technique dans une petite boutique du nom de Nyangono, en face du marché central. Et au milieu de tout ça, une petite pause avant l'achat de la gazinière - le temps qu'elle arrive au magasin - et dont nous avons profité pour aller boire une bière.

Petit évènement sur le chemin du retour. Il faut savoir qu'à l'entrée nord de Yaoundé, il n'y en a qu'une seule, il y a toujours plein de flics qui de temps à autre font des contrôles. Leur position est matérialisée sur la route par des pneus et une sorte de herse portable qu'il mettent sur une moitié de la voie afin que tous les véhicules qui passent à leur côté restent sur une seule file. Or voilà, le véhicule devant moi pile brusquement devant cette herse avant de l'éviter, et moi qui suis derrière fait de même. Jusqu'ici, tout va bien. Sauf que, particularité de la voie d'accès nord de Yaoundé, la route est à moitié défoncée et l'autre moitié couverte de terre,

Les yeux ouverts

et je n'exagère qu'un peu. Malheureusement pour moi, les pneus de la voiture ne sont plus de leur première jeunesse et dès que j'ai un coup de frein un peu violent, surtout quand il y a de la terre, le véhicule glisse avec un joli crissement. Je ne suis pas rentré dans les fesses de mon prédécesseur, mais mon bruitage à la Starski et Hutch a évidemment interpellé la nature alerte et vigilante de la gent armée en faction, qui m'a aussitôt demandé de me ranger sur le bas côté. Le gars arrive et commence à me dire que je suivais le véhicule d'un peu trop près. Je lui dis que peut être mais qu'il devrait aussi voir comment les gens conduisent dans Yaoundé et que, quand on me frôle le pare choc arrière, ce qui arrive des fois, il n'y a personne pour intervenir. Ensuite il me demande mes papiers et puis, il commence à me tutoyer le Dédé, comme si on avait gardé les poules ensemble. J'ai déjà un peu l'habitude avec certains parents qui n'ont pas forcément été à l'école et qui ne connaissent pas l'usage du vous. Mais de la part d'un agent des forces de l'ordre, ce n'est pas un défaut d'instruction, quoi que, c'est une volonté délibérée, d'autant qu'il avait commencé par me vouvoyer. Donc, calmement mais fermement, les deux fois qu'il m'a donné du 'tu', je l'ai repris d'un 'vous' laconique, sec et sévère qui l'a remis sur le chemin de la politesse. Ensuite il a commencé à me chercher des poux sur la tête, à me redire que je serrais de trop près le véhicule, ce à quoi je rétorquais que si la route était route et non piste, je me serais arrêté sans problème ; et de lui demander quelle est la législation à appliquer quand la route n'offre plus les qualités

Deuxième année

qu'elle se doit d'offrir et si l'usager doit être victime quand le mauvais entretien de la voirie entraîne des défaillances sur son véhicule. Bref, je l'ai baratiné, j'ai décalé le débat vers autre chose histoire de passer du statut d'accusé à celui de plaignant, si bien qu'il a cherché ailleurs où est ce qu'il pouvait m'embêter. Et il l'a trouvé en me faisant remarquer que la carte grise avait plus de dix ans et que dix ans c'est la durée de validité maximale. Ce à quoi j'ai rétorqué que c'était la voiture du patron, qu'il me l'avait remise avec les papiers, que je ne pouvais pas savoir, mais que je lui en ferais part le soir même. Finalement, il m'a remis mes papiers et nous sommes repartis sans problèmes. Je ne sais pas si c'est la manière dont il s'y est pris avec moi en arrivant style je suis le chef, ou bien si j'avais mal au crâne, mais tout en restant aimable je me suis conduit avec lui de la manière dont ce serait conduit un gros ponton pris en faute au volant de sa Merco. Dans la catégorie je veux bien faire mon mea culpa mais pas sur la faute dont on m'accuse, sur autre chose qui est en partie indépendante de ma volonté – en l'occurrence j'ai dit que je rentrais à Obala changer le pneu qui avait glissé –, et je digresse allègrement vers d'autres problèmes pour lesquels ni l'accusateur ni moi-même ne pouvons rien faire mais qui, par leur existence, entraînent mon comportement actuel. Bref, presque comme un connard qui a réponse à tout et qui veut qu'on lui foute la paix. Enfin non, j'exagère, il aurait fallu que je me voie pour me juger. Mon sentiment juste après coup c'est que je suis resté ferme et poli avec juste un poil de mauvaise foi. Je retiendrais juste, et il faudra

Les yeux ouverts

que j'éprouve cela en France, que toute l'inquiétude que je ressentais dans hexagone lors d'un contrôle avec dans l'idée que le flic français est là pour chercher la petite bête, a ici totalement disparu pour laisser place à un franc parlé et une assurance que je ne m'imaginais pas.

Retour au bercail avec escale au barrage de Nkometou pour acheter des patates douces, et pas avec le dos de la cuillère je vous prie puisque j'en ai bien pris 20 kilos. A 2500 F CFA le seau, ça va. Je vais en garder une moitié en réserve et l'autre moitié je vais l'offrir à l'amicale du personnel pour la Fête des Enseignants demain.

Bref arrêt au collège pour déposer les courses puis de nouveau départ pour Obala pour acheter la bouteille de gaz pour la gazinière et aller voir le tailleur pour les tissus pagne que j'ai acheté.

Jeudi 5 & vendredi 6 octobre 2006

Au fond, la chorale de l'Institut s'entraîne en vue de la célébration de la messe de rentrée le samedi 21 de ce mois. Les fausses notes alternent aux moments de grâce, mais ces quelques notes de musique sont bien agréables comparées au sempiternelle coupé - décalé dont les élèves s'abreuvent dès qu'ils en ont l'occasion. Plus proche de moi, les éclats de voix des garçons devant leur dortoir. Derrière, du fond de la cacaoyère, la mélodie de la brousse, les oiseaux et insectes entonnent leur propre mélodie.

Deuxième année

Jeudi 5 octobre a eu lieu la Journée Mondiale des Enseignants. Je me suis donc rendu en compagnie de quelques membres du personnel à Obala pour le défilé. J'ai bien cru une nouvelle fois que nous n'arriverions pas à partir puisque non seulement les gens ont mis trois plombs avant de se mettre en branle, mais ensuite la voiture a fait des siennes en décidant par trois fois de s'arrêter - sans raison apparente - sur le bord de la route. Nous avions rendez-vous avec d'autres enseignants pour 9h 30, nous ne les avons rejoints qu'une heure plus tard. En même temps, le défilé devait commencer vers 10h00, le départ n'a eu lieu qu'aux alentours de 11h00. Nous étions donc dans les temps. Et puis, de toute façon, personne ne se fait d'illusions sur les horaires qui sont donnés par les autorités dans les événements de ce genre. Ainsi, alors que nous descendions la rue principale pour rejoindre le point de rendez-vous, tout au long de la voie nous trouvions des enseignants attablés dans les bars ou bien en train de remonter la route vers des destinations inconnues.

Pour l'occasion, nous avons tous revêtu le tricot réalisé à l'effigie du collège, nous nous démarquions ainsi franchement des autres enseignants qui eux arboraient le tissu pagne de la journée. Néanmoins, ainsi, nous n'avions pas à brandir de panneaux aux couleurs de notre établissement. Je ne sais pas combien nous étions mais j'estimerai le nombre de participants à environ 200 personnes, ce qui est peu à mon avis au regard de la population enseignante sur la commune d'Obala. Le trajet du défilé était on ne peut plus simple et court, nous

Les yeux ouverts

partions de l'entrée de la ville, remontions la rue principale puis retrouvions la deuxième rue en terme d'importance, à savoir la piste de la nationale qui traverse Obala et court jusqu'en Centre Afrique. Ensuite nous passions devant la préfecture avant de tous nous rassembler à la Place des Fêtes, soit un trajet d'à peine plus d'un kilomètre. Arrivés à la Place des Fêtes, nous ne sommes pas restés debout pour entendre les discours mais nous sommes tous précipités sur les gradins à l'abri du soleil derrière la tribune officielle. Cela ne m'a pas empêché le temps du défilé de prendre quelques jolis coups de soleil. Là, le représentant des enseignants nous a fait un bon discours acclamé par tous comme il se doit. Il commençait par s'interroger sur l'existence même de la Journée Mondiale des Enseignants. Pourquoi l'UNESCO a-t-elle mis en place une Journée Mondiale des Enseignants ? D'ordinaire, les Journées Mondiales sont organisées pour ouvrir les yeux et éveiller les consciences sur des maladies (SIDA), des problèmes de société (la place des femmes en Afrique)... Doit-on en conclure que les enseignants ont un problème pour qu'il y ait besoin de leur dédier une journée. Evidemment la réponse est oui, et pour ce qui concerne la Cameroun, je le vis tous les jours : manque d'infrastructures, manque de formation, manque de matériel, statut bancal voir inexistant, manque de reconnaissance, salaires versés au compte goutte et cumul des arriérés de salaire (public et privés confondus). Tenez, la femme de mon surveillant général d'externat qui est institutrice dans le public, doit payer son transport tous les jours pour aller enseigner alors qu'elle n'a pas été

Deuxième année

payée depuis quelques mois. Tout cela a de quoi décourager. Mais, notre représentant ne faisait pas que pointer les insuffisances du système en matière d'éducation, il n'hésitait pas non plus à critiquer ouvertement ses collègues dont les travers participent aussi du mauvais fonctionnement des établissements : tenue négligée en cours, problèmes d'alcoolisme, corruption des élèves, absentéisme, etc. Bref, tout le monde en a pris pour son grade.

La plus haute autorité chargée de nous recevoir à la place des fêtes était le représentant du sous-préfet d'Obala. Je ne sais quel est le calendrier de travail des hautes autorités au Cameroun, ni même comment ils font – si c'est le cas – pour avoir tant de travail qu'ils ne puissent se déplacer pour des événements de cette importance, et j'irais jusqu'à m'interroger sur ce à quoi ils travaillent puisque les retombées sont inexistantes. Ils recueillent les doléances, allument le feu du foyer pour le poisson braisé avec, et s'en vont se remplir la panse en oubliant bien vite les ventres qui crient famine. A faire vomir l'estomac le plus vide ! Si le représentant des enseignants a pris la peine d'affronter le soleil pour faire face aux gradins pendant son discours. Le représentant du sous préfet lui n'a pas pris cette peine, s'en était ridicule et insultant au possible. Il a levé son monumentale postérieur devant le micro qu'on est venu lui tendre juste devant sa petite bouche de politicien. C'est à peine s'il a fait un pas pour s'en approcher. Et comble du dérisoire, il ne s'est pas retourné pour faire face à son auditoire. Il a fait l'intégralité de son discours face à la Place des Fêtes, à l'attention de la Fanfare municipale, des

Les yeux ouverts

quelques gamins venus observer le remue-ménage, et du petit fou du village à poil sous le drapeau national ! Puis de sa voix faible et sournoise, il a participé avec la langue de bois d'usage au dialogue de sourds qui rythme l'évolution du monde. Pour conclure ses propos, l'illustre représentant a remercié l'assistance en l'assurant qu'il ferait part des doléances posées aux plus hautes autorités. Enfin, le maître de cérémonie a demandé à ce que tout le monde se lève et attende que l'illustre personnage rentre son cul dans sa voiture venue le chercher à deux mètres de sa chaise molletonnée !

Nous n'avons, bien entendu, pas attendu le top départ et sommes partis aussitôt au bar nous humecter le gosier. Deux bières dans le cornet avant de repartir sur le collège et quelques discussions houleuses notamment sur la conduite qu'il convient de tenir lors d'un défilé puisque le surveillant général soutenait que nous devions marcher au pas. Nous nous sommes ensuite tous retrouvés au collège autour d'un buffet de poisson grillé, de patates douces et de banane plantain, le tout arrosé de vin de palme et de vin rouge. Pour digérer, une bonne partie de ping-pong avec le professeur de musique qui tient bien la raquette puisqu'il m'a éclaté deux matchs à un. Tout ça pour dire que, quand j'ai finalement regagné mes pénates je n'en menais pas bien large puisque je n'ai eu le courage de rien sinon d'aller me coucher.

Ce matin, réveil de mauvais poil, ça m'arrive et ce même quand j'ai bien dormi. Et puis aujourd'hui, tout ou presque a décidé d'aller de travers. Moi qui rêvait d'une journée calme et tran-

Deuxième année

quille, d'un train train quotidien reposant où tout se déroulerait en harmonie... ben non ! D'abord, tout le monde me tombe sur le râble en même temps. Je veux ci/ je veux ça/ j'ai un problème/ il faut que je vous voie/ est-ce que/ je vous ai pas dit/ sinon ça va... ? NOOON ! Et puis l'imprimante qui bourre le papier, et puis 10 000 francs qui disparaissent dans mes comptes (ou peut être bien dans les poches de quelqu'un puisque je me suis retrouvé à un moment alors que je faisais mes comptes avec 4 personnes en même temps dans le bureau qui voulaient des choses différentes), et puis : le summum, le logiciel de gestion scolaire qui plante. Et ça, ça a le don de m'énerver : qu'il plante un jour où je n'en ai pas vraiment besoin soit, ça peut arriver, mais qu'il fasse des siennes le jour où j'en ai un besoin urgent et alors même que je suis en pleine série noir : c'est l'overdose ! J'arrive après quelques manipulations à remettre la main dessus avec, il fallait s'en douter, un autre problème en prime : toutes les données de l'année scolaire en cours ont disparu ! Bon, ça m'ait déjà arrivé l'an passé, renseignements pris, c'était déjà arrivé les années précédentes. A mon avis, c'est le logiciel qui déconne. Et puis la cerise sur le gâteau de cette journée endiablée, mon tee-shirt à l'effigie du collègue que j'avais mis à laver se fait un sang d'encre dans la lessive. Il dégorge à tout va et de joli tricot de fête, il devient tricot des champs. Tout n'est pas perdu puisque l'on m'a dit qu'il fallait que je le fasse dégorger, que c'était normal. Je l'ai donc laissé dans l'eau et advienne que pourra.

Les yeux ouverts

Une éclaircie tout de même au milieu de cette journée foireuse, le comptable qui travaille avec le Fondateur est venu me rendre visite. Nous avons vu pour qu'un logiciel de comptabilité soit installé sur le P.C. et que je sois formé dessus. Le gars, sympathique par ailleurs, en plus de la formation et du logiciel de compta, va également fournir au collège un logiciel de gestion scolaire et un logiciel d'édition des bulletins, et le tout gracieusement. Ça, le jour même où mon logiciel de gestion scolaire plante ! Et puis en plus, ce gars là est décidément bien sympathique, il a fait don au collège d'une trentaine de petits cahiers de travaux pratique en informatique pour les 6e, 5e, 4e... juste assez pour ces trois classes. C'est t'y pas beau tout ça ?!

Samedi 7 octobre 2006

Question : à partir du moment où une loi est considérée comme telle, ou presque, y croit t'on ou bien y adhérons nous ? Vous allez me dire, la question est bête puisque avant d'adhérer il faut encore croire au bien fondé de la loi en question. Et ça se complique encore là-dessus puisque ils existent des lois dont, selon la situation, le bien fondé est discutable. Mais c'est du bien fondé de l'érection en loi de ce qui me préoccupe dont je parle ici. La loi des séries ou encore, comme qui dirait, la théorie du chaos avec ses deux penchants, comme les cercles : le vertueux et le vicieux. Alors moi je dois être dans la toupie de la guigne, du pas de bols, du Pierre Richard et donc je me dis que ce ne peut être que la loi

Deuxième année

des séries. Une première chose va de travers, puis patatras, tout s'effondre, pièce après pièce, l'harmonie du quotidien train-train se dessoude pour dévoiler l'envers du décor, le 'ce qui pourrait se passer si ça ne se passait pas normalement'. Alors bien sûr, je vous vois déjà me rétorquer l'histoire de la bagnole, comme quoi une voiture qu'on n'a jamais remarqué dans la rue, une fois qu'on en a conduit une, on ne fait que remarquer les autres. Le petit coup de pouce du cerveau qui fait que le hasard devient fortuit quand après la découverte d'un nouveau mot, il nous le montre de l'œil à chaque coin de ligne. Mais là, non non non non Msieurs Dames, je ne suis pas d'accord : que tout le monde me tombe sur le râble pour question boulot un jour où je suis de mauvaise humeur soit, ce sont des choses qui arrivent à tout le monde ! Que dans le même temps il y ait 10 000 F qui disparaissent de la caisse alors que je suis le seul à en avoir la clef et qu'une chose est sûre, c'est qu'il ne sont pas tombés dans ma poche – je le saurais– ce sont des choses qui arrivent aussi à force de brasser des centaines de milles dans un bureau qui prend parfois des allures de marché (je grossi le trait pour l'image) ! Que pour rehausser le contraste, le logiciel de gestion scolaire plante et que je perde les informations rentrées cette année – et sur cette seule année évidemment - sur les quelques 90 élèves ! Bon, c'est un vieux logiciel. Qu'ensuite par effet de transmutation spatiotemporelle, j'en vienne à être atteint moi ! Personnellement ! Horreur ! Avec mon tricot de la fête des enseignants qui dégorge dans le bac à lessive. Et, pour finir en beauté, que je passe ma jour-

Les yeux ouverts

née du samedi à me battre contre des virus d'abord au cyber – dont j'ai failli véroler le pc bien comme il faut – ensuite sur mon propre pc, qui s'est retrouvé avec une sacré crève. Là, je dis non ! La coupe est pleine ! Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse ! Plein le cul ! Bref, ça vous fait pas penser à quelque chose tout ça... non ? Rien ! ? Allez, faites donc un effort ! Tant pis, je vous souffle, remontez donc quelques lignes plus haut, voilà, vous y êtes : LA LOI DES SERIES ! Alors à la question : est ce que j'y crois ? Je ne m'interroge plus : je sais. Il est déjà 20h18. J'aurais passé toute ma journée les neuneuils vissés sur des écrans de pc, j'espère mon ordi tiré d'affaire... Bref, la soirée risque de se prolonger en vérifications d'autant que j'ai encore deux clefs USB à désinfecter et mon DD externe. Je vous jure, l'informatique, c'est bien quand ça marche. Bref, tout ça me fait quand même bien marrer (et pas jaune pour autant) et puis après tout, après la pluie, vient le beau temps !

Lundi 9 octobre 2006

J'accumule, je cumule, j'enchaîne, je poursuis, empêtré dans le cercle vicieux de la loi des séries, qu'est ce qui pouvait bien m'arriver d'autre. D'abord, je me lève tard, j'avais bien mis mon réveil à 6h 10 pour être au top à la réunion de 7h00, mais bien sûr, après avoir repoussé l'échéance de cinq minutes en cinq minutes, j'ai fini par ne plus repousser rien du tout et par me rendormir. Puis, un rêve étrange, où je me trouve dans un restaurant où

Deuxième année

paraît-il on a déposé des plaintes parce que le service était vraiment trop lent. Tellement lent que pour faire patienter la clientèle on lui demande même qu'est ce que l'on désire comme couleur d'assiette. Et, tout en considérant la chose sceptique, du fin fond de mon rêve je me retrouve avec comme une envie d'aller aux toilettes qui, vous vous en doutez, ne tenez plus du rêve. Je me lève finalement, il est 7h 20, point donc de réunion, mais comme rien ne se perd tout se transforme : une magnifique diarrhée. Evidemment, il n'y a rien de mieux pour se mettre en jambe que d'avoir l'estomac en casse brique et de se voir tout de même contraint d'animer la cérémonie de levée des couleurs. Autant dire que je l'ai expédié en deux deux. Puis, journée relativement calme mais avec suffisamment de travail pour que de 7h 45 à 17h30 je ne vois pas le temps passer. Il faut dire que j'avais pas mal de choses à voir avec le personnel, que je devais écrire le rapport de rentrée pour le faire parvenir à la Délégation Départementale, qu'il fallait mettre à jour le versement de quelques scolarités, faire les comptes des dépenses du samedi et préparer les courses du mardi et enfin, commencer à rentrer dans le logiciel de gestion scolaire toutes les informations perdues depuis le début de l'année à cause d'un fichu virus. En parallèle, il me fallait installer et vérifier le bon fonctionnement de la gazinière achetée pour la section Economie Sociale et Familiale et me renseigner de l'état de santé de quelques élèves dont l'une fait de l'anémie, l'autre a des vertiges et la dernière a un palud. Et pour conclure, une visite d'inspection des dortoirs, archi

Les yeux ouverts

crade chez les filles, qui m'a obligé à intervenir auprès des internes le soir à l'étude pour leur expliquer qu'un minimum d'hygiène était nécessaire s'ils tenaient à rester en bonne santé. Mais au-delà de l'argument de la bonne santé qui leur passe 20 000 au dessus de la tête, c'est l'argument sanction que je leur pose en épée de Damoclès. Pensez quand même, j'ai trouvé une dizaine d'assiettes sales dans les dortoirs des filles qui avec la chaleur, ne tardent pas à moisir et à attirer les innombrables bestioles qui peuplent les terres d'Afrique et qui croyez-moi, ne nous veulent pas forcément du bien. Même de la viande faisandée par terre sous un lit ! Beurk ! Bref... après ma petite conférence de santé publique, j'ai regagné mes pénates, il était 18h30. Une bonne journée ! Demain, je file à Obala avec l'économe - qui va faire les courses - et mon pc pour aller au cyber et récupérer de nouveaux antivirus puisqu'il y a encore des traces de cette saloperie qui n'arrivent pas à partir. Et puis, je vais aussi récupérer ma commande de fringues, je ne me souviens plus, je crois deux chemises et trois pantalons, ou l'inverse. Je me fais ma garde robe africaine !

Mardi 10 octobre 2006

J'étais parti plein d'inspiration pour écrire ma petite pensée du jour, et voilà qu'une pluie sortie d'on ne sait où vient s'abattre sur mon toit et assourdir ma réflexion. Je ne me pense pas d'une nature distraite, mais la nature me détourne finalement de mon devoir. Je ne livre plus que des paroles dé-

Deuxième année

cousues, perds le fil de mes pensées, passe de la dentelle au macramé. Je radote, divague, nage, coule, me noie sous le flot ininterrompue de ces fébriles gouttelettes qui viennent s'écraser lourdement sur la tôle rouillée de mon logis. Le ciel était beau pourtant, il avait revêtu ses plus beaux attraits pour accueillir l'ondée. Dans les recoins de cette citadelle nuageuse aux reflets roses orangées, des filaments épars portaient les oriflammes de ce qui devait arriver. Et cela arriva : 'Un vrai tonnerre de Brest avec des cris de putois' (sans la voisine affolée).

Bien. Sinon. Ben. Voilà. J'y arrive. Cette journée. Euh ! Classique ? Non. Enfin. Si, quand même. Un peu. Tout ça pour dire que désormais, la rentrée étant bien entamée, le quotidien fait place au quotidien et les activités de la journée ressemblent étrangement à celles de la veille ou du lendemain. Si ce n'est qu'aujourd'hui je me suis rendu à Obala pour aller faire une petite moisson d'antivirus gratuit sur internet. J'en ai profité pour me rendre à notre ancienne banque et vérifier le solde du compte du collège. Je ne l'ai pas encore clôturé puisque la subvention devrait y être versée bientôt. Bonne nouvelle, nous ne sommes pas à découvert et il reste encore suffisamment de réserve pour en payer les frais d'entretien pendant quelques mois.

Ensuite, j'ai été récupérer les habits que j'avais commandé au tailleur : trois pantalons, une chemise simple et une chemise type boubou. Je suis content, on m'a conduit chez un bon tailleur : le travail est propre, la coupe est bien, les vêtements sont agréables à porter (je me suis bien sur livré à

Les yeux ouverts

une petite séance d'essayage, miroir à l'appui). Et puis le prix est loin d'être exorbitant : 2000 F CFA pour une chemise ou un pantalon. La confection de ces cinq vêtements sur mesure m'est donc revenu à la modique somme de : 10 000 F CFA soit 100 FF (15 €). Si j'ajoute le coût des tissus pagne, le tout me revient à 19 000 F CFA soit moins de 200 FF !

Puis, retour au boulot pour vaquer à mes occupations quotidiennes avec juste un petit problème de discipline et une nouvelle allocution auprès de l'ensemble des internes par rapport à leurs réserves de nourriture.

Mercredi 11 octobre 2006

J'ai un mal de crâne à décrocher les murs. Horrible ! Ça me prend derrière la nuque, ça revient derrière les yeux, ça vient cogner sur les tempes, ça fait un ram dam là dedans pas très agréable. Mais bon, je survivrais !

Aujourd'hui, on a eu droit à une dégustation. Notre section Economie Sociale et Familiale enseigne aussi la cuisine et donc le personnel administratif et d'encadrement a été convié à juger le travail réalisé par les élèves. Il y a encore des efforts à faire au niveau de l'accueil, de la présentation, mais au niveau culinaire je dois avouer que c'était loin d'être mauvais. Des petits gâteaux à la confiture de papaye, un foutou aux ignames (viandes, ignames et sauce), salades diverses et variées, j'ai vraiment bien mangé. De plus, comme nous n'avons pas beaucoup d'argent et que nous avons acheté la cui-

Deuxième année

sinière la moins chère possible, je craignais que celle-ci soit défectueuse, mais il s'est avéré qu'elle fonctionne parfaitement. Bonne nouvelle !

Je suis sorti du bureau beaucoup plus tôt aujourd'hui, vers 16h00 il y a eu une coupure d'électricité et dans ces conditions, plus possible de continuer à travailler sur le logiciel de gestion scolaire.

Ce soir, un catéchiste et sa tribu de vieilles femmes est passé à la maison me demander l'autorisation de faire ses Avé Maria au collège. Chaque année, cette sorte de pèlerinage appelée Ronde des Cases est ainsi organisée et la petite troupe va de case en case avec ses chapelets, ses chants et ses prières. Cela a été l'occasion pour moi de discuter un peu religion avec le surveillant général d'internat tandis que la troupe psalmodiait ses choses dans une des salles de classe. Nous avons abordé les différences entre le protestantisme et le catholicisme mais nous nous sommes surtout attardés sur les dérives du catholicisme en Afrique et le fait que la religion depuis qu'elle avait été reprise par les prêtres noirs devenait de plus en plus une affaire d'argent et de moins en moins une question de foi. En exemple, nous avons parlé du train de vie fastueux des prêtres et aussi de la cathédrale d'Obala. Quand il a parlé pour la première fois de la cathédrale d'Obala, j'avoue que je suis resté interloqué : « ah bon !? Il y a une cathédrale à Obala ? ». En fait, il y a un projet de cathédrale depuis plus de dix neuf ans que l'évêque est en poste dans la ville. Il y a eu l'argent pour la faire, mais il y a encore des histoires de détournement dans l'air. La cathédrale actuelle est une sorte de grand réfectoire couvert de

Les yeux ouverts

tôles et entouré de murs en terre. Enfin, nous avons aussi évoqué le cas des élèves dans les séminaires qui, quand on les interroge sur les raisons de leur choix, évoquent l'argent avant de mettre en avant leur foi.

Je suis de retour chez moi, j'ai encore mal à la tête mais ça a l'air de passer. J'espère que je ne couve pas encore quelque chose, d'autant que des amis vont sans doute passer ce week-end et que j'aimerais avoir un minimum la forme pour faire la fête. Tout à l'heure l'agent d'entretien devrait venir pour que je commence (re-commence) les cours d'Eton. Il faut que je m'y mette sérieusement. L'autre soir, alors que je partais au quartier pour acheter un jus, les gamins qui jouaient dans la cour de l'école primaire voisine m'ont interpellé en dialecte, je leur ai rendu le bonsoir en Eton puis je les ai entendu dans mon dos dire que quand même, le blanc il connaît un peu leur langue.

Jeudi 12 octobre 2006

Il pleut, encore, toujours, la saison des pluies n'en finit pas. Normalement, c'est l'ordre d'idée que l'on donne en tout cas, c'est à partir du 15 octobre que nous devrions entrer dans la saison sèche. Mais ces choses là ne sont pas réglées comme du papier à musique. Sinon j'ai eu hier soir mon premier cours de langue Bété avec l'agent d'entretien du collège. On a commencé doucement et je n'ai que quatre ou cinq phrases à retenir pour la semaine prochaine. Par contre, on rentre directement dans le

Deuxième année

vif du sujet avec des expressions dont je pourrais me servir très rapidement. Assè, c'est le nom de l'agent d'entretien, et qui signifie paraît-il en dialecte : 'absent' ou quelque chose comme ça, prend la chose à cœur et je l'en remercie. Il s'est excusé de n'avoir rien préparé pour notre cours mais m'a promis de dresser un programme dès le cours suivant. C'est sérieux !

J'ai aussi résolu un mystère. Depuis quelques temps, à la nuit, j'entendais le bruit d'un moteur dans les environs. Ce n'était pas comme le bruit d'un camion ou d'une voiture, ça ressemblait plus au son d'une tronçonneuse ou bien d'un groupe électrogène. Mais la pratique de la tronçonneuse la nuit me semblait chose étrange, incongrue ; ainsi que celle de l'utilisation d'un groupe électrogène quand il y a de l'électricité. Avant toute chose il faut savoir que mon village est une sorte de plate forme pour les trafics en tous genres, et parmi les commerces qui ont la belle vie il y a le trafic d'essence. Déjà, même en journée, on voit les gars faire le geste de l'auto stoppeur français mais avec le pouce vers le bas au passage des camions. Quand un véhicule s'arrête, les villageois accourent avec le tuyau et la dame-jeanne pour siphonner une partie du réservoir contre une modique somme. Les camions de sociétés sont ainsi régulièrement siphonnés ce qui permet à leurs chauffeurs d'arrondir leurs fins de mois. Puis les villageois soit revendent le produit tel quel, soit le mélangent avec d'autres produits et le revendent ensuite au bord de la route à un prix évidemment inférieur à celui des stations essence. On voit ainsi fleurir sur les bords des rou-

tes des petites guérites où les gens vendent leur essence de contrebande. Ça c'est pour le petit trafic. Mais dans mon village, certains sont passés au niveau supérieur et vont jusqu'à prélever le gasoil des camions citernes qui vont approvisionner les stations du Tchad ou de Centre Afrique, évidemment avec l'accord du chauffeur qui empoche une belle somme au passage. Mais ils ne laissent pas les cuves vides. En fait, ils coupent le gasoil avec d'autres produits dont le pétrole ou encore, c'est un secret : avec de la peinture, puis rechargent la citerne. Je ne connais rien des mélanges qui sont faits ni dans quelles proportions, mais ça marche. Les pompistes, ensuite, généralement dans la combine s'arrangent pour que les clients ne remarquent rien. Tout cela doit bien abîmer les moteurs mais ça marche ! Et puis de toute façon, la plupart des voitures en circulation ici sont tellement bricolées de bric et de broc - qu'on se demande des fois comment elles roulent encore - qu'y mettre de la bonne essence ou de l'essence frelatée ne change sans doute pas grand-chose au rythme des pannes. Le trafic par contre ne concerne que le gasoil, dans les conditions dans lesquelles sont réalisées le chan - c'est le diminutif qui est employé pour remplacer 'l'échange' - généralement de nuit, éclairé par les lampes tempêtes, l'essence ou super est un produit beaucoup trop dangereux. Donc, pour en revenir à mon mystère, et pour dire à quel point les gaziers sont équipés, le petit bruit que j'entendais le soir n'était autre que celui d'une motopompe employée pour vider puis re-remplir les cuves. Ce qui est intéressant aussi c'est que cette industrie touche peu ou prou tout

Deuxième année

le village, n'importe qui - de confiance - du village passant à côté peut être interpellé si besoin est pour participer au 'chan' contre quelques francs. Puis, tout simplement, un gars du village passant dans le coin peut tout simplement sortir la petite phrase Béti signifiant : 'l'œil a vu' pour récupérer un mille ou un deux mille francs contre son silence et la garantie qu'il ne fera pas d'esclandre à l'entrée du chemin qui conduit au trafic. Ce trafic, d'où son nom, est bien sûr illégal, et il y a quelques temps il y avait encore des descentes de flics dans les villages où ils venaient casser les dames-jeannes et autres bidons utilisés pour le trafic. Mais, au bout d'un moment, les autorités ont décidé de tolérer cela en se disant que pendant ce temps, il y avait moins de problèmes de délinquance et, dans l'idée qu'il faut bien que les gens se débrouillent pour gagner quelques sous. C'est du moins ainsi qu'on m'a présenté la chose. Et maintenant, beaucoup d'enfants de policiers sont mêlés au trafic donc si jamais il doit y avoir une descente, les gens sont prévenus deux ou trois jours à l'avance. Pour l'instant, chacun y trouve son compte. Mais le monde bouge, et le jour où les réglementations des sociétés seront plus strictes et où elles regarderont de plus près à la qualité et aux quantités de produits transportés, il y a des risques pour que le trafic cesse... ou bien prenne une autre forme.

Enfin, aujourd'hui j'ai inscrit mon centième élève ! Evènement ! J'ai appelé le Fondateur pour l'occasion et celui-ci m'a félicité. Malheureusement, même si c'est bien, c'est largement insuffisant. J'aurais peut être encore une ou deux inscrip-

Les yeux ouverts

tions d'ici à la fin octobre mais en vérité, je n'y compte pas trop. Ce que je souhaite par contre, c'est que nous arrivions à maintenir cet effectif jusqu'à la fin de l'année et que nous ne soyons pas contraints de renvoyer des élèves pour raisons financières.

Demain c'est la fin de la première séquence. L'année est divisée en six séquences : deux séquences pour un trimestre. Je vais enfin avoir un aperçu du niveau de mes élèves et avec ces résultats on va pouvoir réfléchir aux options à mettre en place pour améliorer leur travail. Demain, je reçois aussi la visite d'un ou deux potes, c'est bien. Ça va me permettre de me changer un peu les idées. Il va juste falloir que l'on trouve des choses à faire, à voir... peut être aller visiter la cathédrale d'Efok à dix kilomètres qui paraît t'il est très belle, ou bien plus simplement aller se promener au Luna Park...

Lundi 16 octobre 2006

Je le sentais, il y avait comme une odeur, un petit relent, un petit truc dans l'air. Courbatures, fatigues, maux de tête et sautes d'humeur. Tous les ingrédients du pot pourri stagnaient dans le fond. Ça avait fait le mort, la pourriture ! Je me méfiais plus, j'avais baissé la garde, le traître ! Il m'a pris en défaut au moment où je m'y attendais le moins, au détour d'un week-end avec des potes, chez moi, juste après une partie de ping-pong, cinq minutes après l'apéro, 30 secondes après qu'on ai établi le programme de la soirée. Salaud ! Je me suis retrouvé au lit couvert comme s'il faisait moins vingt à

Deuxième année

trembler comme une feuille au vent mauvais pour la seconde d'après, me relever suintant, dégoulinant, suant, ruisselant par tous les pores. Heureusement pour mes invités, il y avait la table de ping-pong et l'ordinateur pour s'occuper. En même temps, nous qui avions prévu de sortir le soir, il a plu à torrent quasiment toute la soirée et une partie de la nuit donc quoi qu'il en soit, nous serions tout de même restés à casa. J'aurais tout de même préféré qu'on subisse le mauvais temps à trois plutôt que de subir le palud tout seul. Au final, ce lundi je suis resté chez moi toute la journée. J'ai encore un peu de fièvre et ce matin je n'étais franchement pas vaillant. Là, ça à l'air d'aller mieux. Je poursuis mon traitement en espérant que ça fonctionne sinon je devrais prendre une perfusion. J'espère en tout cas être bien d'attaque en fin de semaine pour le premier conseil d'établissement avec les parents samedi.

Mardi 17 octobre 2006

What's up, doc ? Que j'aurais pu demander au médecin aujourd'hui. Et oui, on prends les mêmes et on recommence, un petit tour de manège : tournicoti-tournicota et hop, c'est reparti. Alors comment ça commence ? Ben ça commence comme je l'ai déjà raconté plus haut, c'est-à-dire les jours précédents, c'est-à-dire montée de fièvre, courbatures, migraines, mal au ventre, diarrhée, fatigue et j'en passe et des meilleurs... et ça se finit, enfin, ça se poursuit comment ? Comme d'habitude, je re-

Les yeux ouverts

monte le drap, je ne me réveille pas, comme d'habitude / J'ai mal, je gémis tout bas, le monde n'écoute pas, comme d'habitude / Je me lève, je vais à la selle, je rends mon repas, comme d'habitude / Vraiment, je ne comprends pas, le traitement ne marche pas, comme d'habitu – u – de // comme d'habitude, toute la journée, je vais jouer à faire semblant / Comme d'habitude, je vais souffrir / Comme d'habitude, je vais même vomir / Et comme d'habitude... ça se fini à l'Hôpital District d'Obala...

Je me suis levé ce matin avec une migraine propre à me fermer les yeux à chaque pas claqué trop fort par terre. Devant l'incompétence apparente de l'infirmière, je préfère poser une croix sur la perfusion et prendre des renseignements un peu plus pointus sur mon actualité corporelle. Je prends la voiture, qui démarre presque au quart de tour, puis m'oblige à stopper cinq ou six fois sur le bas coté en moins de dix kilomètres. Ça roule, j'accélère, j'accélère, je souris et... voyant de batterie, plus rien. Alors frein à main et on se range vite fait sur le bas coté pour laisser passer un abruti quelconque au volant de son camion déglingué qui lui roule... et on répète la manœuvre autant de fois qu'il est nécessaire jusqu'au garage. Avec je le répète en arrière plan, un sévère mal de crâne et une sérieuse envie d'aller tâter l'oreiller plutôt que la pompe à essence. Je dépose le bébé au carrefour, par chance mon garagiste attitré est en poste et s'occupe directement de ma guimbarde. Je le laisse donc et prends la moto direction l'hosto. Entre temps, je passe tout de même un coup de téléphone au patron qui voulait

Deuxième année

emprunter la voiture car la sienne est en panne, pour l'informer de la situation.

Devant le guichet du gars qui délivre les tickets de consultation il y a déjà quelques personnes qui attendent. Mais bien sûr, il est 8h 45, le préposé n'est pas encore là. A son arrivée, les premiers arrivant commencent à entrer chacun leur tour jusqu'à ce qu'une nouvelle arrivante entre directement dans le bureau et obtienne son ticket sans même susciter le moindre holà parmi les patients. Je me dis ok, ça va pour cette fois, je ne l'ai pas vu venir. Puis, une nouvelle personne arrive. Elle, je la vois venir. Déjà, elle se positionne à l'extrémité du banc à coté de la porte. Puis, elle n'attend même pas que les personnes sortent, elle rentre. Là, je ne laisse pas passer. Je lui emboîte le pas, déboule dans le guichet et commence à interroger le gars sur l'ordre de passage des gens. Il nous répond bêtement attendez une minute et nous ressortons. La resquilleuse elle, ne m'a même pas adressé un regard. Puis, quand les gens sortent, elle fait mine de me gruger la place une nouvelle fois. Alors là ! J'attrape mon sac et je la coiffe au poteau, non mais ! Et je commence à évoquer avec le préposé l'idée d'un distributeur de tickets avec des numéros à l'entrée. Bref, il me pèse : 66kg tout habillé, j'en ai perdu 3 dans le week-end. Puis il prend ma tension. Il enroule la machine autour de mon bras, commence à presser la poire, ça devient douloureux. Et là, le con, il s'arrête parce qu'un olibrius dehors vient de lui poser je ne sais quelle question sur son portable et ça dure, c'est impressionnant comme les secondes se dilatent quand on a mal quelque part ! Quand

Les yeux ouverts

enfin l'étreinte se desserre, l'imbécile est obligé de recommencer parce qu'il n'a pas lu les chiffres.

En ce qui concerne cette manie du premier arrivée premier servi, pour résumer l'affaire, il n'y a pas ici comme chez nous ce 'respect' de la queue et du chacun son tour. D'ailleurs, par exemple, quand on va à la banque, au guichet on est tout seul. Les autres attendent à une certaine distance de confidentialité. Ici, tout le monde se rue autour du guichet, alors quand je vais déposer un million par exemple, j'ai autour de moi deux ou trois personnes soit en train de causer, soit en train de remplir je ne sais quel formulaire, accoudés sur le comptoir, et ça j'avoue que ça me dépasse. Même chose quand on me grille la priorité alors que j'étais arrivé avant. Quand c'est à l'hosto et que le gars n'a pas l'air bien c'est normal, il n'y a pas de guichets urgence. Mais sinon, dans ma petite mentalité française du premier arrivé premier servi, ça m'énerve au possible !

Ensuite, attente sur les bancs à coté du bureau du médecin, qui bien sûr n'arrivera qu'une demi heure plus tard, consultation sommaire : 'ça va pas ? Qu'est ce qui va pas ? Ah oui ? Bon, bien, on va faire les tests alors !' Je crois que quoi qu'il arrive, une consultation = un passage au laboratoire soit pour un test de selle, soit pour une piquouze. Moi j'ai eu droit aux deux. Nouvelle attente au niveau du laboratoire. On me pique le doigt pour le test de palud, et je leur donne le petit flacon de selle que j'avais préparé à l'avance. De toute façon, quand on a mal au ventre ici, c'est rarement une gastro : soit on a trop mangé, soit on fait une aller-

Deuxième année

gie, soit on a des vers. Et Banco! En revenant du cyber, je repasse au labo chercher les résultats : palud TPFOL plus & présences de kystes d'amibes ! Je repasse chez le médecin et j'apprends que désormais les traitements anti-paludique doivent associer deux molécules ; le virus est de plus en plus résistant. Or, la plupart des traitements existants n'en comportent qu'une et il faut donc en coupler deux utilisant des molécules différentes ou dans l'idéal, en trouver un qui associe directement les deux. Donc je suis quitte pour prendre un nouveau traitement qui va encore bien m'assommer et j'écope en prime d'un autre de 10 jours pour me débarrasser de mes amibes. Au lieu d'envoyer des satellites en l'air pour s'extasier dans la contemplation de son nombril par écran interposés, il y a des choses un poil plus importantes. Moi j'ai les moyens de me payer les médocs, mais c'est loin d'être le cas pour tous.

Je repasse ensuite au garage pour apprendre que : 'rien à faire, il faut changer la pièce', rentre à 3 sur une moto à 70 à l'heure – sans casque évidemment – sur l'axe lourd : imaginez la même chose sur la RN10 et, après un léger en-cas, je reprends le boulot. Ce soir je suis vanné, il suffit que je m'absente une journée pour qu'une flopé de problèmes surgissent et qui ne concernent même pas la discipline des gamins mais celle des profs. Je vous jure, il y a des jours où...

Mercredi 18 octobre 2006

Et une journée de ‘perdue’, une ! Je ne sais pas ce qui se passe avec le SONEC en ce moment mais elle dérange vraiment de trop. C’était le temps de l’alternance jour/nuit entrecoupé du son strident, mélancolique de mon onduleur qui, à force de subir les aléas électrique du réseau camerounais, a fini par se vider de tout son jus et ne me laisse plus qu’à peine le temps d’éteindre l’ordinateur en cas de coupure. Et c’est un vrai problème, la première séquence est fini, je dois en faire le compte rendu lors du premier conseil d’établissement samedi, mais dans ces conditions il m’est impossible de rentrer les notes, de calculer les moyennes et d’éditer les bulletins. Reste l’espoir que dans les deux jours qui viennent, le courant sera avec moi pour mener mon travail à bien.

Sinon, nous avons eu droit aujourd’hui à une petite conférence organisée par le club des Droits de l’Homme. Ça ne cassait pas trois pattes à un canard et certains élèves ont même ouvertement fait savoir que les droits de l’estomac l’emportaient sur le moment sur les droits de l’Homme. Mais après un petit rappel à l’ordre agrémenté de quelques exemples concernant leurs droits, nous avons tout de même pu avoir un petit temps de questions-réponses intéressant. Malheureusement, alors que les élèves commençaient à s’exprimer, l’intervenant pressé par son emploi du temps a du prendre congé et la réunion s’est terminé.

Vendredi 20 octobre 2006

Je me coucherais moins con ce soir.

Aujourd'hui, à 16h00, nous avons eu une réunion extraordinaire de l'amicale du personnel, nous avons longuement débattu le montant des cotisations mensuelles ainsi que les versements qui seraient effectués par les membres de l'association en cas de décès, mariage ou naissance. Puis, l'économe nous a annoncé son futur mariage civil pour le mois de février et pour célébrer son annonce dans la tradition d'ici, il a offert aux membres de l'amicale un casier de bière. C'est pendant que nous buvions que les aléas des discussions ont conduit certains de mes professeurs à m'informer que celui que l'on considère comme le premier fils d'un homme chez les Béti, l'ethnie majoritaire de la région, c'est le neveu, le fils de la soeur. Pourquoi me demanderez vous ? Et bien parce que c'est le seul garçon dont on est sûr qu'il portera le sang de l'homme. Rien ne prouve en effet que le fils de la femme de l'homme est bien son fils naturel. Intéressant non !?

La dessus, un des professeurs nous a résumé une chanson de coupé décalé ivoirien : une jeune homme dont l'entourage comporte de nombreuses filles est amoureux d'une, veut se marier et en informe son père. Celui-ci lui dit que ce n'est pas possible puisque toutes les filles de son entourage sont ses sœurs (non officielles bien sûr). Le jeune homme se désespère puisqu'il est réellement amoureux de cette fille, il va donc demander conseil auprès de sa mère. Celle-ci lui dit qu'il n'y a pas lieu de se tourmenter et qu'il peut l'épouser s'il le désire

Les yeux ouverts

puisque son mari n'est pas son père ! Et de conclure en disant que les gens n'écoutent que le rythme alors qu'il y a finalement beaucoup de choses à apprendre dans les chansons de coupé décalé... Effectivement !

Samedi 21 Octobre 2006

N'eut été cet insupportable rhume qui me fait user les mouchoirs en quantité et jusqu'à la corne, au point d'en produire des haillons pour fantômes, la journée aurait été magnifique. Oublions donc ces considérations sanitaires pour se pencher sur les raisons de ma joie.

Aujourd'hui donc avait lieu le premier conseil d'établissement de l'année scolaire réunissant parents, élèves et membres du personnel. Par rapport à l'année passée, chaque moment de cette réunion a été sans commune mesure. Tout d'abord, nous avons commencé à l'heure prévue, 10h00, et nous avons déjà un certain nombre de parents qui attendaient depuis une heure déjà. Ce qui est déjà un évènement en soi. La réunion a débuté par la messe de rentrée présentée par l'Abbé qui enseigne également la morale dans le collège. Et je dois dire que j'ai été particulièrement satisfait de son homélie, c'est presque comme si nous avions préparé la réunion en même temps – l'esprit saint a-t-il dit – il dit bien ce qu'il veut... Point par point il a abordé tous les éléments que j'avais prévu de présenter ensuite : de la question de la motivation des élèves à la nécessaire implication des parents dans

Deuxième année

l'éducation de leurs enfants en passant par la situation délicate de l'établissement au niveau financier. Par ailleurs, la chorale des élèves qui avait travaillé assidûment ces dernières semaines nous a offert une animation de qualité (c'est pas le Pérou non plus mais c'était très bien) qui a su toucher les parents et les réveiller au point que certaines mamans sont venues danser avec leurs filles au moment du chant final : c'est l'Afrique ! Je pense que pour les deux prochains conseils, nous referons une messe au début. En plus d'appuyer mon discours cette fois ci, cela permet aussi aux parents retardataires d'arriver avant le début de la réunion.

Là où je suis particulièrement content c'est que mon audience cette fois-ci n'avait rien des audiences minables que j'avais pu tenir l'an passé. Il y avait la quasi-totalité de mes élèves, quatorze membres du personnel parmi les quinze qui avaient dit qu'il viendraient et, plus de quarante parents d'élèves ! Extraordinaire ! J'ai plus que doublé le nombre de parents présents ! Et c'est une très bonne chose, ça veut dire que les parents cette année sont beaucoup plus intéressés dans la chose de l'école et que les opérations de sensibilisation menées ont porté leur fruit. Et comme le directeur des études et le surveillant général d'externat ont chacun un enfant en sixième cette année, ils ont lancé auprès des parents l'idée de la création d'un conseil des parents qui prendrait part à la vie du collège afin de résoudre les problèmes et d'œuvrer pour la réussite de tous. Comme j'ai coutume de le leur dire, l'éducation, c'est un équipe à trois : l'école qui fournit le cadre et les enseignements, les enfants qui

Les yeux ouverts

ont la volonté d'apprendre, et les parents qui s'intéressent régulièrement au travail de leur progéniture et qui l'encourage. Ce dernier point est particulièrement important, et un parent d'élève me l'a encore prouvé ce matin. C'est qu'ils ont tendance à imaginer qu'à partir du moment où ils ont payé une école privée et cher qui plus est, leur travail est fini et c'est à l'école de se débrouiller avec l'enfant. Or, les gamins, quand ils voient que leurs parents se fichent de ce qu'ils font à l'école en cours d'année, s'en désintéressent et ne font plus rien.

Enfin, innovation de cette année, nous avons procédé à la remise des carnets de correspondances avec les notes de la première séquence en présence des parents. Ceci afin que les présents puissent voir les résultats de leurs gamins avec eux et leur faire les remarques qui s'imposent aussitôt. A cette occasion, nous avons cité les premiers de chaque classe avec leurs moyennes et ils ont chacun eu droit à un ban d'honneur de l'assemblée toute entière. Vraiment, je suis très très content. Le Fondateur qui est passé juste après ne revenait pas que nous ayons eu autant de parents. Je le dis, je le pense, les choses évoluent dans mon petit collège, le train est sur les voies, si nous avons les résultats à la fin de l'année et que j'obtiens l'accord de la DCC pour un nouveau coopérant, l'année prochaine devrait amorcer la remise à flot définitive de l'établissement. Advienne que pourra, il ne faut pas nous reposer sur nos maigres lauriers.

Lundi 23 octobre 2006

Je ne sais pas trop par quoi commencer. J'ai pas trop envie de me la jouer littéraire quoique ça me faciliterait peut être les choses, mais bon, la meilleure solution reste encore que j'écrive au fil de la plume. La coopération, à bien des égards, c'est comme une école de la vie en accéléré ; d'abord parce que conscient que la durée est limitée chaque événement prend une coloration plus vive ; ensuite parce que les postes que nous occupons sont parfois élevés par rapport à notre expérience de départ et nous propulsent devant des considérations qui sont bien loin des petites misères estudiantines. Enfin parce que la vie dans les pays du sud nous confronte à des situations que l'on ne peut imaginer dans nos sociétés hyper régulées et sécuritaires.

Où je veux en venir ? Samedi, le conseil d'établissement avec les parents s'est passé de la meilleure façon qui soit. Dimanche, tout va pour le mieux, c'est le temps du repos et de la détente pour les internes. Dimanche soir, une petite élève de sixième, bien portante la veille, vient se plaindre au surveillant général de maux de têtes. Le surveillant général lui délivre le traitement adéquat et le lendemain matin il semblerait que ça va déjà mieux. Nous sommes lundi, aujourd'hui est un jour férié chômé, c'est la fête du Mouton qui marque la fin du Ramadan. La confirmation de cette journée chômée ne nous est parvenu officiellement par voie radio-phonique que tard dans la nuit. Aussi, je me suis levé comme d'habitude le lundi matin à 6h15 pour la réunion de 7h00 et j'apprends donc la nouvelle à

Les yeux ouverts

ce moment. Je profite donc de la journée pour me reposer car ma crise de palud du début de semaine m'a tout de même bien secoué. Dans la matinée, le surveillant général vient me voir pour m'informer que la petite de sixième vomit et a des frissons, c'est le palud. Nous tentons de joindre l'infirmière pour qu'elle vienne voir l'enfant mais en vain, aussi nous prenons l'enfant en voiture direction l'hôpital avec une escale chez l'infirmière des fois qu'elle serait chez elle. Nous la trouvons en effet et nous retournons au collège pour poser la perfusion de quinine à la petite. L'infirmière reste à son chevet pendant près de 3 heures puis, voyant que son état s'améliore, elle rentre. Comme tout à l'air de s'arranger, je rentre chez moi, mange, m'octroie même une petite partie de ping-pong avec le surveillant général d'externat en début d'après midi. Puis, alors que nous prenons un verre avec ce dernier, le surveillant général d'internat vient me trouver en disant que la petite ne va pas bien, qu'elle a de nouveau vomi. Je la retrouve dans le dortoir, allongée sur un drap à même le sol, ses camarades viennent de l'aider à se laver. Une bonne crise de palud vous couche et peut rendre pénible le moindre mouvement. J'apprends à ce moment du surveillant général d'internat que la petite s'est plaint durant la perfusion en disant qu'elle voulait qu'on lui retire, qu'elle était fatiguée et comme au matin, qu'elle voulait voir son père. J'apprends également qu'une de ses camarades lui a donné à manger pendant la perfusion et qu'évidemment elle a tout rejeté. Enfin, il semblerait après la perfusion qu'elle ait voulu se laver et qu'elle se soit retrouvée allongée nue sur le

Deuxième année

sol des douches. C'est ainsi en tout cas que le surveillant général l'a trouvé après que les filles l'aient appelé, et ce qui explique ce que je disais plus haut. Les internes disent qu'elle ne veut pas tenir le lit, nous l'y mettons tout de même et commençons à lui demander ce qui ne va pas et si elle connaît un moyen pour joindre son père. En effet, le seul contact que nous a laissé son père, qui vit en pleine brousse sans téléphone est celui du Fondateur qu'il connaît bien et qui est du même village, mais le Fondateur est à Yaoundé et il ne peut rien faire. Comme la fille n'a pas l'air bien et qu'elle ne nous répond que par des « mmm » quand on parle de son père, on rappelle l'infirmière aussitôt et quand elle arrive, on envoie aussitôt par la même moto une interne du même village que la petite pour aller chercher le père. L'infirmière prend en charge la petite dix minutes puis m'appelle en me disant qu'il vaut mieux la conduire à l'hôpital. Je prends de l'argent pour les soins, les clefs de la voiture, et je file sur Obala avec la petite et l'infirmière. Je les dépose à l'hôpital avec l'argent puis fait demi tour pour être présent à l'arrivée du père au collège, à peine j'ai fait cent mètres que le téléphone sonne. C'est le surveillant général d'internat, pour me dire qu'il a reçu un appel d'une infirmière de l'hôpital – qui a un enfant chez nous – lui annonçant le décès de la petite. Je suis garé sur le bas coté, avec le bruit des motos, des sonos à fonds, des gens qui parlent, je me le fais répéter, abasourdi, puis fais demi tour. A l'hôpital je retrouve l'infirmière du collège, nous passons le bureau des consultations où plusieurs mamans semblent se recueillir en silence, pour

Les yeux ouverts

l'arrière salle où je trouve la gamine, les yeux clos, comme endormie, sur la table de consultation. Et l'infirmière de me confirmer la nouvelle et me disant qu'il était survenu aussitôt après son arrivée.

Là, comment dire, évidemment personne n'est préparé à ce genre de situation. J'étais, comment, abasourdi, désarçonné, sonné, perdu tout simplement. La gamine que je venais juste d'amener, avec qui j'avais parlé cet après midi, qui samedi courait joyeusement dans la cours, étendue morte devant moi, là, juste là ; et moi bêtement, la main sur son front encore chaud comme si je lui prenais la température. Je vous jure que là, j'étais paumé... Puis les questions qui viennent me triturer le crâne : c'est quoi ça ! Comment ça a pu se passer comme ça ? Qu'est ce qu'on n'a pas fait qu'il fallait faire ? On était là, on l'a écouté, on a fait venir l'infirmière rapidement, on a donné les soins... comment !? En 24 heures, 24 heures !

Je ne sais pas à quoi je m'attendais, à voir les gens effondrés ou quoi, ou manifestant plus ouvertement une quelconque tristesse, c'était plutôt je ne sais pas, comme une sorte d'abattement avec aussitôt les considérations cliniques et les questions pratiques. Plus tard, en attendant l'arrivée du père sur un banc, l'infirmière a lâché d'un ton laconique : c'était son jour. Ouais, c'était son jour. Ben ça me reste pas mal en travers de la gorge.

Et puis il a fallu attendre le père pour la faire admettre à la morgue. En attendant, la petite est restée un peu plus de deux heures de temps sur un matelas, sous une véranda, enveloppée dans son drap... Et le temps passait et toujours pas de nou-

Deuxième année

velles. Et il a fallu avertir le Fondateur. Et les histoires africaines qui ensuite allaient bon train entre l'infirmière du collège, une amie à elle et le surveillant général d'internat qui nous avait rejoint entre temps. C'était trop soudain, il devait y avoir une autre raison que la simple question médicale. Et puis, les deux autres qui étaient décédés dans le collège quatre ans auparavant venaient aussi du même village que le Fondateur. Et quand lui-même - ou les autres - me disaient que les gens de son village cherchaient à lui porter préjudice. Histoires africaines... sorcellerie... bref. N'empêche qu'on finit par se poser des questions.

Au bout d'un moment, voyant la nuit tomber et les moustiques se faire plus coriaces, n'ayant pas de nouvelles de l'Économe resté au collège et qui devait nous avertir à l'arrivée du père, je laissais le surveillant général avec de l'argent puis me dirigeait vers le collège pour y accueillir le père. Et c'est lui que je vois avec son blouson bariolé bondissant sur sa moto à côté de ma voiture à me faire de grands gestes pour que je m'arrête. Je descends de la voiture, lui de la moto, il me regarde et demande 'C'est comment ?' Conformément aux informations que j'avais laissé au collège, on ne l'avait pas informé, et c'est à moi qu'échut cet insigne honneur. J'espère ne plus jamais de toute ma vie devoir annoncer à un père la mort de sa fillette, jamais ! Il s'est mis à battre les bras dans l'air, les lever puis les laisser tomber lourdement sur son corps. Et la soirée n'était pas finie, outre le fait de l'emmener au corps et de lui présenter le déroulement des événements, il a fallu régler les questions

Les yeux ouverts

pratiques : attendre le responsable de la morgue qui était absent et injoignable car le réseau défaillant ce soir, puis quand il est arrivé payer les frais d'admission puisque le père étant planteur n'avait pas l'argent. Le responsable de la morgue, je vous jure que je l'y aurais foutu dans ses caissons. Il a déboulé en montrant bien qu'on le dérangeait alors qu'il était tranquille chez lui. Il n'a même pas aidé à porter le corps jusqu'au bâtiment et c'est le père même avec le surveillant général qui l'ont fait. Et la première chose qu'il a faite en arrivant dans son bureau, c'est d'allumer la télévision câblée sur canal plus. Ensuite, questionnaire militaire, pas une dose de respect ni même une pointe de compassion, par contre, ça transpirait le 'vous me faites chier' à grosses gouttes. Je lui aurais fait bouffer sa télé. Le problème, c'est que ce n'est pas le moment de chercher des crosses non seulement par respect pour le parent, ensuite parce que le gars peut décider de tout bloquer comme ça. Mentalité merdique !

Au retour j'ai du l'annoncer aux internes qui pour certaines vont très mal le vivre. Je revois le père demain et je dois voir avec le Fondateur comment on va gérer la suite avec la famille.

Et voilà, 11 ans la gamine, 1995-2006...

Bon ben, cette disparition, ce décès... ça me remue quand même pas mal. En fait, je ressasse sans cesse, non pour chercher les raisons, le pourquoi du comment ; c'est passé. Mais ça me trouble quand même. J'avais déjà vu un mort sur la route en France, le gars d'après ce que j'avais appris par la suite remontait en moto la route de Biard, à coté de l'aéroport. Peut être qu'il allait trop vite, je ne sais

Deuxième année

quoi, le fait est qu'il est tombé et qu'il a été propulsé à travers les poteaux des rambardes de séparation des deux voies. Il était 4h00 du matin, je rentrais d'une mission d'intérim dans une boîte de colis postaux à Dissay, et au milieu de la route, j'avais vu un gars qui agitait une torche. J'avais ralenti, normal, puis, en arrivant à sa hauteur et alors que je baissais la vitre, le gars m'a demandé de circuler. Je n'ai pas insisté, mais en repartant lentement j'avais pu voir une chaussure, puis deux jambes jusqu'au tronc... pas plus loin. Evidemment ça m'avait choqué.

Aujourd'hui en quelque sorte, c'était mon deuxième mort. Mais les circonstances sont différentes, là c'était une gamine que je connaissais, dont je connais le père, qui était élève dans mon collège, qui était comme on dit en Afrique 'ma fille' comme j'étais son Principal. Une fillette avec qui j'avais causé l'après midi, et que je retrouve au soir dans cette arrière salle de consultation à l'hôpital, entourée de l'infirmière du collège et de celle du centre de santé ; alors même que cinq minutes auparavant quand je l'y déposais elle respirait encore. Une petite de onze ans là, devant moi, les yeux fermés, la tête légèrement inclinée sur le côté, comme endormie sur la table de consultation. Et moi, moi qui ne suis même pas sûr d'avoir bien saisi la situation, moi qui lui pose la main sur le front sans savoir quoi faire, comme pour... je sais pas, vérifier qu'elle est bien là, que c'est la réalité ; moi devant la fenêtre qui commence à demander d'une voix mal assuré qu'est ce qui se passe maintenant ? Mais moi qui dois aussi faire bonne figure devant tous

Les yeux ouverts

ces gens qui ont vu, devant l'infirmière de l'hôpital qui est mère d'un enfant dans mon collège. Avec la crainte aussi que l'on nous accuse de négligence, et la question en moi de savoir si nous avons bien fait ce qu'il fallait faire, si j'ai pris les bonnes décisions, si je n'aurais pas du l'emmener à l'hôpital directement. Et puis, et là dans ma tête j'ai crié ! Quand après être restée étendue deux heures sous la véranda, dans son drap, le père arrive et vient prendre entre ses mains le visage de sa fille qu'il avait vu bien portante il y a deux jours. Quand il déclare qu'elle est encore chaude, et qu'entre elles les infirmières palabrent comme s'il y aurait eu encore une chance si nous étions à l'hôpital central de Yaoundé, et ajoutent « à l'impossible nul n'est tenu... » Et ce n'est pas le Moyen-Âge, et en y réfléchissant on n'a même pas les moyens d'aller à Yaoundé, et puis on refuserait le transport de l'enfant... Je n'ai rien dit, hébété, avec en parallèle la question de qu'est ce qui se passe au collège puisque personne ne répond au téléphone, de savoir si les filles sorties chez leur mère ce week-end sont bien rentrées au collège comme me leur demande leur mère par téléphone, de gérer avec le Fondateur les questions d'admission du corps à la morgue alors même que le personnel de l'hôpital à la nuit tombée, ce jour qui est férié, n'est pas là ; à réfléchir aux questions financières puisque le père n'a pas le sou... je vous jure qu'il s'en est passé des choses dans ma tête à ce moment là ! Plus la question de la réaction du Fondateur lui qui a déjà connu des deuils au collège d'enfants issus de son village natal, plus la question de la réputation du collège

Deuxième année

par rapport à ce décès... avalanche... et c'est mécaniquement que j'essaye de trouver une réponse à chaque question, que je m'emporte au téléphone, que je m'inquiète quand le père semble avoir disparu de l'hôpital, que j'ai envie de coller une beigne au responsable de la morgue qui arrive sans respect, énervé qu'on l'ai dérangé chez lui, comme si les décès ne devaient avoir lieu que les jours ouvrables.

Mon deuxième mort, dépersonnifié, ce n'est plus la petite fille élève de sixième, c'est un corps inanimé enveloppé dans un drap. C'est la mise à distance pour se protéger ; et s'en est tout autant horrible puisque l'être devient l'objet, la fille devient le corps... dur... et avant l'arrivée du père un sentiment bizarre à travers tout le corps, comme un frisson, comme la peur d'être contaminé... mais par quoi. Bref, je sais, ce n'est pas terrible à lire tout ça. Il fallait que je l'écrive, pas pour raconter, peut être pour dire, sûrement pour me libérer un peu de tout ça, pour le partager comme je ne peux pas le partager avec mon entourage ici et comme je ne peux pas parler de cela au téléphone avec les amis. Dans deux semaines, nous nous voyons, là il faudra que je parle.

Moi, ça va, j'ai toujours mes crampes dans le dos mais le palud est fini et je ne souffre plus de migraines. Il faut peut être que je fasse des étirements... Bon, merci d'avoir pris le temps de lire ces quelques lignes. Ne vous inquiétez pas, je ne suis pas bouleversé au point de perdre les pédales ou de plonger dans la déprime. Ça va. C'est juste que tout cela amène à se poser des questions, sur la manière

Les yeux ouverts

dont on réagit vis-à-vis de ce type d'évènement, entre autres.

Mercredi 25 octobre 2006,

Mardi, le Proviseur du Lycée Technique d'Obala est venu me rendre visite pour me rappeler la tenue de la Journée Pédagogique pour les enseignants du département le mercredi 25 octobre, aujourd'hui donc. J'avais reçu le courrier samedi mais vu les derniers événements je l'avais oublié. Lui-même étant établissement d'accueil pour les enseignants du privé, il venait me voir pour parler de l'organisation. Et évidemment, quand on vient me parler d'organisation, c'est pour me demander de l'argent. Sur la circulaire il y avait noté qu'il fallait donner aux enseignants le nécessaire pour le transport et la nourriture. Pour ça, c'est normal, et j'ai fixé le tarif pour mes enseignants en fonction des moyens du collège à 2000 CFA. Ce qui est amplement suffisant pour l'aller retour et pour manger le midi. Mais ce qui intéressait le Proviseur c'était autre chose, à savoir l'accueil des intervenants. En clair, il faisait la tournée des établissements qui lui enverraient des enseignants pour récolter des sous. En effet, bien que les intervenants soient payés régulièrement par l'Etat et en plus commissionnés pour ces journées, il est d'usage au Cameroun de les accueillir avec un verre d'eau, mais ce verre d'eau prend souvent la forme d'un banquet. Ces pratiques sont très courantes dans le public car tous les postes de Proviseur ont une petite connotation politique et

Deuxième année

que si on ne fait pas comme c'est prévu par cette sorte de tradition et rien que pour ça, on risque de se voir démis de ses fonctions pour un quelconque motif. Evidemment, je rejette en bloque cette habitude qui consiste à ponctionner sans cesse et toujours les écoles pour que quelques nantis se goinfrent aux frais d'établissements en difficulté et ça au détriment de l'éducation. Et si je dis ça, c'est parce qu'il ne m'a pas demandé une petite somme, pour les deux enseignants que je comptais envoyer là bas, il me demandait quinze mille F CFA ! Etant donné le nombre d'établissements qu'il accueillait et s'il leur demandait à chacun la même somme, ce n'était plus un verre d'eau qu'il allait offrir, mais un puit ! Et ce qui m'énerve aussi c'est que lui-même sous des faux airs d'amabilité, sous prétexte de m'avertir de la tenue de cette journée, vient tout simplement demander de l'argent alors que c'est son établissement qui accueille la réunion et non le mien, et que son Lycée étant public reçoit des fonds de l'état alors que moi-même je n'ai toujours pas touché les subventions. Donc, très clairement je lui ai dit que s'il fallait offrir le verre d'eau, nous avions un puit et des bidons de disponible. Je lui ai refait un descriptif de la situation financière de l'établissement et lui ait fait comprendre que dans ces conditions il ne m'est pas possible d'envoyer mes enseignants. Il a alors commencé à me faire des sarcasmes en me demandant comment j'allais faire quand les inspecteurs viendraient. Ce à quoi je lui ai répondu que je me passais volontiers de ces sarcasmes et que je saurais expliquer aux inspecteurs pourquoi mes enseignants n'avaient pu suivre la

Les yeux ouverts

journée. Me ravisant tout de même mais sachant où le bât blesse, j'ajoute que je veux bien verser de l'argent en dépit de mes difficultés financières dans le souci d'une meilleure éducation, mais que je veux savoir exactement où va l'argent puisque cette somme n'est pas demandée sur la circulaire, si il y a une circulaire qui fixe les tarifs et si à défaut il peut me faire un reçu si je lui verse l'argent. Et là, bingo, le gars est parti en disant que ce n'est pas possible. Parce que, si la pratique est courante et peut créer des problèmes à celui qui ne s'y conforme pas, elle n'est pas non plus légale et si j'apporte la preuve lors d'une sectorielle qu'on m'a demandé de l'argent pour envoyer mes enseignants à une journée de formation pédagogique gratuite, le responsable peut avoir de très gros ennuis. Et voilà. Paraît-il que le Proviseur a dit à mes employés : 'votre Principal m'a fini'. Il est vrai que c'est plus facile pour moi d'agir ainsi dans la mesure où je ne brigue aucune place dans la fonction publique camerounaise, mais je me dis néanmoins que cet état d'esprit est pourri, dans la même veine lorsque le délégué provincial de l'enseignement fait sa tournée et récupère avec ses deux pick-up, dans chaque établissement tantôt une chèvre, tantôt un régime de banane alors même qu'il est commissionné par le ministère. C'est à vomir.

Ces gens là ont peur, et quand ils n'ont pas peur c'est juste de la cupidité, c'est pour le pouvoir, pour faire de la lèche sans conscience ni éthique, au détriment de l'éducation, juste pour le pouvoir et l'argent. Le développement de l'éducation au Cameroun, je fais de beaux discours, et je remplis mes

Deuxième année

poches. C'est à vomir ! Et les sectorielles qui sont un autre moyen de taper dans les poches des établissements, où les même demandes sont formulées par les établissements chaque année, et où le Délégué emprunte les chemins tortueux de la dialectique pour répondre qu'il va s'en occuper en pensant au fond de lui (faut que je garde mon poste, faut que je garde mon poste...). L'an dernier j'avais écrit une lettre au délégué départemental dans laquelle je dénonçais déjà certains agissements des établissements, il n'a jamais daigné me répondre, même quand je l'ai eu en face de moi. Je compte bien en écrire une nouvelle cette année, pour dénoncer ça et d'autres choses encore, sauf que cette fois, il y aura des doubles pour le délégué provincial, et pour le ministère. On peut dire que ça ne change rien, peut être, en tout cas ma lettre de l'an passé qui concernait le dépassement des effectifs autorisés dans les classes du public a été photocopiée et envoyée à tous les Proverseurs de l'arrondissement d'Obala ; et ça a quand même fait du bruit. Et tant pis si les gens ne se réveillent pas maintenant, l'important c'est de continuer à faire du bruit pour qu'un jour ils ouvrent les yeux. Et pour mes enseignants, je leur ai donné l'argent pour leur transport et leur nourriture, et ils ont été à cette journée. Et ce sans payer ces suppléments, devrais-je dire, ces pots de vin.

Sinon aujourd'hui, il n'y avait donc pas cours puisque les professeurs étaient eux même à l'école pour la Journée Pédagogique, je me suis rendu au cyber. Je venais juste de commencer à lire mes mails quand il y a eu coupure. Là, un gars est venu m'aborder en me disant qu'il bossait dans une

Les yeux ouverts

ONG de développement rural avec son oncle et qu'ils voulaient se développer dans la Lékié, mon département. On a parlé longuement autour d'un pot, on a échangé des idées, très gentils, très intéressants. Je leur ai donné des contacts en France qui pourraient peut être aider au développement de leur ONG. J'espère que cela aboutira à quelque chose. En tout cas, ça me fait un contact de plus à Obala et un contact intéressant avec des gens qui se bougent pour le développement de leur département, de leur pays.

Vendredi 26 octobre 2006

Quand la semaine commence avec un décès, elle se finit forcément avec un enterrement. En fait, l'enterrement a lieu demain. Le père de l'enfant m'a proposé de venir, mais j'ai préféré décliner l'offre, ce genre d'évènement me met particulièrement mal à l'aise. Aussi, le surveillant général d'internat et l'infirmière seront là bas pour me représenter avec le Fondateur. Néanmoins, je me suis rendu aujourd'hui à la levée du corps. Celle-ci se déroulait à la morgue de l'hôpital d'Obala et devait avoir lieu à 14h00. Je suis reconnaissant au directeur des études de s'être joint à nous aujourd'hui, son expérience en la matière a permis une levée du corps digne et solennelle. En effet, sur la liste affichée à l'entrée de la morgue six corps devaient sortir pour 14h00, donc s'il n'avait pas demandé au morguier l'autorisation de rentrer plus tôt pour une petite cérémonie avec tous nos élèves venus assister, cer-

Deuxième année

tains membres de l'administration et la famille de l'enfant évidemment, nous aurions du subir la cohue et la bousculade de 14h00 pour sortir le corps avec ceux de toutes les autres familles. Au lieu de ça, nous sommes donc tous rentrés, nous étions peut être une soixantaine, les parents ont apporté le cercueil à l'intérieur et le morguier a avancé la petite sur le lit roulant à côté. Ça a été le top départ des cris, pleurs et lamentations de la famille ; et quelques uns de nos élèves y ont été eux aussi de leur petite larme, surtout quand tous ont défilé autour du corps. Les mamans de la petite – les mamans de la famille – entraient et sortaient selon l'émotion. Puis, sur une nouvelle initiative du directeur des études qui vraiment a été génial sur cet évènement, l'Abbé – qui enseigne au collège – est venu faire une prière. Les élèves ont chanté une des chansons que la chorale – à laquelle la petite participait – avait chantée la semaine dernière lors de la messe de rentrée. Une chanson a la mélodie mélancolique qui a encore fait monter l'émotion dans la salle. Je n'en menais pas large, et ce n'est pas évident dans ces cas là. Tout, le corps devant nous, la famille de la petite et les élèves en larmes, le chant, tout participe de la mise en scène de l'émotion. Et moi dans tout ça, il faut que je reste droit, digne, fort... il ne s'agit pas de craquer devant le père, devant les élèves, je suis là pour soutenir, je ne suis pas là pour être soutenu. La musique me donne toujours des frissons, j'ai donc réprimé une petite boule au fond de la gorge qui avait la prétention d'éclore, j'ai senti mes yeux picoter légèrement, puis je me suis repris. Et j'ai focalisé sur un truc con à pleurer, qui m'a vrai-

Les yeux ouverts

ment tourmenté : est ce que le cercueil est assez grand, est ce que j'ai donné les bonnes mesures au menuisier ? Oui, heureusement, ça aurait été le comble.

Au final c'était bien, pour la famille et pour tout le monde, tout s'est bien déroulé. Nous sommes ensuite sortis et la famille a été porter le cercueil sur le toit d'une vieille guimbarde que le père avait réussi à louer pour la journée. Là aussi ça fait bizarre, on vit pleinement le décalage, la misère, de voir ce cercueil dans lequel je sais que j'ai une de mes élèves, arrimé on ne sait comment avec des lanières de chambre à air, sur le toit d'une voiture sans âge, avec 9 personnes à l'intérieur, et qui va s'élancer sur une des pistes les plus défoncées de l'arrondissement. Et ce fut tout, je saluais le père qui me remerciait de mon soutien tout en me demandant inquiet s'il y avait d'autres formalités, puis je parlais payer la dernière traite du menuisier qui avait réalisé le cercueil.

Décidément, mis à part l'organisation de l'enterrement, le père démuni m'a mis à contribution pour toutes les formalités cette semaine. Et heureusement que j'étais là, autant pour les dépenses liées au deuil – que le Fondateur a remboursé au collège hier – que pour les dernière formalités à l'hôpital. En effet, pour la levée du corps, il faut prévenir la morgue 24 heures avant. Nous nous sommes donc présentés hier à l'hôpital et j'ai de la chance de connaître maintenant quelques personnes susceptibles de m'aider, puisque cet hôpital, c'est la jungle. Pourtant, même avec ces contacts nous avons tourné pendant une demi heure dans l'hôpital

Deuxième année

avant de trouver le morguier. Nous avons été frapper à la porte du local, personne n'a répondu et l'imbécile de service juste bon à tondre la pelouse à coté nous a rabroué avec mépris comme si nous voulions forcer la porte. « Tu es qui toi ? » je lui ai dis méchant. Et, lorsque nous l'avons finalement retrouvé, nous avons appris que l'entrée de la morgue se situait à l'extérieur de l'hôpital - pas une seule des personnes, même que je connaissais, n'a eu l'idée de me le dire. Et ce n'est pas fini, déjà le morguier nous fait faire le détour alors que lui-même entre par la porte à l'intérieur de l'hôpital – vraiment, ce n'est même pas un passage privé, ça ouvre sur la même pièce, connard ! – ensuite, quand nous arrivons dans son bureau il nous demande où est le matériel coché sur la liste. C'est vrai qu'il y a une liste sur la fiche de sortie, mais moi je croyais que ça correspondait au matériel fournit lorsqu'on paye les frais d'admission : l'eau de javel, la lessive, le savon, la serviette, le drap... et cet olibrius à faire son énervé la dernière fois ne me l'avait pas dit. Du coup, nous devons courir dans Obala avec le père pour réunir le matériel demandé rapidement parce que l'autre con veut débaucher. Nous arrivons finalement à tout faire dans les délais et nous réglons les frais de sortie du corps prévue le lendemain, donc aujourd'hui. Mais je vous jure le morguier, je l'ai dans le nez ! Qu'il se présente juste un jour devant moi avec un service important ou je ne sais quoi, que je lui fasse sentir ce que c'est que d'être traité comme de la merde quand on est en deuil. J'ai appris que le gars était avant infirmier et qu'il a été formé en Europe, je me demande bien ce

Les yeux ouverts

qu'il a appris là bas, ou bien si c'est l'excursion en Europe qui lui est montée à la tête.

Lundi 30 octobre 2006

Quand la santé va tout va ! Quand la santé va tout va ! Tapez les sonnettes, sonnez le clairon ! Quand la santé va tout va ! Enfin, enfin, je n'ai plus mal au dos, ou alors juste un chouïa, la virgule de l'hypocondrie qui me reste en travers de l'esprit après pas loin de deux semaines à galérer dans les eaux troubles d'une santé précaire. Je me sens : léger !

Et puis, pour mettre peut être un point final à la série des mauvaises passes de cette première mi-temps, j'ai même eu droit aujourd'hui à une journée ordinaire extraordinaire. Je m'explique, ce matin j'ai reçu un courrier de la délégation départementale comme quoi je devais me rendre urgemment à Monatéle pour aller chercher les formulaires d'inscription aux examens. Au début je me suis dit, vu l'état de la voiture et la forte probabilité de tomber en panne, autant prendre le taxi brousse. Puis, dans la mesure où les informations émanant de la délégation sont parfois partielles ou qu'il arrive, comme dans tout système bureaucratique qui se respecte, que l'on n'ai pas les bons documents en poche. Je me suis décidé à tenter le coup avec la voiture, comme ça, je ne perdrais pas ma journée dans les transports et je pourrais même faire quelques courses à Obala. Donc, de façon très ordinaire, je me suis rendu à Obala, j'ai fait mes courses ; puis

Deuxième année

je me suis rendu à Monatéle (45 minutes de route aller – la voiture est vieille, je force pas) où j'ai récupéré tous les documents nécessaires pour les examens et où j'ai payé la cotisation de l'établissement pour les compétitions sportives de l'année. Puis, je suis rentré au collège, et voilà : extraordinaire n'est ce pas !? Tout s'est déroulé selon mes plans, tranquillement. Le seul petit problème de ce voyage sans fausses notes c'est juste une panne sèche à... 1 mètre du tuyau de la pompe à essence à Obala. Une broutille quoi...

Mardi 31 octobre 2006

En bref, y'a les jours avec, y'a les jours sans. Hier était un jour avec, aujourd'hui... je ne vous le fais pas dire. D'abord, je sais pas si je somatise ou quoi mais je retrouve avec délice mes courbatures dans le dos, moins fortes qu'avant certes, mais il y a tout de même comme une présence, un je ne sais quoi de troublant. Je me dis que c'est peut être à cause de ce que j'ai fait aujourd'hui, et qu'est ce que j'ai fait aujourd'hui. Eh bien, non content des pannes à répétition de la voiture, je me suis dit qu'il fallait que j'y mettes un peu du mien, histoire que ce ne soit pas toujours de sa faute mais un peu de la mienne. Alors, au cours d'une manœuvre qui a prouvé à la terre entière que je n'avais vraiment pas un compas dans l'œil - manquerait plus que ça - j'ai tout simplement raté le petit ponton qui enjambe le caniveau – et ils sont balèzes les caniveaux ici – et j'ai mis le cul de la bagnole dans le trou occasion-

Les yeux ouverts

nant par la même une déchirure musculaire au pneu arrière droit qui, l'on s'en doute un peu, est mort sur le coup. Heureusement, des gars sont venus me remettre la voiture sur ses pattes, et événement intéressant si l'en est, l'un des gars étant du village du Fondateur a refusé la pièce que je leur donnais pour aller boire un coup car, a-t-il dit, en tant que membre du même village, le Fondateur est son père. Donc, une dépense imprévue pour changer de pneu et un nouveau contretemps quelques minutes plus tard puisque le nouveau pneu s'est déjà dégonflé et qu'il faut demander au vendeur de le changer. Donc ça, c'était le premier déplacement et même pas pour le collègue mais pour rendre service au Fondateur en allant chercher la nourriture pour ses porcs. Le deuxième déplacement pour aller chercher le maïs encore pour les porcs s'est lui déroulé sans problèmes. Et le fin du fin pour la fin de la journée, alors que je ferme les fenêtres du bureau, l'un des carreaux vient se briser à mes pieds. Bref, y'a des jours avec, y'a des jours sans. Mais ça va, comme on dit, ça doit aller de toute façon.

Jeudi 2 novembre 2006

Je vous jure que ce n'est pas facile tous les jours. Je ne sais pas ce qui se passe cette année mais une chose est sûre, c'est qu'il s'en passe des choses. En allant me coucher hier soir, je pensais que la journée était bien finie et que j'allais pouvoir passer une bonne nuit. J'étais plongé dans des rêves dont je ne peux vous faire le résumé ici, tout simplement

Deuxième année

parce que je ne m'en souviens plus, quand le cliquetis ennuyeux du clou sur la grille d'entrée est venu sournoisement s'immiscer dans mon sommeil pour m'en sortir. Au début je me suis dit que je n'avais pas entendu le réveil et que c'était déjà le matin. Je grommelle une vague réponse, allume la lumière et m'aperçoit qu'il n'est que 22h30, cela ne fait qu'une demi heure que je dors. J'ouvre la fenêtre qui donne sur mon entrée sur la terrasse et effectivement, il fait bien nuit et un petit groupe d'élèves internes se tient devant la porte. Le surveillant général n'est pas là qu'ils me disent et il y a une des filles qui est malade. Ok, ok ! J'arrive. J'enfile un pantalon, un tee-shirt, prends les clefs et le téléphone et me rends au dortoir des filles. Une élève de seconde est là par terre, en convulsion, à respirer par à coups en criant à chaque fois que sa respiration le lui permet. Impossible d'obtenir une réponse de sa part quant à ce qu'elle ressent, si ça lui est déjà arrivé, ou quoi que ce soit. J'appelle aussitôt l'infirmière pour lui demander de venir, c'est compliqué pour elle de trouver une moto la nuit mais elle m'assure s'en arranger. Je cours ensuite chez le surveillant général pour qu'il appelle les parents, mais celui-ci est sorti... comme par hasard. Heureusement, je le vois qui arrive au moment où je retourne vers l'internat. Je lui demande d'appeler les parents, et lui de me faire comprendre que nous n'avons pas le contact des parents mais celui de sa grande sœur. Il appelle donc la grande sœur qui lui dit qu'elle-même est malade et ne peut se déplacer. En clair, démerdez-vous ! Donc on ne prend pas de risque, enfin si puisque je prends le parti d'em-

Les yeux ouverts

mener la fille à l'hôpital avec ma vieille caisse déglinguée sur la route la plus dangereuse de la province de nuit, sans savoir si on a assez d'essence, et avec uniquement les feux de croisement de fonctionnel (les pleins phares sont H.S. depuis la rentrée...) – c'est de toute façon la seule possibilité de déplacer l'élève puisqu'il est impossible de l'emmener à moto (et impossible d'en trouver une au village de nuit) et que l'ambulance de l'hôpital d'Obala ne se déplace pas sur simple appel (en clair, elle ne sert que pour les personnes déjà hospitalisées, les accidents graves, et encore...). Je rappelle l'infirmière pour lui dire de nous attendre à l'hôpital, nous portons la fille jusqu'à la voiture et vogue la galère. Juste un petit toussotement en route, la voiture nous conduit finalement à bon port. Là-bas, l'infirmier de garde la prend en charge, prend les médicaments nécessaires, et nous demande de la porter jusqu'à la salle de soins. Évidemment, il n'y a pas de brancardier et c'est tant bien que mal que le surveillant général et la personne qui a accompagné l'infirmière du collège, emmènent notre élève jusqu'à son lit. Et une chose est sûre, c'est qu'elle n'est pas légère. Nous nous retrouvons donc dans une grande salle ouverte aux quatre vents, avec deux rangées de 8 lits, un matelas par terre, et des malades moitié nus et l'œil hagard dont la situation ne donne vraiment, mais vraiment pas envie d'être à leur place. Notre élève continue ses convulsions, il semblerait que ce soit une crise d'asthme mais évidemment, nous n'avons pas été tenus informés par les parents. Nous avons beau insister, répéter haut et fort, matraquer qu'ils doi-

Deuxième année

vent nous informer en cas de problèmes de santé connus : rien. Est-ce que c'est par peur que l'on refuse leur enfant si le cas s'avère trop compliqué ? C'est toujours possible. Bref, l'infirmier lui pose une perfusion, nous restons encore un peu avec l'infirmière du collège et le surveillant général, puis après avoir payé les soins à l'avance à l'infirmier, nous laissons l'élève à la charge de l'infirmière et nous rentrons rassurer les internes qui, cela ne fait pas deux semaines, ont vécu la perte d'une de leur camarade et doivent s'inquiéter. Au matin, l'infirmière m'appelle pour me dire que la situation de l'élève ne s'est pas vraiment améliorée et que le médecin demande des examens à Yaoundé. Je lui demande donc de passer au collège pour avancer les frais de la radiographie ainsi que les frais d'hôpitaux puisque le médecin a demandé qu'on la reconduise à Obala après. Entre temps, la grande sœur de l'élève est passée et m'a bien fait comprendre qu'elle-même n'a pas l'argent, et qu'elle doit partir chercher les parents qui sont en pleine brousse, n'ont pas le téléphone, et que de toute façon, il n'y a pas le réseau là bas. Bref, elle doit venir demain matin à 8h00 avec les parents pour qu'ils reprennent en charge leur enfant. Je m'inquiète pour le déplacement à Yaoundé car bien sûr, ils ne vont pas mobiliser l'ambulance ; mais l'infirmière m'assure que la fille peut prendre le bus. Et moi, je suis bloqué au collège et je ne peux même pas assurer le déplacement puisque j'ai la visite impromptue de deux inspecteurs pédagogiques provinciaux pour l'enseignement technique. Je devais être informé par courrier, mais bien sûr, je ne l'ai pas encore reçu.

Les yeux ouverts

Comme ils ne viennent pas tous les ans, j'ai eu droit à une revue de détail du fonctionnement de l'établissement de A à Z. J'avoue que je ne m'en suis pas mal tiré, justes quelques petites zones d'ombres, quelques petites incertitudes que j'ai mis sur le compte que je ne suis là que depuis l'an passé et que je ne suis pas au fait de tout les précédents de l'établissement. Puis ce fut le tour du Surveillant général d'Externat puis du Directeur des Etudes. A la fin de l'inspection, les deux inspecteurs sont venus me rendre compte de leur visite et se sont montrés plutôt satisfaits du travail réalisé au collège, ils sont partis en me disant qu'il ne fallait évidemment pas nous reposer sur nos lauriers et continuer le travail. Ouf ! Mission accomplie ! Si j'avais du les recevoir l'an passé au même moment j'aurais été incapable de répondre aux trois quarts de leurs questions.

Mais la journée n'est pas finie, un de mes anciens élèves vient me voir pour me dire que le centre d'examen lui a refusé son relevé de notes du probatoire sous prétexte que sa carte d'étudiant ne constitue pas une pièce d'identité valide, et qu'ils veulent me voir avec lui. Je ne peux pas me déplacer, j'envoie donc le directeur des études à qui on dit que je dois signer un bordereau de décharge car il y a eu des problèmes l'an passé avec des élèves pour le retrait de leurs diplômes. Je réalise donc le document et le directeur des études me ramène l'ensemble des relevés de notes de mes anciens élèves. Deuxième mission accomplie.

Deuxième année

En fin de journée, je me remets aux comptes histoire de voir venir un peu jusqu'au mois de décembre et je m'aperçois qu'il me sera difficile, à moins que les parents ne déposent l'argent plus tôt, de verser l'ensemble des salaires du mois de décembre avant les vacances. Et ce d'autant plus que certains ne respectent pas leurs échéanciers et que les parents de l'élève dont j'ai avancé les frais d'hospitalisation, ne pourront pas respecter leur traite prévue en novembre puisqu'ils devront me rembourser les frais d'hôpitaux. Mais enfin, nous ne sommes qu'au début novembre, certains parents sont susceptibles de solder l'ensemble leurs cotisations avant décembre. Il sera bien temps de s'inquiéter plus tard, il s'agit juste de se serrer la ceinture sur les dépenses et de garder un œil là-dessus afin de pouvoir réagir si la situation ne se débloque pas. Et comme si ça ne suffisait pas, j'apprends que la banque a prélevé la première échéance pour le remboursement du prêt contracté par le Fondateur pendant les vacances pour les travaux. Heureusement, il m'a dit s'occuper de renflouer les caisses.

Enfin, j'appelle l'infirmière pour savoir ce qu'il en est et elle me dit qu'elle est encore à Yaoundé et qu'elles attendent les résultats avant de retourner sur Obala. Je l'interroge sur l'état de santé de la fille, et elle me dit que ce n'est pas encore ça. Pour compléter le tableau, l'infirmière me rappelle tout à l'heure pour me dire que comme il pleut à Yaoundé, elles ont des difficultés pour trouver un transport et que vu l'heure, quand elles vont arriver à Obala, le médecin sera parti et ce ne sera que de-

Les yeux ouverts

main qu'il pourra faire le diagnostic... Normalement les parents seront là demain et pourront reprendre en charge leur enfant. Nous avons fait tout ce que nous pouvions et même plus, il faut maintenant que les parents prennent leurs responsabilités.

Il reste que dans cette affaire, et en général dans toutes les affaires touchant à la santé de l'élève, nous sommes dans une situation ingrate. Les parents rechignent à nous informer de l'état de santé de leur progéniture, ou bien se disent que dans la mesure où ils ont payé c'est notre affaire – je n'exagère pas –, les enfants même les plus âgés attendent toujours le dernier moment pour nous informer qu'ils sont malades ou que leur traitement est fini depuis, et quand arrive un problème, les parents sont difficilement joignables aux contacts qu'ils ont donné et quand ils arrivent, si la situation s'est aggravé, c'est la faute de l'établissement qui aurait dû les prévenir plus tôt. Alors que dans la plupart des cas ils auraient été eux même incapables de déployer l'ensemble des moyens orchestrés par l'établissement en cas de problème. Ce n'est pas facile. J'espère que notre élève sera rapidement rétablie. Avec les événements de ces dernières semaines, j'avoue que je suis tout de même inquiet et que si le pire devait arriver – il s'agit de prendre en compte la question de la gestion de la santé en Afrique – les répercussions au niveau du collège, même indirectement puisqu'on a vraiment tout fait à notre niveau, seraient terribles.

Voilà, ce week-end je suis à Yaoundé pour la pendaïson de crémaillère de Jérôme, ça va me faire du bien de sortir un peu, de pouvoir me chan-

Deuxième année

ger d'air, d'être avec d'autres volontaires et de parler un peu de tout ce qui se passe par chez moi, de vider mon sac. Ça fait bien un mois que je ne suis pas sorti du village sinon pour me rendre à Obala pour les courses.

Tout ça pour dire qu'avec tous ces événements, il faut garder son sang froid, s'adapter en permanence, relativiser les problèmes qui peuvent surgir à n'importe quel moment tout en étant prêt à y faire face... bref, ce n'est pas de tout repos tout ça. Moi qui espérais un mois de novembre un peu plus tranquille, un petit train-train quotidien plus reposant, pour l'instant, c'est raté. Et puis, l'an dernier à pareille époque, je n'avais sans doute pas encore pris toute la mesure de mon poste, j'étais insouciant, je prenais les choses comme elles venaient... je faisais mon apprentissage. J'ai tout de même de la chance dans tout ça puisque le quart de ce que j'ai vécu depuis le début de l'année me serait arrivé l'an passé, j'aurais été incapable de réagir correctement et je pense que je l'aurais très mal vécu. Et j'ai encore de la chance dans tout ça puisqu'à chaque fois que j'ai pris la voiture pour emmener un élève à l'hôpital, celle-ci n'est pas tombée en panne. Je dois être quelqu'un de finalement plutôt chanceux, et un tantinet optimiste.

Voilà ! Bon ben, sinon moi ça va. La santé va bien, le moral est bon, l'appétit est là, j'aime bien mon boulot, je ne m'ennuie pas le soir ou rarement. Je mets à profit chaque moment passé seul dans mon ermitage pour vous écrire, jouer de la guitare, apprendre à jongler, lire, et je ne sais quoi d'autre. Bref, tout va bien pour moi, merci !

Mercredi 8 novembre 2006

Je prends l'AZERTY sous le doigt, ma langue dans ma poche, mon courage dans mes chaussettes, mon inspiration dans l'expiration et d'un souffle... je me lance. Ici la pluie s'en va peu à peu et il fait un peu plus chaud le matin, le moral est au beau fixe et la santé reprend ses droits.

Le week-end dernier je l'ai donc passé à Yaoundé. Ça m'a fait beaucoup de bien de changer d'air, de voir d'autres gens, de faire la fête. Vendredi soir c'était la pendaïson de crémaillère de Jérôme, grosse fiesta, il y avait plein de gens, plein de noirs et plein de blancs, une belle soirée bicolore. J'en ai profité, à l'insu de mon plein gré pour me prendre une cuite comme ça faisait bien deux ans que j'en avais pas eu de comme ça, et ça m'a fait beaucoup de bien de me lâcher un peu, de danser et de rire. J'avais pas mal de choses à évacuer. Et, cerise sur le gâteau, le pastis a procédé au dernier nettoyage stomacal et mes amibes ont pris la poudre d'escampette.

Il y avait une belle brochette de coopérants dont certains que je ne connaissais pas et c'est plutôt agréable d'échanger sur nos expériences respectives, les situations vécues par chacun permettent de relativiser aussi les siennes. J'ai rencontré un coopérant de Douala qui bosse dans un centre de santé pour les enfants des rues, et je vous garantie que ce n'est pas facile. L'organisme pour lequel il travaille n'a pas les fonds et dans ces conditions, il lui est impossible de soigner certaines personnes, et là c'est dur. Il nous a présenté le cas d'un jeune came-

rounais d'une vingtaine d'année qui souffre d'un éléphantiasis à la jambe gauche. Alors pour vous resituer, l'éléphantiasis c'est – si j'ai bien compris – une maladie parasitaire, c'est-à-dire que dans le cas de ce jeune homme, ce sont des vers qui viennent obstruer les vaisseaux lymphatiques et il en résulte un gonflement et un épaississement des tissus. Il nous a montré les photos et ce n'est pas joli à voir. La jambe est boursouflée du pied jusqu'en haut de la cuisse. Ça le fait évidemment souffrir même s'il peut toujours marcher, mais au-delà de cette souffrance physique, c'est aussi une souffrance morale car cette pathologie le marginalise. Selon l'avis médical, il faudrait l'amputer de la jambe mais le coût de l'opération est estimé à 1 million CFA et il n'y a pas l'argent. Et comble de la malchance, il est séropositif. Il y a de quoi hurler, vraiment. Bref... Sur le reste du week-end nous n'avons pas fait grand-chose : quelques courses, un petit tour au cyber du centre culturel français... Samedi soir, après un petit billard à l'olympique bar – où nous avons assisté de loin à une bagarre avec un mec pété comme une huître – nous nous sommes offert une soirée cinéma à la maison. Le coopérant qui nous hébergeait a emprunté la sono et le projecteur du collège où il travaille, et allongés sur un matelas à même le sol, nous avons savouré une heure trente d'un semi navet. C'était quand même bien. Je suis rentré dimanche dans la matinée et après une petite réunion avec le surveillant général pour prendre les dernières nouvelles, je me suis posé sur le canapé devant quelques bons films.

Les yeux ouverts

Hier, mardi, je me suis rendu à Nkoteng, sur la route – piste – de l'est. Mon chargé de mission de la DCC m'avait demandé d'aller jeter un coup d'œil sur une demande de poste pour un directeur de centre d'alphabétisation. C'était l'occasion de m'extirper de mon train-train quotidien et d'aller faire un tour dans une partie du Cameroun que je ne connaissais pas. Synthèse de la journée : 9h30 de transport et d'attente pour 2h30 de discussion. Je me suis levé à 6h00 dans l'idée de prendre le bus à Obala mais mon surveillant général qui connaît bien les transports qui vont dans cette direction m'a dit que j'avais peu de chance de trouver un bus le matin. Donc, je suis descendu pour Yaoundé pour me rendre à l'agence qui assure la liaison régulière sur ce trajet. Départ 6h30, par chance à peine j'arrive sur l'axe lourd qu'un véhicule me prend pour Yaoundé. Quand j'arrive à Alliance Voyage, après une heure d'embouteillage à l'entrée de la capitale, il n'est pas loin de 8h30. En prenant mon billet je demande à la guichetière quand part le bus, elle me répond bientôt. J'insiste et lui demande bientôt quand : une demi heure ou cinq minutes ? Plutôt une demi heure qu'elle me dit. Et moi de voir la demi heure se multiplier par deux, puis trois avant que nous ne prenions enfin la route à 10h30. Les véhicules de cette agence sont extraordinaires, ce sont de vieux mini bus Saviem au look inimitable, héritage de leur passé de bétailières. On les voit régulièrement en panne au bord de la route, mais ce sont les seuls véhicules qui assurent la liaison régulière vers l'est. Par chance, j'arrive à prendre place à l'avant où, à trois de front, je peux étendre mes

Deuxième année

jambes et je suis finalement assez à l'aise. Le seul inconvénient, qui va en s'accroissant tout au long du trajet, c'est que j'ai le siège du milieu sous lequel se trouve le moteur. D'ailleurs, pour démarrer son véhicule, le chauffeur me demande de sortir, soulève mon siège, déboîte un tuyau du moteur et tourne la clef de contact tout en vaporisant je ne sais quel produit dans le conduit. Juste pour dire qu'au bout d'une heure et demie, le siège était bien chaud et que je transpirais allègrement du cul. Le comble dans l'histoire, c'est que pour se rendre à Nkoteng, il faut repasser par mon village, et donc faire le même chemin que j'ai fait le matin pour me rendre à Yaoundé. Et en plus, la piste que nous empruntons commencent juste à l'entrée de mon village. Maintenant que j'aborde le sujet, parlons-en de la piste : défoncée ! Il n'y a quasiment pas d'entretien alors que cette route assure la liaison principale avec le Centre Afrique et le Tchad. Alternance de cassis, de tôle ondulée, de nids de poules qu'on se demande si les dinosaures sont vraiment disparus et s'ils n'empruntent pas plutôt la piste pour leur promenade familiale du dimanche. Alors entre le siège qui me toaste les fesses, et la piste qui me les fracasse comme il faut... je me demande comment j'ai fait pour piquer tout de même un petit roupillon. Mon voisin de siège, chauffeur mis à part - les pilotes ne sont jamais très loquaces et à la limite, du moment qu'ils ne nous envoient pas dans le décor, je m'en fous – receveur des impôts à Nanga Eboko, m'a tapé la discute pendant une partie du trajet. Je lui ai offert des arachides grillées achetées au bord de la route, et lui un épi de maïs bouilli à l'escale de

Les yeux ouverts

Mbandjok. En passant, je me suis encore fait traité de ‘faux blanc’, ce qualificatif m’amuse beaucoup, quand à un barrage j’ai acheté une brochettes de gros vers blancs grillés à une maman. J’apprécie de plus en plus ce met local : ces gros vers bien grillés avec une petite sauce piment, je ne pourrais pas vous dire le goût, je ne l’ai plus en bouche, mais la saveur n’a rien de bizarre ou de repoussante. Finalement, j’accoste à la mission catholique de Nkoteng aux alentours de 13h00. Je me joins aux sœurs pour le repas, très bon d’ailleurs, elles me font visiter leur centre d’alphabétisation et nous discutons du travail et des conditions de vie qu’aurait le probable futur volontaire. Environ deux heures plus tard, l’entretien terminé, je dois déjà repartir et une des sœurs me conduit à l’agence. J’apprends alors que deux agences utilisent les mêmes bus Saviem et quasiment le même nom : Alliance Voyages pour l’une et Alliance Express pour l’autre : ce sont en fait deux frères qui se sont disputés et qui ont chacun repris une partie de l’entreprise à leur compte. Ce qui est encore plus comique dans l’histoire, c’est que les deux agences sont à coté l’une de l’autre. Evidemment, le dernier bus venait de partir et j’ai donc attendu 3 quarts d’heure à naviguer d’une agence à l’autre en me demandant chez laquelle passerait le prochain. Finalement, je suis reparti avec l’agence concurrente de celle prise pour l’aller. Départ 16h 30, une première crevaison après à peine une demi heure de trajet, puis une deuxième crevaison vers 18h 30 alors que nous sommes à Obala. Je n’attends pas qu’ils réparent et je prends la moto direction le collège, arrivée à 18h 45.

Deuxième année

C'était une journée assez fatigante mais c'est sympa de voyager, de voir d'autres paysages, d'expérimenter de nouveaux moyens de transports. En parlant de paysage, à partir de Mbandjok s'étendent les grands champs de canne à sucre de la société sucrière du Cameroun. Ainsi, nous passons d'une zone forestière avec quelques habitats disséminés à une grande zone d'open field, sans âme qui vive, où s'étendent à perte de vue les plantations de canne à sucre. Le regard ne vient buter dans le lointain que sur quelques collines bleues par la distance. C'est vraiment surprenant, quelques minutes plus tôt nous étions en pleine forêt tropicale.

Dimanche 12 novembre 2006

Je viens de passer un bon petit week-end. Je devais me rendre à Yaoundé pour un baptême samedi après-midi mais en appelant Jérôme j'apprends qu'il y a réception à l'ambassade de France pour le 11 novembre. Je le rejoins donc en début de matinée et, après avoir retrouvé Thomas, le coopérant de Mbalmayo, nous partons pour l'ambassade. Je pensais qu'il n'y aurait pas de problèmes pour que nous rentrions puisque nous sommes après tout des ressortissants français immatriculés au consulat, mais la réalité fut tout autre. En fait, il fallait avoir une invitation pour pouvoir rentrer et en l'occurrence, Thomas et moi-même n'en avions pas reçu. Je ne sais pas sur quels critères ils se basent à l'ambassade pour décider qui a le droit de venir à ces manifestations, mais visiblement cela

Les yeux ouverts

s'adresse en priorité aux gens de Yaoundé, de préférence aux personnes travaillant de près ou de loin directement pour notre chère vieille bonne patrie, et accessoirement ayant de belles grosses voitures et de beaux uniformes. Les volontaires français perdus en brousse doivent l'être aussi dans l'esprit de ceux qui font les listes. Heureusement, nous avons un bon contact et d'un simple coup de téléphone à un commandant fort sympathique, nous sommes rentrés tranquillement nous mêler à la foule bigarrée des uniformes et costumes cravates, population coutumière des soirées de l'ambassadeur. Le parc de l'ambassade est magnifique, petite pelouse taillée au carré sous l'ombre des palmiers où paissent tranquillement de bourgeoises pintades qui se donnent des airs de paons. La salle de réception est extraordinaire pour le coopérant bouseux qui sort de sa brousse : portes coulissantes en bois massif, grands tableaux, canapé si confortable qu'on y ferme les yeux de contentement au point d'y frôler la sieste, belle piscine qui surplombe un petit parc arborée et qui, en certaines circonstances, donnerait bien envie de faire fi des convenances et de s'y jeter tout habillé. Ensuite, pléthore de serveuses en uniformes qui vont et viennent plateaux sur le bras de groupe en groupe porter tantôt un verre de kir tantôt des petits fours. Vraiment très bien. Un seul regret cependant pour le fils de pub que je suis, pas de Ferrero Rocher en vue... m'aurait t-on menti !? Puis je me suis rappelé que c'était pendant les soirées de l'ambassadeur et non en journée. Qui sait ? Peut être serais-je présent le 14 juillet 2007 et aurais-je la chance de cumuler dégustation de Ferrero, petite cuite au

Deuxième année

champagne, et triple salto tout habillé dans la piscine. Bref, mis à part ces considérations d'ordre esthétique et culinaire, c'est aussi l'occasion de rencontrer d'autres personnes et d'apprendre deux trois choses sur la présence française au Cameroun. Nous partons finalement vers 14h00 pour nous rendre au niveau du Rond Point de la Mort, au collège du Bon Berger pour célébrer le baptême de la fille de coopérants. Petite cérémonie agréablement animée par des chants Ewondo et Bamiléké accompagnés au balafon puis, c'est reparti pour un nouveau buffet. Belle cérémonie, belle journée... Nous partons vers 18h00 et nous avons fini la soirée comme d'habitude, à l'Olympique autour d'une bière et de quelques parties de billard.

La semaine prochaine je devrais me rendre à Ebolowa, dans trois semaines à Mbalmayo, le 8 décembre à Foumban pour la grande fête de l'ouest qui a lieu tous les deux ans puis, nous ne serons plus qu'à deux semaines des vacances de Noël. Le programme pour Noël reste inchangé pour l'instant, nous devrions partir avec Jérôme dans l'est, peut être même que Thomas et Estelle nous rejoindront.

Mercredi 22 novembre 2006

Il arrive souvent que les choses tournent de travers, que l'on ait des ennuis, qu'il arrive des situations auxquelles on n'aurait pas voulu être confrontées : qui nous ennuiant, nous dérangent, nous laissent songeur quant à la marche à suivre pour y faire face. C'est ainsi, cela fait partie de la

Les yeux ouverts

vie. Tout ne peut pas être aussi simple, aussi tranquille, aussi limpide qu'un long fleuve tranquille : il y a toujours des tourbillons, des méandres, des rapides, des torrents qui viennent nous balloter tantôt à droite, tantôt à gauche sur les rambardes branlantes d'un chemin que l'on voudrait trop sage. C'est aussi ce qui met du piment, de savoir qu'à tout moment l'imprévu peut surgir, et qu'a posteriori, dans la plupart des cas, on pourra en sourire voir en rire franchement. Je dois dire qu'ici la fréquence de ces imprévus, de ces situations plus ou moins graves, est telle que j'apprends à m'adapter et à relativiser tous les jours d'avantage. Mais, et c'est là que je voulais en venir, dans ces petits problèmes de la vie quotidienne, je suis quelqu'un de particulièrement chanceux. Je m'explique : en général, presque à chaque fois que je prends la voiture, je tombe en panne. Néanmoins, à chaque fois que j'ai eu à conduire des élèves malades à l'hôpital, je n'ai pas eu le moindre problème. Cette voiture doit avoir une âme. Et j'insiste, puisque 90% des pannes que j'ai eues se sont déroulées à quelques mètres soit de l'endroit où je devais me rendre, soit du lieu où je pouvais procéder aux réparations. Ainsi, mardi 21, hier donc, je prends la voiture pour aller faire les courses, le compteur d'essence étant aussi expressif qu'une chaise longue je ne sais jamais si j'aurais assez pour me rendre d'un point à un autre et ce même si je mets de l'essence régulièrement. Evidemment donc, je tombe en panne sèche... mais juste en face de la station essence. Et ce n'est pas la première fois que ça arrive. Je poursuis : sur le chemin du retour, j'entends comme un bruit de frot-

Deuxième année

tement à l'avant du véhicule. Je me dis que quelque chose ne va pas, je m'arrête pour voir mais n'ayant même pas l'embryon d'âme d'un mécanicien, je ne vois pas le problème. Heureusement pour moi, encore une fois, mon garage habituel n'est qu'à cent mètres et la voiture m'autorise à l'y conduire pour se faire diagnostiquer que les plaquettes de frein avant sont mortes. A un autre niveau, alors qu'aujourd'hui je n'ai pas de voiture car elle est bloquée au garage, un élève fait une mauvaise chute cours d'un match de foot comme d'habitude particulièrement physique. Sans voiture il est difficile de se rendre à l'hôpital. Que faire alors ? Cela risque d'être compliqué de le conduire à Obala en moto puisqu'il ne peut même pas plier sa jambe. Et, comme dans un film dont je ne citerais pas le nom qui traite sous un mode cosmico romantique des aventures d'un illustre dramaturge anglais et où chaque fois qu'il arrive un problème il y a quelqu'un pour dire que ça va s'arranger. Comment ? Mystère, mais ça finit par s'arranger... La solution à mon problème est venue d'elle-même. Une élève d'Obala arrive en voiture pour parler d'un problème de discipline avec le surveillant général, nous demandons donc au chauffeur s'il peut conduire l'élève blessé à l'hôpital, et le problème est résolu. J'en tire donc la conclusion suivante : je suis quelqu'un de particulièrement chanceux. Par extension, j'appliquerais même cet adage, ultime lapalissade : 'après la pluie, le beau temps' à toutes les situations auxquelles je suis confrontées. Je m'explique une nouvelle fois, tous les événements que j'ai vécu au début de l'année ont été particulièrement éprou-

Les yeux ouverts

vants : décès d'une élève, maladie d'une autre, paluds à répétitions etc. puis, à partir de novembre, je suis rentré dans un autre cycle : plus de gros problèmes au niveau du collège (si ce n'est financier mais ça c'est normal), bonne santé et moral au beau fixe... Après la pluie, le beau temps... CQFD ! Bref, tout va bien, je vais bien !

Sinon, aux dernières nouvelles je me suis rendu à Ebolowa passer un petit week-end entre coopérants, c'était très sympa. Ce week-end je devrais rester au village et la semaine prochaine je serais à Mbalmayo où il est prévu que l'on se fasse un week-end en musique. J'attends cela avec impatience !

Dimanche 3 décembre 2006

Je sais, je sais, je vous vois venir. Ça fait un bail que notre intérimaire africain ne nous a pas donné de vraies nouvelles – à supposer qu'il y en ait des fausses... bref -, depuis quelques semaines, un petit message, un télégramme vite fait bien fait juste histoire de dire que ça va, mais rien d'un peu plus consistant à se mettre sous la dent. C'est vrai, j'admets, mea culpa. A ma décharge, ce n'est pas tant que j'avais grand-chose à dire, mais de la même manière que vous ne voyez pas forcément l'intérêt de me décrire votre vie quotidienne en long, large et travers ; je n'en voyais pas forcément l'intérêt non plus. Je suis chez moi, je vais bien, je vis tranquillement, bref, j'ai une vie normale, un boulot normal avec des gens normaux, à ceci près que c'est à un

Deuxième année

peu moins de 7000 bornes de l'endroit où j'ai, pour la première fois, ouvert les yeux sur le monde et que, de fait, ma réalité n'est pas la votre de la même manière que la votre – en ce moment – n'est pas la mienne.

Alors que dire, je vous ai déjà asséné mon quotidien avec force et vigueur tout le début de l'année scolaire, maintenant, vous devez en savoir assez pour imaginer ce que peut être une journée de travail ici, ce que peut être ma vie. En résumé, pour les dernières nouvelles, je n'ai plus d'ennuis de santé depuis un bon mois et donc quand la santé va, tout va. Ma chance semble avoir tourné, la preuve, la semaine dernière j'ai fait un match de foot avec les professeurs contre des élèves du collège et nous avons gagné deux à un. Ensuite, nous avons été boire une bière et, après avoir longuement hésité sur le choix de la boisson, j'ai pris une bière avec laquelle il y a un jeu où on peut gagner des choses diverses et variées. Et... je décapsule, j'enlève l'opercule : une bière gratuite ! Nous étions environ dix professeurs dont la moitié à avoir pris cette bière dans l'espoir de gagner, et ça tombe sur ma pomme. Bien ! Et ce n'est pas fini, je commande donc ma deuxième bière gratuite et, quand je la décapsule, que j'enlève l'opercule : une autre bière gratuite ! Evidemment, les collègues étaient verts. Pour des noirs ça vaut le coup d'œil. Déjà la probabilité de gagner à ces jeux est faible, mais de gagner deux fois coup sur coup au milieu d'autres consommateurs de la même bière, c'est que je dois être particulièrement vernis en ce moment.

Les yeux ouverts

Au niveau du collège tout se passe dans l'ensemble relativement bien, même si nous n'avons pas eu les résultats escomptés pour la deuxième séquence. Le niveau est encore assez faible et en particulier dans la classe de troisième, il s'agit de redoubler d'efforts pour les remettre au travail.

A coté de ça, ce sont toujours les mêmes problèmes financiers. Les parents n'ont pas d'argent et donc ils ne peuvent pas respecter les échéances, ou encore, ils avaient l'argent mais la veille de l'échéance un membre de la famille est tombé malade et comme il n'y a pas de sécu ben c'est la scolarité du gamin qui est parti dans les soins. Et du coup, comme le Fondateur a initié beaucoup de travaux cet été, que cela a coûté beaucoup d'argent, et que la subvention n'est toujours pas tombée, il devrait me manquer pas loin d'un million CFA au 22 décembre pour payer les salaires. Si la subvention ne tombe pas, je ne sais vraiment pas comment on va faire.

Donc ce week-end, pour m'aérer le cervelet, j'ai été à Mbalmayo où nous nous sommes retrouvés avec 9 coopérants : un joli troupeau de blancs ! J'ai eu le plaisir d'initier mon palais aux délices du porc-épic : une viande tendre, un peu forte, avec un arrière goût d'andouillette... très bon ! Puis, j'ai pu déguster l'antilope, également un régal pour les papilles ! Pour digérer ces bons petits plats nous avons été faire une ballade au sanctuaire marial, un lieu où, en haut d'une colline qui domine Mbalmayo, une communauté italienne a entrepris la construction d'une cathédrale monumentale. Nous

Deuxième année

avons aussi visité l'école d'art de Mbalmayo qui est unique en son genre dans une bonne partie de l'Afrique de l'ouest et où les élèves – en plus des cours normaux – reçoivent des enseignements en sculpture, poterie, dessin, céramique. Alors que l'art au Cameroun se limite aux marchés artisanaux pour touristes ou aux soirées mondaines de l'ambassadeur, retrouver un espace de culture et d'enseignement de l'art nous a fait comme une bouffée d'air frais. Puis nous avons pu visiter l'atelier où ils réalisent les céramiques, voir quelques personnes à l'œuvre, se faire expliquer les procédures de cuisson des argiles et entendre la petite musique de l'émail qui éclate sur les poteries justes sorties du four. Ajoutez à cela quelques parties de ping-pong, de grandes et belles discussions, et des petits jeux réalisés par nos hôtes... c'était vraiment très sympa.

Sinon, a priori changement de programme pour les vacances de Noël. Je vais peut être aller profiter des fêtes au bord de la mer à Kribi. Ainsi, peut être que le 25 décembre nous serons pieds nus dans le sable, au bord de la mer, à déguster quelques barracudas fraîchement pêchés. En fonction du temps et de l'argent j'irais peut être ensuite dans l'est mais pour l'instant, une chose est sûre, c'est que rien ne l'est. Alors advienne que pourra !

Mercredi 13 décembre 2006,

Je viens de passer un week-end fantastique à Foumban. Déjà, pour une fois je ne me suis pas tapé le transport en commun, nous sommes partis à 4 avec un ami camerounais qui a une voiture, Franklin ; juste une halte à Bafoussam pour récupérer

Les yeux ouverts

Nathalène, coopérante à Yaoundé, puis nous avons filé direct à Foumban. Là-bas, nous nous sommes rendus chez Mohamed dont la famille nous a accueilli à bras ouverts. Mohamed c'est le gars que j'ai rencontré à l'artisanat à Yaoundé l'an passé et qui, avec le temps et quelques visites à sa boutique, est devenu un bon ami. Ce qui est sympa, c'est que comme il est issu d'une famille d'artisans nous étions logés en plein cœur du quartier de l'artisanat. Ensuite, dans l'ethnie Bamoun, sa famille bénéficie semble t'il d'une certaine reconnaissance ce qui nous a permis de faire pas mal de choses. C'est que j'oublie le but de notre déplacement à Foumban : il ne s'agissait pas juste d'un week-end comme ça dans la mesure où il y en a bien pour 4 à 5 heures de routes au départ d'Obala, mais c'était pour aller assister à la Fête du Nguon. Alors qu'est-ce ? Eh bien c'est la grande fête culturelle de l'ethnie Bamoun, la deuxième ethnie majoritaire de l'ouest Cameroun avec les Bamilékés. A l'origine, cette fête avait lieu tous les ans et tous les chefs Bamoun se retrouvaient à Foumban au palais du sultan afin que ce dernier règle les éventuels litiges et recueille les doléances de ses sujets. Aujourd'hui, cette fête a lieu tous les deux ans et vise à célébrer le dynamisme de la culture et des traditions Bamoun. J'aurais du mal à vous dresser le programme exact des festivités et le déroulement point par point de ces deux journées, après tout je ne suis pas un guide touristique, mais je peux vous dire ce que nous avons vu.

Deuxième année

Donc vendredi soir, après nous être installés chez le grand frère de Mohamed, Issa, et avoir eu droit à un bon repas bien copieux, nous nous sommes rendus jusqu'au palais du sultan. Sur place, une foule incroyable ! Quand je m'étais rendu à Foumban l'an passé aux alentours de Pâques, c'était le calme plat. Ce week-end, c'était la grande invasion. A ce moment là donc, le sultan installé à l'entrée de son palais admirait et jugeait le passage successif de différentes troupes de danseurs. En arrière plan, dans un coin de la grande cour devant le palais, une palissade avait été dressée pour séparer la foule de la population particulière des sorciers et membres de sociétés secrètes (conseillères du roi et dont les ethnies de l'ouest ont l'air particulièrement friands). De derrière la palissade, que personne n'a le droit de franchir ni même de regarder par-dessus – et surtout pas les femmes – s'échappaient comme des litanies, des rumeurs, des sons étranges, planants... Nous sommes restés là-bas une bonne heure puis après une halte bière, étant fourbus du voyage, nous avons rapidement gagné nos lits. Le lendemain matin, réveil vers 8 heures mais, le temps que tout le monde soit prés, départ seulement vers 10h00 pour se rendre au niveau de la place des fêtes de Foumban où avait lieu une cérémonie en présence du sultan.

Les yeux ouverts



Défilé fête du Nguon – Foumban – Ouest Cameroun

Difficilement nous nous sommes frayés un chemin dans la foule et grâce au passeport couleur de peau et à l'aide de nos hôtes, nous avons pu nous rendre au niveau de la tribune. Ce matin là avait lieu une sorte de cérémonie au cours de laquelle des Bamoun qui de par leurs actions, leurs travaux, ou je ne sais quoi, se voyaient remettre médailles et autres titres honorifiques. Egalement, les différentes communautés Bamoun réparties aux quatre coins du pays et du monde ont pris part à un défilé devant le sultan, et pour le plaisir aussi de nos yeux. La cérémonie s'est clôturée par le sacrifice d'un bouc pour, si j'ai bien compris, laver le passé et avancer sur des bases nouvelles. Ensuite, nous nous sommes vus emmenés par nos hôtes dans une belle demeure un peu en contrebas de la place et qui semblait être le point de chute d'une bonne partie des blancs du coin – et à cette fête, il y en avait des blancs ! –. Accueillis sur place par un camerounais dont les habits et l'allure dans ce décors très riche alors même que nous ne savions pas où nous étions et qui même était ce monsieur a fait que dans un premier

Deuxième année

temps nous nous sommes sentis un peu mal à l'aise. D'autant que nos accompagnateurs nous avaient laissés pour d'autres activités, semble t'il que l'invitation n'était valable que pour les étrangers introduits par des personnes reconnues ici certes, mais qui elle-même n'étaient pas accueillies. Très rapidement on s'est occupé de nous à coup de champagne et de Côtes de Bourg – Cheval Blanc - 2001 si bien que rapidement nous nous sommes sentis d'avantage à l'aise. C'est néanmoins au sortir de cette maison que nous avons appris que notre hôte n'était autre que le bras droit du Sultan.

Nous étions déjà au milieu de l'après midi et, après un tour à l'artisanat, nous sommes rentrés nous reposer un peu à la maison. Ce n'est que vers 20h00 que nous sommes ressortis. Il y avait, ainsi que nous l'avons appris par la suite, une fête donnée au Palais où certains de nos collègues coopérants rencontrés sur place ont paraît-il pu jouer les pics assiettes sans invitations. En ce qui nous concerne, nous sommes partis en boîte pour boire, danser et jouer au billard. Très sympa, nous ne sommes finalement rentrés que vers 5h00 du matin pour apprendre que la cérémonie du lendemain débutait vers 6h30. Plein de bonne volonté, j'ai mis mon réveil à 6h 30 et me suis levé à... 8h00 ! Nous avons tout de même rejoint le cortège qui depuis l'entrée de la ville partait jusqu'à la place des fêtes. Tout bonnement magnifique ! Chaque groupe représentait soit un quartier, soit un village, et défilaient tous en tenues traditionnelles, tous ou presque armés d'une lance pour simuler le retour de guerre et parfois même d'une sorte d'épée propre aux Bamoun avec

Les yeux ouverts

laquelle les différents passants simulaient de temps à autre des combats.

Samedi après la cérémonie nous avons eu la chance de voir les artisans du bronze à l'œuvre. Extraordinaire ! Après avoir fait les moules des différentes pièces et réalisé également une sorte de récipient où faire fondre le bronze, ils fabriquent un four à l'intérieur duquel ils positionnent les différents objets, puis font tourner le feu jusqu'à l'enfer de 9h00 à 16h00 – heure à laquelle nous sommes arrivés. Alors, ils cassent le four puis retirent les moules qui y ont chauffés toute la journée et tenez vous bien, ils retirent ça à la main juste avec un vague torchon mouillé. Les pièces les plus importantes sont calées dans un trou puis entourées de terre avant que l'on n'y verse le métal en fusion et encore une fois, le gars tient son récipient à la main ! Dans le même temps, un assistant vérifie que le liquide ne sort pas par un autre orifice des moules et dès que cela s'en approche, y dépose un pâte d'argile. Vraiment impressionnant !

Je ne peux pas vous décrire par le menu tout ce que j'ai vu, fait, vécu dans ce week-end tant le dépaysement a été total et les activités nombreuses. J'ai l'impression d'être parti quasiment une semaine et les événements se mélangent déjà dans ma tête. Une chose est sûre c'est que ce week-end haut en couleurs est gravé dans ma mémoire.

Dimanche, nous sommes partis de Foumban vers 16h00 et ne sommes arrivés à Obala que vers 21h00, fourbus, les fesses en capilotade après un peu plus de 4 heures de route.

Deuxième année

Avec la fatigue accumulée du week-end, le début de semaine a été dur. La situation financière actuelle est plus que catastrophique, j'ai même été obligé de taper dans la caisse pour les examens de BEPC afin de payer la nourriture aux internes cette semaine. Nous sommes aujourd'hui le 13 décembre et je n'ai pas fini de verser les salaires de novembre. Ça me met dans une position particulièrement inconfortable, surtout quand il s'agit de faire des remarques à certains employés et/ou professeurs par rapport à leur travail. Ensuite, il y a eu quasiment mutinerie parmi certains internes suite à l'exclusion temporaire d'un de leurs camarades internes pour insolence et violence. C'est en passe de s'arranger mais sur le moment c'était un joyeux bordel. Entre l'exclu qui commence à gueuler au surveillant général d'internat qui a proposé l'exclusion qu'il est hors de question qu'il lui adresse la parole de nouveau, un de ses potes qui court après lui la valise à la main en disant « si c'est comme ça moi aussi je m'en vais », et les autres qui écrivent sur des panneaux de bois qu'ils mettent devant la porte de chez moi 'on veut machin !'

Sinon le conseil de classe du premier trimestre aujourd'hui s'est relativement bien passé. Relativement parce qu'il y a un problème au niveau de la gestion des coefficients sur l'ordinateur et qu'il faut qu'on revoie ça demain et que... ça me fait chier ! Mais bon, c'est le boulot quoi ! Quand ce sera fait ma seule préoccupation sera, pour ne pas changer, l'argent, l'argent, et l'argent ! Je dois voir le Fondateur la semaine prochaine pour qu'on voie ce qu'on peut faire en cas de pénurie – qu'il y aura à

Les yeux ouverts

coup sûr ! Si tout pouvait s'arranger pour le mieux avant les vacances ça serait plutôt cool, que je sois la veille de Noël les pieds dans l'eau au bord de la mer et non dans mon bureau dans la brousse à verser les salaires. Quoi qu'il en soit, il me tarde d'être en vacances, de sortir du collège plus que pour deux jours et de changer d'air quelques temps. Trois mois et demi d'affilé avec tous les problèmes qu'il y a eu depuis le début de l'année, j'aimerais bien partir en vacances sur une bonne note et l'esprit léger. En même temps, je ne vais pas me plaindre. Après tout je suis servi. Je voulais partir en coopé pour me caler les pieds sur terre, et me prendre quelques baffes et le moins qu'on puisse dire c'est que je suis servi... C'est même plus des baffes à ce stade, c'est du plomb ! Mais bon, vous l'aurez compris, on se fait à tout, je m'habitue à ce genre de situations, et dans l'ensemble, tout va bien, même plutôt bien. Juste : vivement les vacances !!

Jeudi 4 janvier 2007

Le jeudi 28 décembre 2006 au soir, après avoir libéré la quasi intégralité de mes élèves sauf trois internes dont deux que j'ai été récupéré le soir même au bar et qui vont prendre cher pour ça, je me suis senti léger, libéré d'un poids, 'cui-cui', et dans la seconde qui a suivi, le deuxième effet kiss cool du début des vacances, comme une grande baffe dans la figure, comme une chape de béton armé qui me serait tombé sur la moitié du crâne : libéré mais fatigué ! Il faut dire que ce premier trimestre a été

Deuxième année

particulièrement éprouvant moralement et physiquement ; si l'an passé était la période des doutes et des découvertes, ce début d'année ci, c'était l'immersion totale dans toutes les problématiques de fonctionnement et de vie dans un collège de brousse. Aussi, quand le collège s'est retrouvé véritablement vidé de ses élèves le vendredi, je me suis senti libéré, vraiment. Je ne devais pas vraiment me rendre compte l'an passé de la responsabilité que j'ai en tant que principal de collège, maintenant que j'ai eu l'occasion d'en prendre conscience et d'éprouver celle-ci dans tous les sens du terme, je suis plus à même de réagir aux situations qui peuvent se présenter. Bêtement, ça s'appelle l'expérience.

Mais ce n'était pas encore le réel départ en vacances puisque le jeudi soir également j'ai eu la visite de l'ONG chargé de l'entretien de la pompe à eau. Il fallait faire la vidange. C'était intéressant à voir puisqu'en fait, ils démontent le socle sur lequel est installé la pompe (que je croyais au début d'un seul tenant), puis avec une moto pompe ils vidangent le puit avant de faire quelques menus réparations puis de refermer le socle avec du ciment. Evidemment ce n'est pas gratuit et la quasi intégralité des cotisations que j'ai réussi à percevoir cette année y est passée.

Le problème c'est qu'il y a encore des travaux à faire : la première tuyauterie de la pompe est abîmée et je ne sais pas combien de temps elle tiendra, il faut installer un nouveau couvercle pour faciliter l'entretien, et il faut finir les travaux d'aménagements autour du puits (barrière, cimenter

Les yeux ouverts

ce que l'érosion a dégradé...) et que je ne pense pas pouvoir récupérer l'intégralité des cotisations attendues (l'an dernier je n'en avais même pas récupéré la moitié). Il y a pour beaucoup cette espèce de mentalité 'parasite' qui consiste à critiquer dans un premier temps les choses mises à disposition, puis à les utiliser sans souci d'entretien et ni volonté de préservation pour, quand la chose est cassée aller voir ailleurs et recommencer le même manège. S'il n'y avait pas le collège pour assurer la gestion et l'entretien du puit, celui-ci ne fonctionnerait plus depuis longtemps, comme la plupart des anciens points d'eau du village.



Travaux sur la pompe à eau du collège

A la fin de l'opération, les ouvriers balancent un sachet de chlore dans le puits pour désinfecter après leur passage, alors le puits ne doit pas servir pendant deux jours pour éviter les problèmes relatifs à l'absorption d'eau chlorée. On a beau avoir un cadenas et bloquer le bon fonctionnement

Deuxième année

de la pompe, les gamins continuaient à venir actionner le petit jeu restant au mécanisme afin de boire. Et pourtant ils le savaient, comme le puits devait rester bloqué deux ou trois jours, nous avions averti toute la population et le jour de la vidange c'était le défilé jusqu'à l'arrivée des ouvriers. Il a fallu que le directeur des études surveille le puit toute la journée pour permettre que le puisage se déroule dans le calme et en bon ordre, sinon ça aurait été, comme ça l'est presque tous les soirs : la cohue avec 10 personnes agglutinées autour de la pompe, incapables d'attendre leur tour et de faire la queue. De manière générale, le camerounais ne sait pas faire la queue, le pire, c'est au guichet des banques, où alors même que vous percevez une forte somme d'argent, vous êtes entourés de part et d'autres de clients qui vous collent en attendant leur tour.

Bref, j'ai quitté le village samedi matin juste après que le Fondateur soit venu tuer deux de ses porcs pour les fêtes. J'ai pris la route un peu avant lui et, bien m'en a pris puisque : une fois est devenu coutume depuis, je suis de nouveau tombé en panne. Tranquillement, doucement, le moteur s'est adouci, alangui, allongé, endormi et je n'ai plus eu qu'à laisser glisser voluptueusement le véhicule sur le bas coté de l'axe lourd. Impossible de redémarrer. Je trifouille le moteur pour ce que j'en connais, rien ! Sur ces entrefaites, je vois le Fondateur arriver en voiture, je l'arrête alors et après une brève négociation il accepte d'attendre avec moi que le garagiste vienne prendre en charge le véhicule. Il a donc pu m'emmener ainsi que mon économe et les

Les yeux ouverts

deux nièces de mon surveillant général – que j’avais à bord – jusqu’à Yaoundé et je n’ai pas eu à remettre mes vacances à plus tard en attendant une hypothétique réparation de la voiture.

Après une nuit à Yaoundé, nous sommes partis le dimanche au matin avec mon collègue homonyme de Makak rejoindre à la gare routière un couple d’amis coopérants arrivés en septembre 2006. Direction Kribi ! Environ 4 heures de route puis la côte se profile à l’horizon. Ciel bleu, cocotiers, et plages de sable fin ! Une chose change, nous avons beau être au bord de la mer, pas une mouette, même au niveau du débarcadère où le poisson arrive chaque jour. Par contre, plus surprenant, toute une population de rapaces a peu près de la taille des buses.



Chutes de la Lobé – Kribi – Littoral

Nous avons partagé notre temps entre baignades, ballades sur la plage, et dégustation de produits de la mer dans des restaurants ‘pieds dans

Deuxième année

l'eau' : les crevettes de Kribi sont extraordinaires, surtout pour un réveillon de Noël en tee-shirt au bord de la mer ! Je suis retourné aux chutes de la Lobé où je m'étais rendu lors de mon passage à Kribi en août 2006. Ce lieu où la Lobé se jette en cascade dans l'atlantique est magique ! Cette fois, je n'ai pas pu me retenir, j'ai été prendre un bon bain d'eau douce au pied de petites cascades, avant d'aller me jeter dans la mer quelques minutes plus tard.

Après trois jours à Kribi nous nous sommes motivés pour prendre la route de Campo. Taxi brousse, 85 kilomètres, 3 heures de routes... arrivées le cul en capilotade et passage par la case police pour se faire enregistrer puisque nous sommes rendus à la frontière de la Guinée Equatoriale. Puis, quelques mètres plus loin, à peine le taxi nous a-t-il déposé qu'un gars de l'émi-immigration (ou quelque chose dans le style) stoppe la moto devant nous pour nous demander de nous faire enregistrer une nouvelle fois. Pour dormir, nous optons pour l'auberge municipale. Tous les gens au bord de la route, sans même que nous le leur demandions, nous indiquent le chemin. De manière générale, les gens de Campo nous sont apparus vraiment accueillant et chaleureux. Des petites filles sont même venues nous offrir des coquillages alors que nous en cherchions sur la plage. A Kribi, station balnéaire par excellence des expatriés friqués du pays, on nous aurait demandé de l'argent. Bref, nous avons trouvé l'hôtel idéal, à ceci près qu'il n'y avait pas d'électricité de 19h à 23h parce que le groupe électrogène de nuit de Campo était en panne et ne per-

Les yeux ouverts

mettait pas d'assurer le surplus d'électricité demandé en général à ces heures là, et qu'il n'y avait de l'eau qu'à certaines heures fixes dans la journée et encore, uniquement au robinet extérieur. C'est d'autant plus bête que dans les chambres avec vues sur la mer il y avait un ventilo, et une vraie salle d'eau. Bien, comme je viens de le dire, nous avons nos chambres avec vue sur la mer et au loin la Guinée Equatoriale. Très sympa et pas cher puisque la chambre était à 4.000 F CFA par nuit. Là-bas, nous avons profité à fond des grandes plages désertes de touristes où pour seuls compagnons temporaires nous avons quelques pêcheurs au large sur leurs pirogues, ou une maman et ses enfants venus cueillir une coco sur la plage. Les plages, c'était la cerise sur le gâteau puisque l'objet de cette escapade à Campo était une excursion au cœur de la réserve éponyme. Nous avons donc trouvé un guide, qui dans ces cas là se trouve être en général le beau-frère de la taulière, qui nous a organisé la ballade et le transport. L'entrée du parc se trouvant à 35 kilomètres de la ville, nous avons négocié avec lui une voiture et nous sommes tout de même retenus de demander demi-tarif au chauffeur au prétexte qu'il n'avait qu'une main, il l'aurait sans doute mal pris... Notre pilote se débrouillait comme un chef : conduire sur piste un véhicule qui n'a de voiture que le nom et ce juste avec une main relève de la prouesse ! En même temps, dès que nous avons pénétré le labyrinthe des pistes menant au parc, celles-ci étaient extraordinairement bien entretenues. Il faut dire qu'elles sont en train d'être refaites et qu'il n'y a de toute manière que très peu de circulation

Deuxième année

par ici. Et voilà, sans renier l'intérêt qu'il y a à réaliser ces pistes pour le suivi du parc, on s'interroge tout de même sur les priorités puisque la voie principale qui mène à Campo en venant de Kribi est tellement défoncée que l'approvisionnement de la ville laisse carrément à désirer. Imaginez donc, quand nous sommes arrivés, il y avait pénurie de bière et nous avons à nous quatre achetés l'intégralité des bouteilles d'eau de la bourgade (5 ou 6 tout au plus) ! Pour compenser, une partie des denrées vient directement de la Guinée Equatoriale. A coté de ça, pas de problèmes pour l'approvisionnement en poissons frais et le prix des poissons que nous avons mangé un soir à l'auberge (capitaine, bar, carpe de mer...) nous aurait été facturé au moins 5 fois plus cher à Kribi !

Le parc : La piste s'arrête d'un coup sur un grand pont en bois qui traverse un des bras du Ntem (fleuve qui fait la frontière avec la Guinée) et de l'autre coté duquel la forêt équatoriale s'étend immense et luxuriante. En fait de guide, nous avons un coureur de marathon. Nous aurions du lui demander de prendre le temps de s'arrêter pour admirer la végétation et écouter la mélodie des bois, mais en bons petits chiens nous avons suivi pour ne pas nous perdre dans ce dédale végétal. Nous nous sommes tout de même arrêtés quelques fois pour apercevoir à la cime des arbres quelques ombres de singes et voir passer des oiseaux colorés. Il y a paraît-il dans cette forêt, en plus des singes, quelques éléphants et des troupeaux de buffles. Mais des buffles nous n'en avons vu que les traces et des éléphants que les crottes. Après quatre bonnes heures

Les yeux ouverts

de marche nous sommes ressortis de ce qui peut devenir un enfer vert quand on y est perdu : fourbus, trempés, et dégueulasses... mais heureux ! Notre chauffeur qui nous avait accompagné dans la ballade s'est révélé être un fabuleux imitateur de singe, ce qui nous a permis de les apercevoir et de les entendre répondre.

Nous étions partis pour n'y passer qu'une nuit, finalement nous sommes restés trois jours à Campo tellement l'endroit était magique. Puis, nous avons amorcé notre retour vers Kribi pour réfléchir au lieu où nous passerons le réveillon de la nouvelle année. Nous sommes restés juste une nuit là-bas pour repartir le lendemain pour l'ouest et Dschang. Et c'était parti pour 12 heures de trajet ! Départ midi à Kribi et arrivée minuit à Dschang ! D'abord un peu plus de deux heures de bus jusqu'à Douala puis, taxi jusqu'à la gare routière (début des négociations), puis arrivée à la gare routière où le taxi s'est retrouvé entouré de tellement de rabatteurs qu'il s'est échappé pour revenir un instant plus tard une fois la foule dispersée. Sur place, à défaut de trouver la compagnie conseillée, on se rabat sur une autre dont je ne ferais pas la publicité : Kami, qui s'avère être une sorte de société écran puisque ses bus sont nommés Mariam ou quelque chose comme ça. Bref, pour nous mettre en jambe, après avoir payé le billet, juste avant de monter dans le bus, un des gars nous demande de l'argent pour les bagages alors que c'est normalement compris dans le prix du billet (à moins d'avoir d'énormes bagages !) là, on s'est bien énervé, et le gars s'est ravisé quand il a vu que nous partions pour nous faire rembourser. Nous

Deuxième année

avons ensuite attendu au moins trois heures avant que le bus parte puisque le motor boy avait mal géré le chargement et que ça commençait à gueuler dans tous les coins. Ensuite, quelques bonnes heures de route, entrecoupées de tellement de contrôles de police (une bonne dizaine) que le chauffeur a forcé le dernier barrage en s'arrangeant pour que la herse (planche cloutée tirée par un fil) passe entre les roues. Arrivée à Bafoussam, à moins d'une heure de Dschang, nous sommes les derniers passagers dans le bus. Le chauffeur est, ou fait mine d'être, malade pour ne pas se taper le trajet et s'arrange avec un mini bus du coin pour qu'il nous y emmène. Et c'est reparti, on transvase les affaires, et alors qu'on se disait qu'on allait faire la dernière partie du trajet à l'aise, on se retrouve dans un vieux machin tout brinquebalant qui, il en plu à Dieu (comme on dit ici) nous a conduit à bon port en dépit d'une conduite plus qu'hasardeuse. Nous y avons retrouvé une coopérante qui nous a accueilli chez elle comme des rois. Changement d'environnement et changement de climat, nous avons quitté la chaleur des plages pour le froid des collines. Au programme, repos et journée glande devant des VCD (DVD mais sans le menu contextuelle et à la qualité redoutable...)... Réveillon du nouvel an à la maison en petit comité avec quelques bières et qui s'est conclu sur quelques notes de musique puisque, décidément j'ai de la chance, la miss qui nous accueillait avait une guitare. Il y a des hasards agréables, l'an dernier, j'avais également fini le réveillon sur quelques notes de guitare dans un petit bouiboui de Makak. Nous avons commencé la nouvelle année

Les yeux ouverts

sur une journée très sympa puisque nous avons accompagné les jeunes aveugles du centre où travaille la coopérante, dans une ballade à travers Dschang. L'occasion de découvrir la ville tout en discutant avec nos binômes respectifs de leur vie dans le centre, d'où ils viennent, de ce qu'ils aiment... Nous sommes repartis le 2 janvier vers nos pénates. C'est reparti ! Déjà la dernière ligne droite de ma coopé ! En avril, j'accueille le nouveau volontaire, et au 15 juin les examens sont terminés et mon travail aussi puisque j'aurais alors passé le relais. A peine 6 mois avant la fin de l'année, 8 mois maximum avant que je ne rentre en France. Dans les dates, je trouve que c'est trop vite ; dans les actes, je sais que j'ai encore plein de choses à faire, pleins de moments à vivre. Pour certaines raisons je suis content de voir l'échéance arriver à son terme ; d'un autre côté, je me dis qu'il s'en serait fallu de peu pour que je demande une prolongation d'un an de mon contrat. Une chose est sûre, c'est que les quelques semaines qui vont précéder mon départ du Cameroun (sans que je sache quand j'aurais la possibilité d'y retourner) seront particulières. C'était déjà étrange de dire au revoir à la France pour deux ans, de tout laisser derrière soi pour partir loin la première fois de sa vie, que ça va être dur de quitter ce pays que j'ai appris à aimer ces derniers mois et où je me sens de plus en plus chez moi. Déjà le nez dans les démarches pour savoir ce que je vais faire de ma peau au retour, il me faut garder les yeux ouverts sur ma vie qui continue ici encore quelques mois.

Lundi 22 janvier 2007

Une des facettes les plus intéressantes mais aussi des plus déroutantes du travail de direction concerne le règlement des différents problèmes humains auxquels on peut être confronté. Entre les parents et la manière dont ils élèvent leur enfants, les professeurs et la manière dont ils s'investissent et dirigent leurs classes, et les élèves au milieu de tout ça qui ne se gênent pas pour se créer une multitude de problèmes entre eux quand ils ne s'agit pas autrement d'histoires de mutations adolescentes... on en voit de toutes les couleurs. Donnez à chacun des protagonistes de ce microcosme un bon petit caractère qui multitude oblige, ne va pas forcément s'accorder à tous les autres. Passez le tout au bain marie d'une année scolaire. Et vous obtenez un cocktail étonnant, surprenant, excitant, détonant... bref, le piment de l'aventure.

Laissez moi donc vous conter la dernière aventure en cours. Je vous ai déjà fait part de l'importance des questions de sorcellerie par ici. Peu importe la réalité de ces affaires, le fait est que les mots qui la décrivent et alimentent les rumeurs peuvent tout aussi bien faire office de mauvais sortilège comme de bénédiction. Cette année nous avons une nouvelle élève à l'internat, une élève...spéciale. Au début de l'année elle s'est surtout faite remarquer de la direction pour ses nombreux problèmes médicaux, elle s'est même offert le luxe de tomber enceinte et d'avorter. A 16 ans. Mais c'est l'âge. On m'a d'ailleurs dit qu'une femme qui a son premier enfant après 25 ans est une primipare âgée, et que

Les yeux ouverts

cela peut être dangereux d'accoucher si tard ! Bref. Ce n'est que le début. Vers le mois de décembre, le surveillant général d'internat a commencé à m'informer qu'elle avait des problèmes d'ordre plus... occulte, qu'elle recevait des visites dans la nuit, des agressions, et que c'était la raison pour laquelle elle ne se sentait pas souvent bien le matin au réveil. Ces 'agressions' apparemment bien réelles pour elle, probables pour le surveillant général, peuvent se regrouper sous l'intitulé 'monde de la nuit'. Enfin, les vacances de Noël arrivent. Elle n'est de retour au collège qu'une semaine après la fin des vacances. Son grand frère l'accompagne et déclare qu'elle est désormais à 100% en pleine forme pour la nouvelle année. Tellement en pleine santé qu'elle vient me voir mercredi 17 pour me demander quelque chose. Approchez vous donc un peu, je vais vous raconter tout ça.

Tout d'abord, elle me demande un billet de sortie pour ce week-end. A ce niveau, j'ai bien insisté auprès des parents d'internes pour qu'ils nous téléphonent ou qu'ils nous préviennent par écrit qu'ils autorisent leur enfant à sortir tel ou tel week-end. Ma première réaction est donc de demander la raison de la sortie. Elle me rétorque que c'est pour aller au commissariat en baragouinant dans sa bouche si bien que je n'y comprends qu'un mot sur deux. En aparté, quand les filles décident le soir de faire la fête dans le dortoir, elle est de celles dont on entend bien la voix ; mais dès qu'elle doit faire face à un membre du personnel, elle bouffe tellement ses mots qu'on a envie de lui donner des coup de pied dans le cul pour lui permettre d'expirer... Patience

Deuxième année

et indulgence, elle a un problème, je suis à l'écoute. 'Ah ! Tu dois te rendre au commissariat, mais pourquoi ?' Elle me sort alors une histoire comme quoi elle a été menacée, qu'on lui a pris son carnet de notes, et qu'elle doit aller au commissariat entre autres pour le récupérer et porter plainte ??? Comprends pas. Je l'envoie chercher les deux surveillants généraux pour savoir s'ils ont des informations sur cette affaire. Rien. Nous continuons donc à discuter avec elle afin de déterminer le pourquoi du comment du ressort du shmiblblic. Et, quand on lui demande si les parents sont informés, c'est le déclic. Je vous résume en gros les informations que l'on a pu récupérer par la suite.

Partie 1 : Elle nous dit qu'elle s'est faite menacer en route alors qu'elle allait rendre visite à des amies, qu'à cette occasion elle s'est faite voler son carnet de notes que, soit dit en passant, elle ne voulait pas montrer à son père parce qu'elle avait de mauvais résultats et qu'en conséquence elle voulait aller au commissariat pour déposer plainte.

Partie 2 : Elle ajoute que ceux qui l'on agressé sont des anciennes connaissances, qu'ils lui en veulent à elle et qu'ils menacent aussi la vie de son père, que la raison de ces menaces serait un objet qu'un grand père lui aurait remis dans le plus grand secret, que ses agresseurs en connaissaient l'existence avant qu'elle ne le reçoive et, qu'elle n'a jamais rien dit à ses parents et ne peut rien leur dire parce qu'elle a peur qu'en leurs disant ils soient davantage menacés...

Les yeux ouverts

Partie 3 : Quand le surveillant général lui demande si ce sont des affaires de la nuit ou des affaires du jour – entendez des affaires occultes ou des affaires réelles – elle se trouble et dit que ce sont des affaires de la nuit. Puis, elle commence à pleurer. Et quand on lui demande comment les affaires de la nuit ont pu lui prendre son carnet de notes, elle ne dit plus rien. Puis elle ajoute que de toute façon tout ce qu'elle a dit était faux. Quand on lui dit ensuite qu'on voit bien que quelque chose ne va pas et qu'on est là pour essayer d'arranger les problèmes, elle nous dit que de toute façon elle voit bien qu'on ne la croit pas et elle ne veut pas parler parce qu'elle n'a pas confiance. Et pourtant on arrive à continuer à discuter sur cette affaire mais plus ça va, moins on comprend...

Partie 4 : Je préviens que je vais appeler le père et elle dit que de toute façon il ne viendra pas et qu'il règle uniquement les problèmes avec de l'argent et qu'elle ne lui dira rien parce que c'est dangereux. J'appelle le père, le rendez vous est fixé pour le lendemain.

Partie 5 : Aujourd'hui. Le père arrive en fin d'après midi, je lui fais le topo de la situation. Comme disait la fille il n'est au courant de rien. Nous convenons ensemble de lui envoyer sa fille ce week-end et il va réunir la famille pour discuter avec elle. Dans la discussion il nous dit que s'il y a un problème, il peut toujours faire envoyer de l'argent. Bref... il est dépassé. Sachant que nous en savons plus que lui sur les problèmes de sa fille et que nous avons du mal à démêler les fils, c'est compréhensible.

Deuxième année

Peut être que je me trompe mais, que ces histoires occultes soient réelles ou non, je pense que cette fille a de réels problèmes psychologiques, que ceux-ci ont un impact certain sur sa santé physique, et qu'elle doit voir un pédopsychiatre ou je ne sais qui au plus vite parce qu'avec les histoires qu'elle nous a raconté et les réactions qu'elle a eu, la garder au sein de l'internat serait une erreur et pourrait nous amener de gros problèmes... J'ai résumé en gros ce qui s'est passé et ça risque de vous apparaître comme un simple caprice de gamine, mais je puis vous assurer pour avoir été acteur de ce moment que c'est beaucoup plus que ça. Bref, comme je le disais plus haut, on en voit bien de toutes les couleurs. En espérant que tout s'arrange au plus vite pour la gamine...

Mardi 30 janvier 2007

J'ai appris de source sûr que l'hiver bat son plein en France et que neige et verglas sont au rendez-vous. Tenez le choc! Imaginez que par chez moi la chaleur est suffocante et qu'on en vient à dire qu'on préférerait la période de froid qui nous a tapé au début janvier. C'est vrai quoi, quand il fait froid, on peut se couvrir, mais quand il fait chaud, on va pas aller au bureau en caleçon! Et ce n'est que le début, la période la plus chaude commence en mars normalement, juste avant la petite saison des pluies.

Après encore une bonne semaine avec les intestins tourmentés je me remets doucement. C'est encore un peu dur aujourd'hui mais c'est que hier

Les yeux ouverts

soir un papa m'a offert un litre de palmo après le boulot... forcément, ça retourne un peu les tripes le lendemain matin. Sinon, tout va bien, le moral est bon, les troupes sont fraîches, toujours les mêmes problèmes de sous mais je compte sur mon partenaire pour boucher les trous. La nouvelle volontaire, puisque c'est une, arrive normalement en avril. Je viens de confirmer le billet d'avion. Le mois de février s'annonce comme l'an passé bien chargé entre conseil d'établissement, fête de la jeunesse et rencontre des chargés de mission et nous serons vite rendus aux vacances d'avril.

Mardi 30 janvier 2007 (bis)

Dernièrement je vous ai fait part du cas de cette nana de 4ème pour qui la quatrième dimension n'était pas qu'une histoire de série télévisée. Voici les nouveaux rebondissements dans l'affaire : après une semaine d'absence, nous avons appelé le père pour savoir ce qu'il en était et lui de nous répondre que sa fille avait disparu. En fait, nous lui avons envoyé le vendredi soir, il l'a bien récupéré à la maison mais le lendemain, après qu'elle ait appris que se tiendrait une réunion de famille pour discuter de son cas, elle a profité que son père soit au boulot pour disparaître. Le père nous a donc dit qu'il avait consulté un voyant et qu'il lui avait dit qu'elle s'était réfugiée chez des amis dans le quartier. Ensuite, il serait retourné voir une sorte de marabout ou voyant pour la faire revenir et la guérir de ses affinités occultes. Enfin, il semblerait que cela au-

Deuxième année

rait fonctionné, si tenté que cela ait eu lieu, en tout cas le fait est que la gamine nous est revenu ce week-end et paraît-il guérie. Bien, je la croise lundi, lui demande si ça va et elle me répond par l'affirmative, je n'ai pas le temps pour approfondir ; je fais confiance au surveillant général pour me signaler si jamais il y a un problème. Aujourd'hui, alors que je fais le point sur les carnets de correspondance pour le report des notes de la troisième séquence, je me souviens que celui de l'élève en question a disparu dans le monde de la nuit... Je vais donc la trouver et lui demande si elle peut le récupérer et là, elle me dit que son sac avec le carnet est au commissariat et qu'il faudra qu'elle aille le chercher !!??? Je ne comprends plus rien... Je lui dis que non, que je vais appeler son père pour qu'il s'en occupe et environ une heure plus tard elle vient me trouver en me disant que ce n'est plus la peine d'appeler son père parce qu'une externe serait venue l'avertir que des amis à elle seraient passés au commissariat pour récupérer son sac. Et elle veut maintenant appeler son frère pour qu'il lui apporte samedi pour le conseil d'établissement. Je fais mine de rien et lui dit d'aller voir le surveillant général pour appeler, j'en reparlerais avec lui demain parce que là, je ne comprends rien du tout ! Je vous jure, heureusement que tous les élèves ne sont pas comme elle sinon j'aurais viré frappingue ! Alors, finalement, elle s'est peut être fait piquer son sac dans la réalité mais pourquoi est ce qu'elle nous a présenté la chose différemment ? Et comment des amis peuvent aller à sa place au commissariat récupérer un sac qui lui appartient ? Et comment est ce

Les yeux ouverts

qu'une externe peut être au courant de son problème et en être partie prenante au point de véhiculer les messages ? J'ai l'impression encore une fois d'être le jouet de petites histoires qu'elle s'invente au fur et à mesure. Je dois voir le grand frère en cette fin de semaine, peut être qu'il pourra éclairer ma lanterne...

Samedi 10 février 2007

Suite : Finalement je n'ai pas pu rencontrer le grand frère lors du conseil d'établissement. Il faut dire aussi que désormais le programme de ces assemblées est plutôt lourd : nous commençons à 10h00 par une messe, puis à 11h00 je prends la parole en présence de l'ensemble des élèves, des parents (ceux qui ont bien voulu se déplacer mais ils sont beaucoup plus que l'an dernier – un vingtaine pour 95 élèves, c'est plutôt pas mal !), et des professeurs (auxquels j'ai fait une note salée par la suite pour les vacataires et des demandes d'explications pour les permanents puisque la plupart étaient absents). En gros, je présente les résultats des dernières séquences, je retrace l'évolution des classes, j'évoque les problèmes de discipline, insiste sur la nécessaire implication des parents dans la scolarité de leurs gosses puis, je remets les bulletins de la troisième séquence. Ainsi, les parents présents peuvent regarder aussitôt les résultats de leur progéniture et faire les remarques qui s'imposent à chaud. Suite à cela, on libère les élèves pour parler des problèmes de scolarités et de non respect des

Deuxième année

échéanciers qui nous posent problème pour la bonne réalisation de notre mission éducative. Enfin, on présente les futurs rendez-vous, évènements, organisation de la fin de l'année (il faut prévenir les parents le plus tôt possible de la moindre chose qui est susceptible de nécessiter leur présence ou leur intervention, et ce même si des rappels seront nécessaires par la suite, sinon, on est sur de se voir reprocher de ne les avoir pas prévenu à temps ou comme il faudrait...) puis on aborde les divers et les questions. Il est près de 12h30 quand je finis mon intervention et c'est ensuite au tour de l'Association des Parents d'Elève de se réunir. Pour ma part, je n'y assiste pas. Je vais dans mon bureau déposer mes affaires et accueillir les quelques parents qui ont besoin de me voir tantôt pour la scolarité, tantôt pour des problèmes avec leur enfant. Ce samedi là, je suis enfin sorti de mon bureau pour rentrer chez moi à 17h 30 après avoir passé la journée entière à causer, discuter, exposer, conseiller, avertir, résoudre, échanger, dialoguer, parler, définir, écouter... Autant dire que j'étais vanné, épuisé, essoufflé, enrôlé, crevé, fatigué, fatigué, fatigué...

En ce qui concerne l'Association des Parents d'Elèves, c'est une nouvelle bonne nouvelle depuis la plus grande implication des parents dès le début de l'année dans les conseils d'établissements. En effet, jusqu'à présent il n'y avait pas d'association de ce genre au collège et elles ont un rôle extrêmement important dans la vie des collèges au Cameroun (à vrai dire je ne sais même pas en France, mais je ne pense pas que ce soit au même niveau...). En effet, en fonction des besoins de

Les yeux ouverts

l'établissement définis par le Principal, l'APE peut réunir des fonds pour permettre la réalisation de projets comme l'achat de manuels scolaires, d'ordinateurs ou même pour entreprendre des travaux. C'est elle aussi qui va organiser la cérémonie de remise des prix aux élèves à la fin de l'année. Sa caisse peut même épauler les finances du collège en cas de problème dans le versement des salaires. Dans certains établissements, c'est même l'APE qui paye les professeurs vacataires. Autant dire que la mise en place de cette association cette année est un pas en avant pour le développement du collège. Alors que j'ai un mal fou à collecter l'argent des pensions et bourses, lors de leur première assemblée, les parents réunis ont déjà versé 16 000 F CFA !! C'est peu comparé aux sommes nécessaires pour faire ce qu'on voudrait, mais c'est énorme par rapport au rien qu'il y avait avant. Surtout, au-delà de cette question d'argent, et c'est le point qui m'intéresse le plus, cela témoigne de la réelle volonté de certains parents de s'impliquer dans la vie du collège. Finalement, mes petits discours ont peut être finis par porter leurs fruits... et puis, j'ai donné un petit coup de pouce à la chose au début de l'année en poussant mon directeur des études et mon surveillant général d'externat – nouvellement parents d'élèves au collège – à mettre en place cette association. Enfin, ils ont aussi trouvé un parent d'élève compétent – car anciennement Président d'une APE – disponible et motivé pour présider leur groupe, et c'est une chance !

Pour parler sous, cette APE pourra peut être à terme nous aider à financer nos vacataires, ce se-

Deuxième année

rait extraordinaire. Pour l'instant c'est un peu le chaos au niveau des finances. J'ai été un peu trop souple au début de l'année, j'ai fait un peu trop confiance aux parents, et maintenant il y a vraiment trop de retards dans les versements. J'ai recommencé à sévir au début janvier mais, je ne sais pas, cette année scolaire est peut être plus dure pour les parents que l'an passée : plus de deuils, plus de maladies, plus de problèmes de travail, de vols et que sais-je encore. Entre la réalité, le manque de gestion évident de certains, et les petits mensonges pour faire passer la pilule ou obtenir un nouveau moratoire, ça devient de plus en plus dur. De toute façon, il n'y a pas de secrets, avec moins de 100 élèves on ne peut pas tourner correctement. Si bien que d'ici à la mi-mars on sera à court financièrement et qu'il faudra de nouveau recourir à un prêt. Heureusement que le Fondateur est un homme plein de ressources et que son école lui tient à cœur, j'ai confiance en lui pour arranger le coup. A ce niveau, il est dans un sens différent de beaucoup de Fondateurs d'établissements scolaire qui ne se gênent pas ici pour taper allègrement dans la caisse quitte à causer préjudice à leur propre école. En même temps, son poste de représentant des Fondateurs des établissements scolaires privés, il ne l'aurait pas eut s'il n'avait pas lui-même un établissement à son nom. A chacun sa stratégie, et avec le temps, je suis sur que c'est quelqu'un qui œuvre au maximum pour améliorer l'éducation dans son pays. Pour finir sur cette question finances, on est aujourd'hui le 10 février et je n'ai pas encore versé l'intégralité des salaires, pour tout vous dire, je ne me suis même pas versé le

Les yeux ouverts

mien. Et puis, certains professeurs du fait de leurs difficultés financières sont prioritaires sur moi, j'ai quelques réserves au cas où.

Pour en revenir à la fin de ce samedi 3 février 2007 après le conseil d'établissement. Je rentre chez moi, et vraiment, je me sens très fatigué, même pire, je sens bien que le palud me menace... Bon, je fais une sieste en me disant que la journée a été longue et qu'après une bonne demi heure de sommeil tout ira pour le mieux. Que dalle ! Ok, bon, je fais donc un saut à l'infirmerie et je chope quelques comprimés de quinine et de para pour me faire un petit traitement : si c'est un petit palud, ça va partir. Je passe le week-end comme ça – au fait, j'avais déjà des maux de ventre depuis l'autre jour où je vous avais dit avoir dévisagé de près la cuvette – mais j'ai toujours un peu mal au bide. Lundi matin, je me réveille la tête dans le cul, je prends le temps d'émerger puis je file au bureau pour amorcer le rituel marathon du lundi : réunion de l'équipe à 7h00 dans mon bureau, allocution devant les élèves pour les informations de la semaine et chant de l'hymne national à 7h 45, et à partir de 8h00 diverses petites entrevues tantôt avec des collègues, tantôt avec des parents... mais d'un coup vers 8h30 : coup de barre, coup de ciel, coup de lune, boum ! Une chape de plomb sur le corps, des courbatures, une immense fatigue, je me sens fébrile, j'ai l'impression d'avoir les jambes dans du coton, j'ai des vertiges ou tout comme : à tout moment j'ai l'impression que je vais tomber dans les vaps bref : je vous le donne en mille, après la menace, c'est l'attaque du palud ! Comme j'ai la nausée, j'appelle

Deuxième année

l'infirmière pour qu'elle me pose une perf. En effet, si je prends des comprimés mais que je les vomis ça ne sert à rien. Je déteste ça : être piqué, être bloqué à traîner sa potence à liquide avec soi pour aller au chiottes, et puis il y a les effets de la quinine. Au début, c'est vrai que ça soulage, on transpire abondamment et au bout d'une demi heure, une heure on est libéré de cette sensation que tout s'évanouit en soi et autour de soi ; mais putain, après c'est la tête qui bourdonne constamment et les déformation auditives. C'est comme si on s'était farci les oreilles de purée, comme si on avait passé une nuit les deux oreilles posées à l'horizontale sur un caisson de basse, les sons parviennent tronqués, les aigus semblent disparaître, les graves se mélangent entre eux : écouter de la musique en dévient particulièrement désagréable. Et comme on est bloqué avec ce machin qui nous pendouille au corps pendant trois heures au moins, on se fait chier à 100 000 CFA de l'heure. Je me suis bien maté un film tout de même pour faire passer le temps, mais après, oh joie du palud et de ses délires nocturnes ! Ce film m'a tourmenté toute la nuit avec ses histoires de meurtres et de trahisons. Bref, résultat des courses, trois perfusions entre lundi et mardi. Mercredi matin, ça va un peu mieux mais j'ai encore mal au ventre et l'impression de ne pas pouvoir respirer correctement. J'attendais l'infirmière à 7h 30 pour la quatrième perfusion mais elle n'arrive qu'une heure plus tard et en plus s'amuse d'avoir oublié les clefs de l'infirmierie... Je la sermonne et lui donne mon double – qu'il faut d'ailleurs que je pense à récupérer – Entre temps j'ai décidé de bouger à Yaoundé

Les yeux ouverts

faire faire de vrais examens par un vrai médecin. Mais le problème quand on est volontaire et qu'on veut faire faire un vrai bilan de santé : c'est que ça coûte un max et qu'on n'a pas les sous ! Si on est assuré auprès de la CFE (Caisse des Français à l'Etranger) et qu'ils nous remboursent nos soins, on ne dispose pas pour autant d'une caisse qui nous permette d'avancer les frais d'examens. En effet, pour tout examen de santé même dans des centres français, à moins d'être dans un centre conventionné CFE mais, à ma connaissance, il n'en existe qu'un au Cameroun et c'est à Douala, il faut avancer la monnaie. Donc, je suis bien content d'avoir pensé à prendre ma carte visa avec moi cette année, du coup j'en ai eu l'utilité. Mercredi matin donc, j'ai filé sur Yaoundé, première escale à la Société Générale du Cameroun pour retirer 100 000 F CFA (soit 150€), deuxième étape au Centre Médico-social Français (ancien centre de santé dépendant de l'ambassade de France mais, comme ça leur coûtait trop cher, ils s'en sont débarrassé et c'est désormais si j'ai bien compris une sorte d'asso-ciation qui tient la structure.) Alors je dois avouer que c'est une sensation super agréable d'avoir un vrai médecin dans un cadre propre et hygiénique à sa disposition pendant plus de 25 minutes pour parler avec la confidentialité requise de tous ses petits problèmes de santé... surtout quand ça fait bientôt deux ans que les seuls médecins que j'ai vu depuis ne m'ont pas accordé plus de cinq minutes, ont tout au plus passé leur main sur mon front un guise d'examen, et commençaient depuis peu à avoir une attention plus portée sur la télé dans le cabinet de consultation que

Deuxième année

sur le patient. Mais je suis content d'avoir eu cette expérience : pour raison financière je n'avais pas trop le choix, mais ça m'a permis de voir aussi à quelle enseigne est traitée une bonne partie de la population camerounaise. Donc, le médecin m'écoute, m'examine, diagnostique une possible amibiase et sans doute un palud que le test de goutte épaisse va cependant infirmer dans un premier temps. On me tâte le bide et on constate effectivement que mon foie est un peu gros et que c'est peut être à l'origine de mes douleurs et problèmes respiratoires. On me prélève du sang puis on m'envoie dans un labo à l'autre bout de la ville, première facture : 29 250 F CFA ! Je retourne au cabinet du médecin qui constate au regard de mes plaquettes (sanguines... je suppose) que le palud est toujours là et que c'est à cause de lui que le foie a grossi. Il me conseille donc de reprendre un traitement par comprimés mais m'envoie tout de même faire une échographie, on ne sait jamais, en sortant je paye la deuxième facture : 10 000 F pour l'adhésion au CMS et 19 000 F CFA pour la consultation. Je vais payer mes comprimés, entre le traitement anti-palud et le Doliprane c'est 5500 F CFA environ qui s'ajoutent. Enfin, je vais voir si je suis enceinte et à part, constate le docteur, le fait que j'ai le foie un peu gros, je ne saurais pas aujourd'hui le sexe du môme. Troisième facture : 20 000 F CFA ! Je rappelle le docteur ainsi qu'il me l'avait demandé et il me demande de repasser le voir vendredi matin pour voir si mon état s'améliore. Je reste donc à Yaoundé et j'en profite pour faire quelques courses et me reposer. Finalement, ça s'améliore, et quand je vois

Les yeux ouverts

le médecin vendredi matin ça va carrément mieux. Je rentre donc au collège pour faire le point sur la semaine que j'ai manqué, sachant que c'était la semaine de la jeunesse et que donc j'ai échappé à un certain nombre de rendez-vous, malheureusement pour certains et heureusement pour d'autres. Heureusement, ça s'est passé plutôt bien, et puis après avoir fini les travaux laissés en cours, je vais assister dans le cadre des activités organisées cette semaine à un match de foot opposant les filles de mon collège contre celles d'un autre établissement. Elles ont perdu...

Voilà, aujourd'hui c'est samedi, j'aurais bien fait la grasse matinée mais un élève est venu me déranger à 9h00. Quand on vit dans le collège, on n'est jamais vraiment tranquille.

Lundi 19 février 2007

Il s'en est passé des choses depuis mon dernier communiqué, mais bon, je n'ai pas pris le temps de prendre mes doigts en main pour vous raconter ça. Je me souviens avant de partir, quand bien même j'avais pas mal d'activités entre la fac, le boulot et la musique, que j'essayais autant que faire se peut d'éviter de gober bêtement devant un navet le soir ou bien de m'abrutir de jeux vidéos pour préférer utiliser mon temps à 'bon escient' en faisant des choses intelligentes. J'avoue maintenant que bon nombre de soirs, et ce même si ça ne m'empêche pas de continuer à travailler la guitare et de faire d'autres choses comme vous écrire ou ap-

Deuxième année

prendre à jongler, j'ai vraiment besoin de me caler dans mon canapé devant une vraie croûte (entendre film d'action bête et méchant style Fast and Furious & Cie) ou bien de m'abrutir toute la soirée de jeux vidéos. Pas tous les soirs évidemment, mais de plus en plus. Ça permet de se vider l'esprit et de vraiment penser à autre chose voir à rien du tout, et ça fait du bien. C'est la raison pour laquelle je suis un peu moins prolix en écriture et régulier dans la rédaction de ce petit journal de bord.

Alors, les nouvelles. Dimanche dernier a donc eu lieu le défilé de la Fête de la Jeunesse sur la place des fêtes d'Obala. Mes élèves ont défilé en bon ordre devant le Maire et le Sous Préfet avec leur surveillant général, tandis que moi j'avais ma place dans les tribunes derrière les pontes de l'arrondissement en compagnie de mes confrères directeurs d'établissements. Sitôt le défilé terminé, je suis rentré au collège. Pour ce qui est de cette semaine, l'information principale concerne toujours nos problèmes financiers. Je ne sais pas ce qu'ont les parents mais cette année j'ai énormément de mal à récupérer les scolarités. C'est simple, en ce moment je dois avoir une bonne dizaine de gamins dehors puisque leurs parents n'ont pas respecté leurs échéances. C'est problématique puisque pendant ce temps ils ratent l'école et risquent de voir le niveau chuter en revenant ; ensuite, c'est également gênant dans la mesure où n'ayant pas de nouvelles de beaucoup de parents, je ne sais même pas s'ils vont me renvoyer leurs enfants d'ici la fin de l'année et donc payer l'argent que j'attendais pour boucler mon budget. En tout cas, les effets sont déjà

Les yeux ouverts

là, nous sommes le 19 février et je n'ai pas fini de payer les salaires de janvier. J'ai tout de même versé celui du personnel permanent puisque leur seule source de revenu leur vient de l'établissement, mais il me reste encore une bonne partie des vacataires. Heureusement, ceux qui restent sont soit fonctionnaires et enseignent dans un établissement public, ou bien retraités de la fonction publique, dans tous les cas, ils ont une autre source de revenus. C'est gênant puisqu'ils intègrent le salaire du collège dans leurs comptes, mais ça passe dans le sens où ils ne sont pas non plus démunis. De manière générale, le personnel est très compréhensif. Evidemment, ce n'est pas une situation qu'ils apprécient, mais les retards dans le versement des salaires ou bien les arriérés de salaires restent monnaie courante au Cameroun et ils font avec. Par ailleurs, certains se mettent à la place des parents et comprennent les difficultés qu'ils peuvent rencontrer pour payer la scolarité de leurs enfants : surtout quand ils en ont plusieurs, qu'il y a eu un deuil dans la famille et qu'un est malade et à l'hôpital. Donc, quand les professeurs viennent me voir pour savoir ce qu'il en est, ils savent que je fais ce que je peux, que ça ne dépend pas de moi et ces rencontres restent très calmes. De toute manière, étant donné que le mois est déjà bien avancé, quand ils viennent me voir pour me dire qu'ils n'ont plus d'argent pour le transport. Je leur dis que je comprendrais très bien s'ils ne peuvent pas venir au collège. Cela se fait encore au détriment des élèves mais c'est aux parents aussi de faire des efforts. Cela se fait aussi malheureusement au détriment des vacataires puis-

Deuxième année

que les heures de cours non effectuées ne sont évidemment pas payées. Bref, la seule chose que nous puissions faire c'est attendre. Nous avons fait des lettres aux parents, nous leurs avons téléphoné, on ne peut pas faire grand-chose d'autre. Les enfants sont dehors pendant ce temps là, c'est triste, mais si l'enfant reste au collège ils ne vont pas se battre pour trouver l'argent, ou bien ils vont prendre davantage leur temps. Souvent les parents viennent me voir pour m'assurer qu'ils vont payer l'intégralité de la scolarité. A tous je dis que je leur fais confiance et que je n'en doute pas, mais que la question n'est pas de savoir s'ils vont payer l'intégralité ou non, mais quand est ce qu'ils vont verser un peu d'argent pour le fonctionnement du collège ; et si possible s'ils vont le faire rapidement. L'autre jour une maman m'a assuré qu'elle finirait les versement à la rentrée septembre 2007 ! Alors qu'elle m'avait promis au début de l'année finir en mars 2007. Dans ces conditions ce n'est pas possible de fonctionner. Et là, il faut faire passer le message quitte à passer une heure avec le parent a bien expliquer comment fonctionne le collège ou par extension, toute entreprise qui ne veut pas faire faillite ! Voilà pour les infos financières. L'argent est là, tout près, dans la poche des parents... il finira bien par venir par chez nous.

Au niveau disciplinaire j'ai procédé à ma première exclusion définitive de l'année. En général quand les fêtes nationales ont lieu un dimanche, la tradition veut que le lundi suivant soit férié. La fête du 11 février s'étant déroulé un dimanche, bien que l'information n'ait été confirmée qu'en cours de

journée, le lundi a bien été déclaré journée fériée chômée. Nous attendions un élève depuis une semaine déjà car parti faire des examens de santé à Yaoundé. Il aurait du revenir beaucoup plus tôt mais, ainsi que nous l'avons appris de sa mère par la suite, il lui a soutenu mordicus que pendant la semaine de la jeunesse tous les cours étaient suspendus. Cet élève là n'est donc arrivé au collège que lundi soir après plus d'une semaine d'absence. Ce qui a déclenché tout le processus menant à l'exclusion c'est qu'il est arrivé aux alentours de 20h00 alors que nous imposons à l'ensemble de nos internes d'être de retour avant 17h00 en cas d'absence. Or, nous l'avons déjà sanctionné pour cela. A l'heure où il arrive, je suis chez moi en train de me reposer. C'est parce que j'entends des cris entre un élève et le surveillant général d'internat et que la discussion semble se prolonger que je me décide à intervenir. Le surveillant général m'explique qu'à son arrivée, d'ailleurs en compagnie d'autres internes partis pour raisons familiales, il leur a demandé de s'asseoir devant leurs internats respectifs pour qu'ils n'aillent pas troubler l'étude. Le surveillant général était alors en train de donner des cours de soutien à un autre élève. Ce qui se passe c'est que faisant fi des mots de l'encadreur, le gars remonte vers la piste soit disant pour empêcher les filles avec lesquelles il était arrivé de partir. C'est à ce moment où, de chez moi, j'avais entendu les premiers éclats de voix. De loin me parvenaient des 'Reviens !' insistants et répétés de la part du surveillant général. Parait-il ensuite, selon l'élève en question, que le surveillant général aurait traité ses

Deuxième année

parents de fou pour l'avoir fait se rendre au collège aussi tard dans la nuit (il fait nuit noire dès 19h00) et que ce serait la raison pour laquelle il se serait énervé. Pour résumer, quand je suis arrivé sur les lieux, le surveillant général était dans la salle des profs avec son étudiant et l'interne en retard se tenait devant cette salle. Les deux s'envoyaient à intervalles réguliers des petites piques, pour ne pas dire que l'élève était véritablement en train de vouloir pousser son interlocuteur à bout. Je prends donc le gamin de première en aparté et très calmement je lui demande de s'expliquer. Dès qu'il s'emporte un peu je lui demande de se calmer mais rien n'y fait, il finit par se comporter avec moi comme avec le surveillant général, comme si je n'étais rien d'autre qu'un gars qui l'aurait ennuyé dans la rue et à qui il chercherait des crosses. Etant donné que nous avions déjà épuisé avec lui toutes nos ressources avec l'équipe pédagogique : conseils, rappels à l'ordre, avertissements écrits, conseil de discipline avec les parents, nous l'avons renvoyé chez lui en lui demandant de se présenter avec sa mère le lendemain pour qu'il récupère ses affaires : exclusion définitive. Comme sa mère me l'a confirmé, c'est un jeune intelligent, qui peut être très respectueux, mais qui ne souffre aucune sorte d'autorité, qui s'énervé à la moindre petite remarque et qui ne respecte de règles que celles qu'il s'impose. Nous avons fait ce que nous avons pu à notre niveau et il semblait bien à voir son attitude au moment de l'exclusion que la seule chose qu'il attendait depuis c'était cela. Il aurait sans doute préféré obtenir de sa mère qu'elle le retire du collège en nous faisant

Les yeux ouverts

porter le chapeau pour son mauvais comportement, mais une mère connaît toujours bien son fils. Une autre interne nous en a fait voir de toutes les couleurs, mais encore plus à ses parents, en l'espace de deux semaines nous l'avons eu deux fois en entretien avec ses parents. La première fois pour un conseil concernant son travail scolaire largement insuffisant pour une interne (environ 5 de moyenne générale à la troisième séquence alors qu'elle avait plus de 8 à la première), et la deuxième fois pour conseil de discipline dans la mesure où après quelques petites incartades elle avait décidé de nous faire le coup de l'école buissonnière. Le père était blasé, habitant Douala, il a dû se taper par deux fois en deux semaines 8 heures de transport en commun aller-retour pour aller régler les problèmes de sa fille. Et vous le savez puisque je vous le dis, les transports en commun au Cameroun, même si la liaison Douala - Yaoundé est assez bien, ce n'est pas non plus le TGV. Enfin, elle nous a encore fait un coup cette semaine en dribblant (séchant) un cours et en se montrant désobligeante vis-à-vis du personnel d'encadrement et désormais, au prochain faux pas, nous n'aurons d'autres choix que de l'exclure elle aussi définitivement. Tolérer davantage ce type de comportement ce serait laisser aux élèves le choix de la sauce à laquelle nous cuisiner. Si certains élèves se montrent durs, d'autres ont surtout besoins de repères et d'autres enfin ne posent absolument aucun problème. C'est comme les terroristes, il y en a peu, mais ils font tellement chier qu'on ne parle que d'eux, quitte à tort parfois

Deuxième année

à faire l'amalgame avec d'autres populations qui finalement en subissent aussi les conséquences.

Jeudi soir mon chargé de mission est arrivé au collège avec Benjamin, un volontaire qui venait juste de quitter son poste à Salapoumbé pour cause d'incompatibilité dans le travail avec sa responsable, et le chauffeur du véhicule loué pour son périple dans l'est. Nous sommes aussitôt remontés sur Obala pour déguster un bon soya à la Pimenterie, puis en rentrant à la maison, Victor, le chauffeur, a pris la guitare pour nous faire un petit concert privé absolument génial ! Le lendemain, ils sont partis visiter une volontaire à Mvom-Mnam et c'est en fin d'après-midi que je suis parti avec eux vers Yaoundé pour le rassemblement des volontaires DCC du Centre. Vendredi soir nous avons 'fêté' le départ d'un de nos collègues volontaires (Lui aussi a quitté son poste suite à une 'incompatibilité d'humeur' avec son partenaire). C'était étrange de dire déjà au revoir à quelqu'un que je connaissais peu quand on est parti en 2005, mais qu'avec le temps on a appris à apprécier. Ce week-end a été l'occasion de rencontrer nos chargés de mission, de faire le point avec eux sur notre situation, sur les évolutions depuis l'an passé tant au niveau du poste, que de l'intégration dans le pays et puis de se retrouver un peu entre whats pour boire des bières et causer.

A un autre niveau, je ne sais pas si je vous en avais parlé mais récemment je m'étais insurgé contre le fait qu'il fallait faire signer par les médecins les certificats médicaux des élèves pour les dossiers d'examen, et ce en leur absence. Et surtout que les médecins d'Obala demandaient à être payés

Les yeux ouverts

pour cela, alors qu'ils n'ont pas à l'être par les établissements, faute de quoi ils refusaient. Suite à cela, j'avais envoyé un courrier au Délégué Provincial pour avoir des explications. Et bien paraît-il que le Ministre des Enseignements Secondaires et Supérieurs : le sieur Bapès Bapès aurait eu vent de l'affaire et qu'une lettre devrait me parvenir bientôt. Je ne sais pas si ça va faire bouger le schmilblick, mais au moins je suis content de savoir que cette missive n'est pas restée lettre morte.

Lundi 5 mars 2007

Oscar Wilde disait qu'il y avait un jour dans une diligence une femme qui n'arrêtait pas de sangloter. Ses compagnons de voyage lui demandèrent pourquoi elle versait tant de larmes : « C'est, dit-elle, qu'une incroyable série de malheurs vient de me frapper. » Et elle en entreprit le récit pour se soulager.

C'était une énumération de catastrophes plus épouvantables les unes que les autres : deuils répétés, ruines accumulées, trahisons en chaînes, rien ne manquait.

Cet amoncellement de cataclysmes sur une seule tête suscita d'abord chez ces braves gens une compassion faite d'épouvante, puis une indifférence proche de l'agacement, enfin, l'hilarité générale.

Il y en avait trop.

J'ose espérer que vous saurez passer de la compassion à l'hilarité en évitant l'indifférence, je

Deuxième année

me suis employé à forcer le trait afin que vos zygomatiques s'expriment. Moi-même, j'en ris parfois, un peu jaune il est vrai mais... ce doit être le manque de pastis...

Aux dernières nouvelles : Toujours les mêmes galères de sous puisque, comme on dit dans le jargon, tous les parents sont 'foirés' et comme il n'y en a pas un pour rattraper l'autre, on récupère les scolarités au compte goutte. C'est simple, j'ai tout juste terminé de verser les salaires de janvier aujourd'hui et encore, comme j'ai du piocher dans d'autres caisses pour payer tantôt les impôts, tantôt la bouffe, j'ai encore des choses à rembourser avant de verser les salaires de février sachant, car ces choses là se cumulent, qu'il faut aussi gérer le quotidien donc les courses, les impôts, etc. Et le grain de sel de l'histoire c'est qu'il faut tout de même distiller à droite à gauche quelques morceaux de salaires pour permettre à untel de continuer à payer le transport pour donner cours, ou bien à l'autre pour qu'il puisse faire un traitement, et le tout bien sûr en ménageant la sensibilité des uns comme des autres qui pourraient se sentir lésés de n'avoir pas été payé en premier. Et... non, non, ce n'est pas fini... la cerise qui vient coiffer cette superbe pièce montée c'est que plus les retards dans les versements des salaires s'accumulent, plus il devient difficile – moralement tout au moins mais le sujet reste sensible sur le terrain – de se montrer exigeant avec le personnel quant à sa ponctualité, son assiduité voir la qualité du travail fourni. Là, il faut la jouer fine. Enfin, parce qu'il faut bien conclure à un moment, même si en gratouillant un poil dans les entournures on

Les yeux ouverts

pourrait encore détecter quelques couacs : ça fait pas mal de choses sur la tête d'un seul homme qui plus est mène depuis quelques semaines déjà une lutte intestine contre une bande d'envahisseurs un peu particuliers répondant aux gentils sobriquets de vers, amibes, leucocytes & Cie... Bref, de grands moments de solitude !

Dernière ombre au tableau, excusez du peu, il apparaît que le palud au-delà des crises qu'il occasionne de temps à autres, peut laisser quelques marques dans l'organisme...

Le palud c'est en fait une maladie causée par un parasite qui attaque le foie. Et à quoi sert le foie à votre avis ? Je vous le donne en mille : de station d'épuration des eaux de vie ! Donc, jusqu'à nouvel ordre, je ne peux plus boire une goutte d'alcool. C'est simple, il suffit que je boive deux ou trois verres de pastis dans une soirée pour que le lendemain je me sente mal comme si c'était deux ou trois bouteilles que je m'étais enfilé, avec le petit vomito du fond de la cour en prime... J'adore ! Sachant que je suis en route pour arrêter la clope et que je suis passé d'à peu près un paquet par jour à moins de quatre clopes et que même parfois je n'en fume pas du tout ! Ça ne m'était pas arrivé depuis, depuis !!! Et que pour finir je pratique une abstinence (sexuelle, pour ceux qu'auraient pas compris) de circonstance depuis bientôt deux ans ! Il ne manquerait plus que ma calvitie précoce sur le haut du front se transforme en tonsure luisante sous le soleil des tropiques...

Pour conclure cette avalanche, alors que ce week-end j'étais à Makak et que je me remettais

Deuxième année

justement d'une indigestion d'alcool par mon foie devenu faible, je me suis dit qu'un peu de sport me ferait le plus grand bien. Je me suis donc lancé dans une partie de basket endiablée avec des amis pour en revenir suant, ahanant et toute douleur au foie disparue... un retourné du majeur à la réception du ballon ayant déplacé avec intuition l'épicentre de la douleur.

Y'a des hauts, y'a des bas, y'a des choix...

Mardi 13 mars 2007

Pas grand-chose de neuf depuis la dernière fois si ce n'est, et ça a tout de même son importance, un mieux certain au niveau de la santé. En dernier recours pour mes problèmes d'estomac je me suis mis à l'argile verte et il semblerait que ça fonctionne. Je reste au conditionnel parce que si ma situation est on ne peut plus meilleure au regard des dernières semaines, c'est-à-dire que je n'ai plus l'impression d'avoir des tessons de bouteille dans le bide, et si ce week-end je me suis senti parfaitement libéré, dès lundi j'ai de nouveau ressenti des douleurs abdominales. C'est loin d'être aussi fort qu'avant mais ça reste embêtant, ça me fait comme un poids, comme une succession de points de coté, sans la douleur, qui selon les moments se déplacent. Je ne pense plus que ce soit des vers, je penche plutôt sur le fait que l'avalanche de médicaments que j'ai avalé ces derniers mois a eu l'impact d'une pluie de météorites sur mes intestins et qu'il s'agit désormais que les plaies se résorbent. Mais ma der-

Les yeux ouverts

nière explication, qui me semble la plus prometteuse du reste, serait liée à un état de stress certain du fait des ennuis financiers du collège. En effet, si le Fondateur se bat de son côté pour essayer d'arrondir les fins de mois et faire en sorte qu'au final on se tienne à flot, c'est moi qui joue le rôle de paravent à emmerdes au jour le jour sur le terrain. Et répéter jour après jour à ses employés qu'on n'a pas d'argent pour les payer pour l'instant, qu'il faut se battre avec les parents pour récupérer les scolarités restantes, et continuer en parallèle à gérer le quotidien avec toutes les petites merdes qui peuvent survenir à tout instant... je pense que le stress de cette situation se répercute tout simplement sur mon état de santé.

Jeudi 15 mars 2007

J'ai mangé cette semaine les premières termites de la saison. Ce ne sont pas des vrais termites mais une sorte de gros éphémère (qui vivrait peut être plus longtemps si tout le monde ne les mangeait pas) qui ressemble à une grosse fourmi avec des grandes ailes. Sitôt après la saison sèche, aux premières pluies, elles arrivent par centaine de milliers dans la nuit et viennent se jeter à la lumière des néons. C'est alors qu'on les récupère pour ensuite les manger. Je connais deux manières de les consommer : soit grillés, soit en met (le met c'est quand ils en font un espèce de pâté avec d'autres condiments). Cette semaine c'était grillé. J'aime beaucoup, ça a un petit coup particulier mais rien

Deuxième année

qui ne puisse rebuter un palais occidental. Ce qui peut repousser de prime abord, c'est avoir l'impression d'avoir un plat de fourmis devant soi, mais après la première cuillère, on a déjà oublié.

Dimanche 18 mars 2007

Je reviens de Yaoundé où j'ai passé deux jours où j'ai pu respirer un peu un autre air que celui du collège et bien me reposer. C'est que vivre sur son lieu de travail en Afrique est loin d'être tout repos et je ne crois pas avoir pu passer un seul week-end ici en deux ans sans qu'on ne vienne me déranger au moins une fois, et ce même quand j'avais des invités. Tantôt ce sont les élèves qui, plutôt que d'aller voir le surveillant général, pensent que je suis plus à même de résoudre leurs petits problèmes (même si cela arrive de moins en moins, ça arrive encore) ; tantôt c'est le surveillant général qui, pour résoudre un problème avec les internes et j'oserais dire pour 'se débarrasser' du problème quelque fois, vient me trouver (même s'il s'efforce de plus en plus de ne venir me voir qu'en cas d'urgence avérée) ; tantôt ce sont les parents à qui il est complètement impossible de faire comprendre que ce n'est pas parce qu'on habite sur son lieu de travail qu'on est ouvert 24/24 et 7/7. Donc, au moins deux fois par mois, sauf quand il y a des réunions, je m'éclipse ailleurs pour prendre l'air, et en dépit de la situation du collège dans un petit village de brousse, la proximité des grands axes de circulation et de la capitale facilite tout de même grande-

Les yeux ouverts

ment les choses. J'ai donc retrouvé toute une tribu de blancs avec qui j'ai pu me vider un peu l'esprit et faire la fête, car... je regagne enfin la grande tribu des buveurs d'alcool, avec modération cela va sans dire même si : l'occasion fait le larron. Enfin bref, je commence à voir le bout du tunnel de mes ennuis abdominaux.

Aujourd'hui 18 mars 2007, dans deux semaines ce sont les vacances d'avril. Le 8 avril 2007 j'accueille la volontaire qui va me remplacer et je commence à la former sur le poste. Le 16 avril c'est la rentrée des vacances de Pâques. Le 30 avril c'est le début de la dernière séquence de l'année. Le 22 mai, après une semaine de compositions, nous libérons les élèves qui n'ont pas d'examens. Fin officielle de l'année scolaire le 1er juin. Hébergement des élèves des classes d'examen jusqu'au 15 juin. 16 juin 2007 : Messe de fin d'année, Sacrements pour certains élèves, Conseil d'Etablissement de fin d'année, Remise solennelle des carnets de notes et des prix. Puis accueil et présentation officielle aux parents, élèves et membres du personnel de la nouvelle Principale, Cérémonie d'au revoir pour ma pomme. Ensuite, du 17 juin au 20 juillet, je serais comme qui dirait en congés et je devrais naviguer un peu à droite à gauche avant de reprendre le gros oiseau blanc pataud avec ses ailes qui bougent même pas direction le nord et l'hexagone... Au milieu de tout ça, il y a encore tout ce qu'il faut de boulot, d'échéances, de rendez-vous et de réunions qui vont contribuer un peu plus encore à appuyer sur le champignon du temps qui passe.

Deuxième année

Le rapport au temps durant la coopération est assez particulier. La gestion du temps en Afrique est assez particulière en soi, mais le fait que l'on parte pour une durée déterminée rajoute encore à la centralité de la question. Je crois bien qu'à chaque fois que nous nous sommes retrouvés entre coopérants, même une minute, nous avons du aborder cette question : on ne voit pas le temps passer. Et dans cette phrase il y a plein de choses, il y a la joie de vivre tellement de situations nouvelles qu'on ne s'ennuie pas, la pression de l'échéance qui veut que l'on profite de tout au maximum, peut être l'idée à certains moments d'apprécier cette réalité en se disant qu'on sera bientôt rentré... et puis rapidement, il y a les questions qui surgissent: qu'est ce qu'on va faire après ? D'abord c'est la question de fin de soirée, comme ça, sans trop y réfléchir, en se disant : 'c'est vrai ça, j'y ai pensé mais là, ben je ne suis plus trop sûr', ou encore et ça revient souvent : 'j'en ai aucune idée' pour conclure : 'on a encore le temps, il faut profiter déjà de ce que l'on vit ici' Et là, depuis janvier, tout s'accélère, toute une promo, la notre, qui arrive à la fin de son contrat. Qui prolonge ? Qui part ? Et les questions de ceux qui ne sont là que depuis 6 mois ou un an et qui s'interrogent sur notre parcours, sur nos deux ans, comment on les a vécu, notre appréciation du temps, comment on voit le retour, le bilan quoi ! Et c'est quand même particulier parce que finalement, ce n'est pas la semaine prochaine que l'on part mais dans quatre mois, c'est long quatre mois, c'est le tiers de l'année, c'est environ 120 jours... il s'en passe des choses en quatre mois ! Alors, faire le

Les yeux ouverts

bilan là, alors qu'on n'a même pas fini, ce n'est pas évident. Pareil, lorsque mon chargé de mission est venu visiter la famille de mon responsable, ce dernier a tout de même fait un petit bilan de mon travail, et puis on parle déjà de mon départ. C'est étrange tout de même. Sur environ 23 mois sur place, dès le 18ème on parle du départ ! Dès le 18ème ! c'est vrai que ça fait quand même du temps 18 mois. Ça compte un peu dans la balance. Alors, je compte bien profiter de mes derniers mois ici et je pense que je vais d'autant plus en profiter que l'échéance approche. Ça a tout de même quelque chose de vachement excitant de se dire que de nouveau notre vie va changer du tout au tout, que l'on va passer à quelque chose de radicalement différent, et c'est d'autant plus excitant qu'au final, on n'a pas vraiment idée de ce que l'on va faire au retour, de ce que sera notre vie. Juste l'idée que tout est possible, et c'est un sentiment assez agréable finalement...

Mardi 20 mars 2007

Hier soir je me serais bien mis sur le rebord de la fenêtre pour envoyer quelques mots en l'air, mais il n'y avait pas d'électricité. Donc je me suis plongé dans un bouquin et j'ai dû me coucher vers 21h30. C'est fascinant comme l'absence de lumière ou la faible lueur de la bougie nous préparent au sommeil. C'est le retour au source, à l'animalité diurne, pas de lumière = dodo ! Bref, un petit mot juste en passant pour ajouter à ce que j'ai dit l'autre

Deuxième année

jour. Une des raisons pour lesquelles l'approche de la fin de l'expérience Afrique est particulièrement excitante c'est que ça signifie la fin de la routine. Où que l'on soit, à partir du moment où on s'installe pour une certaine période, on a tôt fait de s'installer dans une sorte de routine, et c'est plutôt agréable. C'est une façon d'éviter les imprévus, de savoir où aller à tel moment sans plus se poser la question de quel pied mettre devant l'autre... c'est rassurant. Mais au bout d'un moment, on a envie de casser la routine, sans forcément dire qu'on veut passer à autre chose et tout bouleverser, mais changer deux trois petites choses, ajouter quelques touches de lumière par ci, quelques coups de crayons par là, pour donner l'impression qu'on est ailleurs tout en étant ici. Enfin, en ce qui me concerne c'est un peu une autre histoire. C'est vrai que l'installation dans une sorte de routine au niveau de ma vie camerounaise, au lieu de m'insérer dans un carcan m'a plutôt permis d'en sortir pour prendre mes aises dans cette nouvelle vie. Au début l'esprit de découverte faisait qu'un certain nombre de choses me passaient au dessus de la tête, ou bien que je les voyais naïvement sans vraiment y prendre garde. Bref, la découverte était mon premier vernis. Le deuxième vernis, qui vient s'installer après la phase de découverte, c'est celui de la routine, comme à la fin de la phase découverte on a commencé à bien prendre conscience de certaines choses qui nous dérangent, on les passe sous le vernis de la routine, du 'c'est comme ça', du quotidien... Pour changer un peu les tonalités de ce vernis, pour casser la routine 1, on essaye de faire des choses à notre niveau afin d'agir

Les yeux ouverts

sur les situations qui nous dérangent et permettre qu'elles s'améliorent. Ainsi, à la deuxième année, j'ai proposé de mettre en place des échéanciers variables afin d'aider les parents dans le versement de la scolarité tout en espérant être moins confronté de fait à certaines situations difficiles. Puis, quand on sait que dans un certain temps, on va sortir de cette vie pour aller vers une autre, le vernis des routines commence à craqueler pour laisser surgir un certain nombre de choses que l'on appréciait peu mais dont on avait appris à faire avec et dont on sait qu'elles seront différentes là où on va aller. Exemple : le système de santé camerounais, les maladies, etc. Mais ce n'est pas de cela dont je voulais parler, mais de l'idée beaucoup plus simple qu'en cassant les routines qui ont constitué notre carcan dans une vie, on va se retrouver à nu, de nouveau en prise directe avec les choses au moins pour un temps, dans l'inconnu. Je sais qu'à partir de septembre 2007, je n'aurais pas à m'inquiéter du nombre des inscriptions, des travaux en cours... je n'aurais pas à mettre en place les assemblées générales du personnel enseignant, à vérifier les fiches de progression, à faire mon rapport de rentrée, à remettre en place la réunion hebdomadaire du lundi matin 7h00... je n'aurais plus la levée des couleurs, le chant de l'hymne national... je n'aurais plus la saison des pluies, la saison sèche, plus à puiser l'eau pour me laver, pour boire... je n'aurais plus les motos d'Obala qui viennent à ma rencontre pour me ramener au quartier, le 'collège Vogt 200 f' lancé au ballet des taxis à Yaoundé pour rejoindre un pote, le 'c'est comment ?' de salutation le matin... je

Deuxième année

n'aurais plus 3 heures d'attente pour le départ du train et 2 heures de route pour faire 60 Kilomètres, mais je vais passer à un environnement où on gueule quand il y a 5 minutes de retard et où on met 1h30 pour faire plus de 300 bornes.... Et on en revient au problème du temps. Je vais quitter le temps qui prend son temps pour celui qui ne doit pas en perdre. Je vais quitter le monde de ceux qui regardent le temps passer pour rejoindre ceux qui courent après la montre. Je vais quitter beaucoup de choses que je n'ai pas apprécié (maladies, système de santé, corruption...), beaucoup de choses que j'ai apprécié (accueil, ouverture, générosité...), pour retrouver de nouvelles choses que je vais apprécier et/ou non. Je vais basculer de l'autre côté du miroir une nouvelle fois, mais en ayant conscience cette fois qu'il y a un monde de l'autre côté. Et nous ne sommes qu'en mars mais déjà le temps se dilate pour préparer le plongeon spatiotemporel du sud au nord... c'est dingue !



Train en gare de Makak

Mercredi 28 mars 2007

Ces derniers jours pour moi ont été un peu éprouvants. En effet, histoire d'éprouver un peu toute la gamme des possibles en matière de 'pas de bol' et Cie... je serais africain sur les bords - quoi que ça me guette aux entournures - je finirais presque par taxer la situation de sorcellerie. Venons en au fait. Je devais accueillir dans deux semaines une volontaire pour que je la forme au poste et qu'elle puisse reprendre la direction de l'établissement à mon départ en étant parfaitement opérationnelle. Or voilà, vendredi je reçois un mail me disant que pour raison médicale, on refuse qu'elle parte car elle doit subir une opération. J'imagine combien cela a dû être dur pour elle puisqu'un départ en coopé c'est un projet d'au moins un an et qu'à deux semaines du départ, on a déjà fait toutes les démarches pour partir et donc on a la tête ailleurs et en tout cas pas à rester. Sachant qu'en parallèle nous étions en plein dans les problèmes de sous et que nous pensions à tout sauf à cette éventualité, la nouvelle est tombée comme un cheveu sur la soupe et ça a été difficile à digérer pour mon partenaire comme pour moi. D'autant plus que nous avions engagé des dépenses et planifié des choses pour son arrivée. Donc ça c'était la dernière grande nouvelle. Le reste est plutôt classique et on finit par s'y habituer, même si nerveusement ça pèse un peu. J'ai commencé lundi ma quatrième semaine sans un sou en caisse, sans avoir encore versé un seul salaire complet pour le mois de février (le 26 mars) et sans savoir exactement quel jour je recevrais enfin le prêt tant attendu

Deuxième année

pour nous remettre à flot. Donc lundi j'ai jonglé un peu avec toutes les caisses (Pompe à eau, Association du Personnel, Club Ping Pong, et caisse principale), et puis finalement un élève a versé un peu d'argent ce qui m'a permis d'assurer les courses de nourriture de la semaine à partir de mardi. Enfin mercredi, soulagement ! J'ai reçu le prêt, deux petits tas de billet d'un million chacun plus un autre petit tas avec trois centaines de milliers de CFA. De quoi solder enfin les salaires de février et verser en plus ceux de mars. Résultat j'ai passé toute ma matinée à les verser, et je vous garantie que deux mois de salaires à verser d'un coup avec tous les problèmes d'acompte et de monnaie que ça comporte quand les transactions se font en liquide, c'est fastidieux ! D'autant plus casse couille que lorsqu'on est à la veille des vacances, il y a une foultitude d'autres choses à penser et que tous les gens décident soudainement de nous voir alors que jusqu'à présent ils nous avaient soigneusement évités. Qu'il faut superviser l'organisation d'un échange scolaire qui a lieu le lendemain et que les élèves censés s'en occuper depuis ne soulèvent les vrais problèmes qu'au dernier moment (sono, déco, accessoires) et qu'il faut les gérer. Qu'il faut ranger, classer, prévoir, anticiper, planifier, organiser, vérifier, superviser, que tout soit O.K. pour le départ en congés et la remise des carnets de note vendredi matin. D'ailleurs il y a encore du travail sur ces carnets de notes. Et, en bruit de fond, en sourdine, en petite musique pour agrémenter le travail : d'abord pendant plus d'une heure, un concert de percussions sur tables d'élèves de l'école primaire voisine (à une

Les yeux ouverts

semaine des vacances, leurs profs sont en vacances...). Je les imaginais à plus de 50 là dedans quand je suis parti leur dire de calmer le jeu, et ils étaient trois ! Ensuite, mes élèves de 6ème qui ne savent toujours pas ce que veut dire parler doucement, ne pas crier, ne pas chanter en classe même quand le professeur n'est pas là qui ont aussitôt pris le relais (je l'avais promis, il y en a une qui a écopé de 2000 lignes pour la rentrée le 16 avril : 'Je ne dois pas chanter en classe' - on comprend pourquoi certains élèves disent en blaguant 'le stylo est plus lourd que la machette' et qu'ils préfèrent aller faire une heure de travail manuel dehors plutôt que de faire un devoir supplémentaire écrit en cas d'indiscipline.) Enfin, après quelques heures d'accalmies, pour finir la journée sur une note originale, alors que la plupart des élèves sont au réfectoire en train de préparer leur spectacle du lendemain, j'ai droit à un concert de chèvres ! Comme c'est un peu la brousse par chez moi, il y a quelques chèvres. Mais jamais encore elles n'étaient venues me faire le bel canto à trois, sous les fenêtres de mon bureau, jamais !

Enfin, je m'en suis sorti. En sortant du bureau, ça sentait les vacances. Demain échange scolaire. Vendredi remise des carnets de notes. Puis deux semaines complètes de liberté. Nous n'accueillons même pas d'élèves cette fois pour la session de révision que l'on propose chaque année, j'avais à peine 6 inscrits aujourd'hui, donc j'ai dû annuler. C'est bizarre mais pour la première fois en deux ans au Cameroun, je ne sais même pas vraiment ce que je vais faire de mes vacances. J'ai pré-

Deuxième année

vu avec un pote d'aller faire un trek dans les montagnes à l'ouest, mais il n'y a rien de pressé ni de fixé et ça ne se fera sans doute que la deuxième semaine. Pour l'instant, je n'ai même pas envie de grand voyage, j'ai envie de me poser... de me reposer. Là seule chose qui est sûre, c'est que je vais me sortir du collège la majeure partie des vacances.

Je suis : crevé, éreinté, essoufflé, vidé, esquiné, fatigué, sur les rotules, achevé, terminé, en bout de course... Il est 1h00 du matin, je fais le plancton à la maison et de temps en temps je fais des tours dehors pour superviser le bon déroulement de la soirée des élèves. Aujourd'hui, nous avons accueilli un établissement de Yaoundé dans le cadre d'un échange scolaire. C'était une belle journée de rencontre et de divertissement entre nos élèves et les élèves de l'autre collège, mais c'était extrêmement fatigant en ce sens qu'il m'a fallu tout superviser pour que tout se passe bien. En fait, peut être que les choses se seraient tout aussi bien déroulées si je n'avais pas mis mon nez dedans – même si j'ai des doutes – mais quand je voyais l'allure à laquelle allaient les choses, je me suis dit qu'il fallait que j'y mette un peu d'huile pour accélérer le mouvement. Du coup, ça a été assez éprouvant. Mais je le répète, c'était une belle journée. D'autant plus belle que mes élèves ont tapé l'établissement visiteur au foot sur un score de deux à zéro ! Leur première victoire de l'année après une série de défaites interminable. Et puis ça leur a permis de se détendre un peu avant les vacances et de clore sur une jolie note le trimestre qui vient de s'écouler. Ce soir, on leur a concédé la soirée qu'on leur avait refusée pour la fête de la

jeunesse faute d'une vraie organisation. Donc il faut être présent en cas de problèmes. Il y a à peine un quart d'heure j'ai dû intervenir pour calmer le jeu entre mon agent d'entretien et un gars du village légèrement ivre et carrément con. A la fin d'un trimestre particulièrement éprouvant, je me répète mais c'est pour dire, je ne suis pas à prendre avec des pincettes, et le gars là a dû bien s'en rendre compte quand après m'avoir interpellé d'un 'le what' particulièrement déplacé je me suis retourné pour lui faire comprendre qu'ici il n'était rien, et que j'étais tout. C'était un peu violent comme réaction j'admets mais à minuit les blaireaux du village, on les préfère dans leurs terriers. Ah et puis j'avais demandé que la soirée soit sans alcool et bien sûr, ils n'ont pas compris du premier coup. Le truc, c'est qu'ils n'ont pas réfléchi qu'en prenant les sucettes de whisky (sachets plastiques de spiritueux) pour la soirée à l'endroit où je prenais ma bière avec quelques profs, j'allais forcément le savoir, et la barmaid m'a prévenu dès que je suis rentré vers le collège. L'élève m'a rétorqué quand je lui ai demandé de me remettre les sachets (il en avait pris l'équivalent de trois bouteilles) qu'il pensait que j'interdisais seulement la bière en disant 'pas d'alcool !' La bonne blague ! Enfin, il m'a remis la marchandise sans faire d'histoires et en apparence tout au moins, l'absence d'alcool dans la salle ne nuit pas à la soirée et il ne semble pas y avoir de consommations clandestines. Bref, il est 1h15, la soirée doit commencer à se clore vers 2h00, donc je vais aller faire un saut là bas voir si tout se passe bien. Demain c'est la remise des bulletins vers

Deuxième année

1h00, si je ne me couche pas avant 3h00, je ne vais pas être très frais...

Finalement la soirée des élèves s'est déroulée sans incidents et ils ont même respecté à la lettre les contraintes horaires en terminant la soirée vers 1h30. Néanmoins, du rangement jusqu'aux dortoirs, je n'ai pas pu me coucher avant 2h 30. Ce matin, levé comme d'habitude à 7h00 et pas mal de boulot avant la remise des bulletins du deuxième trimestre : des comptes à terminer, des affaires à boucler, des courriers à imprimer et des moyennes à modifier. Ensuite, les élèves se sont montrés particulièrement insupportables au moment de la remise des bulletins si bien qu'on les a tous mis à genou pour toute la durée de la cérémonie. Les parents qui étaient présents y ont été également de leur petit couplet moralisateur. Moi qui croyait finir ma journée avec la remise des bulletins et pouvoir enfin me poser, j'ai dû remettre ça à plus tard puisque j'ai encore reçu quelques parents et élèves sitôt après la remise des bulletins. Puis, je n'étais pas informé mais bon, je devais être présent ensuite à la réunion de l'Association des Parents d'Elèves afin de voter les statuts de l'association et choisir les membres du bureau. Nous avons clôt la réunion au bar autour d'une bière et le président de notre A.P.E. particulièrement motivé (ce qui est bien) en a profité pour me demander quelques travaux pour l'association si bien qu'aussitôt après la bière, je suis retourné au bureau. Sinon j'ai goûté aujourd'hui à un nouveau plat : la peau de bœuf ! C'est spécial, ça a une consistance un peu gélatineuse mais finalement, avec la petite sauce piment on y retrouve un petit

Les yeux ouverts

goût de viande et ce n'est pas mauvais. En tout cas, les quelques morceaux que j'ai avalés alors au moment de la bière m'ont permis de tenir jusqu'à la soirée puisque je n'avais pas eu le temps de m'arrêter une seconde pour manger.

Samedi 14 avril 2007

De retour des vacances avec moult coups de soleil, je me prépare à affronter la dernière ligne droite de ma coopération. Pendant ces deux semaines, j'ai d'abord passé quelques jours de repos à Makak puis, après une halte à Yaoundé, je suis parti avec mon pote de Makak, Olivier, sur Douala dans une famille camerounaise amie de sa famille depuis qu'un de ses oncles y a fait une coopération il y a quelques d'années. Le chef de famille, infirmier normalement à la retraite, a du reprendre du service puisque ses cotisations retraites sont parties dans la poche des responsables de sa caisse retraite. Vive le Cameroun !

Nous étions dans le quartier de Bonabéri, quartier de la gare routière. Nous y sommes restés deux jours, le temps de passer du temps avec la famille, d'aller faire un tour au marché au fleurs de Douala, de visiter l'artisanat et d'aller boire quelques bières. Pour la petite histoire, le dernier soir que nous avons passé là-bas, nous sommes partis boire une bière au quartier. C'est loin d'être le lieu où on a l'habitude de voir des whats traîner à la nuit tombée. De fait, le dernier bar où nous étions était un peu glauque et nous avons eu le 'privège'

Deuxième année

d'accueillir à notre table durant quelques minutes une fille de joie dont la vertu devait être aussi courte que la jupe, qui nous a divertit dans un mixe de franglais pidgin du baratin de quelqu'un qui n'y touche pas alors qu'elle en avait définitivement tous les attributs. Elle nous racontait qu'elle était coiffeuse, qu'elle habitait Limbé, qu'elle était à Douala pour voir des amis, qu'elle avait travaillé dans les boîtes de grands hôtels à Yaoundé au comptoir, et elle nous proposait d'aller dans une boîte pour les gens comme nous – une boîte pour blancs – ou bien d'aller à l'hôtel, tout en agrémentant ses propos de clins d'œil aguicheurs et d'esquisses de danse sur chaise avec auto pelotage tue l'amour. Bref, une fois qu'elle eut compris qu'on ne lui paierait pas la bière qu'elle nous demandait et qu'elle n'aurait rien de nous, elle nous a quitté en nous promettant de revenir bien vite, ce qu'elle n'a évidemment pas fait. En parallèle, nous avons assisté à une démonstration de danse assez extraordinaire d'un handicapé avec une jambe folle qui pour danser, plaçait sa béquille en bois année modèle 1917, sur ses abdos et pouvait ainsi balancer ses membres dans des positions inimaginables même pour un danseur contemporain professionnel. Pour compléter le tableau, il était accompagné d'un autre danseur aussi grand que maigre dont les déhanchements sur les airs de coupé décalé donnaient l'impression d'un roseau battu par la tempête. Nous avons ensuite eu la visite d'une nouvelle fille des trottoirs, un peu plus villageoise que la première voir carrément rustique à qui nous n'avons même pas laissé une chance de s'asseoir avec nous quand les seuls mots

Les yeux ouverts

dont elle nous a gratifié pour se présenter, une main sur la hanche et l'autre main sur la table, fut 'Donnez moi un Fanta !' Quelques instants plus tard, après avoir fait le plancton une minute à nos cotés tandis que nous continuions notre conversation, elle est repartie se faire peloter vigoureusement par nos voisins de tables qui, s'ils avaient sans doute moins d'argent dans leurs portes monnaie n'avaient eux pas les mains dans leurs poches. La dernière, puisque jamais deux sans trois, ne devait pas avoir seize ans et voyant que nous ne lui adressions pas même un regard est parti vers d'autres aventures sans insister.

Le lendemain matin, nous prenions le bus pour l'ouest direction Bafang. Là encore, ce fut un grand moment puisque après avoir fait embarquer tous les passagers dans un bus de 29 places, ce qui a déjà du prendre une bonne heure, et voyant que d'autres passagers potentiels arrivaient, le chauffeur a soudain disparu pour réapparaître une dizaine de minutes plus tard au volant d'une gros car de plus de 70 places. Dans la mesure où, excepté deux ou trois compagnies, les bus n'ont pas d'horaires et ne partent que lorsqu'ils sont pleins, les compagnies remplissent parfois leurs véhicules avec des passagers fictifs qui font croire aux passagers réels que le bus va bientôt partir mais qui descendent au fur et à mesure que les vrais voyageurs arrivent. Dans notre cas, le gars est encore plus malin puisqu'il remplit le bus avec des vrais passagers et quand il voit qu'il peut en avoir plus, il prend un véhicule plus gros. Du coup, deux bonnes heures d'attente entre les

Deuxième année

deux véhicules, puis environ 4 heures de route jusqu'à Bafang.

Là-bas, nous avons retrouvé Zendé qui nous a trouvé un hôtel où passer la nuit. 6000 F CFA la chambre avec vue sur la vallée, c'est bon prix ! Au soir, nous avons retrouvé Jérôme en provenance de Yaoundé et qui devait nous accompagner Olivier et moi pour une randonnée dans les monts Manengouba. Le lendemain, lundi 9, nous nous sommes rendus à Villa Luciole à Melong pour trouver notre guide et après quelques emplettes pour tenir deux jours dans les montagnes, nous sommes partis. La difficulté du parcours est en soi bien moindre que celle du mont Cameroun, après tout les Monts Manengouba ne doivent pas dépasser 2000 mètres alors que le Mont Cameroun lui, culmine à plus de 4000 mètres. Néanmoins, contrairement au Mont Cameroun, nous n'avions pas de porteurs, et c'est avec des sacs à dos bien chargés entre les bouteilles d'eau, la tente, les couvertures et la nourriture que nous avons fait l'ascension, et c'est tout de suite beaucoup plus fatigant. L'objectif de la randonnée était d'atteindre les deux lacs de cratères jumeaux : un mâle et une femelle... et de passer la nuit au bord de l'un des deux. La vue du haut de la crête qui domine toute la vallée où se trouvent les deux lacs de cratères est magnifique. Aucune photo ne peut rendre compte de cela, il faut s'y rendre pour apprécier pleinement la sensation que c'est de se poser après quatre heures de marche sur une hauteur envahie par les nuages qui, après s'être posés sur nous se dissipent peu à peu pour laisser apparaître en contrebas un paysage verdoyant où se côtoient

Les yeux ouverts

anciens volcans aux formes caractéristiques et troupeaux de vache des Bororo en train de paître tranquillement l'herbe drue du plateau.



Mont Manengouba – Ouest Cameroun

Nous avons posé notre campement au bord du lac femelle, le seul accessible, au bord duquel deux cases semblaient avoir été aménagées pour les touristes. ‘Semblaient’ en effet, notre guide ne nous ayant rien dit pour nous en empêcher et l’orage qui est venu à la nuit étant particulièrement violent, nous avons décidé de mettre notre tente dans une des deux cases afin d’être plus à l’aise. Et voilà que le lendemain, alors que je suis le seul levé avec le guide, une délégation de trois hommes arrive et après avoir causé au guide et observé la tente dans la case, l’un d’eux commence à m’apostropher en me demandant si quand je vais chez quelqu’un je ne m’interroge pas sur les usages du lieu. Pourquoi cette question ? Eh bien parce que la case où nous

Deuxième année

avons mis notre tente était une case traditionnelle et le lac, un lac sacré ! Oups !

Au réveil, comme ça, après une nuit plutôt moyenne où nous nous sommes partagés la place pour trois dans une tente conçue pour deux $\frac{1}{2}$, je lui ai renvoyé ses reproches dans les dents en lui faisant bien comprendre qu'en tant que touriste, si je payais un guide c'était justement pour être informé de cela – ce qui n'était pas le cas – et d'autres propos bien sentis comme on en sort qu'au matin lorsqu'on n'est pas encore particulièrement réveillé. Bref, ça a permis de calmer le jeu et d'avoir une discussion un peu plus censée où il m'a expliqué – outre le fait qu'il était Commissaire à Yaoundé – qu'il était chef traditionnel et qu'il se battait avec les autorités pour la préservation du lieu depuis et qu'il devait y avoir une réunion importante d'ici deux mois. Entre autres, il affirmait qu'il s'était déjà battu avec les locaux pour qu'ils ne mènent plus leurs bêtes boire dans le lac, même si la veille, c'est bien un troupeau d'une cinquantaine de têtes qui était venu s'y désaltérer et accessoirement y faire ses besoins. Bref, j'en ai profité pour lui soumettre quelques idées comme de mettre un panneau d'information en haut du site avec un contact pour que les visiteurs sachent de quoi il retourne, et d'en parler aux organismes et agences qui emmènent des touristes en ballade par ici. Ensuite, il nous a demandé à Martial, notre guide, et moi-même de retourner dans les cases le temps qu'ils réalisent un rituel traditionnel. J'ai profité de ce temps pour réveiller mes deux compères et pour que nous fassions un peu de l'ordre dans la case histoire de

Les yeux ouverts

prouver notre bonne volonté. Ensuite, le guide est venu nous dire que le chef réclamait l'argent pour l'entretien du site et pour les appareils photos (ce qui était prévu) et qu'il nous attendait au bord du lac. Nous nous y sommes rendus pour le découvrir lui et ses deux compères en train de partager bière, whisky, et différents mets traditionnels qu'ils nous ont invité à partager en disant que nous avions de la chance puisque ça n'était jamais arrivé que des étrangers soient conviés à ce partage. Au petit déjeuner nous avons donc eu droit au met de haricot, au maïs écrasé avec des feuilles de macabo, au riz, au poisson, et à la bière... Tout ce qu'il faut pour bien se remplir l'estomac au matin. Au cours de ce repas, le chef traditionnel nous a expliqué combien la gestion de ce site était compliquée entre d'une part les autorités qui s'y intéressaient de plus en plus pour des raisons financières et d'autre part, le fait que cette région soit un carrefour entre plusieurs ethnies. Il nous a appris que ce site était sacré pour son ethnie, que ceux qui y venaient pouvaient y trouver la malchance ou même disparaître, mais que comme nous étions venus avec un cœur pur, et malgré l'impair commis, nous avions la chance. Il nous a aussi informé que c'était le troisième site où l'on trouvait ces deux lacs jumeaux. Au début ils étaient dans un autre endroit et par deux fois, du jour au lendemain, ils auraient migrés ailleurs. De même, pour démontrer l'existence de l'esprit des ancêtres dans ce lac, il affirmait que des fois celui-ci devenait rouge. Enfin, il nous a ressorti un dernier couplet sur son travail pour la préservation du site en nous démontrant, involontairement sans doute,

Deuxième année

comment il s'y prenait en laissant derrière nous après notre départ du bord du lac, quelques emballages plastique de gâteaux et autant de capsules de bières. Pour conclure sur ce personnage dont l'attitude en définitive faisait plutôt passer ses propos pour du pré-maché pour bonne poire, avant de nous séparer, il nous a tenu un discours absolument hypocrite sur l'argent que nous avions versé qu'il a d'ailleurs ostensiblement mis dans sa poche en nous disant qu'il nous remerciait infiniment de cet argent dont il savait qu'il venait du fond du cœur, que c'était un geste spontané de notre part, etc. alors qu'il était prévu dès le départ que cet argent soit versé à un responsable pour la préservation du site. Connaissant le comportement de certains camerounais, et considérant le personnage, je ne suis pas sûr que l'argent aille à l'entretien du site mais plus à l'entretien de son estomac. J'espère me tromper. Dans la mesure où le blanc c'est celui qui a l'argent, et qu'en toutes circonstances on est perçu comme tel, les gens déploient souvent des trésors de boniments pour obtenir un petit quelque chose, si bien qu'avec l'expérience, on en vient à douter de certaines personnes, à être méfiant, peut être même un peu trop parfois. Je pense pouvoir faire la différence entre celui qui me raconte des histoires et celui qui me dit vrai, je pense aussi commencer à faire la différence entre celui qui se sert de causes vraies pour arriver à ses fins et non pour servir la cause qu'il défend. En l'occurrence, je pense que le gars nous présentait des croyances véridiques mais je doute que ce qu'il a obtenu, même encore une fois s'il était prévu qu'on verse cet argent, aille servir la

Les yeux ouverts

bonne cause. De toute manière, quand l'argent se verse de la main à la main sans même un reçu, une signature, un nom ou quoi que ce soit, il n'y a aucun contrôle. Ses deux acolytes, qui bredouillaient à peine deux ou trois mots de français, avaient au moins le pittoresque nécessaire pour donner du poids à la croyance.

Nous sommes rentrés le mardi dans l'après-midi à Bafang pour découvrir scellées, par un bout de ficelle et un carton, les portes de l'hôtel où nous avons passé la nuit du dimanche soir. Explication supposée : les impôts, explication donnée par un vieux du coin : le patron serait décédé le jour de notre départ. Nous avons donc trouvé une petite auberge un poil miteuse à l'entrée de la ville où, pour donner le ton, nous avons vu sortir en arrivant en plein après-midi un homme en tenue suivi d'une femme qui a payé 1500 F pour la chambre. Sachant que le prix de la chambre pour la nuit est de 5000 F, nous n'avions plus aucun doute sur les activités diurnes de certains clients de cette auberge.

Dés le lendemain retour sur Yaoundé où j'ai passé deux jours. J'en ai profité pour récupérer les clefs du bureau chez mon partenaire et pour réserver mon billet d'avion retour. Dans trois mois et demi, je suis de retour dans l'hexagone et c'est parti pour une nouvelle aventure ! En attendant, encore environ 5 semaines de cours, puis trois semaines avec les élèves internes des classes d'examens pour les dernières révisions et pour leur hébergement pendant les examens. Puis Conseil d'Etablissement de fin d'année le samedi 16 juin 2007.

Lundi 23 avril 2007

Confirmation ! J'ai mon billet d'avion payé pour le 8 juillet 2007, je serais donc sur le sol français lundi 9 juillet 2007 au matin.

Ce week-end, j'étais à Yaoundé pour voter. Choix cornélien, et finalement, les interminables discussion avec les autres coopérants pour savoir à quelle sauce on préférerait être mangé n'ont fait que semer un peu plus la confusion dans nos esprits, si bien que c'est uniquement dans l'urinoir... pardon, dans l'isoloir, que nous avons choisi notre petit papier. Les jeux sont désormais faits pour le premier tour, on verra bien ce qui va se passer par la suite, tout ce que je sais c'est que donc le 6 mai, je serais de nouveau à Yaoundé et que c'est au moins l'occasion de se retrouver entre coopérants, ce qui est plutôt appréciable.

Sinon, la rentrée s'est faite doucement puisque j'ai été quasiment tout le temps en chômage technique la semaine dernière. En tout et pour tout, je n'ai eu droit qu'à peut être cinq heures de travail sur le pc, le reste du temps, pas d'électricité. Evidemment quand on a toute sa compta et toutes les bases des rapports que l'on doit faire sur l'ordinateur, à la moindre coupure de courant on se retrouve désœuvré. Enfin, au moins une chose de gagnée avec la SONEL, notre dernière facture s'élevait à environ 75 000 F CFA. Une somme extraordinaire par rapport au nombre d'appareils branchés (quelques néons, 2 pc et un frigo). Les petits bidouillages pour calmer le jeu ont porté leurs fruits puisque la facture pour le mois d'avril (même

s'il est vrai qu'il y a eu les vacances entre temps) s'élève à : 2300 F CFA. Autant dire que je respire. Evidemment la situation financière n'est pas toute rose puisque mes derniers calculs prévoient un manque d'environ 3 millions de F CFA pour finir l'année jusqu'en septembre, néanmoins j'ai perçu quelques scolarités dont un versement important de 600 000 F que j'attendais depuis janvier. Donc, au moins pour quelques semaines, salaires d'avril mis à part puisque le fonctionnement du collège et de l'internat passe avant la paye de tout un chacun, je n'aurais pas à m'interroger chaque jour sur comment payer la nourriture pour les élèves, comment payer les impôts, comment payer l'électricité, et comment payer toutes les petites choses dont on a systématiquement besoin uniquement quand la caisse est vide ? Au niveau des élèves, les effectifs ont encore un peu chuté, essentiellement pour des raisons financières, ce qui est tout de même dommage à la fin de l'année.

Pour la petite histoire, il y a deux sœurs qui ne reviendront pas non plus au collège pour d'autres raisons. Leur père, avec qui de toute manière j'ai eu des problèmes toute l'année pour qu'il respecte les échéances qu'il avait lui-même fixé et, de la part de qui j'attendais encore une somme conséquente pour la scolarité de l'aîné des deux sœurs, a eu quelques ennuis. Des gros ennuis. En bref, il a fait le con : le gars, divorcé, avait une petite (une copine donc), plus jeune que lui, dans un village à quelques kilomètres et ça faisait quelques temps déjà qu'il voulait la marier. Il avait déjà versé la dot demandée par la famille de son amie et celle-ci l'avait déjà consom-

Deuxième année

néanmoins sa copine continuait à refuser catégoriquement le mariage et peu à peu prenait ses distances. Il a appris que si elle s'éloignait de lui, c'est qu'elle avait un nouvel amant. Aussi un soir qu'il avait un peu bu, le père de mes deux élèves a pris la moto et s'est rendu dans la nuit au village de sa donzelle. La famille étant pauvre, c'est juste un panneau de contreplaqué qui fait office de porte et il n'y a qu'un rideau pour fermer la chambre. Il est donc entré sans problèmes, et surprenant sa petite avec son amant au lit, leur a jeté de l'essence dessus et a allumé. Résultat, l'amant est décédé des suites de ses brûlures et la fille se retrouve brûlée à l'hôpital. Sur le retour, notre homme prend des chemins détournés pour brouiller des pistes, mais voilà que de nuit il heurte un gamin sur la piste. Il tente de partir mais la famille le somme de conduire le gamin à l'hôpital où, si je ne m'abuse, il décède. Le lendemain, le commissaire est à l'hôpital et apprend le nom de notre assassin de la bouche de sa victime et décide de s'en occuper personnellement. Dans la journée, on retrouve notre 'tueur', puisque s'en est un désormais, au bar, en train de causer des femmes qui trompent les hommes etc. et en rajoute une couche en disant que lui, il en a 'civilisé' une. Or, dans ce même bar, se trouve un policier en civil qui évidemment a eu vent de l'affaire, il s'approche donc de notre type, le fait causer, lui paye une autre bière, puis va appeler les renforts et c'est ainsi que le père de mes deux gamines se retrouve en tôle. Et si toute cette histoire qu'un gars de sa famille, professeur au collège, est vraie ; il risque de passer beaucoup de temps à l'ombre. Conséquence, la

Les yeux ouverts

mère est venue récupérer les deux enfants, et moi j'en suis quitte pour une scolarité de moins. Ce qui est dommage tout de même dans l'affaire, c'est que tout était réglé pour la petite de sixième et qu'elle ne finira pas l'année alors qu'elle a le niveau pour passer en classe supérieure.

Jeudi 26 avril 2007

Mauvaise saison pour la piste, enfin, surtout pour ses usagers. Avec la saison des pluies, l'eau cherche par tous les moyens à s'échapper de la route en latérite, et le passage des grumiers et autres poids lourd ne facilite pas leur évason. Aussi, c'est la période où se forment le mieux ces jolies séries de dénivelés que l'on appelle en langage courant : 'tôle ondulé', pour la ressemblance frappante entre l'allure de la piste et la gueule des toits en alu qui recouvre toute habitation qui se respecte par ici, et par là bas aussi. Ajouté à cela au milieu de ces passages à shaker quelques ornières et nids de poules bien sentis – dont on se demande comment des choses comme celles-ci peuvent se créer en trois jours – et ça nous fait un bel axe routier qui en langage administratif porte tout de même l'appellation de Nationale 1 et qui peuchère, est l'un des axes principaux conduisant au Tchad et en Centrafrique ! Mais ce n'est pas fini. Evidemment, quand il pleut, c'est le règne de la boue, c'est la pataugeoire bref, c'est la gadoue... La description que je vous en donne c'est après la pluie, quand il fait beau... et le truc, c'est que quand il se décide à faire beau ici, il fait si

Deuxième année

beau qu'on en vient à regretter la pluie puisque alors la piste sèche, se dessèche et même si quelques flaques d'eau subsistent, aussitôt la poussière remet ça et tout trajet à moto devient une traversée épique.

Imaginez vous, derrière le chauffeur du moto taxi, bien calé à l'endroit où ça bouge le plus, à sauter à la moindre bosse, à anticiper les mouvements du chauffeur quand survient l'obstacle pour ne pas perdre l'équilibre sur un malentendu, et voilà que oh ! De la poussière ! Mais oui, vous êtes bien derrière un énorme grumier qui soulève derrière lui toute la poussière que l'on croyait disparue depuis la dernière pluie... et bigre ! Il y en a plein de poussière ! Tiens, ben voilà que vous ne voyez quasiment plus rien... le fog londonien à côté c'est de la gelée de groseille ! Si vous ne voyez pas le rapport, moi non plus. Vous avez beau plisser les yeux rien n'y fait, vous êtes envahit, enrobé, tartiné, recouvert ! Au soir, les cotons-tiges seront aussi rouges que la piste !

Samedi 12 mai 2007

Ça fait un petit bail que je n'ai pas pris la touche pour vous raconter un peu ce qui se passe par ici. Déjà, la semaine du 1er mai a vu un pont s'esquisser entre le dimanche et le mardi férié si bien que j'ai pu me sortir quelques temps des eaux tumultueuses de la gestion scolaire. Au programme, Benjamin étant venu me rendre visite : dégustation de la viande d'un restaurant de soya découvert à

Les yeux ouverts

deux pas de chez moi, supervision de l'équarrissage d'un porc, parties de ping-pong endiablées, cours d'échec dispensé par mon frère blanc, dégustation de mangues cueillies dans les champs avec des gamins d'Obala, et petit plongeon dans la piscine du Luna Park d'Obala.

Dans le détail en ce qui concerne le porc, le samedi le gars qui s'occupe des bêtes du Fondateur est venu me voir et me disant qu'il y en avait un pas au mieux de sa forme. J'ai donc appelé le patron pour savoir quoi faire et me suis vu confié la supervision de l'euthanasie à la machette, de l'enlèvement des poils, de l'extraction des intestins, puis du découpage des pièces. C'était mon troisième porc mais le premier pour lequel je devais assumer, après avoir retenu la part demandée par le patron, le partage des pièces pour les membres du personnel permanent. Je pense m'en être tiré avec équité et j'ai même pu retenir une partie pour agrémenter la nourriture des élèves.

Pour ce qui est de la piscine : enfin ! Depuis septembre que je l'attendais celle là. C'est encore le début, il n'y avait personne quand je m'y suis rendu et l'eau est encore propre. Mais dans la mesure où elle n'est pas couverte, où elle est entourée de manguiers en fruits, et que c'est la pleine saison des pluies... je ne sais pas comment ils vont faire pour la garder propre longtemps.

Histoire de bien sentir la reprise au mercredi matin, j'ai eu droit à un joli cadeau. De tout le week-end personne ne m'avait trop dérangé étant donné que j'avais un invité, du coup, toutes les histoires restées en suspens m'ont été présentées à mon

Deuxième année

retour au bureau. Et la meilleure, c'est un de mes élèves de première qui, suite à un accrochage avec un villageois lors d'un match de foot, s'énervé, récupère une machette au collège et s'en va menacer le gars. Il paraît ensuite, étant donné que je n'étais pas sur les lieux, que l'agent d'entretien a dû le ceinturer pour récupérer la machette et que le surveillant général d'internat a dû discuter avec lui une bonne heure pour le calmer. Il avait déjà eu droit au conseil de discipline et après une action comme celle-là nous n'aurions même pas dû réfléchir et l'exclure directement du collège. Sauf que, beaucoup de choses entrent dans la balance et notamment liées au problème des faibles effectifs. Nous arrivons à la fin de l'année, l'élève est en première D, il doit passer son examen de probatoire à la fin de l'année. Procéder à l'exclusion définitive à la veille des examens n'est pas ce qu'on fait de mieux lorsqu'on veut qu'un de nos élèves réussisse. Or, dans la mesure où les effectifs sont faibles et que nous comptons tout de même sur de bons résultats aux examens, notamment pour attirer d'autres élèves au collège... 1er dilemme. Ensuite, faiblesse des effectifs oblige et ancienneté de l'élève également, puisqu'il est là depuis la sixième, nous connaissons plutôt bien les parents et, étant donné qu'il a déjà eu des problèmes de discipline dans l'année, le renvoyer maintenant à son colonel de père c'était comme l'envoyer à la rue, voir l'envoyer se faire descendre. Pour les petites histoires, au dernier problème d'indiscipline avec ce gamin, le père au téléphone refusait l'exclusion de huit jours et voulait que moi ou bien un de ses frères

Les yeux ouverts

viennent lui donner cinquante coups de bâton !!! Evidemment, je n'ai pas accepté. Deuxième histoire, mythe ou réalité, il paraît qu'un jour le père, en visite au collège, aurait dégainé son arme et menacé de tuer son gamin devant le Fondateur. Bref, dilemme n°2... Enfin, un tel comportement reste évidemment inacceptable et on ne pouvait pas le laisser avec juste quelques corvées en lui disant : c'est pas grave... Donc on a opté pour l'exclusion de l'internat afin qu'en se débrouillant avec ses camarades il puisse trouver un hébergement et finir sa scolarité en tant qu'externe. L'histoire s'est finalement arrangée avec l'économe qui connaissant bien les parents et ayant une chambre de libre dans sa maison à deux pas du collège, a décidé de le prendre en charge et de gérer la question directement avec les géniteurs. Ouf !

Le reste de la semaine j'ai accueilli également un nouvel invité, un ancienne volontaire que j'avais rencontré dans l'ouest, de passage à Yaoundé avant de partir compter les animaux sauvages dans le parc de Waza à l'Extrême nord, ceci dans le cadre d'une sorte de congé solidaire avec Planète Urgence. Donc j'ai eu quelqu'un à la maison presque tous les jours de cette semaine, et c'est plutôt agréable.

Puis le fatidique week-end du 6 mai est arrivé avec son lot d'interrogations, de questions, de débats, de prises de positions, et de bières pour faire passer la pilule. Evidemment, on s'y attendait un peu, ce qui devait arriver arriva, et le petit bonhomme aux yeux fourbes, étrangement brillants ce soir là, nous gratifia d'un magnifique sourire Col-

Deuxième année

gate avant d'entamer une harangue sonnante l'hallali ! Bon ben, nous n'étions pas franchement joyeux et nous avons rapidement écourté notre soirée crêpes pour aller vider de nouveau quelques bières en riant bien fort et bien jaune. Avec la clope, c'est difficile de conserver le sourire Colgate. En y réfléchissant, j'y avais déjà réfléchi, même si mon cœur ne balance vers les idées du petit bonhomme et qu'en dépit de son bataillon de communicants aux paroles doucereuses, il me fait peur ce type ! Je me dis que ce n'est peut être pas une mauvaise chose. Disons que je pense que la France avait quand même besoin d'un bon coup de pied au cul pour se réveiller, et que je ne pense pas que le coup de pied au cul soit dans les armes de prédilection de la Marianne. Et puis surtout, enfin, elle ne fait pas vraiment peur... On se comprend. Tandis que l'autre, il a du potentiel. Et je me dis que c'est dans l'adversité que les gens se remettent le plus en question pour trouver un moyen de s'en sortir. C'est discutable, je sais. Je ne m'étends pas d'avantage.

Enfin si, je m'étends quand même un poil pour vous donner une idée de ce que certains camerounais pensent de Sarkozy. Evidemment les avis sont partagés, et quand bien même ce n'est pas trop dans les mœurs d'imaginer une femme présidente, certains étaient carrément pour. Mais ceux avec qui j'ai le plus discuté et dont je veux vous parler maintenant m'ont sorti un discours qui, sorti de la bouche d'un français à une terrasse de café en France pourrait passer pour extrémiste. Notamment en ce qui concerne la politique de l'immigration en France et la situation des étrangers qui profitent des

Les yeux ouverts

aides sans donner l'impression de faire d'efforts pour s'insérer dans le pays. Le discours est simple, ils ne comprennent pas comment on peut accepter de garder des gens qui plutôt que de travailler au développement du pays profitent de l'aide que le travail des autres permet de financer, ils ont honte que leurs frères puissent avoir un tel comportement et, même vis-à-vis de ceux qui ont réussi et se sont insérés dans la vie active en France, ils sont déçus que ceux-ci abandonnent leur pays alors qu'il est encore en construction et qu'il y a besoin de gens comme eux, qui se sont battus pour y arriver et qui pourraient faire bouger les choses ici. Puis, ils ne comprennent pas pourquoi des camerounais vont jusqu'à dépenser 4000 € pour se retrouver à 100 sur une barque à destination d'une île dont ils ne savent même pas s'ils y parviendront, alors qu'avec 4000 € au Cameroun, ce qui représente pas loin de 2 400 000 F CFA, ils peuvent monter une petite boutique qui pourrait les nourrir et avec eux la famille. Enfin, ils sont contents qu'un Sarkozy arrive au pouvoir pour bousculer un peu la donne politique avec les chefs d'états africains : en partie en ce qui concerne les subventions qui leur sont versées pour le développement du pays qui n'en voit que trop rarement la couleur puisqu'une bonne partie retourne en Europe dans des comptes numérotés en Suisse, sans qu'il n'y ait de réelles sanctions. Et contre ceux là, à l'instar de Paul Biya, qui passent 4 mois par an à faire la belle vie en Europe alors que la moitié de la population se débat avec moins de 1000 F CFA par jour. Dans tout cela, il y a des choses que Sarkozy va peut-être pouvoir faire, d'autres peut-être pas,

Deuxième année

mais la question n'est pas là. Et, je ne sais pas pour vous, cela dépend aussi de la manière dont j'ai présenté les choses, mais je comprends leur point de vue et dans une certaine mesure j'y adhère. De la à dire que Dédé va régler les choses, c'est une autre histoire. Pour préciser, ce point de vue reste celui de personnes instruites et bien insérées économiquement dans la société camerounaise.

Pour passer à autre chose : décidément, à chaque fois que je reviens au bureau après le week-end, j'écope d'une nouvelle merde. Et ça devient chaque jour plus gros. Donc lundi, j'apprends par certains élèves que le surveillant général d'internat est parti le samedi matin en les laissant seuls et en leur confiant ses responsabilités pour ne revenir que trois heures plus tard ! Je suis un peu tombé des nues en apprenant ça. Heureusement il n'y a eu aucun problèmes, mais si jamais il y en avait eu un : un accident, une bagarre, un malaise je préfère ne même pas imaginer les problèmes que l'on aurait eu. Heureusement également qu'aucun parent n'est venu voir les élèves ce matin là, je ne pense pas qu'ils auraient apprécié de trouver leurs gamins livrés à eux-mêmes sans aucun responsable. Bref, je convoque donc le surveillant général dans mon bureau et, je la joue tout doux. Plus ça va plus je la joue tout doux. Ça me fatigue de m'énerver et de discuter pendant des heures. Je pose une ou deux questions ; j'expose les faits, je délibère en général avec d'autres membres de l'équipe, puis je rends ma décision. Donc, je lui pose la question : « Etes vous oui ou non parti à Obala samedi matin pour faire des courses en laissant les élèves seuls ? ». Il com-

Les yeux ouverts

mence par me répondre que même les parents s'absentent parfois de la maison pour faire les courses.... Garder son calme, ne pas s'énervier... je repose la question : « Oui ou non ? »... Il me répond oui, j'apprécie tout de même la franchise, je le laisse pour réfléchir... Finalement, j'ai opté pour une mise à pied. Je l'avais déjà sanctionné auparavant pour une faute de ce type puisqu'il s'était absenté une demi heure pour faire son sport alors que je n'étais pas au collège et sans ne prévenir personne de l'endroit où il se trouvait. Le hic, c'est que quand j'étais revenu, j'avais trouvé un élève en train de faire un malaise et aucun surveillant général à l'horizon. J'ai beaucoup réfléchi avant de prendre cette décision. Pour moi, en tant qu'ancien surveillant, je peux considérer ça comme une faute lourde, passible de licenciement. Néanmoins, compte tenu que c'est la fin de l'année et qu'il ne s'agit pas de tout bouleverser dans le collège à la veille des examens (sachant que nous n'avons de toute façon pas les moyens d'embaucher au pied levé un autre surveillant général), compte tenu également que le surveillant général a quand même accompli un travail important tout au long de l'année avec les élèves, et après en avoir discuté avec le Fondateur et mon directeur des études, je l'ai mis à pied 5 jours avec retenu sur salaire. Il doit revenir demain soir pour reprendre le service lundi matin. La remise de la lettre s'est relativement bien passée et je m'attendais à avoir eu mon lot d'emmerdes pour la semaine... mais non.

Deuxième année

Afin d'être dans les normes j'ai fait parvenir une copie de la mise à pied à l'Inspecteur Départemental du travail. Et il semblerait que cela ai réveillé l'intérêt de la bête pour le collège puisque je dois le voir lundi pour une 'réunion de travail'. Le gars depuis a même rappelé deux fois. Ça annoncerait paraît-il qu'il attendrait peut être qu'on le reçoive avec un petit cadeau. Sauf que si le Fondateur a finalement réussi à me débloquent quelques sous pour payer les salaires d'avril, ce n'est évidemment pas pour me faire ponctionner par l'Inspecteur du travail. Donc on va bien voir ce qui va se passer sachant que comme on n'a pas les sous, beaucoup de choses ne sont pas aux normes. En même temps, au regard paraît-il d'autres établissements scolaires, on en ferait presque trop.

Petit retour sur des problèmes de discipline. Est-ce parce que le surveillant général d'internat n'est pas là et que c'est moi qui assure l'intérim la nuit que certains ont cru que c'était la fête, je ne sais pas. En tout cas, ils se sont lourdement trompés. Premier cas jeudi dans la nuit : deux élèves font une sortie clandestine en sautant par-dessus le mur de l'internat. Manque de bol, mon agent d'entretien les croise au quartier et vient aussitôt me prévenir. Je déboule dans l'internat alors qu'ils viennent juste d'y retourner et font semblant de dormir. Je les fait sortir et pose toujours la même question : « Oui ou non ? » Je me répète. Finalement, en présence de l'agent d'entretien, l'un d'entre eux admet. Je les revois le lendemain matin pour gérer la question de la sanction. Compliquée encore une fois pour les raisons exprimées au-dessus et également puisqu'ils

Les yeux ouverts

ne sont que pensionnaires au collège et que donc les mettre à la porte revenait à les empêcher d'aller en cours dans leur lycée (pour infos ils ont tous les deux également des antécédent disciplinaires – c'est donc pas que je suis sadique, hé !!). Donc, quelques jours de corvées, un ultime avertissement passé lequel plus d'excuses, et un coup de fil aux parents pour lequel j'attends encore le rapport du surveillant général d'externat.

Le lendemain, c'est la journée pompe à eau ! Elle commence à 6h00 du matin par des cris. La pompe à eau est équipée de telle sorte qu'on puisse empêcher son utilisation avec un cadenas et une chaîne. Ceci afin d'éviter que n'importe qui vienne faire du n'importe quoi la nuit mais aussi pour que personne ne vienne puiser pendant que les élèves sont en cours. La pompe étant juste en face des salles de 6e, 5e, et 4e. En arrivant à son niveau j'apprends de l'agent d'entretien que quelqu'un a essayé de forcer le cadenas, que la serrure est cassée et qu'on ne peut plus l'ouvrir. Et les villageois gueulent pour pouvoir puiser et croient qu'on leur bloque le passage pour leur demander l'argent des cotisations, le sujet est sensible ! Surtout quand ils ont déjà payé. Bref, il est 6h00 du matin, j'ai la tête dans le cul, je suis de mauvaise humeur, conséquence : ils gueulent, je gueule ! Et comme je gueule fort et que je suis le maître des lieux, ils se taisent et je retourne me coucher pour ne pas dormir. Finalement comme des travaux devaient suivre sur le puit dans l'après-midi, il a fallu casser le cadenas pour permettre à tous : élèves et villageois, de faire des réserves. En effet, à la fin des travaux on

met toujours soit du chlore soit de la javel pour désinfecter le puit et du coup l'eau devient imbuvable à moins d'être un fervent fanatique de la diarrhée et des problèmes intestinaux. BOSAPPAL, l'organisme qui s'occupe de l'entretien des puits sur la Lékié a débarqué en fin d'après-midi, travaux prévus : changement du couvercle afin d'en installer un doté d'un regard, ce qui va faciliter à l'avenir tous les travaux d'intervention à l'intérieur du puit, et réduire ainsi les frais, et changement d'un des éléments défectueux de la tuyauterie. Petit problème encore, le devis annoncé au début était de 80 000 F CFA et celui à l'arrivée de 97 000 F CFA. Evidemment, ce n'est pas la même. Surtout que ce sont les cotisations des villageois qui sont censées payer les travaux et non le collège, et que en conséquent j'ai dû avancer sur les fonds du collège 25 000 F CFA. Maintenant, il va falloir que l'on se batte pour récupérer le reste des cotisations dues par les villageois afin de se rembourser.

Longue journée mais pas finie puisqu'à 21h30, c'est la folie dans les dortoirs des filles. Ça crie, ça chante, ça danse et moi j'entends tout puisque ma maison jouxte leur dortoir. Je finis donc par sortir, me poste à une des fenêtre et leur demande de se taire : ce qui les fait rire. Je ne suis pas d'humeur, je rentre dans leur internat, je m'approche de l'endroit où on avait ri. Elles se cachent toutes sous leurs couvertures et continuent à pouffer. Celle que j'avais entendue à la fenêtre continue. Je la préviens : « si tu ne t'arrête pas tout de suite, je te lance le seau d'eau » (qu'elle avait au pied du lit)'. Elle éclate de rire. Je prends le seau, je

Les yeux ouverts

lui balance le contenu sur la tête, puis le seau... Aussitôt, c'est la débandade, prenant qui un drap, qui une couverture, toutes les filles sortent en courant dehors et vont se réfugier au niveau de la porcherie. Je les rappelle, les fait mettre à genoux devant leur dortoir et leur impose le calme. Je ferme leur dortoir puis m'éclipse un instant chez moi. Elles continuent à foutre le bordel dehors. Je reviens et je leur dis que tant qu'elles ne se sont pas calmées, elle ne rentrent pas dans le dortoir. Je fais ça trois fois, à la troisième fois, aucun effort, je les menace : si elles ne se calment pas tout de suite et le restent pendant au moins dix minutes, je les mets à dormir dans une salle de classe. Rien n'y fait. Je prends les clefs, j'ouvre la salle des profs et hop, je ramène tout mon petit monde la dedans avec deux grosses couvertures (quand même), un seau (à pisse), et bonne nuit (à toutes) !! Ce soir, je n'ai pas entendu un pet de bruit dans leur dortoir. J'ai eu un peu de mal à fonctionner comme ça mais, force est de constater qu'une nuit dans une salle de classe a beaucoup plus d'impact que 20 heures de réprimandes...

En parlant de réprimandes, il est même bien possible que pour se venger elles m'aient cassé la poignée de la porte de la salle des profs. Heureusement que j'ai ça en stock. J'ai finalement conclu ma semaine ce matin, samedi matin, avec une réunion de l'association des parents d'élèves. Il est prévu que l'on organise une rencontre avec le préfet cette semaine.

Lundi 14 mai 2007

La suite c'est une soirée de dimanche soir avec un pote d'Obala, un de ses cousins, un jeu d'échecs et quelques bières. C'est le réveil du lundi matin à 6h20, la réunion de début de semaine avec le directeur des études, le surveillant général d'externat et le surveillant général d'internat revenu de la mise à pied. Le dernier discours aux élèves après la dernière cérémonie de levée des couleurs de l'année. Un peu d'administratif. La préparation du devoir d'informatique des premières AD pour la composition finale. Le début du versement des salaires du mois d'avril avec l'argent versé par le Fondateur vendredi soir. Une réunion de travail avec l'inspecteur départemental du travail pour discuter d'un projet de protocole d'accord sur les salaires agrémenté d'un débat sur la législation concernant salaires, grilles salariales, conventions collectives et tutti quanti. Une petite bière avec l'inspecteur au quartier afin de clore tranquillement cette réunion. Une belle gamelle juste devant l'infirmerie avec pour solde de tout compte deux mains écorchées, la clef USB pleine de terre, et le rire de quelques élèves en mal d'animations. La réception de deux scolarités et d'un versement pour la période d'hébergement pendant les examens. La préparation du conseil de classe du mercredi 16 mai 2007. Le dernier versement de la tontine pour l'année. Le point sur les finances et sur les dépenses à venir. Une petite sauvegarde. Une bière offerte par l'infirmière qui était bénéficiaire de la tontine pour remercier du bon travail. Une bière que je coupe

Les yeux ouverts

avec mon surveillant général d'externat puis le surveillant général d'internat, deuxième bénéficiaire de la tontine nous ajoute également une bière à chacun. Enfin je mange mon midi, il est 20h00 devant Live and Let Die in English dans les belles années de Jane Seymour.

Mardi 22 mai 2007

La fin de l'année scolaire est de plus en plus palpable. La semaine dernière déjà, le temps a pris l'express de midi pour nous propulser jusqu'à aujourd'hui. Il a l'air de s'essouffler un peu dorénavant mais on ne sait jamais, il suffit qu'il reprenne son souffle pour que d'un coup son choix ne se porte plus ni sur le vélo, ni sur l'express, mais sur l'avion ou pis encore. Bref, tout commence lundi de la semaine dernière avec un surplus d'activités administratives au bureau, notamment avec le report des notes de la cinquième séquence sur l'ordinateur. Puis mardi, rendez-vous de toute l'équipe de l'association des parents d'élèves, Fondateur compris, chez le sous préfet d'Obala pour présenter l'association et lui proposer de venir visiter le collège. L'idée étant de rallier les autorités à notre cause pour d'une part obtenir leur appui en cas de projets précis et d'autre part, se servir d'eux en tant que leader d'opinion pour attirer l'attention du public sur notre établissement. Une visite du sous préfet au collège ferait l'effet d'une bombe médiatique au niveau du village et de ses alentours et par bouche à oreille, nous épargnerait beaucoup de frais de

Deuxième année

communication. Mercredi ensuite, conseil de classe en petit comité pour faire le point sur la cinquième séquence. Petit comité parce qu'à cette période de l'année, la majorité de nos professeurs vacataires étant par ailleurs enseignants fonctionnaires dans les établissements publics, doivent assister en premier lieu aux conseils de classe de leurs établissements d'attache. Jeudi, pause, c'est férié chômé, mais il y a quand même du boulot au bureau. Et vendredi, lancement du marathon des compositions de fin d'année : vendredi, samedi, lundi... toute une préparation au préalable pour mettre en place le planning des devoirs qui concernent alors toutes les classes puis assurer les surveillances. Dimanche, c'est le 20 mai 2007, le jour de la fête national, le 35ème anniversaire de l'unité du Cameroun. La journée commence difficilement avec une forte pluie qui, comme il est d'usage au Cameroun, bloque absolument tout puisqu'il est dès lors impossible de sortir dehors pour prendre la moto et se rendre à Obala. De toute façon, il est impensable de préparer les élèves à défiler dehors par ce temps. Du coup, les gens prennent leurs temps et le surveillant général d'internat, qui s'il n'est pas le dernier à critiquer la nonchalance des élèves, n'est pas le dernier non plus à l'être lui-même puisqu'au final, c'est moi qui, au moment où la pluie s'arrête, accélère le mouvement. Et alors que je l'informe que nous partons une fois que les élèves seront partis du collège (eux même se rendant sur place par leurs propres moyens), lui de me dire qu'il n'est pas prêt et qu'il ne peut pas aller se doucher puisqu'il faut qu'il surveille le départ des élèves, et moi qui éclate et qui

Les yeux ouverts

lui fait remarquer que ça fait une demi heure qu'il se traîne béatement sur son fauteuil alors que pendant ce temps c'est moi qui bouge les jeunes, et qui l'envoie se doucher en l'assurant que je vais faire le travail qu'il n'arrive pas à faire. Non mais ! Et il lui faudra pas loin de 3 quarts d'heure pour se préparer. Un peu plus et je partais sans lui et il se débrouillait pour l'argent de transport. Bref, le défilé commence un peu en retard mais les autorités font en sorte que cela se déroule rapidement. Une fausse note : quand c'est au tour de mon établissement de défilé, une de mes élèves se trouve loin derrière son rang, seule, une boule de cheveux en désordre qui lui cache bien la figure de devant la tribune, alors qu'elle se traîne péniblement sur des chaussures à talons évidemment peu adaptées à une place des fêtes pour le moins boueuse. Je n'en ai pas fini avec elle puisque le soir, alors que le surveillant général dans son infini largesse - et sa volonté non moindre de profiter de l'absence des internes de l'établissement pour aller se balader chez les potes - avait laissé aux élèves la permission de 18h00, la fille en question se ramène avec ses copines à 19h00 passées. J'en rajoute une couche : l'an passé les directives du Fondateur du collège était que tous, filles comme garçons aient les cheveux coupés très courts. Pour ma part, j'ai autorisé plus de liberté dans la coupe cette année à la condition qu'elles ne se surchargent pas le crâne avec mille et un rajouts et autres fioritures de couleur. (Il ne me semble pas vous avoir parlé de ça depuis mais la nature de cheveux des noirs est fantastique et permet la réalisation de coupes extrêmement variées et originales.

Deuxième année

C'est simple, depuis que j'ai laissé aux filles un peu plus de liberté dans leur coupe cette année, elles en changent quasiment toutes les semaines. Le dimanche qui est le grand jour de liberté, est le moment où elles se tripotent allégrement et en tout bien tout honneur le cuir chevelu pour en sortir des coupes qu'on se demande même comment elles arrivent à obtenir ces résultats !) Or, la miss en question est une aficionada de la chose capillaire synthétique et systématiquement, en dépit de ce qu'on lui dit, remet le couvert dès qu'elle en a l'occasion. Cela fait donc quatre jours que nous lui répétons : 'enlèves tes mèches !'... Passons lundi où je bosse sur le couturier du collège et supervise les dernières compositions, pour arriver à mardi où le matin, après m'être rendu très tôt à Yaoundé pour changer la réservation de mon billet d'avion retour (j'y reviens ensuite), je me retrouve dans le bus retour avec la mère de notre héroïne du moment. La mère, qui n'est pas la mère mais la tante puisque la mère lui a laissé la gamine quand elle était toute petite pour partir en Europe faire je ne sais quoi et en tout cas pas, selon les dires de la tante, pour envoyer de l'argent pour l'éducation de sa fille. La tante donc, qu'on peut appeler et qu'on appelle d'ailleurs sa mère, comme c'est elle au final qui l'a élevée, nous dit clairement qu'elle est dépassée par sa gamine. Pour exemple, elle nous informe que pendant les congés de Pâques, elle n'a même pas vu sa fille qui en dépit de ses consignes, a préféré passer les congés chez une amie dont la mère n'a même pas daigné téléphoner pour rendre compte ou même s'informer de la situation. Pour résumer, cette ga-

Les yeux ouverts

mine est intenable pour les parents et ce n'est pas la joie non plus au collège. Je vous passe les détails et j'en viens au fait. Nous faisons part à la mère de la coupe de sa fille qui nous dit que nous sommes trop souple et qui nous somme de lui couper la tignasse. Aussitôt dit, aussitôt fait, à peine la mère partie – elle ne voulait même pas voir l'enfant – les surveillant généraux et moi-même nous sommes rendus dans la salle de classe pour lui couper les mèches, qu'elle n'avait évidemment pas retirées, en public. J'avoue que je n'aurais jamais imaginé me comporter ainsi et quelque part, ça me gêne un peu. Pour me justifier, il faut se mettre dans la tête que la pédagogie avec les élèves camerounais ne peut être la même qu'avec les élèves français en tant que l'éducation et l'histoire scolaire n'est pas la même qu'en France. J'ai essayé et je continue à privilégier le dialogue, les conseils, pour faire prendre conscience de ce qui ne va pas et de pourquoi il faut changer de comportement. Le problème c'est que les parents ne nous appuient pas dans cette manière de fonctionner et en cas de pépin, soit jettent l'éponge, soit bastonnent le gamin. Et dans le cas de la fille ci, la renvoyer à la maison parce qu'elle ne suit aucune des consignes et transgresse allégrement le règlement n'aurait aucun impact sur son comportement puisqu'elle se débrouillerait une fois la mère au travail, pour disparaître au quartier chez des amies à elle. Et si jamais la mère arrivait à l'envoyer chez le père qui travaille dans une autre ville, il lui démontrerait la tête au propre comme au figuré. Alors comme les parents sont dépassés, c'est à nous d'essayer de faire ce qu'on peut à notre ni-

Deuxième année

veau, et malheureusement dans ce cas ci on finit par en venir aux mains... Je m'explique. Je profite de l'occasion du découpage des cheveux pour faire la leçon de morale aux élèves et leur faire bien comprendre que s'ils sont encore au collège alors que la fin de l'année approche, c'est pour préparer leur examen et non pour faire du n'importe quoi. J'attrape donc la fille, explique le pourquoi du comment et alors que je m'apprête à couper uniquement les mèches indésirables, celle-ci me bouscule, m'agrippe les mains en disant que je ne dois pas. Les deux surveillant généraux l'attrapent mais celle-ci continue à me bloquer la main qui tient la paire de ciseaux si bien que je ne peux pas commencer mon œuvre. Dans cette situation, devant les élèves comme devant les encadreurs, je ne peux et je ne dois pas m'avouer vaincu et abandonner la partie, ce serait comme qui dirait la porte ouverte à toute les fenêtres. Résultat, c'est un peu parti tout seul, un peu parti de nulle part, mais ces deux baffes lancées à toute volée pour qu'elle lâche le ciseau semblaient bien venir de ma main gauche ! Puis découpage non seulement des mèches mais aussi des cheveux, puis discours ferme devant la classe avec avis à celles qui ont des fantaisies capillaires sur le crâne de faire en sorte de les retirer pour le lendemain. Bon, je ne suis pas très fier de ce que j'ai fait. Pour moi la violence reste tout de même l'arme de ceux qui n'ont plus rien à dire. En l'occurrence là, je n'avais plus rien à dire et je sais pertinemment que j'aurais même pu réciter la Tora en flamand qu'elle n'aurait même pas ouvert une esgourde pour faire semblant d'écouter. Une des

Les yeux ouverts

choses qui fait que je me dis que ce n'est peut être pas plus mal que je rentre, c'est qu'une année de plus m'aurait peut être amené à faire des choses qui ne me plairaient pas. Là où j'ai évolué pour m'adapter au contexte, c'est que je suis plus prompt à donner de la voix et à engueuler farouchement les élèves qui dérangent de trop ; et dans ma tête, même si je privilégierais toujours le dialogue, je me dis qu'une bonne paire de baffes ça peut toujours faire son effet...

Mercredi 23 mai 2007

Pour donner une suite à ce qui s'est passé avec la gamine hier, je l'ai revu aujourd'hui. Elle venait demander l'autorisation de sortir pour aller chercher de l'argent que sa mère naturelle lui aurait envoyé à la banque. Dans la mesure où sa tante, que l'on appelle sa mère et qui est en fait sa belle mère nous a laissé comme consigne l'interdiction formelle de toute sortie pour son enfant, j'ai encore une fois eu maille à partir avec la donzelle. J'ai poussé une gueulante, elle a poussé sa gueulante, puis nous avons pu parler calmement. Elle m'a présenté ses soucis familiaux qui selon elle, justifient son comportement actuel, et nous avons réfléchi ensemble à des solutions pour les résoudre. Je lui ai donné quelques conseils et finalement, elle a décidé de reporter son déplacement à la banque pour la fin de l'année scolaire. J'espère que cette discussion aura porté ses fruits et qu'il n'y aura plus de problèmes avec elle d'ici à la fin de l'année. Elle a un

Deuxième année

caractère de cochon mais elle a les capacités pour réussir au niveau scolaire, il serait dommage qu'elle rate son année pour des questions de discipline. Comme quoi, il est toujours possible de discuter.

Vendredi 25 mai 2007

Bon, avant d'aller manger, quoi qu'il est déjà 21h00 passé et que j'ai l'estomac dans les talons, je vous livre à chaud mes réactions à une journée aussi longue que riche en événements. Je commence la journée sur le logiciel de gestion scolaire, embraye sur l'impression de quelques formulaires, verse un salaire, envoie l'économe faire des courses et déposer un courrier au lycée d'Obala et puis arrive mon rendez-vous de la journée, le comptable qui doit me former sur SAARI, un logiciel de gestion de la paye. J'avais déjà commencé à bosser dessus avec lui en janvier mais faute de temps, nous n'avions pu terminer la formation. C'est chose faite aujourd'hui et me voilà croulant de boulot pour remettre un peu de l'ordre dans la gestion de la paye du collège. Déjà aujourd'hui, j'ai repris point par point la formation que j'ai reçu sur papier afin de réaliser une petite note d'utilisation du logiciel. Je me suis lancé dans l'édition des bulletins de paye de septembre 2006 à avril 2006, j'ai recréé certains modèles de formulaire sur Excel pour faciliter le travail par la suite et j'ai programmé le travail à faire la semaine prochaine. Résultat, je ne suis sorti du bureau qu'à 20h00 passées. Pourquoi reporter au lendemain ce que l'on peut faire le jour même,

Les yeux ouverts

pourrait être selon les jours et l'humeur, ma devise. En tout cas pour aujourd'hui. L'excitation d'avoir appris de nouvelles choses, mêlée à la crainte de les oublier si je mettais trop de temps à les travailler de nouveau ont fait que je me suis jeté tête baissée dans le travail et que je n'ai pas vu le temps passer. Bref, n'en déplaise à certains, on peut prendre plaisir à travailler !

Mais l'évènement de la journée n'est malheureusement pas ce grand moment de bonheur que l'apprentissage du fonctionnement d'un logiciel de paye. Au moment où je pars accompagner le comptable en route pour lui payer une bière avant qu'il ne rentre sur Yaoundé. Je sens une bagarre au niveau du réfectoire. Je m'avance donc à grandes enjambées, accompagné aussitôt du surveillant général d'externat qui a suivi le bruit. Il semble qu'il y ait eu une bagarre entre un élève et l'agent d'entretien, comme quoi il serait intervenu au moment d'une rixe jeu entre deux élèves et qu'il aurait pris le parti d'un pour violemment taper sur l'autre. Je lui demande de rentrer chez lui aussitôt, fait sortir l'élève avec qui il y a eu problème et demande à ce que les surveillants généraux gèrent l'affaire tandis que je raccompagne le comptable au quartier.

Lorsque je reviens donc, les surveillants généraux ainsi que le directeur des études viennent à mon bureau pour m'expliquer le fin fond de l'histoire, et alors qu'ils commencent juste à m'expliquer, deux élèves arrivent pour nous prévenir que l'agent d'entretien est parti bagarrer l'élève au quartier. Ni une ni deux, je dis à mon équipe il faut y aller, je boucle le bureau et au trot nous nous

Deuxième année

rendons sur les lieux du ‘crime’. Et là je trouve mon gars, une latte à la main, devant l’élève qu’il a mis à genoux et qui a la lèvre inférieure ouverte et qui pisse le sang. Je l’attrape aussitôt par le bras et le somme de rentrer chez lui, au collège. Quant à l’élève, je lui demande de nous accompagner. J’apprends ensuite des surveillants généraux toute l’histoire. L’élève victime, appelons le Luc, a fait tomber deux pièces de monnaie au réfectoire (alors qu’il aurait dû être en cours) que deux autres ont ramassés. L’un lui a rendu la pièce, l’autre a semblé t’il fait mine de ne pas vouloir lui rendre et s’en est suivi une sorte de petite bagarre mais qui, selon leurs propos, n’était pas vraiment sérieuse. L’agent d’entretien, en voyant son type (il s’est lié d’amitié avec le gars qui ne voulait pas rendre la pièce, qui est interne et qui plus est, est originaire de l’ouest tout comme lui) s’est jeté violemment sur l’autre et l’a frappé. Ensuite, j’ai appris qu’il avait également frappé un autre élève pour une histoire de téléphone emprunté à un interne. Enfin donc, une parole de trop ou je ne sais quoi et notre impulsif agent d’entretien s’en va faire la loi sur les élèves au quartier. Du coup, ma première réaction quand je vois les élèves victimes, c’est de les faire soigner à l’infirmierie et d’arriver à un accord pour régler l’histoire en interne et qu’ils n’aillent pas se plaindre à la gendarmerie. Les blessures qu’ils ont restent superficielles et ne nécessitent pas de dépenses que le collège aurait dû prendre en charge. Au final ils acceptent que je m’occupe de l’histoire et que cela reste entre nous. C’est déjà ça de gagné puisque avec certains autres de mes élèves, je sais que

Les yeux ouverts

j'aurais pu jouer la Traviata en string qu'ils n'en auraient pas démordus pour autant de leur idée première. Puis donc, je convoque notre agent d'entretien après avoir au préalable prévenu le Fondateur. Ce dernier me demande de me contenter d'une mise à pied dans un premier temps. Pour ma part, j'aurais préféré procéder à un licenciement immédiat étant donné que les conséquences de ses actes peuvent avoir des retombées énormes et sur lui, et sur le collège. Déjà, en gérant l'affaire en interne avec le consentement des élèves victimes, on évite que l'agent d'entretien ait des problèmes avec la justice et par extension, de probables retombées néfastes sur le collège. Bref, c'est donc une mise à pied de huit jours, le temps de statuer sur la décision qu'il convient de prendre en concertation avec le Fondateur. C'est vraiment une mauvaise chose que ce soit arrivé. Cet agent d'entretien qui est là depuis février 2007 seulement, en remplacement de l'autre que j'avais du licencier, reste quelqu'un de sympathique, plutôt apprécié dans l'ensemble au sein de la communauté scolaire. Et surtout, un travailleur de qualité et relativement prompt à répondre à mes directives concernant l'entretien du collège. En conclusion, je suis déçu sur le plan professionnel de devoir me séparer de lui, mais ce qu'il a fait est inadmissible pour un encadreur ; et déçu sur le plan personnel puisque c'est quelqu'un, en dépit de ces coups de sang, de très sympathique.

Deuxième année

Mardi 29 mai 2007

Fouïïa !!! Je viens de passer toute ma journée – ou presque – à bosser sur PC et voilà qu'à peine débauché, je m'y esquite de nouveau les yeux pour vous conter mon quotidien. C'est peut être que ça vaut un peu le coup... mais quelle abnégation mes aïeux !

Alors, quand même je me suis offert un petit week-end à Yaoundé pour décompresser et me sortir du boulot. Il y a eu pas mal de boulot la semaine dernière et ça s'est poursuivi jusqu'au samedi avec une réunion de l'Association des Parents et Enseignants des Elèves du collège. Pour l'occasion, le président de l'association avait même réussi à faire venir le sous préfet pour pouvoir l'impliquer ensuite dans le développement de l'école. Ce dernier a tenu le coup deux bonnes heures avant de s'éclipser, et il a eu raison puisque la réunion qui avait commencé à 10h00 environ, ne s'est terminée qu'aux alentours de 15h00! Aka ! J'ai cru qu'on n'allait jamais s'en sortir.

L'ordre du jour normalement devait se centrer autour du conseil de classe de fin d'année et sur la cérémonie de remise des prix. Mais le fait est que le Divers est venu s'insérer dans le débat dès le début et qu'au final, on a passé plus de temps à discuter avec les parents et élèves présents du fonctionnement du collège que de l'ordre du jour. J'y ai fait quelques interventions musclées afin de secouer un peu les parents et les élèves en fin d'année. J'ai notamment, et ça peut vous intéresser, critiquer le comportement de certains parents vis-à-vis de leur

Les yeux ouverts

progéniture en leur disant qu'ils faisaient de leurs enfants des 'consommateurs' d'école. Je m'explique, beaucoup de parents confient à leurs enfants le soin de s'inscrire eux même dans l'école de leur choix. Un des parents me disait procéder ainsi pour responsabiliser son gamin. Soit. Pour ce faire, ils leurs donnent donc l'argent nécessaire à l'inscription et à l'achat du matériel scolaire. Cela a, ainsi que je leur ai expliqué, trois effets pervers : le premier c'est que pour beaucoup d'enfants l'affaire de l'école ne devient plus l'affaire de leurs parents mais leur affaire. Et quand le seul rapport du parent à l'école c'est de verser l'argent, les enfants considèrent que l'intérêt porté par le modèle parent sur l'école est faible et que donc l'école n'est pas importante, et donc recentrent leur intérêt sur l'argent. C'est le deuxième effet pervers qui fait que les élèves, avec l'argent de la scolarité en poche, viennent auprès de l'établissement en début d'année pour négocier les tarifs afin de gagner quelques sous d'argent de poche. Et le troisième effet pervers, c'est que dans la mesure où c'est l'élève qui verse l'argent, celui-ci considère qu'en conséquent il a des droits sur l'école et sur les personnes qui y travaillent. Là où ça se caractérise de manière la plus symptomatique et j'oserais dire la plus violente, c'est quand certains s'exclament à tout bout de champs 'J'ai payé', avec un 'je' qui n'inclus nullement le parent. A cela s'ajoute la possibilité pour les enfants, et qui malheureusement obtiennent très souvent gain de cause auprès des parents, de choisir à la fin d'une année scolaire de changer d'établissement s'ils considèrent que celui où ils étaient sco-

Deuxième année

larisés n'est pas bien. Or, ce choix qui devrait revenir aux parents en fonction de leur appréciation du travail réalisé par le collège, devient le choix des enfants qui, s'ils considèrent par exemple que la discipline est trop dure dans un établissement, vont à la fin de l'année en chercher un où ils auront plus de liberté. Evidemment, les critères d'appréciation de la qualité d'un collège ne sont pas les mêmes selon que l'on est élève à la recherche de liberté ou parents à la recherche de résultats. Si bien que les enfants, pas tous évidemment mais en proportion beaucoup, deviennent des consommateurs d'école, et naviguent d'établissements en établissements avec des conséquences évidentes sur la scolarité. Je crois que c'est à ce moment là que je me suis un peu emballé devant les parents en lançant mon portefeuille sur la table pour leur dire que c'est ce qu'ils devenaient pour leurs enfants en se comportant ainsi avec eux.

Ensuite, quand il s'est agit de dire comment s'organisait mon temps et comment les choses devaient être pour que je sois davantage disponible pour les enfants : je leur ai expliqué que 50% de mon temps était consacré à la gestion financière dans la mesure où les échéances n'étaient que trop rarement respectées, que 20% de mon temps, et plus pour les enseignants, était consacré à l'éducation des enfants (respect, ponctualité, assiduité, discipline dans la classe et à l'internat...) alors que c'est aux parents aussi d'assumer ce travail (et autrement qu'avec des coups de chicotte), et que 10% de mon temps étaient perdus également à cause d'un manque d'éducation des parents qui ne savent pas que

Les yeux ouverts

lorsqu'ils ne peuvent pas venir à un rendez-vous, la moindre des choses est d'appeler ; et qui, quand il y a un problème même grave avec leur enfant n'hésitent pas pour certains à dire qu'ils ne sont pas disponible et qu'ils verront ça plus tard.

Bref, aussitôt la réunion finie, j'ai couru à Yaoundé – en bus – où je n'ai quasiment rien fait pendant deux jours si ce n'est avaler un bouquin (avec les yeux). Je suis rentré au collège lundi soir et mardi matin, c'était reparti pour une folle journée de boulot. Mais c'est aussi parce que la journée d'aujourd'hui a été particulièrement animée avec la venue d'une équipe de la CRTV (Télévision/Radio Nationale). Mon partenaire a décidé de mettre les bouchées doubles pour la publicité du collège en passant un contrat publicitaire avec la CRTV. Le fait qu'un de nos parents d'élèves y travaille a évidemment beaucoup facilité les choses. L'équipe qui est venue repassera pour le conseil d'établissement du 16 juin et enfin, à la rentrée septembre. Le premier reportage devrait être diffusé vers le 24 juin 2007. Du coup, je vais avoir droit à mon quart d'heure de 'célébrité' puisque mon interview devrait passer à la radio mais également à la télé.

Dimanche 10 juin 2007

Après un dernier suspense concernant l'arrivée ou non d'un nouveau volontaire à mon poste à la rentrée septembre 2007, le temps a rendu son verdict : Non ! Donc, et j'ai déjà commencé mais dans une visée de transmission, je vais

Deuxième année

m'atteler complètement la semaine qui vient à la formation complète, intégrale et autant que faire ce peut exhaustive des subtilités intrinsèques au poste de direction d'un établissement scolaire secondaire. Bref, trêve de blabla abscons, au lieu de transmettre le poste à un autre volontaire, j'ai tout simplement mis en place en concertation avec le Fondateur du collège, une nouvelle équipe pour assurer la direction du collège. Ainsi, mon directeur des études qui m'a prouvé au long de ces deux ans qu'il était quelqu'un de sérieux, de compétent, et surtout capable de s'adapter et d'évoluer se voit promu Principal du collège. Et, afin de lui alléger la tâche mais aussi parce qu'il n'avait pas néanmoins les compétences informatiques, je lui ai adjoint mon professeur québécois pour assurer la gestion financière. Qui plus est, ce dernier cumule deux autres intérêts pour ce poste : d'un, il a été lui-même Principal d'un collège privé pendant treize ans et en conséquence a déjà des bases en matière de gestion financière pour un établissement scolaire ; de deux, indépendamment de sa volonté mais néanmoins bien réel, c'est qu'en tant que blanc, il bénéficie d'emblée de la confiance des camerounais pour ce qui est de la gestion des sous. Enfin, et ceci découle de cela, en tant que blanc, au quartier il est indépendant et ne subira pas les pressions de la part de la famille qu'aurait subi un camerounais du village à son poste. Donc j'ai commencé à former mon nouveau gestionnaire au calcul de la paye et des impôts cette semaine, en passant par une brève présentation des matrices Excel que j'utilise pour la gestion des entrées et sorties et du bilan comptable pour l'année.

Les yeux ouverts

C'est laborieux, mais il comprend vite et il a déjà divisé par deux le temps mis pour la gestion de la paye d'un mois. Je continue avec lui la semaine prochaine mais cette fois en compagnie du futur Principal afin que ce dernier voit ce qu'il en est de la gestion de l'argent. Puis, après qu'ils en aient pris chacun connaissance, nous travaillerons ensemble sur le 'coutumier' que j'ai réalisé pour le poste de Principal, c'est-à-dire une sorte de guide pratique de la fonction de Principal pour mon collègue. Ceci permettra de bien répartir les rôles entre eux deux étant donné que jusqu'à présent, c'est moi qui portais la double casquette de gestionnaire financier et de Principal. Et au final, il faudra réfléchir à la manière dont il va falloir qu'ils s'organisent pour travailler ensemble.

Finalement, je suis plutôt content qu'il n'y ait pas de volontaire pour reprendre le poste en septembre. Je suis parti dans l'optique que le volontaire n'est là que pour une durée déterminée et que son objectif à terme est que l'on n'ait plus besoin de lui. Je sais que j'aurais pu faire plus, mieux, ou différemment, mais le passé dans ce cas se conjugue au conditionnel, et ce n'est pas en jouant sur les temps que les choses vont se passer autrement. Je suis dans le fond plutôt satisfait de ce que j'ai réalisé, et même si je laisse encore beaucoup de travail à ceux qui vont me succéder, je sais au moins que je leur aurais donné tous les outils nécessaires pour réaliser ce travail.

Dernière semaine de réelle activité du collègue, dernière semaine avec les quelques élèves internes qui vont passer le BEPC, peut être ma der-

Deuxième année

nière semaine au collège si j'ai fini de former l'équipe qui va me succéder...

Samedi 16 juin, lors de la cérémonie de fin d'année en présence des parents d'élèves, des élèves, des employés et éventuellement de quelques autorités, je procèderais à une passation de pouvoir solennelle. Ceci permettra d'introduire la nouvelle équipe, et surtout de montrer qu'il y aura bien une continuité entre le travail que j'ai réalisé ces deux ans et celui qui va se poursuivre après moi. C'est important parce que je ne voulais pas laisser les interlocuteurs du collège dans le flou quant à ce qui allait se passer par la suite. Qui plus est, j'espère ainsi que la confiance que tous m'ont accordée avec le temps, se déplace naturellement vers les personnes que j'ai moi-même formées. Ainsi, je confirme que ma présence ici s'inscrivait dans un projet clair, précis, avec un début et une fin et que je n'étais pas ici pour toujours mais pour donner une nouvelle impulsion au collège. Désormais, tous les ingrédients sont là pour que le travail soit réalisé comme il se doit, sans qu'un appui extérieur ne soit nécessaire.

Ah! J'allais oublier. Ce week-end des amis sont venus de Yaoundé. On s'est donc donné rendez-vous à la pimenterie d'Obala pour avaler quelques viandes braisées, puis nous nous sommes rendus au Luna Park. La piscine étant désormais fonctionnelle, c'est le point de chute obligé. Dans le rayon des découvertes et oserais-je dire, des désillusions de l'enfance, le petit passage piscine est malheureusement venu infirmer une nouvelle fois le vieil adage répété de générations en générations

Les yeux ouverts

selon lequel la petite bête ne mange pas la grosse. Une espèce de moucheron vampire s'est en effet fait une joie de venir nous dévorer les gambettes laissant bien plus derrière eux qu'un malheureux petit bouton, mais plutôt un bel impact sanguinolent... comme après une prise de sang chez le docteur ! Après avoir vainement tenté de résister à l'assaut, et voyant nos quilles choper la rougeole, nous avons finalement abandonné la partie et enfilé rapidement nos fûtes. Moi qui était en train de savourer quelques moments de bonheur un pastis dans une main et le Charlie Hebdo dans l'autre.... Saloperie de bestioles !

Yaoundé, le 22 juin 2007

Bon, ben voilà, la boucle est bouclée. Après avoir passé ces dernières semaines à travailler d'arrache pied pour mettre de l'ordre dans le boulot et former mes remplaçants, j'ai quitté mon collègue hier en laissant en poste un nouveau Principal et un nouveau comptable issus du personnel local et de l'établissement. Ainsi, j'ai réalisé ce que tout volontaire au final souhaite : arriver sur un projet, y mettre de l'ordre, former les personnes pour assurer la pérennité du projet et le laisser à la charge de la population locale. Evidemment, j'aurais pu faire plus, mieux, ou différemment mais on ne va pas ergoter sur le passé et, le présent en ce qui me concerne me convient parfaitement. Le bilan à mon niveau est donc positif et pour ce que j'ai pu avoir comme retour sur le travail réalisé, je me dis que

Deuxième année

mon action a été comprise, acceptée et qu'a priori les personnes vont œuvrer pour poursuivre le travail sur la même lancée. Que demander de plus !?

Le point culminant de ces derniers jours a eu lieu samedi 16 juin 2007. Après une messe de fin d'année où certains élèves ont reçus leurs premiers sacrements, et agrémentée d'une prestation magnifique d'une chorale d'Obala, j'ai procédé en compagnie du Fondateur du collège et du Délégué Départemental des Enseignements Secondaires pour la Lékié à la passation de pouvoir. A l'occasion évidemment, j'avais préparé un petit discours pour dire 'au revoir' à tout le monde, donner également mon avis sur certaines choses vues et vécues, et saluer le travail des personnes qui ont travaillé avec moi depuis deux ans. Ensuite, le nouveau Principal a fait son discours, puis le Fondateur et enfin le Délégué. Moment particulièrement riche en émotion, le contexte y était, c'était bien. Enfin, remise des prix aux élèves les plus méritants et là j'ai beaucoup ri intérieurement puisque lorsque les élèves venaient recevoir leurs prix, les invités applaudissaient, les parents applaudissaient, mais les élèves ne pipaient pas un mot. Pourquoi ? Simplement parce que j'ai clairement expliqué aux élèves que ne seraient récompensés ici que les élèves méritants et non les autres, et qu'ils s'attendaient sans doute que comme le blanc part, il va nous laisser le cadeau ! Et non !

Enfin, l'évènement s'est conclu autour d'un petit apéro accompagné de morceaux de porcs braisés. J'avoue que l'organisation de tout ça m'effrayait un peu, d'autant que j'ai du prendre en charge un certain nombre de choses pour que tout se

Les yeux ouverts

déroule pour le mieux, et finalement, c'était très bien.

L'après-midi du samedi, comme deux enfants du surveillant général d'externat avaient reçus les sacrements, je me suis rendu à la petite fête qu'il organisait chez lui à l'occasion. Très sympa, mais j'ai un peu trop picolé et le lendemain a été dur, dur ! Justement, le lendemain la fête continuait. Un autre enseignant du collège prenait sa deuxième retraite, deuxième puisqu'il était commissaire divisionnaire avant de redevenir enseignant de français. Nous nous sommes donc débrouillés ensemble pour organiser une soirée 'd'au revoir' pour lui et pour moi. C'était marrant puisque le président de l'association du personnel avait pris en charge le déroulement de l'évènement et invitait tour à tour chacune des personnes à intervenir, à donner un témoignage. Quoi qu'il en soit, c'est très flatteur pour l'ego. Comme je leur ai dit à cette occasion : 'évidemment c'est un peu dur de partir, mais ce qui est bien quand on quitte un endroit où on a passé du temps, c'est que les gens qui nous appréciaient ne disent que du bien de nous à notre départ ; et que les gens qui ne nous appréciaient pas font de même puisqu'ils sont contents de nous voir partir'. C'est à cette occasion que j'ai également reçu un cadeau de l'ensemble du personnel : un superbe boubou africain brodé à la sénégalaise ! J'ai désormais tout ce qu'il faut pour me livrer à un super jeu de retour au pays : faire des bornes en voiture avec le costume traditionnel africain et compter le nombre de fois que je me fais arrêter. C'est triste mais je crois déjà connaître l'issue de ce jeu...

Deuxième année

J'ai passé ensuite quelques jours dans un collège vide de gens mais plein de calme et j'en ai profité pour me poser et faire mes bagages. C'est étrange de ranger sa maison et de laisser tout ce vide derrière soi. Le Fondateur est venu me prendre jeudi soir, une dernière heure de boulot pour solder les derniers salaires des vacataires et départ pour Yaoundé. Je pense que je referais un tour au collège une ou deux fois avant de partir. En attendant, je vais me bouger un peu à droite à gauche et je commence cet après-midi par me rendre sur Douala pour aller fêter le départ d'un coopérant.

Je vous mets mon discours d' 'Adieu' (Je ne vous cache pas que sur le dernier 'Merci' du discours, j'ai tout de même eu comme un nœud dans la gorge...)

« Deux ans ! Deux années scolaires à la tête de cet établissement ! Deux années de travail, de rencontre, de découverte et d'apprentissage. Deux années pour mourir puis renaître. Deux années qui ne seront jamais une parenthèse, mais qui seront comme une autre vie dans la même.

Aujourd'hui vient la fin de mon contrat de volontaire de solidarité internationale pour le compte de la Délégation Catholique pour la Coopération. Mais aujourd'hui n'est pas la fin de mon histoire avec le Cameroun, pas plus qu'elle ne l'est de ma relation avec l'Institut Privé Laïc T... et des différentes personnes qui font vivre cette institution.

C'est une nouvelle étape qui commence, pour moi qui regagne mes proches et m'apprête à reconstruire ma vie dans mon pays d'origine, et

Les yeux ouverts

pour l'Institut T.... qui, fort du travail réalisé en équipe ces deux dernières années, dispose désormais des atouts nécessaires pour oeuvrer dans les règles de l'art à la formation de la jeunesse camerounaise.

Oeuvrer pour l'éducation n'importe où dans le monde, à N-M comme à Maroua, au Cameroun comme en France, en Afrique comme en Europe, n'est pas chose aisée. Au delà des caractéristiques socio-économiques et culturelles des régions, des pays, des continents : ce sont les relations entre l'école, les parents, et les élèves qui sont les plus difficiles à gérer. Elles nécessitent de perpétuels ajustements, l'établissement d'un consensus qui ne se fasse au détriment d'aucune des parties en présence mais qui, dans le même temps, concoure sans concession à ce que les élèves, qui sont au centre de tout, reçoivent toujours la meilleure éducation qui soit.

Les jeunes, on ne le dira jamais assez, sont l'avenir de nos pays, l'avenir du monde, notre avenir. Ils sont déjà grands avant même d'avoir fait leur place dans la société, mais ils ne le savent pas encore. Le monde est peuplé de pièges, d'obstacles, et ceux-ci se multiplient à mesure que la modernité transforme notre planète en village. Ils sont déjà armés pour affronter les pièges de leur époque et à vrai dire, ils les connaissent sans doute mieux que nous. Mais chaque génération rencontre des difficultés, et celles-ci se cumulent d'une génération à l'autre. Nous nous devons donc de transmettre à nos enfants notre expérience et le savoir nécessaire pour leur permettre d'éviter ces écueils. Et ce sa-

Deuxième année

voir passe par l'enseignement, l'éducation, la formation, l'école !

A ce titre je renouvelle une fois de plus cette maxime : l'éducation est un travail d'équipe avec trois partenaires : l'école, les parents, et les élèves qui sont au milieu de tout. Si l'un des trois partenaires vient à être défaillant : le parent qui ne prête pas attention au travail de son enfant, l'enseignant qui n'arrive pas à l'heure, ou l'élève qui ne veut pas travailler, et aussitôt tout est compromis. Cela est valable partout.

Je me permets d'élargir cette question aux relations entre les établissements scolaires privés, les établissements scolaires publics, et les autorités oeuvrant dans le domaine de l'éducation. En théorie, nous travaillons tous en vue d'offrir la meilleure éducation qui soit à la jeunesse camerounaise. En théorie encore, nous ne devons pas envisager les choses uniquement du point de vue de notre établissement, de notre ville, de notre arrondissement. Notre souci ne devrait pas être la seule réussite de nos propres élèves, mais celui de l'Education, avec un E majuscule, au Cameroun. Aussi, et bien que je vous quitte aujourd'hui, je tiens à lancer une idée. Au delà des réunions sectorielles dans lesquels les problèmes débattus ne peuvent l'être que d'un point de vue global. Je vous enjoins mes chers confrères, chefs d'établissements - et j'en appelle pour cela au futur Principal de l'Institut Privé Laïc T.... - à former une association locale des chefs d'établissements privés et publics de la ville d'Obala et de ses environs proches. Afin que se développe une réelle synergie entre tous les mail-

Les yeux ouverts

lons de la chaîne éducative, sachant que les intérêts particuliers sont toujours récompensés et valorisés quand ils savent s'unir autour d'un projet commun.

En tant que Principal, on ne quitte pas un établissement que l'on a dirigé facilement. Avec le temps, notre collège s'incruste dans notre vie au point de devenir partie intégrante de notre personne. Preuve en est, depuis deux ans que l'on ne me désigne et ne m'appelle plus que par ma fonction, et que moi même me présente toujours ainsi, je crois bien en avoir oublié mon nom. Pendant deux ans, et sachant que le temps qui m'était imparti était court au regard de la tâche à accomplir, j'ai travaillé, pensé, mangé, rêvé, vécu l'Institut Privé Laïc T.....

Je ne pouvais donc pas quitter mon établissement ainsi. Il me fallait trouver et former les personnes capables de poursuivre le travail avec la même volonté, la même passion et la même rigueur. Et, à défaut d'un autre volontaire, j'ai trouvé mieux au sein de mes proches collaborateurs, parmi les personnes avec qui je travaillais depuis deux ans et qui oeuvraient pour le développement et l'éducation dans le collège depuis déjà plusieurs années. Des personnes qui connaissent les atouts et les difficultés de cette institution mieux que quiconque et surtout, qui ont des idées et les compétences pour mettre en oeuvre un projet éducationnel clair, précis, rigoureux et efficace.

Avant de les présenter je tenais tout de même à vous dire que l'objectif fondamental d'un volontaire est qu'il ne soit plus nécessaire à son poste. Son objectif est qu'un beau jour, son parte-

Deuxième année

naire responsable vienne le trouver et lui dire : ‘Tu as fais ton travail et maintenant tu peux partir, nous n’avons plus besoin de ton aide. Au revoir et merci’. Ce jour est arrivé et ainsi un cycle s’achève, l’Institut Privé Laïc T.... va désormais voler de ses propres ailes avec ses propres gens.

Une dernière chose, les personnes que je vais vous présenter non seulement disposaient déjà de la plupart des compétences nécessaires pour occuper les postes auxquels Monsieur le Fondateur et moi-même les avons affectés ; mais j’ai pris la peine de les former moi-même de manière intensive ces dernières semaines. Ainsi, j’ose espérer que si vous avez su me faire confiance et reconnaître la qualité de mon travail, sachez que ce travail a toujours été un travail d’équipe, et que les personnes qui vont me succéder méritent tout autant que moi votre confiance.

Au poste de comptable de l’Institut Privé laïc T.... a donc été promu Monsieur A.S., Directeur du Collège Moderne du N. de F. de 1978 à 1991, Principal du Collège Polyvalent T. de B. de 1991 à 1993, et Enseignant à l’Institut Privé Laïc T.... depuis 2002. Qu’il reçoive ici nos plus vifs encouragements !

Au poste de Principal de l’Institut Privé Laïc T.... a été promu Monsieur K. J-M, Directeur des Etudes et Enseignant de Sciences et Vie de la Terre dans notre collège depuis 1998. Monsieur K. J-M à qui je vais laisser la parole tout à l’heure.

En plus de ces nominations, je me dois également de faire quelque chose pour mes proches collaborateurs de ces deux années. Si j’ai un défaut

Les yeux ouverts

majeur, je suis exigeant, et si je sais reconnaître quand le travail réalisé est de qualité, je ne le dis pas et ne félicite que trop rarement. L'heure est venue de réparer cette tare, aussi j'invite chacun de mes collaborateurs à venir recevoir de mes mains un courrier de remerciement et d'encouragement personnel. Je vous invite également chers invités et chers élèves à célébrer ces personnes qui oeuvrent chacune à leur niveau pour l'éducation de la jeunesse Camerounaise.

Enfin, je ne puis conclure cette intervention sans diriger mes pensées vers Monsieur T.... et sa famille qui m'ont accueilli à bras ouverts et ont su me faire confiance pour la gestion de ce projet familial qu'est l'Institut Privé Laïc T.....

A vous tous, je tiens à exprimer toute ma gratitude pour l'expérience que vous m'avez permis de vivre, pour la confiance dont vous avez pu me témoigner, pour votre soutien, pour tout. Vous faites désormais partie de ma vie. Merci. »

Yaoundé, le 4 juillet 2007

Depuis mon week-end à Douala je ne me suis pas promené autant que je l'aurais voulu. En effet, fatigue accumulée des derniers jours de boulot puis aussitôt voyage éprouvant à Douala et, ce qui devait arriver arriva, un petit palud pour commencer les vacances. Du coup, j'ai passé toute la journée du lundi dernier au lit à transpirer toute l'eau de mon corps et à faire des rêves cauchemardesques. Heureusement j'ai vite réagit et j'ai commencé directe-

Deuxième année

ment le traitement Coartem, si bien que deux jours plus tard, ça allait déjà mieux. Mais, comme un ennui n'arrive jamais seul, la session maladie s'est poursuivie. Depuis deux semaines, avec le changement de saison, même s'il n'y a plus de saisons nulle part, le climat à Yaoundé est au froid. Evidemment, un froid qui n'a rien à voir avec celui du pays, mais un froid quand même sensible quand on a pris l'habitude de transpirer du matin au soir pendant la saison sèche. Donc, comme le palud fatigue beaucoup et affaibli de fait les défenses immunitaires, j'ai enchaîné sur un bon rhume, qui s'est lui-même détérioré en état grippal prononcé avec gorge rauque et diarrhée du pif ! Moi qui pensais en partant en Afrique gagner deux ans sans rhume ou autre maladie bien de chez nous, je me suis sévèrement planté. Bref, aujourd'hui ça va déjà mieux, un bon pharmacien m'a donné de bons médocs et d'ici à deux ou trois jours, tout ceci ne sera plus qu'un mauvais souvenir.

La dernière nouvelle du moment est une bien triste nouvelle. Monsieur D., l'économe de mon collège, cet homme grand, droit, et serviable avec qui j'ai travaillé étroitement pendant deux ans est décédé dans la nuit de vendredi à samedi des suites de maladie. Cela m'a d'autant plus choqué que la semaine dernière nous étions tous réunis autour d'une bière pour célébrer la fin d'année. En fait, je n'arrive pas encore à mentaliser sa disparition, ça me paraît trop soudain. Le Fondateur l'avait vu à 20h00 le vendredi soir et tout allait bien, paraît-il qu'il avait même passé un coup de téléphone vers 21h00 à un autre professeur, et voilà que quel-

ques instants plus tard il commence à se sentir mal et à vomir. Sa femme, inquiète, le conduit aussitôt à l'hôpital d'Obala où ils sont accueillis par l'infirmier de garde qui est aussi le morguier - je vous ai déjà parlé de ce type : c'est un abruti ! -. Ce dernier ne peut évidemment rien faire, et de toute façon l'hôpital d'Obala n'est pas suffisamment équipé. La femme de Monsieur D. appelle alors la famille à Yaoundé pour qu'on vienne le chercher pour l'emmener à l'hôpital général à Yaoundé et malheureusement, il décède pendant le trajet. Il semblerait que dans les derniers moments, il n'avait même plus la maîtrise de son corps et ne pouvait plus parler. Et maintenant, circonstances oblige, les histoires vont bon train au village. La famille parle d'empoisonnement et appuie ce raisonnement en affirmant que le chien du voisin qui a mangé son vomi est également décédé dans la soirée. Pour moi, que Monsieur D. ait été empoisonné me semble aberrant. Qu'il ait éventuellement mangé quelque chose de mauvais peut être. Mais quand une mort est trop subite ici, on cherche toujours des causes extérieures : sorcellerie, empoisonnement... Au début la famille a voulu faire des démarches auprès de la gendarmerie puis s'est ravisée en se disant que même s'il était prouvé qu'il y avait eu empoisonnement, elle n'aurait jamais pu savoir d'où cela venait. Et puis, il n'y a pas ici d'autopsie automatique en cas de mort suspecte, les rumeurs ne sont donc pas prêtes de s'arrêter. Pour ma part, et même si je suis loin de m'y connaître en médecine, je sais que mon économe souffrait depuis quelques années d'une maladie qu'il refusait de faire soigner par la

Deuxième année

médecine et traitait à l'indigène, et je pencherais plus pour l'idée selon laquelle cette maladie soit à l'origine de son décès.

Quoi qu'il en soit, cette histoire me confronte une nouvelle fois avec la Mort et la Maladie et révèle combien dans nos sociétés du nord hyper sécurisées, toutes ces réalités sont soigneusement écartées, évacuées, et de fait marginales. En France quand on est malade, on se rend aussitôt soit chez le médecin, soit à l'hôpital et tout de suite on est pris en charge. Les personnes malades que l'on va croiser dans la rue auront quoi !? Une grippe, une angine, un rhume... !? Rarement une maladie qui puissent entraîner des complications morbides et quoi qu'il en soit, toutes a priori seront en train de suivre un traitement. Quand il y a un décès dans une famille, l'information et le déroulement du deuil se limitent généralement au cadre familiale et au cercle des intimes. On ne va pas comme ici tendre une banderole au milieu du quartier, ou au dessus de la rue principale du village pour annoncer le déroulement du deuil, la famille ne va pas porter de tee-shirt à l'effigie du défunt, on ne va pas inviter tout le village à la cérémonie... La mort chez nous est privée, ici, elle est publique ; chez nous elle est cachée, ici elle est affichée. Par extension, il en est de même pour la maladie. C'est impressionnant de voir dans les rues de Yaoundé le nombre de personnes victimes de déformations physiques qui auraient pu, dixit des discussions avec du personnel de santé, être évitées si soignées à temps dans la jeunesse : jambes plus courte que l'autre, pieds déformés, moignons, culs de jattes... C'est la cour des mira-

Les yeux ouverts

cles ! Et le pire dans tout ça, c'est que nous sommes dans un des pays d'Afrique de l'Ouest les plus riches et qui plus est, en paix. Je n'ose même pas imaginer la situation dans les pays pauvres et de surcroît en guerre.

Avant de partir, je me suis acheté un petit cahier pour faire une sorte de livre d'or. La plupart des employés, professeurs et personnes que j'ai côtoyées au niveau du collège ont laissé un petit mot pour exprimer leur sentiment vis-à-vis de ma personne suite à ces deux ans passés ensemble. Le mot de mon partenaire, tout éloquent qu'il soit, résume assez bien le sentiment que j'ai en cette fin de coopération : « Tu nous es arrivé plein de diplômes, mais bien trop jeune à notre avis d'alors... Mais au bout de tes deux ans, j'ai suivi ton parcours et j'ai vu comme nos dures conditions de vie t'ont 'purifié' comme l'or par l'épreuve du feu, si je peux me permettre de m'inspirer de la Bible... Je suis donc convaincu que tu n'oublieras pas ces deux ans passés auprès de nous... Surtout, je crois que ces deux ans ont renforcé, conforté la 'fondation' que tu as construit chez toi avec l'aide de tes parents d'une part et de ton pays d'autre part. »

***Yaoundé, quartier Mvolye,
le lundi 23 juillet 2007***

La semaine du 2 au 6 juillet je n'ai pas fait grand-chose. J'étais à Yaoundé et comme on dit ici, mon occupation première outre la lecture d'hebdomadaires français pour me remettre dans le

Deuxième année

vent était de perdre le temps. Le week-end du 7-8 juillet, accompagné d'un nouvel acolyte issu de la brousse profonde de l'est Cameroun et désormais dans le secteur de la santé à Yaoundé, Ben de son prénom, coopérant lui aussi, je me suis rendu à Mbalmayo retrouver Estelle et Thomas dans leur résidence 5 étoiles (ce doit être la seule maison de coopérant à disposer de l'eau chaude). Au menu, rencontres internationales.

En effet, le premier soir nous avons dîné avec deux volontaires japonaises et ce fut l'occasion de discuter de l'usage de la langue française au Cameroun avec interrogations sur ce qui se dit et ce qui ne peut pas se dire en France. Pour la petite anecdote, les anciens volontaires asiatiques étant chinois, les camerounais du marché les saluent en chinois ce qui a le don de les énerver. En même temps, si je me souviens de la manière de dire bonjour en chinois, je n'arrive pas à me souvenir de comment on salue en japonais.

Le lendemain nous nous sommes rendus au niveau du quartier qu'on pourrait dire italien de Mbalmayo en ce sens qu'on y trouve un centre de santé et une école d'art financés par un organisme italien. Nous y avons donc rencontré, je vous le donne en mille, un italien, ami de Ben, répondant au nom de Valerio. C'est lui qui nous a ensuite conduit dans la salle de production des céramiques pour lesquelles le centre d'Art de Mbalmayo est réputé. Et, nous avons eu la surprise d'y rencontrer l'Ambassadeur de Grèce en train de faire quelques emplettes. Très sympa, nous avons pu échanger quelque propos avec lui notamment aux niveaux du

Les yeux ouverts

potentiel de développement de ce centre de production d'objets d'arts. Au soir, nous avons retrouvé des amies d'Estelle pour célébrer l'anniversaire d'une d'entre elles au restaurant. Au menu, poulet D.G. (Directeur Général – en clair, le poulet du chef !) et antilope... Excellent !

Après un dimanche tranquille sur la terrasse de nos hôtes, nous avons repris le chemin de Yaoundé.

Je suis reparti le mardi 10 juillet pour Makak retrouver mon homonyme et le peace corps du coin : Justin. Entre autres activités, grasses matinées jusqu'à 10h30, réalisation d'une plaque pour le bar où nous nous retrouvions tous les jours : le What Satz (de What : le blanc et de Satz contraction de Satzenbräu, bière culte de notre petite bande), discussions pendant deux trois jours avec des stagiaires en médecine suisses qui sont ensuite parties en ballade dans l'ouest Cameroun, rencontres avec les familles camerounaises amies d'Olivier et fiesta tous les soirs pour fêter son départ. Deux point culminants dans mon séjour sur place : le samedi 14 juillet où Olivier avait organisé une grande fête pour célébrer son départ avec plus de 50 personnes dont un certain nombre de coopérants, et où après avoir commencé la soirée autour d'un buffet et de quelques bières nous avons poursuivi la nuit dans la boîte chic de Makak jusqu'à pas d'heure puisque je n'ai regagné mon lit que vers 7h30. En dépit du fait que je me sois levé le lendemain à 15h30, inutile de dire que je n'étais tout de même pas très très frais. Le deuxième point culminant de cette semaine fut l'inauguration de la plaque du bar de Benoît, le

Deuxième année

What Satz ! Encore une belle journée puisque nous l'avons passé presque intégralement au bar. On allait commander à manger soit le poisson braisé à la maman dans la rue, soit le soya au gars d'en face ; les amis d'Olivier et de Justin défilaient les uns après les autres pour couper une bière et taper la discute ; vers 19h00 nous avons été manger chez romantique et Grand Père, une famille camerounaise où Justin loge et avec laquelle Olivier s'est lié d'amitié, puis nous sommes retournés au What Satz jusqu'à 23h00 environ avant d'aller danser dans le bar dancing d'à coté sur du coupé décalé jusqu'à 3h00 du matin. Mais, pour résumer, les jours se sont quasiment tous déroulés de la sorte.

Je suis resté avec Olivier jusqu'au bout à Makak puisqu'il prenait l'avion le 20 pour rentrer en France. Inutile de dire que la séparation avec ses gens a été dure et quand on voit le réseau d'amitié qu'il a pu entretenir au cours de ces deux ans, il y a de quoi. Je dois dire à ce niveau que mon poste et le contexte dans lequel je me trouvais n'étaient pas propices au développement de relations de ce type. Mais bon, les amitiés que je n'ai pu tisser avec des camerounais dans mon village, je les ai trouvés avec les amis des coopérants et je garderais contact avec eux, c'est certain. Le vendredi 20 au soir nous avons donc chargé les voitures pour emmener notre pote à l'aéroport de Nsimalen, et lui faire nos derniers au revoir sur le sol camerounais.

Bon, à son départ j'étais quand même bien crevé puisque après bien 10 jours à fêter tous les soirs, le corps réclame du repos et surtout, surtout : de l'eau plate !! Sauf que, le lendemain, Ben me

Les yeux ouverts

propose de l'accompagner au village d'un de ses collègues. Dans la mesure où il ne me reste plus que peu de jours au Cameroun, j'accepte de l'accompagner et nous voilà samedi matin 9h00, dans la voiture de petit Paul un de ses collègues de travail. Dans le style, le gars ci est un phénomène ! Deux exemples : à la sortie de Yaoundé, il s'arrête pour prendre de l'essence, et pour aborder la pompiste déclare : 'J'ai bandé toute la nuit mais tu n'étais pas à mes cotés !' ; au retour de notre escapade arrosée au village, il s'arrête en plein milieu d'un carrefour où deux flics font la circulation, commence à apostropher l'un deux pour lui demander la bière, puis à fouiller dans ses poches (celles du flic !) pour trouver faf cent (cinq cent francs) et ce alors que la file de voitures s'allonge derrière nous. Au moment où il arrête son petit jeu, la voiture cale et il apostrophe alors un gars qui vient juste de passer pour qu'il vienne chouquer (pousser) la voiture !

Au village, on a retrouvé d'autres collègues de Ben et des amis à eux réunis autour de 15 litres de matango (vin de palme). Le premier verre n'étant pas politesse, c'est donc cul sec que nous avons du le prendre, puis, il a fallu suivre les autres. Nous sommes arrivées sur place vers 9h45 et n'en sommes repartis que vers 13h30. Le temps de vider quasiment les 15 litres et de manger tout ce qui nous passait sous la main pour éponger un peu l'alcool qu'ils ne cessaient de remettre dans nos verres. On a même eu droit à un bel échantillon de tout ce que la nature camerounaise peu produire et qui se mange : dans la série alimentaire : le safou (appelé commu-

Deuxième année

nément prune au Cameroun) qui est une sorte de fruit que l'on braise ou que l'on fait bouillir, de forme oblongue, de peau mauve et de chair verdâtre, au goût un peu étrange mais néanmoins très bon. Dans la série des produits auxquels on prête un certain nombre de vertus pour le ventre et le bas ventre : une espèce de poivre piment dont on doit prendre 9 graines accompagnées d'une feuille d'une plante qui a plus ou moins le même goût que le basilique, mélange qui chauffe la gueule correctement ; la noix de cola, sorte de noix amère à chaire jaunâtre que tous les camerounais consomment avec le vin de palme ; une sorte d'écorce étrange dont on croque un petit morceau et qui ensuite tout en chauffant légèrement la bouche laisse un petit goût acidulé sur la langue, écorce réputée pour être une sorte de viagra particulièrement puissant. Vint enfin un fruit particulièrement étrange : dans une coque mauve rougeâtre boursouflée de la taille d'un cosse de cacao, des espèce de gros fruits blancs de la consistance de la chair de la noix de coco avec un petit goût sucré.

Considérant le nombre de produits aux vertus prétendument aphrodisiaques, nul n'est besoin d'imaginer la nature des débats que nous avons fort justement suivis puisque pour enrichir notre vocabulaire, nous avons appris que le débat était un autre nom pour le cul des femmes. Personnellement, je préfère le terme : dombolo, ça fait plus exotique mais bref... Je citerais également le zoumzoum pour le pénis, la coucoun pour le vagin, tout le vocabulaire nécessaire pour le Fouka Fouka dont je vous laisse deviner le sens !

Les yeux ouverts

Tout ça pour dire qu'on ne s'est pas ennuyé et que même si le fond de la conversation était un peu en dessous de la ceinture, cela restait tout de même dans le cadre d'échanges interculturels visant à développer la compréhension entre les peuples...

On avait déjà pas mal picolé au village et il fallait que l'on rentre pour ranger des affaires, mais petit Paul nous a tout de même emmené faire une dernière escale au bar avant de nous raccompagner à Mvolye. Au début, il voulait même que l'on prenne sa voiture pour le déposer chez lui et pour qu'on puisse s'en servir pour un déménagement l'après midi. Bon, je l'ai conduit un peu sur la piste du retour et ça allait, mais quand il nous a déposé à Mvolye et qu'on a ouvert le capot pour voir si tout était OK, le radiateur était sur le point d'exploser. On lui a donc laissé la caisse et nous sommes rendus à Vogt pour récupérer les affaires que j'avais chez Jérôme et les déposer chez Ben.

Jérôme est parti aujourd'hui pour Douala et rentre un mois en France à compter de mercredi. Je ne pouvais pas rester chez lui en son absence d'autant que sa maison se situe au sein d'une communauté religieuse. Coup de chance, Ben qui squattait à droite à gauche depuis février après avoir quitté son ancien poste dans l'est s'était trouvé une maison à deux pas de Vogt dans le même quartier. Nous y avons donc déménagé mes affaires ainsi que certaines autres empruntées à Jérôme dans la mesure où, pour l'instant, l'appart est vide ! En rentrant il y a d'abord une petite cour fermée, à droite le bloc cuisine, ensuite dans l'angle le bloc sanitaire, et à la perpendiculaire, le long d'une mini

Deuxième année

ruelle on trouve un salon avec une chambre de chaque côté, puis une buanderie et enfin, une dernière chambre indépendante. Ben va vivre ici avec Pierre, son colocataire Camerounais et Claude, le gamin de Pierre. En ce moment, la petite amie de Pierre vit aussi avec lui mais ce n'est pas la mère de son enfant. La mère de son enfant, comme semble t'il une certaine catégorie de camerounaises, l'a séduit et lui a donné un enfant de façon à ce qu'ils se marient. Or, le mari pour avoir le droit d'épouser une fille doit faire la dot à la famille. Et, dans certains cas, une fois la dot versée, la femme disparaît sans aucun moyen de recours pour le mari qui reste avec l'enfant. C'est ce qui, semblerait t'il s'est passé avec Pierre. La femme reproduira l'opération autant de fois qu'elle le pourra dans le but évidemment d'enrichir la famille. Toutes les camerounaises ne sont pas comme ça évidemment, mais la dot est tout de même importante au point qu'un camerounais aurait dit à un ami coopérant : 'on élève nos filles comme des putes pour avoir la dot'.

Bref, on devrait récupérer des meubles dans la semaine pour se mettre un peu à l'aise. Demain mardi je vais me rendre à mon collègue en fin de matinée pour saluer les collègues, donner les photos que j'ai fait développer pour eux, payer quelques bières et, si possible, récupérer mon chat.

***Yaoundé, quartier Mvolye,
le mercredi 25 juillet 2007,***

Et bien voilà aujourd'hui confirmé mon année supplémentaire, j'ai désormais 27 années révolues et entre de plein pied dans ma 28ème année. Aujourd'hui est donc mon jour de l'an ! Hier je me suis rendu à Obala, au collège, pour revoir une dernière fois avant mon départ le lieu où j'ai vécu pendant deux ans et saluer mes collègues de travail. Par chance, en descendant du bus au niveau du village, j'ai croisé mon directeur des études, nouveau Principal, alors qu'il s'apprêtait à se rendre sur Yaoundé. Au collège, j'ai trouvé mon surveillant général d'externat entouré de toute sa famille et de quelques amis, assis en rond sous un manguier, en train de retirer les arachides des pieds fraîchement cueillies pour les mettre dans des seaux. Pour ceux qui ne savent pas, les fruits de l'arachide se forment sous terre et après avoir cueilli les plants, il faut évidemment retirer les gousses des racines.

Il m'a emmené dans mon ancienne maison où le Fondateur du collège a voulu qu'il s'installe avec toute sa famille. Dans la mesure où j'ai du renvoyer l'ancien agent d'entretien pour violence sur élève en juin et que le précédent que le Fondateur avait rappelé pour s'occuper de l'entretien se montrait aussi dilettante qu'il l'était auparavant, le collège était comme abandonné. Il y a bien le surveillant général d'internat mais celui-ci se déplace souvent. En conséquent, le Fondateur est venu avec sa femme récupérer ses meubles puis le surveillant général d'externat s'est installé dans mon ancienne

Deuxième année

maison. Je ne sais pas pour combien de temps il est prévu qu'il reste ici, j'espère que cette installation n'est pas provisoire, ainsi sa présence permettra de renforcer la surveillance des internes au cours de l'année prochaine. Nous avons saisi l'occasion pour discuter plus longuement du décès de l'économe du collège, du déroulement de l'enterrement et des discussions que cela a occasionné. J'ai ainsi appris avec tristesse que l'enterrement s'était déroulé on ne peut plus mal en ce sens que la famille de l'économe portait pour responsable de sa mort les gens du village où se trouve le collège. Ils ne se sont pourtant pas gênés pour venir soutirer de l'argent au Fondateur du collège pour l'enterrement. Concrètement, quand le Fondateur est arrivé sur les lieux de l'enterrement en compagnie d'une dizaine de collègues, ils n'ont même pas été accueillis et se sont retrouvés un peu à part avec la belle famille. L'économe s'était marié en février et sa famille, non contente d'accuser le village dans son ensemble, s'en est aussi pris à sa femme au point que, alors que la cérémonie veut qu'elle soit placée à coté du cercueil, elle fut chassée de cette position. Pour résumer, quant vinrent les oraisons funèbres, qui furent limitées à 5 – le Fondateur du collège n'étant même pas invité alors même qu'il avait participé financièrement à l'enterrement et qu'il était l'employeur de l'économe depuis bientôt dix ans – le chef de famille a conclu en disant que de toute façon leur enfant avait été empoisonné par les gens de notre village. Bonjour l'ambiance ! Ajoutez à cela des rumeurs comme quoi le surveillant général d'externat brigait la place de notre collègue, ce qui

Les yeux ouverts

est d'autant plus faux que le salaire de surveillant général est bien supérieur ; et pour finir carrément dans le glauque, le cercueil réalisé sans raffinement aucun était trop large pour le trou qu'il a fallu agrandir en vitesse. Enfin, aucun office religieux n'avait été prévu au moment de la mise en terre... C'est triste ! Pour continuer dans les petites histoires, forcément pas joyeuses mais qui résument plutôt bien combien le tableau idyllique de la solidarité villageoise en Afrique est un joli vernis pour occidentaux en mal d'exotisme. La bailleresse de notre économe avait un chien, une espèce de bâtard un peu moche mais dont ce n'était pas la faute. Il se trouve que son chien vient à décéder devant la maison de R. un proche voisin. Prompte à créer des problèmes, la dame en question va accuser R. d'avoir tué son chien devant le chef du village. Quelques temps plus tard elle apprend le décès de son locataire, notre économe, et un de ses gamins dit que le chien aurait mangé son vomi avant de mourir. Il n'en faut pas plus à la bailleresse pour déclarer que l'économe a été empoisonné et de désigner pour coupable la femme de notre collègue avec laquelle elle ne s'entendait pas du tout. Puis la rumeur suit son cours se déformant au rythme des mauvaises langues pour lesquelles l'occasion est trop belle d'accuser toute personne mêlée de près ou de loin à cette affaire. La solidarité fraternelle des petits villages de brousse africains prend un sérieux coup dans l'aile !

Enfin. En venant au village, outre le fait de retrouver mes collègues, de prendre des nouvelles et de leur ramener des photos de la cérémonie de fin

Deuxième année

d'année, j'avais aussi pour objectif de retrouver mon chat pour le ramener à Yaoundé chez Ben. Quand j'ai quitté le collège à la fin juin, je ne savais pas ce que j'allais faire de ma peau au mois de juillet et surtout, je ne connaissais personne susceptible de le recueillir. Je l'avais donc confié à mon économiste et au surveillant général d'internat qui m'avaient garantis qu'ils s'en occuperaient. Ça me faisait mal au cœur de le laisser ainsi mais je n'avais pas vraiment d'autres solutions. Quand le projet de Ben de louer un appartement a commencé à voir le jour, il avait aussitôt évoqué l'idée d'adopter Hacia (si vous ne souvenez pas, c'est le nom de mon chat). Par chance, alors que nous étions sous le manguier en train de manger un bout de poisson avec du manioc, je l'ai vu sortir de brousse et quand je l'ai appelé il est venu vers nous. Un mois en brousse ne lui ont pas fait beaucoup de bien, il m'est apparu maigre et craintif mais néanmoins encore en santé. Le surveillant général m'a dit qu'il avait tenté de lui donner à manger mais qu'après mon départ, il avait refusé toute nourriture et ne se montrait plus que rarement au collège. J'ai réussi à le ramener près de moi et je lui ai mis le collier pour chat que j'avais reçu dans mon colis de Noël, comme ça j'ai pu l'attacher à ma chaise pour éviter qu'il ne se sauve le temps que je restais avec mes gens. Ensuite, la question qui se posait était : comment transporter un chat d'un point à un autre distant de 40 kilomètres environ sachant qu'il faudra emprunter tour à tour le bus puis le taxi ? La réponse : un sac à dos ! Donc, une fois que j'ai eu dit au revoir à mes gens, j'ai mis le chat dans le sac et hop ! Au début évidemment ça

Les yeux ouverts

lui a fait un peu bizarre mais il n'a rien dit. Ma cuisinière a insisté pour porter le sac jusqu'à la route. Ça a été à peu près jusqu'à ce qu'un gros camion passe à proximité, et là ! Mouvement de panique ! Le chat a commencé à s'agiter et a presque réussi à sortir du sac. Seule solution : le plaquer au sol. Quand j'ai repris le sac, il s'est calmé et le voyage en bus s'est plutôt bien passé. A vrai dire, il était complètement flippé et si je ne lui avais pas sorti la tête du sac pour qu'il puisse un peu respirer correctement, il aurait passé l'intégralité du voyage la tête au fond. C'était marrant de voir la réaction des gens à côté de moi quand ils voyaient le chat sortir sa tête. Voyage jusqu'à Yaoundé sans problème puis taxi également sans problème. J'ai fait des petites courses avant de rentrer et voyant que je parlais à mon sac le boutiquier me demande si je lui ai adressé la parole, je lui montre alors le chat et le gars plutôt taciturne à l'abord s'est fendu d'un large sourire. Le blanc qui transporte un chat dans un sac à dos, il ne doit pas voir ça tous les jours. Quand j'ai sorti Hacia du sac à la maison, il était over flippé ! Première réaction : il s'est engouffré dans le vieux four à bois de la cuisine, évidemment plein de cendres, et a mis toute la soirée et une bonne partie de la matinée du lendemain à reprendre confiance en lui et à sortir un peu du carton de la cafetière où il avait ensuite trouvé refuge. Là, il vient de rencontrer la chatte des voisins qui, manque de bol, vient juste d'accoucher et l'a donc éjecté manu militari hors de son territoire.

Mercredi 1er août 2007,

J-5 ! Déjà! Si j ai déjà consommé la rupture avec mon boulot et la vie que j ai mené au village dans mon collège pendant deux ans, ce n'est que maintenant que je commence a me rendre compte que je vais quitter le Cameroun et surtout, les amis que je m'y suis fait sans savoir pour beaucoup, quand et par quelles moyens nous auront l'occasion de nous revoir ? Je crois que c'est ça qui est le plus dur et qui fait comme une boule dans la gorge au moment de se séparer. Au moment de tourner la page Cameroun, tous les bons moments et même les mauvais mais dont on rigole encore me reviennent en mémoire. Ce qui est bien néanmoins c'est que je vais retrouver certains amis camerounais en France, et puis des rencontres entre coopérants ne manqueront pas d'être organisées chaque année. L'avenir s'annonce sympa, mais ça fait un peu mal de quitter un endroit où on s'est construit pendant deux ans, de quitter ses habitudes, son train train, ses tics camerounais qui jamais au grand jamais ne pourront passer en France: comme siffler la serveuse en l'appelant 'ma chérie' pour qu'elle vienne prendre la commande... Bref, ce qui est dur aussi c'est qu'à peine rentré, et comme je rentre plus tard que ce qui était prévu, il va falloir que je remette aussitôt le nez dans le guidon pour toutes les démarches administratives et de recherche d'emploi, et j'avoue que ça ne m'enchant guère. En même temps, si pour moi le temps s'est dilaté pendant ces deux ans, pour vous le train a suivi sa route et il va bien falloir que je raccroche mon wagon !

Les yeux ouverts



Pancarte Garoua – Paris (Photo Thomas K.)

EPILOGUE

Eh bien voilà. De retour sur le sol français depuis quelques semaines déjà, j'ai enfin raccroché le wagon. Je garde de ces deux ans un souvenir inoubliable mais surtout un souvenir vivant, autant par les amis que j'y m'y suis fait que par la manière dont mon expérience au Cameroun m'a transformé.

J'ai de nouveau traversé le miroir et je sais désormais qu'au-delà du reflet, un autre monde existe.

Olivier Besseron

AU SUJET DE L'AUTEUR

Olivier BESSERON est né à Poitiers en 1980. Après des études de communication et de sociologie, il s'engage à 25 ans en tant que volontaire de solidarité internationale avec la Délégation Catholique pour la Coopération (D.C.C.), et part deux ans au Cameroun diriger un établissement d'enseignement secondaire dans un petit village au nord de Yaoundé. De retour en France en 2007, il travaille désormais dans le domaine de la solidarité.

COMMUNIQUER AVEC L'AUTEUR

Adresse électronique

oliviebesson@yahoo.fr

*Page personnelle de Olivier Besson sur le site de
la Fondation littéraire Fleur de Lys*

<http://manuscritdepot.com/a.olivier-besson.1.htm>

TABLE DES MATIÈRES

PREFACE	9
PREMIERE ANNEE	13
1er septembre 2005	13
Vendredi 2 septembre 2005	15
Dimanche 11 septembre 2005	17
Mercredi 28 septembre 2005	21
Mardi 4 octobre 2005, 23h52	25
Lundi 24 octobre 2005,	27
Lundi 31 octobre 2005	28
Dimanche 6 novembre 2005	33
16 au 30 décembre 2005, Nord Cameroun	35
Mercredi 11 janvier 2006	42
Lundi 16 et mardi 17 janvier 2006 Les Pérégrinations d'un blanc au Cameroun	50
Jeudi 19 janvier 2006 Journée maudite à Yaoundé	58

Les yeux ouverts

Dimanche 29 janvier 2006	66
Dimanche 19 février 2006	67
Lundi 27 février 2006	68
Lundi 6 mars 2006	73
Dimanche 12 mars 2006	74
Lundi 27 mars 2006,	76
Du 30 mars au 6 avril 2006	
Ballade dans l'ouest Cameroun	81
Lundi 17 avril 2006.....	92
Mercredi 25 avril 2006.....	97
Lundi 8 mai 2006	101
Mardi 16 mai 2006,.....	103
Jeudi 1er Juin 2006,	110
Samedi 17 juin 2006,	112
Fin de la première année	115
 DEUXIEME ANNEE	 117
 Jeudi 31 août 2006	 117
Samedi 2 septembre 2006	119
Mardi 5 septembre 2006	121
Mercredi 6 septembre 2006	125
Jeudi 7 septembre 2006.....	128
Vendredi 8 septembre 2006	130
Samedi 9 septembre 2006	132
Dimanche 10 septembre 2006.....	134
Lundi 11 septembre 2006.....	136
Mardi 12 septembre 2006,	141
Mercredi 13 septembre 2006	143
Jeudi 14 septembre 2006.....	152
Samedi 16 septembre 2006,	155
Dimanche 17 septembre 2006.....	159

Table des matières

Lundi 18 septembre 2006.....	162
Mardi 19 septembre 2006,	166
Mercredi 20 septembre 2006	170
Jeudi 21 septembre 2006.....	172
Dimanche 24 septembre 2006.....	177
Lundi 25 septembre 2006.....	182
Mardi 26 septembre 2006,	184
Mercredi 27 septembre 2006	187
Jeudi 28 septembre 2006.....	189
Vendredi 29 septembre 2006,	191
Samedi 30 septembre 2006	194
Dimanche 1er octobre 2006	198
Lundi 2 octobre 2006.....	199
Mardi 3 octobre 2006.....	201
Mercredi 4 octobre 2006,.....	205
Jeudi 5 & vendredi 6 octobre 2006	210
Samedi 7 octobre 2006.....	216
Lundi 9 octobre 2006	218
Mardi 10 octobre 2006.....	220
Mercredi 11 octobre 2006	222
Jeudi 12 octobre 2006	224
Lundi 16 octobre 2006.....	228
Mardi 17 octobre 2006.....	229
Mercredi 18 octobre 2006	234
Vendredi 20 octobre 2006.....	235
Samedi 21 Octobre 2006.....	236
Lundi 23 octobre 2006	239
Mercredi 25 octobre 2006,.....	248
Vendredi 26 octobre 2006.....	252
Lundi 30 octobre 2006.....	256
Mardi 31 octobre 2006.....	257
Jeudi 2 novembre 2006	258
Mercredi 8 novembre 2006.....	266

Les yeux ouverts

Dimanche 12 novembre 2006	271
Mercredi 22 novembre 2006	273
Dimanche 3 décembre 2006.....	276
Jeudi 4 janvier 2007	286
Lundi 22 janvier 2007	297
Mardi 30 janvier 2007.....	301
Mardi 30 janvier 2007 (bis)	302
Samedi 10 février 2007	304
Lundi 19 février 2007	312
Lundi 5 mars 2007	320
Mardi 13 mars 2007	323
Jeudi 15 mars 2007	324
Dimanche 18 mars 2007	325
Mardi 20 mars 2007	328
Mercredi 28 mars 2007	332
Samedi 14 avril 2007	338
Lundi 23 avril 2007.....	347
Jeudi 26 avril 2007.....	350
Samedi 12 mai 2007.....	351
Lundi 14 mai 2007.....	363
Mardi 22 mai 2007.....	364
Mercredi 23 mai 2007.....	370
Vendredi 25 mai 2007.....	371
Mardi 29 mai 2007.....	375
Dimanche 10 juin 2007	378
Yaoundé, le 22 juin 2007	382
Yaoundé, le 4 juillet 2007	390
Yaoundé, quartier Mvolye, le lundi 23 juillet 2007	394
Yaoundé, quartier Mvolye, le mercredi 25 juillet 2007,	402
Mercredi 1er août 2007,.....	407

Table des matières

EPILOGUE	409
AU SUJET DE L’AUTEUR.....	411
COMMUNIQUER AVEC L’AUTEUR.....	413

Fondation littéraire Fleur de Lys



Éditeur écologique

L'édition en ligne sur Internet contribue à la protection de la forêt parce qu'elle économise le papier.

Nos livres papier sont imprimés à la demande, c'est-à-dire un exemplaire à la fois suivant la demande expresse de chaque lecteur, contrairement à l'édition traditionnelle qui doit imprimer un grand nombre d'exemplaires et les pilonner lorsque le livre ne se vend pas. Avec l'impression à la demande, il n'y a aucun gaspillage de papier.

Nos exemplaires numériques sont offerts sous la forme de fichiers PDF. Ils ne requièrent donc aucun papier. Le lecteur peut lire son exemplaire à l'écran ou imprimer uniquement les pages de son choix.

<http://manuscritdepot.com/edition/ecologique.htm>

Achevé en

Novembre 2007

Édition et composition

Fondation littéraire Fleur de Lys inc.

Adresse électronique

contact@manuscritdepot.com

Site Internet

www.manuscritdepot.com

Imprimé à la demande au Québec à compter de

Novembre 2007

Les yeux ouverts

Journal de bord d'un Volontariat de Solidarité Internationale au Cameroun



OLIVIER BESSERON

Ceci est un regard ! Celui d'un volontaire de solidarité internationale parti au Cameroun à 25 ans, pour prendre la direction d'un petit établissement d'enseignement secondaire dans un village au nord de Yaoundé. Jour après jour, de son arrivée en septembre 2005 jusqu'en août 2007, vous suivrez l'évolution de ce regard sur un continent, sur ce pays aux cultures et horizons si loin des nôtres qu'on plisse parfois les yeux pour essayer de les voir, alors qu'il faut les garder grands ouverts ! Ceci est une invitation au voyage !



Fondation littéraire Fleur de Lys

Le premier éditeur libraire francophone
à but non lucratif en ligne sur Internet
www.manuscritdepot.com

ISBN 978-2-89612-223-3